START

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY
PRESERVATION MICROFILMING SERVICE

Microfilmed 2003

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY
PRESERVATION MICROFILMING SERVICE

Los Angeles, CA 90095-1388

6 inches

Reduction Ratio: 12:1

The material on this microfilm is of varying quality.
Portions of the material may be illegible due to:

Aged Paper	Mutilated Paper
Faded copy	Glossy Paper
Light pencil	Poor printing

Carbon copies (any color)

In addition, the original material may be bound in a manner which prevents complete filming of the text. Every effort has been made to produce the best possible quality.

Notice: This material may be protected by Copyright Law (Title 17 U.S. Code).

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY
PRESERVATION MICROFILMING SERVICE

VOLUME
4

2.5 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

2.0 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

1.5 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

PM-MGP
METRIC GENERAL PURPOSE TARGET
PHOTOGRAPHIC

200 mm

150 mm

100 mm

A3

A4

A5

1.0 mm

1.5 mm

2.0 mm

2.5 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

PRECISION[SM] RESOLUTION TARGETS

PIONEERS IN METHYLENE BLUE TESTING SINCE 1974

MICRO INTERNATIONAL

3308 - 134th STREET WEST, BURNSVILLE, MN 55337 USA
TEL: 612 895 8699 FAX 612 895 8688

4.5 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

3.5 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

3.0 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

Saint-Evremond's Ouevres de Monsieur de Saint-Evremond

Amsterdam 1726

OEUVRES

DE MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND,

Publiées sur ses Manuscrits,

AVEC

LA VIE

DE L'AUTEUR;

PAR MR. DES MAIZEAUX.

Membre de la Societé Royale.

Quatriéme Edition, revûë, corrigée & augmentée.

Enrichie de Figures gravées par B. Picart le Romain.

TOME QUATRIEME.

A AMSTERDAM,

Chez CÓVENS & MORTIER.

M. DCC. XXVI.

TABLE DES PIECES

CONTENUES DANS LE QUATRIE'ME TOME.

Dissertation sur le mot de *Vaste.* pag. 1
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin. 33
Pour Mademoiselle de Beverweert. 42
Lettre à Mademoiselle de Beverweert. 50
Défense de quelques Pieces de Théatre de Mr. Corneille. 53
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin. 66
L'Homme sur le Retour: *Tircis, le Tel Age nous laisse*, &c. 70
Lettre à Mr. le Comte de Saint-Albans. 73
Lettre à Mr. le Duc de Buckingham. 79
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin; avec un Discours sur la Religion. 82
Portrait de Madame la Duchesse Mazarin. 88
Epître de Mr. le Duc de Nevers, à Mr. l'Abbé Bourdelot. 94
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin. 99
Epître au Roi 105
Lettre à Mr. le Comte d'Olonne, 110
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin: *Si je venois un jour pénétré de vos charmes*, &c. 113
Lettre à Mr. le Comte de Grammont. 118
L'Amitié sans Amitié. A Mr. le Comte de St. Albans. 123
La Prude & la Précieuse: *Pour un plaisir trop rare en commerce d'amour*, &c. 139
Lettre à Mademoiselle de l'Enclos. 142
Lettre à Mr. Justel. 144
Epître à Madame la Duchesse Mazarin, sur la Basset. 160

Lettre à la même. 168
Penſées, Sentimens, Maximes. 177
Sur la Santé. *ibid.*
Sur l'Amour. 179
Sur la Dévotion. 180
Sur la Mort. 181
Lettre à Madame la Ducheſſe Mazarin, le premier Jour de l'An. 182
A la même, ſur le deſſein qu'elle avoit de ſe retirer dans un Couvent. 189
Sentimens de Madame la Ducheſſe Mazarin, qui ſe conſacre à Dieu. *Stances.* 202
Lettre à Madame la Ducheſſe Mazarin, inconſolable de la mort de ſon Amant. 207
A la même; ſur la réſolution qu'elle avoit priſe de quiter l'Angleterre. 215
A la même, ſur le même ſujet. 220
A la même: *Vous avez un mérite extrême*, &c. 223
Obſervations ſur le goût & le diſcernement des François. 225
Lettre à Madame la Ducheſſe Mazarin. 233
Lettre à Monſieur *** qui ne pouvoit ſouffrir l'Amour du Comte de St. Albans à ſon âge. 240
Sur l'abſence de Madame la Ducheſſe Mazarin, le Jour de la Naiſſance de la Reine. 243
A Madame la Ducheſſe Mazarin; *Noires Ondes du Styx*, &c. 244
Lettre à Madame Harvey. 246
Epître à Madame la Ducheſſe Mazarin. *Après mes ſervices paſſés*, &c. 249
A la même; *Avec humble reverence*, &c. 255
Oraiſon Funebre de Madame la Ducheſſe Mazarin. 258
A Madame la Ducheſſe Mazarin: *Ducheſſe en tous lieux adorable*, &c. 283
Parodie d'une Scene de l'Opera de Roland, ſur les Joüeurs & Joüeuſes de Baſſete de la Banque de Madame Mazarin. 287
Lettre au jeune Dery. 292
Sur la Retraite de Mr. le Prince de Condé à Chantilly. *Stances.* 294
A Madame la Ducheſſe Mazarin: *Nous ſerions conſumés du feu de vos regards* &c. 295
Réflexions ſur la Religion. 297
Que la Dévotion eſt le dernier de nos Amours. 303
Lettre à une Dame Galante qui vouloit devenir Devote. 307
Diſcours. *Que d'ennuis, de chagrins accompagnent la vie*, &c. 313
Dialogue entre Mr. de St. Evremond & Madame la Ducheſſe Mazarin. 317
Sur la Mort de Charles II. *Stances.* 321
Sur les Poëmes des Anciens. 325
Du Merveilleux qui ſe trouve dans les Poëmes des Anciens. 337
Lettre à Mr. le Maréchal de Crequi. 346
Sur le Gouvernement de Jaques II. *Stances.* 347
Sur le Jour de la Naiſſance de la Reine. *Stances.* 349
Compliment de Madame la Ducheſſe Mazarin à la Reine. 351
Eclairciſſement ſur ce qu'on a dit de la Muſique des Italiens. 352
A Mademoiſelle de l'Enclos. Sonnet. *Paſſer quelques heures à lire*, &c. 355
Sur les vaines Occupations des Savans & des Controverſiſtes. *Stances.* 356
Sur la Mort de Mr. le Prince, & ſur ſon Catafalque. *Stances.* 360
A Madame la Ducheſſe Mazarin: *Horace amoureux de ſon Bois*, &c. 364
A la même: *Quand je ſonge au reſpect que j'eûs toujours pour vous*, &c. 365
Dialogue entre Mr. de St. Evremond & Morin. 367
A Mr. Lulli; *A Lulli ſeul le Monde eſt redevable*, &c. 374
Lettre à Madame la Ducheſſe Mazarin. 376

Sur la Verdure qu'on met aux Cheminées en Angleterre. 379
Dialogue ſur l'abſence de Madame Mazarin, qui étoit partie de Windſor pour aller à Londres avec Mr. de Bonrepaux. 381
Sur la Morale d'Epicure. 387
A Madame la Ducheſſe Mazarin: *Le Philoſophe étoit jadis heureux*, &c. 399
De la Retraite. 405
Entretien de deux Dames avec une Religieuſe mal ſatisfaite de ſa condition. 419
Lettre de Mr. de la Fontaine à Mr. de Bonrepaux. 424
Lettre de Mr. de la Fontaine à Madame la Ducheſſe de Bouillon. 434
Réponſe de Mr. de St. Evremond à la Lettre de Mr. de la Fontaine à Madame la Ducheſſe de Bouillon. 443
Réponſe de Mr. de la Fontaine à Mr. de St. Evremond. 451
Sur la Mort de Mr. le Marêchal de Crequi. 461
Lettre à Monſieur ***. *ibid.*
Les Nôces d'Iſabelle: *Scene en Muſique.* 463
A Madame la Ducheſſe de Bouillon, ſur ſon Départ d'Angleterre. 469
Jugement ſur les trois Relations de Siam, & ſur le Livre de Confucius. 472
Lettre à Mr. Juſtel. 475
A Mr. le Comte de Grammont: *A ce fameux Evenement.* &c. 477
Lettre à Madame la Ducheſſe Mazarin. 479
Le Pouvoir des Charmes de Madame la Ducheſſe Mazarin. *Demandez-vous à quel uſage*, &c. 483
Lettre à Mr. de la Baſtide. 486
A Madame la Ducheſſe Mazarin. *C'eſt un ſervice bien douteux*, &c. 489
Sur un Portrait de St Antoine. *Il eſt bien beau, ce Moine frais tondu*, &c. 490

DIS-

R. Picart del. 1725.

DISSERTATION SUR LE MOT DE VASTE.

A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

APRE'S m'être condamné moi-même ſur le mot de VASTE, je me perſuadois qu'on devoit être content de ma rétractation: mais puis que Meſſieurs de l'ACADEMIE ont jugé à propos que leur cen-

ſure fût ajoûtée à la mienne, je déclare que mon deſaveu n'étoit pas ſincere; c'étoit un pur effet de docilité, & un aſſujettiſſement volontaire de mes ſentimens à ceux de Madame Mazarin. Aujourd'hui je reprens contre eux la Raiſon que j'avois quittée pour elle, & que tout honnête-homme feroit vanité d'avoir perduë.

On peut diſputer à Meſſieurs de l'ACADEMIE le droit de régler nôtre Langue comme il leur plaît. Il ne dépend pas des Auteurs d'abolir de vieux termes par dégoût, & d'en introduire de nouveaux par fantaiſie: tout ce qu'on peut faire pour eux, c'eſt de les rendre maîtres de l'uſage, lors que l'uſage n'eſt pas contraire au jugement & à la raiſon. Il y a des Auteurs qui ont perfectionné les Langues, il y en a eu qui les ont corrompuës; & il faut revenir au bon ſens pour en juger. Jamais Rome n'a eu de ſi beaux Eſprits que ſur la fin de la République: la raiſon en étoit qu'il y avoit encore aſſez de liberté parmi les Romains, pour donner de la force aux eſprits, & aſſez de luxe pour leur donner de la politeſſe & de l'agrément. En ce tems où la beauté de la langue étoit à ſon plus haut point; ce tems

tems où il y avoit à Rome de ſi grands génies, Céſar, Salluſte, Ciceron, Hortenſius, Brutus, Aſinius Pollio, Curion, Catulle, Atticus, & beaucoup d'autres qu'il ſeroit inutile de nommer; en ce tems il étoit juſte de ſe ſoûmettre à leur ſentiment, & de recevoir avec docilité leurs déciſions: mais lors que la Langue eſt venuë à ſe corrompre ſous les Empereurs; lors que l'on préféroit Lucain à Virgile, & Sénéque à Ciceron, étoit-on obligé d'aſſujettir la liberté de ſon jugement à l'autorité de ceux qui faiſoient les beaux eſprits? Et Pétrone n'eſt-il pas loüé par tous les gens de bon goût, d'en avoir eu aſſez pour tourner en ridicule l'Eloquence de ſon tems; pour avoir connu le faux jugement de ſon ſiécle, pour avoir donné à Virgile & à Horace, toutes les louanges qui leur étoient dûës? *Homerus teſtis & Lyrici, Romanuſque Virgilius, & Horatii curioſa felicitas.*

Venons des Latins aux François. Quand Nerveze (1) faiſoit admirer ſa fauſſe éloquence, la Cour n'auroit-elle pas eu obligation

(1) Nerveze a publié un Volume d'EPITRES MORALES pleines de Phœbus & de Galimatias

gation à quelque bon eſprit, qui l'eût détrompée? Quand on a vû Coëffeteau charmer tout le monde par ſes métaphores, & que les *maitreſſes voiles de ſon éloquence* (1) paſſoient pour une merveille: quand la langue fleurie de Cohon (2), qui n'avoit ni force ni ſolidité, plaiſoit à tous les faux polis, aux faux délicats: quand l'affectation de Balzac, qui ruïnoit la beauté naturelle des penſées, paſſoit pour un ſtile majeſtueux & magnifique; n'auroit-on pas rendu un grand ſervice au public, de s'oppoſer à l'autorité que ces Meſſieurs ſe donnoient, & d'empêcher le mauvais goût que chacun d'eux a établi différemment dans ſon tems?

J'avouë qu'on n'a pas le même droit contre Meſſieurs de l'Academie. Vaugelas, Ablancourt, Patru, ont mis nôtre langue dans ſa perfection; & je ne doute point que ceux qui écrivent aujourd'hui ne la maintiennent dans l'état où ils l'ont miſe. Mais ſi quelque jour une fauſſe idée de politeſſe rendoit le diſcours foible & languiſſant; ſi pour aimer trop à faire des Contes, & à écrire des Nouvelles, on s'étudioit à une facilité affectée, qui ne peut être autre choſe qu'un faux naturel; ſi un trop grand attachement à la pureté produiſoit enfin de la ſéchereſſe; ſi pour ſuivre toûjours l'ordre de la penſée, on ôtoit à nôtre langue le beau tour qu'elle peut avoir, & que la dépouillant de tout ornement, on la rendît barbare, penſant la rendre naturelle; alors ne ſeroit-il pas juſte de s'oppoſer à des corrupteurs, qui ruineroient le bon & le véritable ſtile, pour en former un nouveau auſſi peu propre à exprimer les ſentimens forts, que les penſées délicates?

(1) Expreſſion de Coëffeteau.
(2) Célébre Prédicateur, & enſuite Evêque de Nîmes.

Qu'ai-je affaire de rappeler le paſſé, ou de prévoir l'avenir? Je reconnois la Juriſdiction de l'Academie: qu'elle décide ſi Vaste eſt en uſage, ou s'il n'y eſt pas; je me rendrai à ſon Jugement: mais pour connoître la force & la proprieté du terme; pour ſavoir ſi c'eſt un blâme, ou une louange; elle me permettra de m'en rapporter à la raiſon. Ce petit Diſcours fera voir ſi je l'ai euë.

J'avois ſoûtenu qu'Esprit vaste ſe prend en bonne ou en mauvaiſe part,

ſelon les choſes qui s'y trouvent ; qu'un ESPRIT VASTE, *merveilleux*, *pénétrant*, marquoit une capacité admirable, & qu'au contraire un ESPRIT VASTE & *démeſuré*, étoit un Eſprit qui ſe perdoit en des penſées vagues, en de belles mais vaines idées, en des deſſeins trop grands, & peu proportionnés aux moyens qui nous peuvent faire réüſſir. Mon opinion me paroiſſoit aſſez moderée. Il me prend envie de nier que VASTE puiſſe jamais être une louange, & que rien ſoit capable de rectifier cette qualité. Le Grand eſt une perfection dans les Eſprits: le *Vaſte* toûjours un vice. L'Etenduë juſte & réglée, fait le Grand: la Grandeur démeſurée fait le *Vaſte*. *VASTITAS*, *Grandeur exceſſive*. Le *Vaſte* & l'Affreux ont bien du rapport: les choſes *vaſtes* ne conviennent point avec celles qui font ſur nous une impreſſion agréable. *VASTA SOLITUDO*, n'eſt pas de ces Solitudes qui donnent un repos délicieux, qui charment les peines des amans, qui enchantent les maux des miſérables; c'eſt une Solitude ſauvage, où nous nous étonnons d'être ſeuls, où nous regrettons la perte de la compagnie, où

où le ſouvenir des plaiſirs perdus nous afflige, où le ſentiment des maux préſens nous tourmente. Une *Maiſon vaſte* a quelque choſe d'affreux à la vûë: des *Appartemens vaſtes* n'ont jamais donné envie à perſonne d'y loger: des *Jardins vaſtes* ne ſauroient avoir ni l'agrément qui vient de l'art, ni les graces que peut donner la nature: de *vaſtes Forêts* nous effrayent; la vûë ſe diſſipe & ſe perd à regarder de *vaſtes Campagnes*. Les rivieres d'une juſte grandeur nous font voir des bords agréables, & nous inſpirent inſenſiblement la douceur de leur cours paiſible: les Fleuves trop larges, les Débordemens, les Inondations nous déplaiſent par leurs agitations; nos yeux ne ſauroient ſouffrir leur *vaſte étenduë*. Les Pays ſauvages qui n'ont pas encore reçû de culture, les Pays ruïnés par la déſolation de la guerre, les Terres déſertes & abandonnées, ont quelque choſe de *vaſte* qui fait naître en nous comme un ſecret ſentiment d'horreur. *VASTUS*, *quaſi vaſtatus*: VASTE eſt à-peu-près la même choſe que *gâté*, que *ruïné*. Paſſons des ſolitudes, des forêts, des campagnes, des rivieres, aux Animaux & aux Hommes.

Les Baleines, les Elephans ſe nomment *VASTÆ & immanes Belluæ*. Ce que les Poëtes ont feint de plus monſtrueux, les Cyclopes, les Géans ſont nommés *vaſtes :*

VASTOSque ab rupe Cyclopas
Proſpicio (1).

VASTA ſe mole moventem
Paſtorem Polyphemum (2).

Parmi les Hommes, ceux qui excedoient nôtre ſtature ordinaire ; ceux que la groſſeur ou la grandeur diſtinguoit des autres ; étoient nommez chez les Latins, *VASTA Corpora.*

VASTUS a paſſé juſqu'aux Coûtumes & aux Manieres. Caton, qui avoit d'ailleurs tant de bonnes qualités, étoit un homme *VASTIS Moribus*, à ce que diſoient les Romains. Il n'y avoit aucune élegance en ſes diſcours, aucune grace, ni en ſa perſonne, ni en ſes actions : il avoit un air ruſtique & ſauvage en toutes choſes. Les Allemands aujourd'hui

(1) VIRG. Æneïd. *Lib. III.* ℣. 647, 648.
(2) *Ibid.* ℣. 656, 657.
(3) CICERO, *in Somn. Scip.* §. 6.
(4) *De*

jourd'hui civiliſés & polis en beaucoup de lieux, vouloient autrefois que ce qui étoit chez eux & autour d'eux, eût quelque choſe de *vaſte.* Leur habitation, leur train, leur ſuite, leur équipage, leurs aſſemblées, leurs feſtins, *VASTUM aliquid redolebant* ; c'eſt-à-dire, qu'ils ſe plaiſoient à une Grandeur démeſurée, où il n'y avoit ni politeſſe ni ornement. J'ai remarqué que le mot de VASTE a quatre ou cinq ſignifications dans Ciceron, toutes en mauvaiſe part : *VASTA Solitudo* (3), *VASTUS & agreſtis* (4), *VASTA & immanis Bellua* (5), *VASTAM & hiantem Orationem* (6). La ſignification la plus ordinaire de *VASTUS*, c'eſt *trop ſpacieux, trop étendu, trop grand, démeſuré.*

On me dira peut-être que VASTE ne ſignifie pas en François, ce que *VASTUS* peut ſignifier en Latin, dans tous les ſens qu'on lui a donnés. Je l'avouë. Mais pourquoi ne conſervera-t-il pas ſa ſignification la plus naturelle, comme Dou-

(4) *De Oratore Lib. I.* §. 25.
(5) *De Divin. Lib. I.* §. 24.
(6) *Rhetor. ad Herenn. Lib. IV.* §. 12.

DOULEUR, VOLUPTE', LIBERTE', FAVEUR, HONNEUR, AFFLICTION, CONSOLATION, & mille mots de cette nature-là, conſervent la leur? Encore y a-t-il une raiſon pour VASTE, qui ne ſe trouve point pour les autres; c'eſt qu'il n'y a jamais eu de Terme François qui exprimât véritablement ce que le *VASTUS* des Latins ſavoit exprimer; & nous ne l'avons pas rendu François pour augmenter un nombre de Mots qui ſignifient la même choſe; c'eſt pour donner à nôtre Langue ce qui lui manquoit, ce qui la rendoit défectueuſe. Nous penſons plus fortement que nous ne nous exprimons: il y a toûjours une partie de nôtre penſée qui nous demeure: nous ne la communiquons preſque jamais pleinement; & c'eſt par l'eſprit de pénétration plus que par l'intelligence des paroles, que nous entrons tout-à-fait dans la conception des Auteurs. Cependant, comme ſi nous appréhendions de bien entendre ce que penſent les autres, ou de faire comprendre ce que nous penſons nous-mêmes, nous affoibliſſons les Termes qui auroient la force de l'exprimer. Mais en dépit que nous en ayons,

ayons, VASTE conſervera en François la véritable ſignification qu'il a en Latin. On dit *trop vaſte*, comme on dit *trop inſolent*, *trop extravagant*, *trop avare*; & c'eſt l'excès d'une méchante qualité: on ne dit point *aſſez vaſte*, parce qu'ASSEZ marque une ſituation, une conſiſtance, une meſure juſte & raiſonnable; & du moment qu'une choſe eſt *vaſte*, il y a de l'excès, il y a du trop; *aſſez* ne ſauroit jamais lui convenir. Venons à examiner particulierement l'ESPRIT VASTE, puiſque c'eſt le ſujet de la Queſtion.

Ce que nous appellons l'ESPRIT, ſe diſtingue en trois Facultés, le Jugement, la Mémoire, l'Imagination. Un jugement peut être loué d'être *ſolide*, d'être *profond*, d'être *délicat* à diſcerner, *juſte* à définir; mais, à mon avis, jamais homme de bon-ſens ne lui donnera la qualité de *vaſte*. On dit qu'une *Mémoire* eſt *heureuſe*, qu'elle eſt *fidele*, qu'elle eſt propre à recevoir & à garder les eſpeces: mais il n'eſt pas venu à ma connoiſſance qu'on l'ait nommée *vaſte*, qu'une fois (1); à mon avis, mal-à-propos. *Vaſte* ſe peut appliquer à une *Imagination* qui s'égare,

 qui

(1) Patru.

qui ſe perd, qui ſe forme des viſions & des chiméres.

Je n'ignore pas qu'on a prétendu louër Ariſtote, en lui attribuant un *Génie vaſte*. On a crû que cette même qualité de *vaſte* étoit une grande louange pour Homere. On dit qu'Alexandre, que Pyrrhus, que Catilina, que Céſar, que Charles-Quint, que le Cardinal de Richelieu, ont eu l'ESPRIT VASTE: mais ſi on prend la peine de bien examiner tout ce qu'ils ont fait, on trouvera que les beaux ouvrages, que les belles actions doivent s'attribuer aux autres qualités de leur eſprit, & que les erreurs & les fautes doivent être imputées à ce qu'ils ont eu de *vaſte*. Ils ont eu ce *Vaſte*; je l'avouë: mais ç'a été leur vice, & un vice qui ne leur eſt pardonnable qu'en conſideration de leurs vertus. C'eſt une erreur de nôtre Jugement, de faire leur mérite d'une choſe qui ne peut être excuſée que par indulgence: s'ils n'étoient preſque toûjours grands, on ne leur permettroit pas d'être quelquefois *vaſtes*. Venons à l'examen de leurs ouvrages & de leurs actions, donnons à chaque qualité les effets qui véritablement lui appartiennent, commençons par les ouvrages d'Ariſtote.

Sa

Sa POETIQUE en eſt un des plus achevés; mais à quoi ſont dûs tant de préceptes judicieux, tant d'obſervations juſtes, qu'à la netteté de ſon jugement: on ne dira pas que c'eſt à ſon *Eſprit vaſte*. Dans ſa POLITIQUE, qui régleroit encore aujourd'hui des Légiſlateurs, c'eſt comme ſage, comme prudent, comme habile, qu'il régle les diverſes conſtitutions des Etats: ce ne fut jamais comme *vaſte*. Perſonne n'eſt jamais entré ſi avant que lui dans le cœur de l'homme, comme on le peut voir dans ſa MORALE, & dans ſa RHETORIQUE, au chapitre des *Paſſions*; mais c'eſt comme pénétrant qu'il y eſt entré, comme un Philoſophe qui ſavoit faire de profondes réflexions, qui avoit fort étudié ſes propres mouvemens, & fort obſervé ceux des autres. Ne fondez pas le mérite du *Vaſte* là-deſſus; il n'y eut jamais aucune part. Ariſtote avoit proprement l'*Eſprit vaſte*. dans la PHYSIQUE, & c'eſt de-là que ſont venuës toutes ſes erreurs; par-là il s'eſt perdu dans les Principes, dans la *Matiere premiere*, dans les Cieux, dans les Aſtres, & dans le reſte de ſes fauſſes opinions.

Pour Homere, il eſt merveilleux tant qu'il eſt purement humain; juſte dans les caractéres, naturel dans les Paſſions, admirable à bien connoître & à bien exprimer ce qui dépend de nôtre nature. Quand ſon *Eſprit vaſte* s'eſt étendu ſur celle des Dieux, il en a parlé ſi extravagamment, que Platon l'a chaſſé de ſa République comme un fou.

Sénéque a eu tort de traiter Alexandre d'un téméraire, qui devoit ſa grandeur à ſa fortune: Plutarque me paroît avoir raiſon, lors qu'il attribuë ſes conquêtes à ſa vertu plus qu'à ſon bonheur. En effet, conſiderez Alexandre à ſon avénement à la couronne, vous trouverez qu'il n'a pas eu moins de conduite que de courage pour s'établir dans les Etats de ſon pere. Le mépris que l'on faiſoit de la jeuneſſe du Prince, porta ſes ſujets à remuer, & ſes voiſins à entreprendre; il punit des ſéditieux, & aſſujettit des inquiets. Toutes choſes étant pacifiées, il prit des meſures pour ſe faire élire Général des Grecs contre les Perſes; & ces meſures furent ſi bien priſes, qu'on n'en eût pas attendu de plus juſtes du Politique le plus conſommé. Il fut élû, il entreprit

prit cette guerre; il fit faire mille fautes aux Lieutenans de Darius, & à Darius lui-même, ſans en faire aucune. Si la grandeur de ſon courage ne l'avoit fait paſſer pour téméraire par les périls où il s'expoſoit, ſa conduite nous auroit laiſſé l'idée d'un Prince prudent, d'un Prince ſage. Je vous le dépeins grand & habile en tout ce qu'il a fait de beau. Vous le voulez *vaſte*; & c'eſt à ce *vaſte* qu'il a dû tout ce qu'il a entrepris mal-à-propos. Un deſir de Gloire que rien ne bornoit, lui fit faire une guerre extravagante contre les Scythes. Une Vanité démeſurée lui perſuada qu'il étoit fils de Jupiter. Le *Vaſte* s'étendit juſqu'à ſa douleur, lors que ſa douleur le porta à ſacrifier des nations entieres aux Mânes d'Epheſtion. Après qu'il eut conquis le grand Empire de Darius, il pouvoit ſe contenter du Monde que nous connoiſſons; mais ſon *Eſprit vaſte* forma le deſſein de la conquête d'un autre: comme *vaſte*, il entreprit ſon Expédition des Indes, où l'armée le voulut abandonner, où ſa flotte faillit à ſe perdre; d'où il revint à Babylone triſte, confus, incertain, ſe défiant des Dieux & des Hommes. Beaux effets de l'*Eſprit vaſte* d'*Alexandre!*

Peu

Peu de Princes ont eu l'*Eſprit* ſi *vaſte* que *Pyrrhus*: ſa converſation avec Cynéas, cette converſation qui n'eſt ignorée de perſonne, le témoigne aſſez. Sa valeur, ſon expérience à la guerre lui faiſoient gagner des combats: ſon *Eſprit vaſte* qui embraſſoit toutes choſes, ne lui permit pas de venir à bout d'aucune; c'étoit entrepriſe ſur entrepriſe, guerre ſur guerre: nul fruit de la guerre. Vainqueur en Italie, vainqueur en Sicile, en Macedoine, vainqueur par tout, nulle part bien établi; ſa fantaiſie prévalant ſur ſa raiſon par de nouveaux deſſeins chimériques, qui l'empêchoient de tirer aucun avantage des bons ſuccès.

On parle de Catilina comme d'un homme déteſtable; on eût dit la même choſe de Céſar, s'il avoit été auſſi malheureux dans ſon entrepriſe que Catilina le fut dans la ſienne. Il eſt certain que Catilina avoit d'auſſi grandes qualités que nul autre des Romains: la naiſſance, la bonne mine, le courage, la force du corps, la vigueur de l'eſprit: *nobili genere natus, magna vi & animi & corporis, &c.* Il fut Lieutenant de Sylla comme Pompée; d'une Maiſon beaucoup plus illuſtre que ce

ce dernier, mais de moindre autorité dans le parti. Après la mort de Sylla, il aſpira aux emplois que l'autre fût obtenir; & ſi rien n'étoit trop grand pour le crédit de Pompée, rien n'étoit aſſez élevé pour l'ambition de Catilina. L'impoſſible ne lui paroiſſoit qu'extraordinaire; l'extraordinaire lui ſembloit commun & facile: *VASTUS animus immoderata, incredibilia, nimis alta cupiebat.*

Et par-là vous voyez le rapport qu'il y a d'un *Eſprit vaſte* aux choſes démeſurées. Les gens de bien condamnent ſon crime; les politiques blâment ſon entrepriſe, comme mal conçûë; car tous ceux qui ont voulu opprimer la République, excepté lui, ont eu pour eux la faveur du peuple, ou l'appui des légions. Catilina n'avoit ni l'un ni l'autre de ces ſecours: ſon induſtrie & ſon courage lui tinrent lieu de toutes choſes dans une affaire ſi grande & ſi difficile. Il ſe fit lui-même une Armée de ſoldats ramaſſés, qui n'avoient preſque ni armes, ni ſubſiſtance; & ces troupes combatirent avec autant d'opiniâtreté, que jamais troupes ayent combatu. Chaque ſoldat avoit l'audace de Catilina dans le combat; Catilina la

la capacité d'un grand Capitaine, la hardieſſe du ſoldat le plus réſolu & le plus brave. Jamais homme ne mourut avec une fierté ſi noble. Il eſt difficile au plus homme de bien qui lira cette bataille, d'être fort pour la République contre lui: impoſſible de ne pas oublier ſon crime pour plaindre ſon malheur. Il eût pû aquerir ſûrement une grande autorité ſelon les loix: cet Ambitieux ſi *vaſte* dans ſes projets, aſpira toûjours à la puiſſance, & ſe porta à la fin à cette Conſpiration funeſte qui le perdit.

Qui fut plus grand, plus habile que Céſar? quelle adreſſe, quelle induſtrie n'eut-il pas pour renvoyer une multitude innombrable de Suiſſes, qui cherchoient à s'établir dans les Gaules? Il eut beſoin d'autant de prudence que de valeur pour défaire & chaſſer loin de lui les Allemans: il eut une dextérité admirable à ménager les Gaulois, ſe prévalant de leurs jalouſies particulieres pour les aſſujettir les uns par les autres. Quelque choſe de *vaſte* qui ſe mêloit dans ſon eſprit avec ſes belles qualités, lui fit abandonner ſes meſures ordinaires pour entreprendre l'expédition d'Angleterre. Expédition chimérique, vaine

vaine pour ſa réputation, & tout-à-fait inutile pour ſes interêts. Que de machines n'a-t-il pas employées pour lever les obſtacles qui s'oppoſoient au deſſein de ſa Domination? Il ruïna le crédit de tous les gens de bien qui pouvoient ſoûtenir la République: il fit bannir Ciceron par Clodius qui venoit de coucher avec ſa femme: il donna tant de dégoût à Catulus & à Lucullus, qu'ils abandonnerent les affaires: il rendit la Probité de Caton odieuſe, & la Grandeur de Pompée ſuſpecte. Il ſoûleva le Peuple contre ceux qui protegeoient la Liberté. Voila ce qu'a fait Céſar contre les Défenſeurs de l'Etat; voici ce qu'il fit avec ceux qui lui aiderent à le renverſer. Son inclination pour les Factieux ſe découvrit à la Conjuration de Catilina; il fut des amis de Catilina, & complice ſecret de ſon crime: il rechercha l'amitié de Clodius, homme violent & téméraire: il ſe lia avec Craſſus, plus riche que bon Citoyen: il ſe ſervit de Pompée pour aquerir du crédit. Dès qu'on ſongea à donner des bornes à ſon Autorité, & à prévenir l'établiſſement de ſa Puiſſance, il n'oublia rien pour ruïner Pompée. Il mit Antoine dans ſes interêts:

rêts : il gagna Curion & Dolabella : il s'attacha Hirtius, Oppius, Balbus, & tout autant qu'il pût de gens inquiets, audacieux, entreprenans, capables de travailler ſous lui à la ruïne de la République. Des meſures ſi fines, ſi artificieuſes; des moyens ſi cachés, & ſi délicats, une conduite ſi étudiée en toutes choſes; tant de diſſimulation, tant de ſecret, ne peuvent s'attribuer à un *Eſprit vaſte* : ſes fautes, ſes malheurs, ſa ruïne, ſa mort ne doivent s'imputer qu'à cet Eſprit. Ce fut cet Eſprit qui l'empêcha d'aſſujettir Rome, comme il le pouvoit; ou de la gouverner, comme il l'eût dû. C'eſt ce qui lui donna fantaiſie de faire la guerre aux Parthes, quand il faloit s'aſſurer mieux des Romains. Dans un état incertain, où les Romains n'étoient ni citoyens, ni ſujets; où Céſar n'étoit ni Magiſtrat, ni Tyran; où il violoit toutes les loix de la République, & ne ſavoit pas établir les ſiennes; confus, égaré, diſſipé dans les *vaſtes Idées* de ſa Grandeur, ne ſachant régler ni ſes penſées, ni ſes affaires, il offenſoit le Sénat, & ſe fioit à des Sénateurs; il s'abandonnoit à des infidéles, à des ingrats, qui préferant la Li-

Liberté à toutes les vertus, aimerent mieux aſſaſſiner un ami & un bienfacteur, que d'avoir un maître. Louez, Meſſieurs, louez l'*Eſprit vaſte*, il a coûté à Céſar l'Empire & la vie.

Bautru, qui étoit un aſſez bon juge du mérite des grands-hommes, avoit coûtume de préférer Charles-Quint à tout ce qu'il y avoit eu de plus grand dans l'Europe, depuis les Romains. Je ne veux pas décider; mais je pourrois croire que ſon eſprit, ſon courage, ſon activité, ſa vigueur, ſa magnanimité, ſa conſtance, l'ont rendu plus eſtimable qu'aucun Prince de ſon tems. Lors qu'il prit le gouvernement de ſes Etats, il trouva l'Eſpagne révoltée contre le Cardinal Ximenès, qui en avoit la Régence. L'humeur auſtere, & les manieres dures de ce Cardinal étoient inſupportables aux Eſpagnols: Charles fut obligé de venir en Eſpagne, & les affaires étant paſſées des mains de Ximenès dans les ſiennes, tous les Grands ſe remirent dans leur devoir, & toutes les Villes rentrerent bien-tôt dans l'obéïſſance. Charles-Quint fut plus habile ou plus heureux que François I. dans leur concurrence pour l'Empire : François ſe trou-

trouvoit plus riche & plus puiſſant; Charles l'emporta par ſa fortune, ou par la ſupériorité de ſon génie. Le gain de la bataille de Pavie, & la priſe de Rome, laiſſerent priſonniers entre ſes mains un Roi de France & un Pape: triomphe qui a paſſé tous ceux des Romains. La grande Ligue de Smalcalde fut ruïnée par ſa conduite & par ſa valeur. Il changea toute la face des Affaires d'Allemagne: transfera l'Electorat de Saxe d'une branche à une autre, de Frederic vaincu & dépouillé, à Maurice, qui avoit ſuivi le parti du victorieux. La Religion même fut ſoûmiſe à la victoire, & elle reçût de la volonté de l'Empereur le fameux INTERIM (1) dont on parlera toûjours. Mais cet *Eſprit vaſte* embraſſa trop de choſes pour en régler aucune: il ne fit pas réflexion qu'il pouvoit plus par autrui que par lui-même; & dans le tems qu'il croyoit avoir aſſujetti Rome & l'Empire, Maurice tournant contre lui les Armées qu'il ſembloit commander pour ſon ſervice, faillit à le ſurprendre à Inſpruck, l'o-

(1) C'étoit une eſpece de Réglement que Charles-Quint fit en 1548. ſur les Articles de Foi qu'il vouloit qu'on crût généralement en Allemagne, EN ATTENDANT qu'un Concile en eût décidé.

l'obligea de ſe ſauver en chemiſe, & de ſe retirer en toute diligence à Villach. Il eſt certain que Charles-Quint avoit de grandes qualités, & qu'il a fait de très-grandes choſes: mais cet *Eſprit vaſte* dont on le loüe, lui a fait faire beaucoup de fautes, & lui a cauſé bien des malheurs. C'eſt à cet eſprit que ſont dûës de funeſtes entrepriſes en Afrique; c'eſt à lui que ſont dûs divers deſſeins auſſi mal conçûs que mal ſuivis; à lui que ſont dûs ces Voyages de Nations en Nations, où il entroit moins d'interêt que de fantaiſie. C'eſt cet *Eſprit vaſte* qui l'a fait nommer *Chevalier errant* par les Eſpagnols, & qui a donné le prétexte aux mal-affectionnés, de l'eſtimer plus grand Voyageur que grand Conquérant. Admirez, Meſſieurs, admirez la vertu de cet *Eſprit vaſte*. Il tourne les Héros en Chevaliers errants, & donne aux vertus héroïques l'air des avantures fabuleuſes.

Je pourrois faire voir que cet *Eſprit vaſte* fut cauſe de toutes les Diſgraces du dernier Duc de Bourgogne, auſſi bien que de celles de Charles Emanuel Duc de Savoye:

voye : mais j'ai impatience de venir au Cardinal de Richelieu, pour démêler en ſa perſonne les differens effets du Grand & du *Vaſte*.

On peut dire du Cardinal de Richelieu, que c'étoit un fort grand Génie ; & comme Grand, il apporta des avantages extraordinaires à nôtre Etat : mais comme *Vaſte* (ce qu'il étoit quelquefois) il nous a mené bien près de nôtre ruïne. Entrant dans le Miniſtére il trouva que la France étoit gouvernée par l'eſprit de Rome & par celui de Madrid. Nos Miniſtres recevoient toutes les impreſſions que Monſieur de Marquemont (1) leur donnoit : le Pape inſpiroit toutes choſes à cet Ambaſſadeur ; les Eſpagnols toutes choſes au Pape. Le Roi jaloux de la grandeur de ſon Etat, autant qu'un Roi le peut être, avoit intention d'en ſuivre les interêts : les artifices de ceux qui gouvernoient, lui faiſoient ſuivre ceux des Etrangers ; & ſi le Cardinal de Richelieu ne ſe fût rendu maître des Conſeils, le Prince naturellement ennemi de l'Eſpagne &

(1) Denis Simon de Marquemont, Archevêque de Lyon, alors Ambaſſadeur de France à Rome, enſuite élevé au Cardinalat.

& de l'Italie, eût été bon Eſpagnol & bon Italien, malgré toute ſon averſion. Je veux rapporter une choſe peu connuë, mais très-véritable. Monſieur de Marquemont écrivit une grande Lettre au Cardinal de Richelieu ſur les Affaires de la Valteline ; & pour ſe rendre néceſſaire auprès du nouveau Miniſtre, il l'inſtruiſit avec ſoin des meſures délicates qu'il faloit tenir, lors qu'on avoit à faire aux Italiens & aux Eſpagnols. Pour réponſe, le Cardinal de Richelieu lui écrivit quatre lignes, dont voici le ſens :

Le Roi a changé de Conſeil, & le Conſeil de maxime On envoyera une Armée dans la Valteline, qui rendra le Pape plus facile, & nous fera avoir raiſon des Eſpagnols.

Monſieur de Marquemont fut fort ſurpris de la ſéchereſſe de cette Lettre, & plus encore du nouvel eſprit qui alloit régner dans le Miniſtére. Comme il étoit habile homme, il changea le plan de ſa conduite, & demanda pardon au Miniſtre d'avoir été aſſez préſomptueux pour vouloir donner des lumieres, lors qu'il

en devoit recevoir; avoüant l'erreur où il avoit été, d'avoir crû qu'on pouvoit réduire les Eſpagnols à un Traité raiſonnable, par la ſeule Négociation. Monſieur de Seneƈtere a dit ſouvent, que cette petite Lettre du Cardinal de Richelieu à Monſieur de Marquemont, a été la premiere choſe qui a fait comprendre le deſſein qu'avoit le Cardinal d'abaiſſer la puiſſance d'Eſpagne, & de rendre à nôtre Nation la ſupériorité qu'elle avoit perduë. Mais pour entreprendre au dehors, il faloit être aſſuré du dedans: & le Parti Huguenot étoit ſi conſiderable en France, qu'il ſembloit faire un autre Etat dans l'Etat. Cela n'empêcha pas Richelieu de le réduire. Comme on avoit fait la guerre aſſez malheureuſement, durant le Miniſtére du Connêtable de Luynes, il falut faire un plan tout nouveau; & ce plan produiſit des effets auſſi heureux, que l'autre avoit eu des ſuccès peu favorables. On ne doutoit point que la Rochelle ne fût l'ame du Parti: c'eſt là que ſe faiſoient les délibérations, que les deſſeins ſe formoient, que les interêts de cent & cent villes venoient à s'unir; & c'étoit de là qu'un corps compoſé de tant de parties

parties ſéparées, recevoit la chaleur & le mouvement. Il n'y avoit donc qu'à prendre la Rochelle: la Rochelle tombant faiſoit tomber tout. Mais lors qu'on venoit à conſiderer la force de cette place; lors que l'on ſongeoit au monde qui la défendroit, & au zéle de tous ces peuples; quand on conſideroit la facilité qu'il y avoit à la ſecourir, qu'on voyoit la mer toute libre, & par-là les portes ouvertes aux étrangers; alors on croyoit imprenable ce qui n'avoit jamais été pris: il n'y avoit qu'un Cardinal de Richelieu qui n'eût pas deſeſperé de le pouvoir prendre. Il eſpere, & ſes eſperances lui firent former le deſſein de ce grand Siége. Dans la délibération, toutes les difficultés furent levées; dans l'exécution, toutes vaincuës. On ſe ſouviendra éternellement de cette Digue fameuſe, de ce grand ouvrage de l'art qui fit violence à la nature, qui donna de nouvelles bornes à l'Océan. On ſe ſouviendra toûjours de l'opiniâtreté des aſſiégés, & de la conſtance des aſſiégeans. Que ſerviroit un plus long diſcours? On prit la Rochelle; & à peine ſe fut-elle renduë, que l'on fit une grande Entrepriſe au dehors.

Le Duché de Mantouë étant échû par ſucceſſion au Duc de Nevers, la France s'y voulut établir, & l'Eſpagne aſſembla une Armée pour l'en empêcher. L'Empereur, ſous prétexte de ſes droits, mais en effet pour ſervir l'Eſpagne, fit paſſer des troupes en Italie, & le Duc de Savoye, qui étoit entré dans les interêts de la Maiſon d'Autriche, nous devoit arrêter au Paſſage des Montagnes, pour donner loiſir aux Eſpagnols & aux Allemands d'exécuter leurs deſſeins. Tant d'oppoſitions furent inutiles: le Pas de Suſe fut forcé; l'Armée de l'Empereur ſe perdit; Spinola mourut de regret de n'avoir pas pris Caſal; & le Duc de Nevers reconnu Duc de Mantouë, demeura paiſible poſſeſſeur de ſon Etat. Tandis que l'Armée de l'Empereur ſe ruïnoit en Italie, on fit entrer le Roi de Suede en Allemagne, où il gagna des batailles, prit des villes, étendit ſes conquêtes depuis la mer Baltique juſques au Rhein. Il devenoit trop puiſſant pour nous, lors qu'il fut tué: ſa mort laiſſa les Suedois trop foibles pour nos interêts. Ce fut-là le chef-d'œuvre du Miniſtére du Cardinal de Richelieu. Il retint des troupes qui vouloient repaſſer en

en Suede: il fortifia les bonnes intentions d'une jeune Reine mal établie, & s'aſſûra ſi bien du Général Banier, que la Guerre ſe fit ſous le nouveau Régne avec la même vigueur qu'elle s'étoit faite ſous ce grand Roi. Quand le Duc de Weymar & le Maréchal de Horn eurent perdu la Bataille de Nortlingue, le Cardinal de Richelieu redoubla les ſecours, fit paſſer de grandes Armées en Allemagne, arrêta le progrès des Impériaux, & donna moyen aux Suedois de rétablir leurs affaires dans l'Empire.

Voila ce qu'a fait le Cardinal de Richelieu, comme Grand, comme magnanime, comme ſage, comme ferme: voyons ce qu'il a fait par ſon *Eſprit vaſte*.

La Priſon de l'Electeur de Tréves nous fournit le ſujet ou le prétexte de déclarer la guerre aux Eſpagnols; & ce deſſein étoit digne de la grande ame du Cardinal de Richelieu: mais cet *Eſprit vaſte* qu'on lui a donné, ſe perdit dans l'étenduë de ſes Projets. Il prit de ſi fauſſes meſures pour le dehors, & donna un ſi méchant ordre au dedans, que nos affaires vraiſemblablement en devoient être ruïnées. Le Cardinal ſe mit en tête le deſſein le

plus chimérique que l'on ait jamais vû ; c'étoit d'attaquer la Flandre par derriere, & lui ôter toute la communication qu'elle pouvoit avoir avec l'Allemagne par le moyen de la Meuſe. Il s'imagina qu'il prendroit Bruxelles, & feroit tomber les Pays-bas en même tems. Pour cet effet il envoya une Armée de trente-cinq mille hommes joindre celle du Prince d'Orange dans le Brabant. Mais au lieu d'enfermer la Flandre entre la Meuſe & la Somme, il enferma nôtre Armée entre les Places de la Flandre & celles de la Meuſe ; en ſorte qu'il ne venoit ni vivres ni munitions dans nôtre camp ; & ſans exagération, la miſére y fut ſi grande, qu'après avoir levé le Siége de Louvain, ſoûtenu par de ſimples écoliers, les officiers & les ſoldats revinrent en France, non pas en corps comme des Troupes, mais ſéparés, & demandans par aumône leur ſubſiſtance, comme des pelerins. Voila ce que produiſit *l'Eſprit vaſte* du Cardinal, par le Projet chimérique des deux Armées de la Jonction. La ſeconde Campagne, ce même Eſprit diſſipé en ſes idées, prit moins de meſures encore. Les Ennemis forcerent Monſieur le Comte de Soiſſons, qui

qui défendoit le Paſſage de Bray avec un corps peu conſiderable. La *Somme* paſſée, ils ſe rendirent maîtres de la campagne, prirent nos villes, qu'ils trouverent dépourvûës de toutes choſes, porterent la déſolation juſqu'à Compiegne, & la frayeur juſques dans Paris. Belle louange pour le Cardinal de Richelieu d'avoir été *vaſte* dans ſes Projets ! Cette même qualité que Meſſieurs de l'Academie font tant valoir, ne lui fit pas faire moins de fautes la Campagne d'Aire. Il entreprit un grand Siége en Flandre, au même tems que Monſieur le Comte entroit en Champagne avec une Armée. A peine eûmes-nous pris Aire, que le Maréchal de la Meilleraye fut pouſſé, & la ville aſſiégée par les ennemis. Que ſi Monſieur le Comte n'eût pas été tué après avoir gagné la Bataille de Sedan (1), on pouvoit s'attendre au plus grand deſordre du monde, dans la diſpoſition où étoient les eſprits. Si Meſſieurs de l'Academie avoient connu particulierement Monſieur de

(1) Louïs de Bourbon, Comte de Soiſſons, fut tué à la Bataille de la Marfée, près de Sedan, en 1641.

de Turenne, ils auroient pû voir que l'*Eſprit vaſte* du Cardinal de Richelieu n'avoit aucune recommendation auprès de lui. Ce grand Général admiroit cent qualités de ce grand Miniſtre, mais il ne pouvoit ſouffrir le *vaſte* dont il eſt loüé. C'eſt ce qui lui a fait dire que *le Cardinal Mazarin étoit plus ſage que le Cardinal de Richelieu; que les deſſeins du Cardinal Mazarin étoient juſtes & réguliers, ceux du Cardinal de Richelieu plus grands & moins concertés pour venir d'une imagination qui avoit trop d'étenduë.*

Voilà, Meſſieurs, une partie des raiſons que j'avois à vous dire contre le VASTE. Si je ne me ſuis pas ſoûmis au Jugement que vous avez donné en faveur de Madame Mazarin; c'eſt que j'ai trouvé dans vos Ecrits une Cenſure du VASTE beaucoup plus forte que celle qu'on verra dans ce Diſcours. En effet, Meſſieurs, vous avez donné des bornes ſi juſtes à vos Eſprits, que vous ſemblez condamner vous-mêmes le mot que vous défendez (1).

LET-

(1) Dans un ancien Manuſcrit de Mr. de St. Evremond, au lieu de cette derniere Periode, *En effet, Meſſieurs, vous avez donné des bornes ſi juſtes à*

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

J'AI entrepris de vous donner un conſeil, Madame, quoi que les femmes n'aiment pas à en recevoir. Mais il n'importe, je ſuis trop dans l'interêt de vôtre beauté, pour ne vous avertir pas du tort que vous lui ferez, s'il vous arrive de vous parer à la Naiſſance de la Reine. Laiſſez les ornemens pour les autres: les ornemens ſont des beautés étrangeres qui leur tiennent lieu de naturelles; & nous leur ſommes obligés de donner à nos yeux quelque choſe de plus agréable que leurs perſonnes. Nous ne vous aurions pas la même obligation, Madame, ſi vous en uſiez com-

à vos Eſprits &c, on trouve quelques traits fort vifs contre Meſſieurs de l'Academie Françoiſe, que Mr. de St. Evremond jugea à propos de ſuppri-

comme elles. Chaque ornement qu'on vous donne cache une beauté, chaque ornement qu'on vous ôte vous rend une grace, & vous n'êtes jamais ſi bien que lors que l'on ne voit en vous que vous-même.

La plûpart des Dames ſe perdent avantageuſement ſous leur parure. Il y en a qu'on trouve fort bien avec leurs perles, qu'on

mer, lorſqu'il communiqua cette Piece à ſes amis. Cependant j'ai crû que le Lecteur ne ſeroit pas faché de voir ici ce morceau. Le voici.

„ En effet, Meſſieurs, travailleriez-vous depuis „ quarante ans à retrancher huit ou dix Mots de „ notre Langue, ſans la juſte averſion que vous „ avez conçue contre l'*Eſprit vaſte*.

„ Ceux qui ont eu le plus de réputation parmi „ vous, ont vieilli ſur des Traductions; faiſant „ métier proprement d'aſſujettir leur ſens à celui „ des autres: y a-t-il rien de ſi oppoſé à l'*Eſprit* „ *vaſte*?

„ Si vous laiſſiez agir votre Génie dans toute „ ſon étenduë, vous pourriez faire des Hiſtoires „ dignes de la grandeur de notre Etat. Cependant, Meſſieurs, vous vous contentez d'écrire „ quelque Relation polie, ou quelque petite Nouvelle galante. N'eſt-ce pas prendre toutes les „ precautions poſſibles contre le *Vaſte*?

„ Quelques-uns imitent Horace ſervilement; „ quelques autres veulent accommoder les Ouvrages des Grecs & des Latins à notre goût: & „ perſonne n'oſeroit s'abandonner à ſon Imagination,

qu'on trouveroit fort mal avec leurs coûs. Le plus beau collier du monde feroit un méchant effet ſur le vôtre. Il en arriveroit quelque changement en vôtre perſonne, & tout changement qui ſe fait dans une choſe parfaite, ne lui ſauroit être avantageux. Que ceux qui retiennent vos Pierreries, ſervent bien vôtre beauté! Je ſuis plus vôtre ſerviteur qu'hom-

„ tion. Tant on a peur de ce *Vaſte*, où la juſ- „ teſſe de vos regles ſeroit mal gardée!

„ Je ne m'allarme donc point, Meſſieurs, du „ Jugement que vous venez de donner. Ce que „ vous écrivez dément ce que vous dites: vos „ Ouvrages, monumens éternels de votre haine „ contre le *Vaſte*, ruinent votre Déciſion.

„ Dans la verité, Meſſieurs, tout ce que vous „ faites eſt ſi judicieuſement borné, qu'un homme „ de bon ſens ne vous accuſera jamais d'avoir donné une Approbation ſincere à l'*Eſprit vaſte*.

„ Si quelcun a pû le faire avec fondement, ç'a „ été Mr. Patru; lui, qui ſur les plus petits ſujets „ du monde, ſur des ſujets de Graduez, de Curez, de Religieuſes, & autres matieres plus ſeches & plus ſteriles encore, a fait voir une étenduë d'Eſprit qu'on pourroit nommer *vaſte*, ſi „ elle n'étoit par tout ſagement reglée. Jamais „ homme n'a mieux employé ſa Raiſon que lui: „ & jamais Auteurs ne ſe ſont ſi bien ſervis de „ celle des Anciens, que Mr. Racine & Mr. Deſpreaux ont ſû faire.

qu'homme du monde : mais tout vôtre ſerviteur que je ſuis, je trouve des jours à excuſer Monſieur Colbert, & Monſieur du Metz (1). Si vous étiez dans la condition où vous devriez être, on ne demêleroit pas ſi aiſément les avantages de vôtre mérite d'avec ceux de vôtre fortune. Ces Meſſieurs nous en ôtent l'embarras : graces au ſoin qu'ils ont de bien ſéparer ces deux choſes, nous voyons nettement que vous n'avez obligation qu'à vous-même, de tous les ſentimens qu'on a pour vous. Laiſſez, laiſſez ruïner les autres en pierreries & en habits, la nature a fait pour vous toutes les dépenſes. Vous ſeriez une

(1) Mr. Colbert, & Mr. du Metz Garde du Tréſor Royal, avoient en garde les Pierreries de Madame Mazarin.

(2) Louïs d'Amboiſe, Seigneur de Buſſi, Marquis de Reinel, Capitaine de cinquante hommes d'Armes du Roi, Gouverneur & Lieutenant Général en Anjou, premier Gentilhomme de la Chambre du Duc d'Alençon, ſe rendit illuſtre par ſon ſavoir, par ſon courage, & par ſa politeſſe. La Reine Marguerite en parle avec éloge dans ſes Memoires, & comme d'une perſonne qui ne lui étoit pas indifferente : elle avouë même qu'on diſoit hautement au Roi Henri IV. ſon Mari, qu'IL LA SERVOIT. Buſſi fut malheureuſement aſſaſſiné en 1579, dans ſon Gouvernement d'Anjou, à l'âge

une ingrate, & nous aurions méchant goût, ſi nous n'étions également contens des libéralités qu'elle vous a faites.

Je voudrois bien vous voir faire à la Naiſſance de la Reine, ce que fit autrefois Buſſi d'Amboiſe (2) à un Tournois. Ayant ſû que tous les grands Seigneurs de la Cour devoient faire des dépenſes extraordinaires pour leurs équipages & pour leurs habits, il habilla ſes gens comme des Seigneurs, & marcha vêtu fort ſimplement au milieu de ce train ſi magnifique. La nature fit valoir tellement ſes avantages en la perſonne de Buſſi, que Buſſi fut pris ſeul pour un grand Seigneur, &

l'âge d'environ 28. ans. Le Comte de Monſoreau ayant ſû qu'il voyoit ſa Femme, la força le poignard ſur la gorge de lui écrire de ſe rendre inceſſamment auprès d'elle. Buſſi vint; & dès que le Comte ſût qu'il étoit dans la Chambre de ſa femme, il s'y jetta avec cinq ou ſix hommes armés. Buſſi ne trouvant pas la partie égale ſaura par une fenêtre dans la cour : mais il s'y vit bien-tôt attaqué par d'autres perſonnes. Il ſe défendit longtems avec une vigueur & une fermeté incroyable, & leur vendit bien cherement ſa vie. Brantome n'a pas oſé s'étendre ſur la mort tragique de Buſſi d'Amboiſe, dans l'Abregé qu'il a donné de ſa vie au Tome III. des Hommes Illustres.

235673

& tous les Seigneurs qui s'étoient fiés à la magnificence, ne paſſerent que pour des Valets. Réglez-vous, Madame, ſur l'exemple de Buſſi; faites habiller Fanchon & Grenier (1) en Ducheſſes, & marchez vêtuë comme une ſimple Demoiſelle avec le ſeul charme de vôtre beauté. Toutes les Dames ſeront priſes pour des Fanchons, & la ſimplicité de vôtre habit n'empêchera pas que vous ne ſoyez au deſſus de toutes les Reines.

Je n'aime pas à faire des Contes, & une vanité peut-être aſſez mal fondée, me fait préferer l'expreſſion de ce que j'imagine au recit de ce que j'ai vû. Le métier de Conteur eſt une puerilité dans les jeunes gens, & une foibleſſe dans les vieillards. Quand l'eſprit n'a pas encore aquis ſa force, ou qu'il commence à la perdre, il aime à dire ce qui ne coûte rien à penſer. Je renonce au plaiſir que me donne mon imagination, pour vous conter une petite Avanture que j'ai vû arriver à la Haye.

Dans le tems que je demeurois à la Haye, il prit envie un jour à Monſieur le

(1) Deux Demoiſelles de Madame Mazarin.

(2) Ar-

le Comte de Guiche (2) & à Monſieur de La Valiere (3) de ſe parer pour attirer les yeux du peuple, & ils voulurent que la parure eût également de la magnificence & de l'invention. Le Comte de Guiche ſe diſtingua par beaucoup de ſingularités. Il portoit une aigrette à ſon chapeau; & une boucle de diamans qu'il eût ſouhaités plus gros pour cette occaſion, tenoit le chapeau retrouſſé. Il avoit au coû du point de Veniſe, qui n'étoit ni cravate ni colet: c'étoit une eſpece de petite fraiſe qui pouvoit contenter l'inclination ſecrete qu'il avoit priſe pour la golille à Madrid. Après cela, vous euſſiez attendu une roupille à l'Eſpagnole, & c'étoit une veſte à la Hongroiſe. Ici l'artiquité lui revint en tête, pour lui mettre aux jambes des brodequins: mais plus galant que les Romains, il y avoit fait écrire le nom de ſa Maîtreſſe en lettres aſſez bien formées dans une broderie de perles. Du chapeau juſqu'à la veſte, la *Bizarria* de l'Amirante avoit tout réglé:

(2) Armand de Grammont, mort ſur la fin de l'Année 1672.

(3) Frere de Madame la Ducheſſe de La Valiere;

glé : le Comte de Serin regnoit à la veſte, & l'idée de Scipion lui avoit fait prendre les brodequins. Pour La Valiere, il ſe mit le plus extraordinairement qu'il lui fut poſſible : mais il ſentoit trop le François ; & pour dire la vérité, il ne pût s'élever à la perfection de la Bizarrerie.

Telle étoit la parure de nos Meſſieurs, quand ils entrerent dans le Voorhout, lieu deſtiné pour la promenade à la Haye. A peine y étoient-ils entrés, qu'on accourut de toutes parts pour les regarder, & le monde ſurpris de la nouveauté, ne ſavoit encore s'il la faloit admirer comme extraordinaire, ou s'en moquer comme d'une choſe extravagante. Dans cette petite ſuſpenſion où l'on ſongeoit à ſe déterminer, Monſieur de Louvigny (1) arriva. Il avoit un habit noir tout ſimple ; & de beau linge faiſoit ſa parure : mais on lui voyoit la plus belle tête du monde, le plus agréable viſage, & le meilleur air. Sa modeſtie inſinuoit le mérite de ſes qualités ; les femmes étoient tou

(1) Antoine Charles de Grammont, Comte de Louvigny, enſuite Duc de Grammont.

touchées, il plaiſoit aux hommes. Diſons la vérité, il touchoit tout. Sans vous, Madame, la queſtion ſeroit décidée, & les avantages de vôtre ſexe ſeroient perdus. Vous êtes la ſeule femme qui puiſſiez faire ſur nous des impreſſions plus fortes. Après vous avoir dépeint ſes charmes, vous n'aurez pas de peine à en deviner les effets. Tous les ſpectateurs furent auſſi touchés, que Monſieur le Comte de Guiche & Monſieur de La Valiere furent confondus. On ſe ſouvient encore à la Haye de l'avantage de Monſieur de Louvigny, & de la défaite de ces Meſſieurs. Si je n'étois pas en Angleterre, il m'en ſouviendroit plus qu'à perſonne ; mais vous ruïnez tous objets & toutes idées ; vous déferiez cent Midletons & cent Louvignys : que reſte-t-il dans l'un & dans l'autre ſexe à vous oppoſer ?

POUR

POUR MADEMOISELLE DE BEVERWEERT.

A Peine étions-nous à une lieuë d'Euſton (1), que nous nous repentîmes de l'avoir quitté. La beauté du lieu; la commodité de la vie qu'on y méne; le mérite & l'honnêteté du maître & de la maîtreſſe de la Maiſon; les charmes de la *Belle Egyptienne*; les agrémens d'une indifférente pour qui on ne peut jamais être indifférent; celle qu'on voit toûjours avec plaiſir, & qu'on entend toûjours avec ſurpriſe, cet eſprit ſi vif & ſi juſte, cette humeur ſi libre avec une conduite ſi réglée: toutes ces perſonnes, toutes ces choſes ſe préſenterent à nôtre imagination, & nous firent comprendre que les biens ſont moins connus quand on les poſſede, que lors qu'on les perd.

L'affliction endormit Monſieur l'Ambaſſadeur de Portugal (2), par conformité peut-

(1) Maiſon de Campagne du Comte d'Arlington, dans le Comté de Suffolck.

(2) Don

peut-être avec Madame de Beverweert, qui ne dort jamais ſi bien que dans le tems qu'elle ſe trouve fort affligée. Comme les conſtitutions ſont différentes, ma douleur me tint éveillé, pour ſonger à ce que nous perdions. J'entretins aſſez long-tems ces triſtes penſées, qui n'étoient pas ſans douceur: mais paſſant d'une réverie à une autre, je me trouvai à la fin dans celles de Don Quichotte & l'eſprit de Chevalerie venant à me tranſporter, je m'écriai tout haut; *Chevaliers de* SUFFOLCK, *Palmerins de* BURY (3), *venez confeſſer au Chevalier du* TAGE, *& au Mancheque* NORMAND, *que toutes les* ORIANES *& les* ANGELIQUES *du Monde ne ſont pas dignes de déchauſſer la ſans-pareille* CAROLINE D'EUSTON.

Tranſporté comme j'étois, & plus Don Quichotte que Don Quichotte même, je vis venir deux Marchands, que je pris auſſi-tôt pour deux Chevaliers. Ils avoient des bâtons qui me parurent des lances, & des bonnets rabattus comme celui de Mylord Townſend, qui paſſerent

(2) Don Franciſco, Comte de Mélos.
(3) Petite ville du Comté de Suffolck.

rent dans mon eſprit pour des caſques dont la viſiere étoit abaiſſée. Cet équipage qui me ſembloit un vrai appareil de guerre, ne me laiſſa pas douter du combat ; & dans cette penſée je criai trois fois, *Ami SANCHO, ſelle Roſſinante, & accommode le Griſon.*

Le Docteur (1) qui étoit derriere le carroſſe, croyant que je l'appellois, deſcendit en diligence, & vint me demander ce qu'il me plaiſoit. *Selle Roſſinante, SANCHO, & dépêche-toi ; car voici aſſurément une Avanture.* Le bon Docteur penſa que je demandois une *monture*, & que pour être ennuyé du carroſſe, je voulois monter à cheval ; ce qui lui fit dire qu'*il n'y avoit pas même aſſez de chevaux pour le train de ſon Excellence.* La réponſe du Docteur me fit rappeller mes eſprits, & la machine de Chevalerie qui s'étoit formée dans ma tête, commençant à ſe diſſiper, le *Chevalier du Tage* redevint peu-à-peu l'*Ambaſſadeur de Portugal*, le *Mancheque Normand* ſe changea en *Saint-Evre-*

(1) Un Laquais de Mylord Arlington, à qui on avoit donné le nom de Docteur.

(2) Mademoiſelle de la Roche Guilhen étoit alors au-

Evremond, & les Marchands paſſerent paiſiblement auprès de nous avec des bâtons & des bonnets.

Ce n'étoit pas faire un grand ſacrifice à Mademoiſelle de Beverweert, que de perdre mon jugement pour l'amour d'elle. Le peu que j'en ai n'en rendoit pas la perte conſiderable. Celui de l'Ambaſſadeur étoit important ; auſſi le ménagea-t-il beaucoup mieux que je n'avois fait le mien ; & vous allez voir qu'il le conſerva auſſi ſain & auſſi entier dans ſa douleur, que s'il avoit été dans l'état le plus tranquille.

Comme nous arrivâmes à une riviére dont les eaux ſe débordoient par l'abondance de la pluye qui étoit tombée, je lui repréſentai la facilité qu'il auroit de ſatisfaire à ce que les vers de Mademoiſelle de La Roche (2) deſiroient de ſon Amour ; c'étoit peu de choſe, ce n'étoit que de chercher à mourir, pour ſe donner la gloire des Héros amoureux. „ Si „ j'avois, *me dit-il*, une Paſſion ſale & „ vi-

auprès de la Fille unique du Comte d'Arlington, mariée enſuite au Duc de Grafton. Cette Demoiſelle eſt Auteur de quelques Traductions, & de pluſieurs Romans.

„ vilaine pour Mademoiſelle de Bever-
„ weert, je ne refuſerois pas de me no-
„ yer dans une eau ſi trouble: mais tous
„ mes deſirs ſont honnêtes, & méritent
„ bien que je me noye dans une belle
„ eau, claire, nette & digne de la pure-
„ té de mes penſées. " *Vivez*, repris-
„ je, *vivez, Monſieur l'Ambaſſadeur: s'il*
„ *vous faut pour vous noyer une eau auſſi*
„ *nette que la lumiere de vôtre jugement*,
vous ne vous noyerez de long-tems.

Nous ſortions de la Riviére avec ces ſortes de diſcours quand Charles parut, & il pouſſa ſon Cheval vers nous de ſi bonne grace, qu'on l'auroit plûtôt pris pour un Chevalier qui entroit en lice, que pour un Laquais qui venoit rendre compte d'une commiſſion. A la vérité, ſon éloquence fut aſſez confuſe quand il vint à parler; car trente *Monſeigneur*, mêlez avec autant de *Monſieur Jermyn*, de *Bury*, de Mylord *Crofts* & de *Chively*, laiſſérent deviner à peine, que Charles n'avoit trouvé perſonne à la maiſon.

Si le déplaiſir d'avoir quitté Euſton avoit laiſſé place à d'autres chagrins, j'en aurois eu beaucoup de voir le méchant ſuccès de toutes mes Lettres: mais il ne m'étoit

m'étoit permis de m'affliger que d'une choſe; je laiſſois le ſoin à Monſieur l'Ambaſſadeur de faire des réflexions ſur la maladie de Mylord Crofts, & ſur l'abſence de Monſieur Jermyn.

Nous quittions la penſée d'aller à Chively, croyant que Monſieur Jermyn (1) n'y étoit plus, quand nous trouvâmes un de ſes gens à Newmarket, qui me rendit une Lettre de ſa part. Cette Lettre nous diſoit, qu'ayant appris à ſon retour de Bury le deſſein que nous faiſions de l'aller voir, il nous conjuroit autant qu'il lui étoit poſſible de n'y manquer pas. Nous y allâmes, & fûmes très-bien reçûs par un homme qui renonçant à la Cour, en avoit porté la civilité & le bon-goût à la campagne.

Pendant que Monſieur l'Ambaſſadeur admiroit le bois, les jardins & les eſpaliers; pendant qu'il louoit l'écurie, abattoit quelque muraille, achevoit la maiſon, & changeoit l'entrée; je me repréſentois Mademoiſelle de Beverweert, jouant au billard, jouant à l'hombre, & quelquefois

(1) Henri Jermyn, créé Baron de Douvre en 1685, mort en 1708. Chively étoit ſa Maiſon de Campagne, à deux milles de Newmarket.

fois il me ſembloit que je lui voyois mettre une perle à l'oreille de certain Chevalier, comme un ornement convenable à ſon air galant, & qui pouvoit relever le mérite de ſes agréables courtoiſies.

Après avoir fait un fort grand repas, où j'avois porté plus de réverie que d'appétit, il falut nous ſéparer de Monſieur Jermyn, & pourſuivre le voyage que nous avions commencé. Au ſortir du bois, Monſieur l'Ambaſſadeur reprit la triſteſſe qu'il avoit ſuſpendu, & je continuai celle que je n'avois pas quittée. Ce ne fut que mélancolie, & une mélancolie ſi grande, qu'un long chemin & un tems fâcheux n'y pûrent rien ajoûter.

L'ennui d'Audley-End (1) eut plus de force. Cette grande Maiſon, vaſte & ſolitaire, inſpira de nouveaux chagrins, & mit le Comte de Melos en tel état, qu'à peine fût-il louer la galerie, blâmer les appartemens & les Jardins. Alors je crûs qu'il étoit tems de faire une ſeconde tentative; & pour n'oublier aucun des ſe-

(1) Maiſon de Campagne du Comte de Suffolck.

ſecours qui ſe peuvent offrir au deſeſpoir d'un ami, je lui propoſai officieuſement de ſe pendre à quelqu'un de ces longs & triſtes Arbres que Mademoiſelle de Beverweert fait reſſembler à Mylord Suffolck: mais je trouvai un Ambaſſadeur au lieu d'un Héros amoureux; & un Eſprit politique, capable de négocier à Nimegue (2), plûtôt qu'un Amant deſeſperé propre à finir tragiquement la violence d'une paſſion. Peut-être que le Comte de Melos n'a pas voulu mourir de douleur dans l'abſence, pour mourir de joye au retour, peut-être eſpere-t-il qu'après qu'il aura donné la Paix à l'Europe, Mademoiſelle de Beverweert ne refuſera pas de lui donner ce repos heureux que ſes longs ſervices ont bien mérité. Pour moi, j'ai voulu vivre, je l'avouë, & je voudrois vivre éternellement pour honorer Mademoiſelle de Beverweert & la ſervir.

LET-

(2) Le Comte de Melos venoit d'être nommé par le Roi de Portugal, ſon Ambaſſadeur Plénipotentiaire au Traité de Nimegue.

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE BEVERWEERT.

JE me ſuis aſſez mal juſtifié auprès de vous, du méchant uſage que j'ai fait des droits que nous avions ſur la vie de ſon Excellence. Si vous vous contentiez d'une petite Mort ſubalterne, je vous offrirois la mienne, pour en faire faire ce qu'il vous plairoit à Mademoiſelle de La Roche: mais ma mort ne mérite pas d'être conſiderée. Je ſuis peu de choſe en quoi que ce ſoit; petit Joueur auprès de Madame Mazarin, petit Mortel auprès de vous, indigne de mourir pour vôtre ſervice. Je veux vivre, & joindre mes reſſentimens aux vôtres, pour vous venger de l'Ambaſſadeur, & rétablir par nôtre vengeance l'honneur de vos charmes. Je n'eſpere plus rien aux Riviéres, ni aux Ar-

(1) Le Comte de Melos étoit d'une extrême maigreur: il avoit la démarche ſi chancelante, qu'on eût

Arbres d'Audley-End. Son Excellence n'eſt pas Excellence à ſe noyer, ni à ſe pendre: elle engraiſſe de vos rigueurs, & vôtre indifférence lui donne une allûre ſi ferme & ſi aſſûrée, que je lui trouve de la ſanté pour faire quatre Paix générales au lieu d'une (1). Il pourroit enterrer tous les Plenipotentiaires de Nimegue, ſi vous continuez à le maltraiter: *ma laſciate far a me*, *ſon furbo*; & je vous donnerai une invention à réduire le Comte de Mélos au plus pitoyable état du monde. J'ai obſervé que vos cruautés le font vivre: il faut que vos faveurs le faſſent périr. Il me ſouvient de certaines Amours, où ſon Excellence eut contentement; mais il ne ſe moqua pas des graces de la belle, comme il fait de vos rigueurs; car il en devint malade à un tel point, que les Médecins eurent bien de la peine à le guerir. Quand on a de bons exemples, il n'eſt pas mal-aiſé de ſe conduire: je vous conſeille, Mademoiſelle, de vous régler ſur celui-ci; & ne me croyez jamais,

eût dit qu'il alloit tomber à chaque pas. Il mourut à Londres dans le tems qu'il ſe préparoit à paſſer la Mer pour ſe rendre à Nimegue.

mais, ſi quatre jours de bon traitement ne reculent plus le voyage de Nimegue, que l'oppoſition des Eſpagnols, & celle de tous les Conféderés enſemble ne feroient. Je vais vous expliquer la choſe en vers, auſſi bien vous en dois-je quelques-uns pour ceux que vous m'avez envoyez. Vous aurez nom Caliſte, s'il vous plaît: le Nom eſt beau, grand, & ſonore; non pas comme ceux d'une chetive Philis, & d'une mince Iris, qui ne ſauroient me donner jamais une grande idée.

Caliſte à ſes vœux trop rebelle,
Semble avoir réſolu ſa mort;
Mais Caliſte ſe trompe fort
De faire avec lui la cruelle.
Les rigueurs aſſûrent ſes jours;
Pour en finir bien-tôt le cours
Il faut contenter ſon envie;
Il vivroit cent ans de deſirs;
Mais je croi qu'il n'a pas de vie,
Pour cinq ou ſix jours de plaiſirs.

Commencez d'être favorable,
Demain augmentez l'amitié,
Venez aux pleins effets d'une bonne pitié,
C'eſt-là le vrai moyen de punir le coupable,
Il

Il peut ſouffrir tous les tourmens
Qu'amour fait donner aux amans
D'une conſtance non commune;
Philoſophe en adverſité,
Peu capable en proſpérité
De ſoûtenir long-tems une bonne fortune.

DE'FENSE

De quelques Piéces de Théatre

DE Mr. CORNEILLE.

A

Mr. de Barillon (1).

I. JE n'ai jamais douté de vôtre inclination à la vertu: mais je ne vous croyois pas ſcrupuleux juſques au point de ne pouvoir ſouffrir Rodogune ſur le Théatre, parce qu'elle veut inſpirer à ſes amans le deſſein de faire mourir leur mere, après que la mere a voulu inſpirer à ſes enfans

(1) Ambaſſadeur extraordinaire de France en Angleterre.

le deſſein de faire mourir une maîtreſſe. Je vous ſupplie, Monſieur, d'oublier la douceur de nôtre naturel, l'innocence de nos mœurs, l'humanité de nôtre politique, pour conſiderer les coûtumes barbares, & les maximes criminelles des Princes de l'Orient. Quand vous aurez fait réflexion qu'en toutes les Familles Royales de l'Aſie les peres ſe défont de leurs enfans ſur le plus leger ſoupçon ; que les enfans ſe défont de leurs peres par l'impatience de régner ; que les maris font tuer leurs femmes, & les femmes empoiſonner leurs maris ; que les freres comptent pour rien le meurtre des freres ; quand vous aurez conſideré un uſage ſi déteſtable, établi parmi les Rois de ces Nations, vous vous étonnerez moins que Rodogune ait voulu venger la mort de ſon Epoux ſur Cléopatre ; qu'elle ait voulu aſſûrer ſa vie, recouvrer ſa liberté, & mettre un Amant ſur le trône, par la perte de la plus méchante femme qui fut jamais. Corneille a donné aux jeunes Princes tout le bon naturel qu'ils auroient dû avoir pour la meilleure mere du monde, il a fait prendre à la jeune Reine le parti qu'exigeoit d'elle la néceſſité de ſes affaires.

Peut-

Peut-être, me direz-vous, que ces crimes-là peuvent s'exécuter en Aſie, & ne ſe doivent pas repréſenter en France. Mais quelle raiſon vous oblige de refuſer nôtre Théatre à une femme qui n'a fait que conſeiller le crime pour ſon ſalut, & de l'accorder à ceux qui l'ont fait eux-mêmes ſans aucun ſujet? Pourquoi bannir de nôtre Scene Rodogune, & y recevoir avec applaudiſſement Electre & Oreſte? Pourquoi Atrée y fera-t-il ſervir à Thyeſte ſes propres enfans dans un feſtin? Pourquoi Neron y fera-t-il empoiſonner Britannicus? Pourquoi Herode Roi des Juifs, Roi de ce peuple aimé de Dieu, fera-t-il mourir ſa femme? Pourquoi Amurat fera-t-il étrangler Roxane & Bajazet? Et venant des Juifs & des Turcs aux Chrétiens, pourquoi Philippe II, ce Prince ſi Catholique, fera-t-il mourir Don Carlos ſur un ſoupçon fort mal éclairci? La Nouvelle la plus agréable que nous ayons (1), a renouvellé la mémoire d'une choſe enſevelie ; & a produit une Tragédie en Angleterre (2), dont le ſu-

(1) Don Carlos, Nouvelle Hiſtorique, par l'Abbé de St. Real.

(2) Compoſée par Mr. Otway.

jet a ſû plaire à tous les Anglois. Rodogune, cette pauvre Princeſſe opprimée, n'a pas demandé un crime pour un crime: elle a demandé ſa ſûreté, qui ne pouvoit s'établir que par un crime; mais un crime à l'égard d'un CAPUCIN, plus qu'à l'égard d'un AMBASSADEUR; un crime, dont Machiavel auroit fait une vertu politique, & que la méchanceté de Cléopatre peut faire paſſer pour une juſtice légitimement exercée.

Une choſe que vous trouviez fort à redire, Monſieur, c'eſt qu'on ait rendu une jeune Princeſſe capable d'une ſi forte réſolution. Je ne ſai pas bien ſon âge: mais je ſai qu'elle étoit Reine & qu'elle étoit Veuve. Une de ces qualités ſuffit pour faire perdre le ſcrupule à une femme à quelque âge que ce ſoit. Faites grace, Monſieur, faites grace à Rodogune. Le monde vous fournira de plus grands crimes que le ſien, où vous pourrez faire un meilleur uſage de la vertueuſe haine que vous avez pour les méchantes actions.

A Madame la Ducheſſe MAZARIN.

II. IL me ſemble que Rodogune n'eſt pas mal juſtifiée; faiſons la même choſe pour Emilie auprès de Madame Mazarin. Suſpendez vôtre jugement, Madame; Emilie n'eſt pas fort coupable d'avoir expoſé Cinna aux dangers d'une Conſpiration. Ne la condamnez pas de peur de vous condamner vous-même: c'eſt par vos propres ſentimens que je veux défendre les ſiens; c'eſt par Horence que je prétens juſtifier Emilie.

Emilie avoit vû la Proſcription de ſa famille; elle avoit vû maſſacrer ſon Pere, & ce qui étoit plus inſupportable à une Romaine, elle voyoit la République aſſujettie par Auguſte. Le deſir de la Vengeance, & le deſſein de rétablir la Liberté, lui firent chercher des amis, à qui les mêmes outrages pûſſent inſpirer les mêmes ſentimens; & que les mêmes ſentimens pûſſent unir pour perdre un uſurpateur. Cinna neveu de Pompée, & le ſeul reſte de cette grande Maiſon, qui avoit péri pour la République, joignit ſes reſſentimens à ceux d'Emilie; & tous

deux venant à s'animer par le ſouvenir des injures, autant que par l'interêt du public, formerent enſemble le deſſein hardi de cette illuſtre & célébre Conſpiration.

Dans les Conférences qu'il falut avoir pour conduire cette affaire, les cœurs s'unirent auſſi bien que les eſprits: mais ce ne fut que pour animer davantage la Conſpiration; & jamais Emilie ne ſe promit à Cinna, qu'à condition qu'il ſe donneroit tout entier à leur entrepriſe. Ils conſpirerent donc avant que de s'aimer; & leur Paſſion, qui mêla ſes inquietudes & ſes craintes à celles qui ſuivent toûjours les Conjurations, demeura ſoûmiſe au deſir de la Vengeance, & à l'amour de la Liberté.

Comme leur deſſein étoit ſur le point de s'exécuter, Cinna ſe laiſſant toucher à la confiance & aux bienfaits d'Auguſte, fit voir à Emilie une ame ſujette au remors, & toute prête à changer de réſolution: mais Emilie plus Romaine que Cinna, lui reprocha ſa foibleſſe, & demeura plus fortement attachée à ſon deſſein que jamais. Ce fut-là qu'elle dit des injures à ſon Amant; ce fut-là qu'elle impoſa

poſa des conditions que vous n'avez pû ſouffrir, & que vous approuverez, Madame, quand vous vous ſerez mieux conſultée. Le deſir de la vengeance fut la premiere paſſion d'Emilie: le deſſein de rétablir la République ſe joignit au deſir de la vengeance; l'amour fut un effet de la Conſpiration, & il entra dans l'ame des conſpirateurs plus pour y ſervir que pour y régner.

Joignons à la douceur de venger nos Parens
La Gloire qu'on remporte à punir les Tyrans,
Et faiſons publier par toute l'Italie,
La Liberté de Rome eſt l'œuvre d'Emilie;
On a touché ſon ame, & ſon cœur s'eſt épris:
Mais elle n'a donné ſon amour qu'à ce prix (1).

Vous êtes née à Rome, Madame, & vous y avez reçû l'ame des Porcies & des Arries (2), au lieu que les autres qu'on y voit naître n'y prennent que le génie des Italiens. Avec cette ame toute grande, toute Romaine, ſi vous viviez aujourd'hui dans une République qu'on opprimât,

(1) Vers d'Emilie à ſa Confidente dans le CINNA.
(2) Femmes de Brutus & de Petus.

primât, ſi vos parens y étoient proſcrits, vôtre maiſon déſolée, & ce qui eſt le plus odieux à une perſonne libre, ſi vôtre égal étoit devenu vôtre maître, ce coûteau que vous avez acheté pour vous tuer, quand vous verrez la ruïne de vôtre Patrie; ce coûteau ne ſeroit-il pas eſſayé contre le Tyran, avant que d'être employé contre vous-même? Vous conſpiriez ſans doute: & un miſerable Amant qui voudroit vous inſpirer la foibleſſe d'un repentir, ſeroit traité plus durement par Hortence, que Cinna ne le fut par Emilie.

Je m'imagine que nous vivons dans une même République, dont un citoyen ambitieux opprime la Liberté. En cet état déplorable je vous offrirois un vieux Cinna, qui feroit peu d'impreſſion ſur vôtre cœur: mais quand vous lui auriez ordonné de punir le Tyran, il ne reviendroit pas vous trouver avec des remors, avec cette vertu apparente qui cache des mouvemens de crainte, & des ſentimens d'interêt. Il recevroit la confidence & les bienfaits du nouvel Auguſte comme des outrages: les périls ne feroient que l'animer à vous ſervir; il ſe porteroit enfin ſi

ſi généreuſement à l'exécution de l'entrepriſe, que vous le plaindriez mort pour avoir obéï à vos ordres, ou le loüeriez vivant après les avoir exécutés.

Que la condition du vieux Philoſophe eſt malheureuſe! Il ne ſe ſoucie point de gloire, & le mieux qu'il lui puiſſe arriver, c'eſt qu'un peu de louange ſoit le prix de tous ſes ſervices. Encore cette apparence de grace, toute vaine qu'elle eſt, ne lui eſt accordée que bien rarement: il voit même beaucoup plus de diſpoſition à lui donner des chagrins que des louanges. Et Dieu conſerve Monſieur l'Ambaſſadeur de Portugal (1)! S'il n'étoit plus au monde, le Philoſophe ſeroit expoſé le premier aux mauvais traitemens que ſon Excellence eſſuye tous les jours.

A Meſſieurs De ***

III. SI je diſpute quelquefois avec vous, Meſſieurs, ce n'eſt que pour remplir le vuide du jeu, & pour vous ôter l'ennui d'une converſation trop languiſſante. Je conteſte à deſſein de vous céder,

(1) Le Comte de Melos.

der, & vous oppoſe de foibles raiſons, tout préparé à reconnoître la ſupériorité des vôtres.

Dans cette vûë j'ai ſoûtenu que le MENTEUR étoit une bonne Comédie, que le ſujet du CID étoit heureux, & que cette piéce faiſoit un très-bel effet ſur le Théatre, quoi qu'elle ne fût pas ſans défauts; j'ai ſoûtenu que RODOGUNE étoit un fort bel ouvrage, & que l'OEDIPE devoit paſſer pour un chef-d'œuvre de l'art. Pouvois-je vous faire un plus grand plaiſir, Meſſieurs, que de vous donner un ſi juſte occaſion de me contredire, & de faire valoir la force & la netteté de vôtre jugement aux dépens du mien?

J'ai ſoûtenu que pour faire une belle Comédie, il faloit choiſir un beau ſujet, le bien diſpoſer, le bien ſuivre, & le mener naturellement à ſa fin; qu'il faloit faire entrer les Caractéres dans les ſujets, & non pas former la conſtitution des ſujets après celle des caractéres: que nos Actions devoient précéder nos qualités & nos humeurs; qu'il faloit remettre à la Philoſophie de nous faire connoître ce que ſont les hommes, & à la Comédie

die de nous faire voir ce qu'ils font; & qu'enfin ce n'eſt pas tant la nature humaine qu'il faut expliquer, que la condition humaine qu'il faut repréſenter ſur le Théatre.

Ne vous ai-je pas bien ſervi, Meſſieurs, quand je me ſuis rendu ridicule par de ſi ſottes Propoſitions? Pouvois-je faire plus pour vous que d'expoſer à vôtre cenſure la rudeſſe d'un vieux goût, qui a fait voir le rafinement du vôtre? Vous avez raiſon, Meſſieurs, vous avez raiſon de vous moquer des ſonges d'Ariſtote & d'Horace; des réveries de Heinſius & de Grotius; des caprices de Corneille & de Ben. Johnſon; des fantaiſies de Rapin & de Boileau. La ſeule régle des honnêtes-gens, c'eſt la Mode. Que ſert une raiſon qui n'eſt point reçûë, & qui peut trouver à redire à une extravagance qui plaît?

J'avouë qu'il y a eu des tems où il faloit choiſir de beaux ſujets, & les bien traiter: il ne faut plus aujourd'hui que des Caractéres; & je demande pardon au Poëte de la Comédie de Monſieur le Duc de Buckingham, s'il m'a paru ridicule quand il ſe vantoit d'avoir trouvé l'invention

tion de faire des Comédies ſans ſujet (1). J'ai les mêmes excuſes à vous faire, Meſſieurs : comme vous avez le même eſprit, je vous ai tous offenſés également; ce qui m'oblige à vous donner une pareille ſatisfaction. Mais je ne prétens pas me raccommoder ſimplement avec vous ſur la Comédie; j'eſpere que vous me ferez à l'avenir un traitement plus favorable en tout, & que Madame Mazarin me ſera moins oppoſée qu'elle n'eſt.

Que vous ai-je fait, Madame la Ducheſſe, pour me traiter de la façon que vous me traitez? Il n'y a que moi & le Diable de Quevedo à qui l'on impute toutes les qualités contraires. Vous me trouvez fade dans les louanges, vous me trouvez piquant dans les vérités : ſi je veux me taire, je ſuis trop diſcret; ſi je veux parler, je ſuis trop libre. Quand je diſpute, la conteſtation vous choque: quand je m'empêche de diſputer, ma retenuë vous paroît mépriſante & dédaigneuſe. Dis-je des nouvelles? je ſuis mal informé: n'en dis-je pas? je fais le myſtérieux.

(1) Voyez la Comédie du Duc de Buckingham intitulée, The Rehearsal; c'eſt à dire, La Repetition des Rôles.

A l'hombre on ſe défie de moi comme d'un pipeur, & on me trompe comme un imbécile. On me fait les injuſtices & on me condamne. Je ſuis puni du tort qu'ont les autres: tout le monde crie, tout le monde ſe plaint, & je ſuis le ſeul à ſouffrir.

Je vous ai l'obligation de toutes ces choſes, Madame, ſans compter que vous me donnez au public pour tel qu'il vous plaît. Vous me faites révérer ceux que je mépriſe, mépriſer ceux que j'honore, offenſer ceux que je crains. Quartier, Madame la Ducheſſe; je me rens. Ce n'eſt pas vaincre que d'avoir à faire à des gens rendus: portez vos armes contre les rebelles, forcez les opiniâtres, & gouvernez avec douceur les ſoûmis. La différence des uns aux autres ne doit pas durer long-tems. Un jour viendra, (& ce grand jour n'eſt pas loin,) que le Comte de Melos ne murmurera plus à l'hombre, & que le Baron de la Taulade perdra ſans chagrin. Pour moi j'ai abandonné les Visionnaires & le Menteur: Racine eſt préféré à Corneille, & les caractéres l'emportent ſur les ſujets. Je ne renonce pas ſeulement à mon opi-

opinion, Madame; je maintiens les vôtres avec plus de fermeté que Monſieur de Villiers n'en peut avoir à ſoûtenir la beauté de ſes parentes. J'ai changé l'ordre de mes Louanges & de mes Cenſures. Dès les cinq heures du ſoir je blâmerai ce que vous jugerez blâmable, & je louërai à minuit ce que vous croirez digne d'être loué. Pour dernier ſacrifice je continuerai tant qu'il vous plaira la maudite Société que nous avons euë, Monſieur le Comte de Caſtelmelhor (1), & moi. Propoſez quelque choſe de plus difficile: vos ordres, Madame, le feront exécuter.

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

SI vous trouvez des extravagances dans le petit Livre que je vous envoye, vous

(1) Don Luis de Vaſconcellos & Souſa, Comte de Caſtelmelhor, Premier Miniſtre & Favori d'Alphonſe Roi de Portugal. Après la Révolution qui arriva

vous êtes obligée de les excuſer, puis que vous m'avez ôté le jugement qui m'auroit empêché de les écrire. J'ai paſſé ma vie avec des perſonnes fort aimables, à qui j'ai l'obligation de m'avoir laiſſé tout le bon ſens dont j'avois beſoin pour eſtimer leur mérite, ſans intereſſer beaucoup mon repos: j'ai bien ſujet de me plaindre de vous, de m'avoir ôté toute la raiſon qu'elles m'avoient laiſſée.

Que ma condition eſt malheureuſe! J'ai tout perdu du côté de la raiſon; du côté de la paſſion je ne voi rien pour moi à prétendre. Demanderai-je que vous aimiez une perſonne de mon âge? Je n'ai pas vécu d'une maniere à pouvoir eſperer un miracle en ma faveur. Si le mérite de mes ſentimens obtenoit de vous un regret que je ſois vieux, & un ſouhait que je fuſſe jeune, je ſerois content. La grace d'un ſouhait eſt peu de choſe, ne me la refuſez pas. Il eſt naturel de ſouhaiter que tout ce qui nous aime ſoit aimable.

Il

arriva en Portugal en 1667, il fut obligé de ſe retirer à Turin, d'où il obtint permiſſion de paſſer en Angleterre. Il y demeura dix ou douze ans, & retourna enſuite en Portugal.

Il ne fut jamais de paſſion ſi desintereſſée que la mienne. J'aime les perſonnes que vous aimez, & je n'aime pas moins ceux qui vous aiment. Je regarde vos Amans comme vos ſujets, au lieu de les haïr comme mes rivaux : ce qui eſt à vous m'eſt plus cher, que ce qui eſt contre moi ne m'eſt odieux. Pour ce qui regarde les perſonnes qui vous ſont cheres, je n'y prens gueres moins d'interêt que vous : mon ame porte ſes affections & ſes mouvemens où vont les vôtres. Je m'attendris de vôtre tendreſſe, je languis de vos langueurs. Les chants les plus paſſionnés des opera ne me touchent plus d'eux-mêmes : ils ne font d'impreſſion ſur moi que par celle qu'ils ont faite ſur vous. Je ſuis touché de vous voir touchée, & ces ſoûpirs douloureux qui vous échapent, coûtent moins à vôtre cœur qu'ils ne coûtent au mien.

J'ai peu de part à faire vos peines, & j'en ai autant que vous à les ſouffrir. Quelquefois vous produiſez en nous une paſſion différente de celle que vous avez voulu exciter. Si vous recitez les vers d'Andromaque, vous donnez de l'a-

mour avec les ſentimens d'une mere qui ne veut donner que de la pitié. Vous cherchez à nous rendre ſenſibles à ſes infortunes, & vous nous trouvez ſenſibles à vos charmes. Les choſes triſtes & pitoyables rappellent nos cœurs ſecretement à la paſſion qu'ils ont pour vous ; & la douleur que vous exigez pour une malheureuſe, devient un ſentiment naturel de nos propres maux.

On ne le croiroit pas ſans en avoir fait l'expérience. Les matiéres les plus oppoſées à la tendreſſe prennent un air touchant dans vôtre bouche : vos raiſonnemens, vos diſputes, vos conteſtations, vos coléres ont leurs charmes ; tant il eſt difficile de trouver rien en vous qui ne contribuë à la paſſion que vous inſpirez. Il ne ſort rien de vous qui ne ſoit aimable : il ne ſe forme rien en nous qui ne ſoit amour.

Une réflexion ſérieuſe vient m'avertir que vous vous moquerez de tout ce diſcours : mais vous ne ſauriez vous moquer de mes foibleſſes que vous ne ſoyez contente de vôtre beauté ; & je ſuis ſatisfait de ma honte, ſi elle vous donne quelque ſatisfaction. On ſacrifie ſon repos, ſa liberté,

berté, ſa fortune, *la Gloire ne ſe ſacrifie point*, dit Montagne. Je renonce ici à nôtre Montagne, & ne refuſe pas d'étre ridicule pour l'amour de vous. Mais on ne ſauroit vous faire un ſacrifice de cette nature-là: il ne peut y avoir de ridicule à vous aimer. Un Miniſtre renonce pour vous à ſa politique, & un Philoſophe à ſa Morale, ſans intereſſer leur réputation. Le pouvoir d'une grande beauté juſtifie toutes les paſſions qu'elle ſait produire; & après avoir conſulté mon jugement autant que mon cœur, je dirai ſans craindre le ridicule, que *je vous aime*.

L'Homme ſur le Retour.

TIrcis, le bel Age nous laiſſe;
Allons chercher une maîtreſſe
Qui ſe contente en ſes amans
De vertus au lieu d'agrémens:
Allons chercher la femme forte;
Mais en eſt-il de cette ſorte?
On la cherchoit en vain, dit-on,
Du tems même de Salomon.
S'il n'eſt de ces femmes divines,
Il eſt de folles héroïnes.

A qui d'illuſtres viſions
Tiendront lieu de perfections.
L'une eſt folle de la vaillance,
L'autre eſt folle de la ſcience,
Et court après les Beaux-Eſprits
Par le charme de leurs écrits.
Telle eſt ſi folle de ſageſſe
Qu'elle en mépriſe la jeuneſſe,
Et ſe fait une vanité
De plaire à nôtre gravité.
Il eſt vrai que cette chimére
N'eſt pas aux femmes ordinaire,
Et qu'on leur voit des appêtits
Rarement pour les cheveux gris:
Mais leur incertaine nature,
Pour nous rompre toute meſure,
A le caprice quelquefois
D'aimer ſageſſe, honneur, & loix.
Une impertinente adorable
Ecoutera de vieux mortels,
Qui vont révérer ſes autels;
Et quelque ſotte inéxorable
Penſant donner à ſes appas
La gloire de nôtre trépas,
Nous laiſſera goûter ſes charmes
Sans qu'il nous en coûte des larmes:
Il eſt mille chemins ouverts,
Pour arriver à leurs travers.

Mais laiſſons la galanterie
Pour une jeuneſſe fleurie,
Et n'eſperons pas étant vieux
De gagner le cœur par les yeux:
Que l'eſprit ſoit nôtre conquête,
Tâchons d'aſſujettir la tête
Et qu'un aſcendant de raiſon
Tienne la leur comme en priſon.
Si je trouvois une Lucrece
Capable d'un peu de tendreſſe,
J'accorderois avec plaiſir,
Son honneur avec mon deſir:
J'entretiendrois en ſa belle ame
La douceur d'une honnête flâme;
Et les interêts de ſon cœur
Ménagés avec ſa pudeur
Feroient voir au monde une Prude
Sans rien de trop doux, ni de rude.
Mais Dieux! quelle eſpece d'Amour!
O! triſte & malheureux Retour,
Qu'il te faut d'art avec des belles
Que tu veux tendres & cruelles!
Que d'art à vaincre des rigueurs!
Que d'art à borner les faveurs!
Que d'art à trouver la tendreſſe
Sans intereſſer la Lucrece!
Encor, ce mal ſeroit leger
N'étoit qu'on ne peut plus changer.

Adieu

Adieu, pour jamais je vous quite,
Agréable legereté,
J'entre dans la ſaiſon maudite
Où la triſte fidélité
N'a rien qu'un ennuyeux mérite
Dont on eſt bien-tôt dégoûté.

LETTRE

A

Mr. LE COMTE

DE SAINT-ALBANS.

J'Ai failli à mourir, Mylord, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir; & en quoi je ſuis plus malheureux, c'eſt qu'il n'y a pas eu de maladie à Londres que la mienne; pas un rhûme, un mal de dents, un accès de goutte. Mylord Arlington, à qui vous cediez le rang de premier goutteux, pourroit faire aujourd'hui vingt tours de Mail, auſſi bien que la bonne femme qui vous ſert. Pour moi, je ne ſuis pas encore bien gueri:

mais ſans les ſecours que j'ai trouvés, je ſerois mort.

A quoi penſez-vous, Mylord, de paſſer l'hiver dans un pays où les chevaux ſont traités plus ſoigneuſement cent fois que nous? Où il y a des Mayernes pour les maladies des chevaux de courſe, & des eſpeces de Marêchaux pour celles des hommes? Si vous aviez de ces Enthouſiaſmes de Religion qui rendent la vie odieuſe à tant de Fanatiques, je comprendrois quelque choſe dans cette impatience que vous avez de mourir. Mais ſi vous êtes homme comme nous; ſi vous conſervez l'inclination naturelle de vivre qui eſt demeurée à Monſieur le Marêchal de Villeroi, à Monſieur le Premier (1), à Monſieur de Ruvigny, & à vos autres contemporains, pourquoi vous opiniâtrer dans un lieu où vous ne paſſez aucun jour qui n'en retranche cinq ou ſix de vôtre vie?

Je m'arrête trop ſur des diſcours que je devois paſſer legerement, il faut venir à des idées plus agréables. Madame de Portſmouth vous donnera telle part dans ſa Banque qu'il vous plaira. Mylord Hyde (1) vous promet des honnêtetés qui ſe diſtingueront mal-aiſément de la confiance. Monſieur l'Ambaſſadeur vous offre une pleine lumiere des affaires de Hongrie, & de la guerre où les Princes du Nord vont s'engager: & ce que j'eſtime beaucoup, Monſieur le Duc d'Ormond eſt prêt à jouër au Tric-trac avec vous ſans avantage. Vous m'allez dire que vous ne voyez preſque plus, que vous êtes accablé d'incommodités qui peuvent aiſément dégoûter le monde de vous. Vous prenez mal la choſe, Mylord; c'eſt la province qui ſe dégoûte de vous, & non pas le monde.

(1) Monſieur de Beringhen, premier Ecuyer.

On juge de vous, à la campagne, par la foibleſſe de vôtre vûë: vos infirmités y ſont priſes pour des défauts; & vous ne ſauriez croire le mépris qu'a un homme de la *Contrée*, qui ſe porte bien, pour un homme de la Cour, qui ſe porte mal. Ici, Mylord, on vous conſidere par la force de vôtre eſprit: vos maux y ſont plaints, & vos bonnes qualités révérées.

Quelle différence de ſéjour pour vous! Et cependant vous avez fait choix de ce-

(1) Enſuite Comte de Rocheſter.

lui qui eſt ſi contraire à vôtre ſanté & à vôtre réputation. La plus grande peine des diſgraces, vous vous l'êtes impoſée vous-même. C'eſt la privation du commerce des gens du monde, avec leſquels vous avez toûjours vécu. On ſe conſole de la perte de ſes biens: on ne ſe conſole point d'avoir perdu la douceur des Sociétés agréables, & de ſouffrir l'ennui des importunes. Ayez tant de raiſon qu'il vous plaira, le ſecours de la raiſon ne peut rien où la délicateſſe du Goût eſt affligée.

Revenez donc, Mylord, revenez à des gens qui connoiſſent vôtre mérite, comme vous connoiſſez le leur. Il n'y en a pas un qui ne contribuë de tous ſes ſoins à vôtre ſoûlagement, ou à vos plaiſirs. La politeſſe de Mylord Sunderland vous fera trouver rude & groſſier le genre de vie que vous aviez crû le plus naturel; & la facilité de la vie commode qu'il fait établir à la Cour, vous détrompera

(1) Mademoiſelle Crofts, Sœur de Mylord Crofts, lavoit été Fille d'Honneur de la Reine. Après qu'elle eut quitté la Cour, ſa Maiſon devint un reduit fort agréable, où le Comte de Saint-Albans, & deux ou trois Perſonnes de qualité alloient ſouper preſ-

pera pour jamais du faux repos de vôtre Campagne. Madame Mazarin vous ôtera le ſcrupule de vos Viſites. Elle ne s'offenſera point que vous ſoyez auprès d'elle ſans la voir; & moins ſenſible a l'injure qu'elle en reçoit, qu'à la perte que vous en ſouffrez, elle vous fera goûter la douceur d'un entretien qui ne céde pas au charme de ſa beauté. Pour vous elle ſuſpendra la fureur de la Baſſette, & rappellera cette raiſon pure & tranquille qu'elle nous refuſe tous les jours. Monſieur Waller vous garde une Converſation délicieuſe. Je ne ſuis pas ſi vain que de vous parler de la mienne. Il vaut mieux vous promettre mes ſervices le Jour du Sabat, & me laiſſer perdre aux Echets toutes les fois que Monſieur de Saiſſac pariera pour moi. Je ne vous dis rien de Mademoiſelle Crofts: depuis qu'elle eſt *Ducheſſe de Chaſtellerault*, je ne ſai point ce qu'elle veut être au *Comte de Saint-Albans* (1).

Si

preſque tous les ſoirs. Le Comte d'Arran, enſuite Duc d'Hamilton, s'attacha à cette Dame; & alors Mylord Saint-Albans ſe retira. Monſieur de Saint Evremond raille ici ſur cette nouvelle Intrigue. Il appelle Mademoiſelle Crofts DUCHESSE DE

Si ces tentations ſont trop legeres, & que vous ayez réſolu de vous retirer du monde préſentement, ſongez, Mylord, que c'eſt dans la Capitale qu'un honnête-homme doit ſe retirer. Vôtre raiſon vous dérobe au monde dans la ville, quand il vous plaît : vôtre imagination vous y rend à la campagne, même quand vous ne le voulez pas. Vivez ici en Philoſophe dans vôtre maiſon : c'eſt un nouveau mérite dont vous ſerez eſtimé. Vivre en Philoſophe au pays de Suffolck, c'eſt ſe rendre obſcur plûtôt que ſage, & ſe faire oublier des autres au lieu de ſe connoître ſoi-même.

Les plus grands Philoſophes de l'Antiquité demeuroient dans la plus belle ville de la Grece ; & celui qui conſeilloit de *cacher ſa vie* (2) avoit de beaux Jardins à Athenes, où cinq ou ſix de ſes Amis philoſophoient avec lui. Je ne ſai comment revenir d'Athenes à Londres. Je ſouhaiterois pourtant que vôtre retour fût auſſi promt

Chastellerault, parce que le Comte d'Arran avoit été en France pour tâcher de faire valoir de vieilles prétenſions de la Maiſon d'Hamilton ſur le Duché de Chaſtellerault.

(2) Epi-

promt que le mien. M'y voila, Mylord, pour vous attendre, & vous ſupplier de nous amener Monſieur Jermyn. Rendez-le au monde malgré lui. Il ne ſera pas long-tems ſans vous ſavoir gré d'une ſi heureuſe violence, ni vous, Mylord, ſans nous remercier de la réſolution que vous aurez priſe par nôtre moyen.

LETTRE

A

Mr. LE DUC

DE BUCKINGHAM.

Monsieur Burnet (3) eſt ſi fort perſuadé de vôtre Converſion, Mylord, qu'il en parle en ces termes à tous vos amis : *Je ſuis prêt à répondre ſur mon Salut de celui du Duc de Buckingham, dans la*

(2) Epicure. Voyez le I. Tome, page 168.
(3) Gilbert Burnet, enſuite Evêque de Salisbury.

la ferme opinion que j'ai du changement de sa vie. „ Converſion, Monſieur Burnet, „ *dit Monſieur Waller*: on ne ſe convertit pas ainſi; ce n'eſt ni par vous, ni „ par moi, ni par homme vivant qu'eſt „ venuë la régularité nouvelle du Duc de „ Buckingham. Un de ſes nouveaux „ amis, mort il y a long-tems, a fait depuis peu la merveille que nous admirons. C'eſt Petronius Arbiter le plus „ délicat homme de ſon tems en poëſies, „ en muſiques, en peintures, voluptueux en toutes choſes, qui faiſoit du „ jour la nuit, & de la nuit le jour: mais „ ſi maître de ces vices & de ſon irrégularité, qu'il devenoit le plus réglé homme du monde, quand il le jugeoit à „ propos. Le Duc de Buckingham, qui „ lui reſſembloit déja par mille endroits, „ a voulu depuis peu lui reſſembler par „ ce dernier; & voila, Monſieur Burnet, d'où vient le changement de ſa „ vie, d'où vient cette régle que vous „ avez priſe pour une Converſion.

Avec la permiſſion de Monſieur Burnet & de Monſieur Waller, je raiſonnerai d'une autre ſorte, & voici mon raiſonnement. Il n'y a perſonne de bon goût qui

qui aime le vice, quand le vice n'eſt pas agréable, & il ne faut pas s'étonner qu'un homme fort délicat ait de la continence au Pays du Nord, où il n'y a pas le moindre ſujet de tentation. Mais qu'on vous donne, Mylord, des objets capables de vous tenter, & on verra que le Converti de Monſieur Burnet, & le nouveau Pétrone de Monſieur Waller ne ſont autre choſe que le véritable Duc de Buckingham.

Dieu me préſerve de vous tourner l'eſprit du côté de l'Amour. J'ai un autre péché à vous propoſer que vous ne devineriez jamais, & que je vous ſouhaite de tout mon cœur; c'eſt l'Avarice, Mylord, que je tiens préférable pour vous à la ſageſſe des Philoſophes, & à la gloire des Conquerans. En effet j'aimerois mieux vous voir reſſembler à Sir Charles Herbert, qu'à Socrate, ni à Céſar. Où la difficulté eſt plus grande, le mérite me paroît plus grand auſſi; & il eſt certain que vous aurez plus de peine à imiter ce Héros, que les deux autres.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la perfection, je n'éxige pas de vous cette auſtere diſcipline d'Economie, qui

porte un homme dur à ſoi-même à vouloir ſe paſſer de tout. Je deſirerois ſeulement que vous obſervaſſiez avec ſoin ceux qui manient vôtre argent, pour leur conſerver en dépit d'eux l'intégrité qu'ils voudroient perdre cent fois le jour à vôtre ſervice.

Si vous revenez jamais à Londres avec peu de valets & beaucoup d'argent, vous ſerez l'admiration de l'Angleterre: ſans cela, Mylord, la multitude ne ſera pas pour vous; & il faudra vous contenter de quelques admirateurs particuliers, dont vôtre très-humble Serviteur ſera le premier.

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.
Avec un DISCOURS *ſur la* RELIGION.

J'Ai ſongé toute la nuit à la converſation que nous eûmes hier au ſoir, & je ne

ne m'en étonne point, Madame: quand on a eû le plaiſir de vous voir & de vous parler le ſoir, il ne faut pas s'attendre à celui de bien dormir. Il me ſembloit que Monſieur de Barillon raiſonnoit avec beaucoup de ſolidité. Le Comte de Melos, qui préféroit toûjours la ſoûmiſſion de l'eſprit au Raiſonnement, voulut bien ſe rendre au vôtre; & vos lumiéres lui tinrent lieu de l'Autorité, qu'il a coûtume de reſpecter.

J'avouë que j'étois convaincu & enchanté de vos raiſons; elles faiſoient leur impreſſion ſur mon eſprit avec toute la force de la vérité, & s'inſinuoient dans mon cœur avec tous vos charmes. Le cœur doux & tendre comme il eſt, a une oppoſition naturelle à l'auſtérité de la Raiſon. La vôtre a trouvé un grand ſecret: elle porte des lumieres dans les eſprits, & inſpire en même tems de la paſſion dans les cœurs. Juſqu'ici la Raiſon n'avoit pas été comptée entre les appas des femmes: vous êtes la premiere qui l'ait renduë propre à nous donner de l'amour. Sans vous, Madame, les vérités que nous cherchons, nous auroient paru bien dures. La Vérité qu'on a bannie du

commerce, comme une fâcheuſe, & qu'on a cachée au fond d'un puits, comme une ſéditieuſe qui troubloit l'Univers; cette vérité change de nature dans vôtre bouche, & n'en ſort que pour vous concilier généralement tous les eſprits. Vous la rétabliſſez dans le monde avec une pleine ſatisfaction de tous ceux qui vous entendent.

Ce n'eſt pas, Madame, que vous n'ayez vôtre part de la malignité de la nature. Vous avez quelquefois des deſſeins formés de nous choquer. Sans être trop pénétrant on découvre la malice de vos intentions; mais vos charmes ſont au deſſus de ces intentions malicieuſes. Vous plaiſez, lors même que vous avez envie de déplaire; & de toutes les choſes que vous voudriez entreprendre, ne plaire pas eſt la ſeule dont vous ne ſauriez venir à bout.

La Vérité ne peut plus ſouffrir la violence que vous lui faites: elle veut reprendre la ſechereſſe & l'auſtérité que vous lui avez ôtée. Je vais lui rendre ſes qualités naturelles; & vous vous en appercevrez, Madame, à la lecture du petit Diſcours que je vous envoye.

[DIS-

DISCOURS.

„ AUssi-tôt que nous avons perdu le goût des plaiſirs, nôtre imagination nous offre des idées agréables, qui nous tiennent lieu de choſes ſenſibles. L'Eſprit veut remplacer des plaiſirs perdus; & il va chercher ſes avantages en l'autre Monde, quand les voluptés qui touchoient le corps nous ſont échapées.

„ Le dégoût du libertinage nous fait quelquefois naître l'envie de devenir Dévots; mais ſommes-nous établis dans un état plus religieux & plus ſaint, nous paſſons la vie à vouloir comprendre ce qui ne ſauroit être compris; & il vient des tems de ſechereſſe & de langueur, où l'on fait de fâcheuſes réflexions ſur le tourment qu'on ſe donne pour un bien oppoſé aux Sens, peu connu à la Raiſon, conçû foiblement par une Foi incertaine & mal aſſûrée. C'eſt de-là que viennent les plus grands deſordres des Monaſteres. Quand la félicité qu'on promet aux Religieux leur paroit douteu-

„ ſe, le mal certain qu'il faut ſouffrir leur
„ devient inſuportable.

„ La diverſité des temperamens a beau-
„ coup de part aux divers ſentimens
„ qu'ont les hommes ſur les choſes ſur-
„ naturelles. Les ames douces & tendres
„ ſe portent à l'amour de Dieu; les ti-
„ mides ſe tournent à la crainte de l'En-
„ fer; les irréſolus vivent dans le Doute;
„ les prudens vont au plus ſûr, ſans exa-
„ miner le plus vrai. Les dociles ſe ſoû-
„ mettent; les opiniâtres s'obſtinent dans
„ le ſentiment qu'on leur a donné, ou
„ qu'ils ſe forment eux-mêmes; & les
„ gens attachés à la raiſon, veulent être
„ convaincus par des preuves qu'ils ne
„ trouvent pas.

„ *Quand les hommes*, diſoit Monſieur
„ Wurts (1), *auront retiré du Chriſ-*
„ *tianiſme ce qu'ils y ont mis, il n'y aura*
„ *qu'une même Religion, auſſi ſimple dans*
„ *ſa Doctrine, que pure dans ſa Morale.*

„ Comme nous ne recevons point nô-
„ tre Créance par la Raiſon (2), auſſi la
„ Raiſon ne nous en fait-elle pas chan-
„ ger.

(1) Général des Troupes Hollandoiſes, pendant la Guerre de 1672.

(2) Voyez

„ ger. Un dégoût ſecret des vieux ſen-
„ timens, nous fait ſortir de la Religion
„ dans laquelle nous avons vécu; l'agré-
„ ment que trouve l'eſprit en de nouvel-
„ les penſées, nous fait entrer dans une
„ autre: & lors qu'on a changé de Re-
„ ligion, ſi on eſt fort à parler des er-
„ reurs qu'on a quittées, on eſt aſſez
„ foible à établir la vérité de celle qu'on
„ a priſe.

„ La Doctrine eſt conteſtée par tout:
„ elle ſervira éternellement de matiere à
„ la diſpute dans toutes les Religions;
„ mais on peut convenir de ce qui re-
„ garde les Mœurs. Le monde eſt d'ac-
„ cord ſur les Commandemens que Dieu
„ nous fait, & ſur l'obéïſſance qui lui eſt
„ dûë; car alors Dieu s'explique à l'hom-
„ me en des choſes que l'homme connoît
„ & qu'il ſent. Pour les Myſtéres, ils
„ ſont au deſſus de l'eſprit humain, &
„ nous cherchons inutilement à connoî-
„ tre ce qui ne peut être connu; ce qui
„ ne tombe ni ſous les ſens, ni ſous la
„ raiſon. La coûtume en autoriſe le
dif-

(2) Voyez le Commentaire Philoso-phique, de Mr. Bayle ſur ces paroles de Jesus-Christ *contrain-les d'entrer*, II. Part. pag. 534.

„ diſcours, la ſeule grace en peut inſpi-
„ rer la créance.

„ Il ne dépend pas de nous de croire
„ ce qu'on veut, ni même ce que nous
„ voulons. L'entendement ne ſauroit ſe
„ rendre qu'aux lumieres qu'on lui don-
„ ne; mais la volonté doit ſe ſoûmettre
„ aux ordres qu'elle reçoit.

PORTRAIT
DE
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

ON m'accuſe à tort d'avoir trop de complaiſance pour Madame Mazarin: il n'y a perſonne dont Madame Mazarin ait plus à ſe plaindre que de moi. Depuis ſix mois je cherche malicieuſement en elle quelque choſe qui déplaiſe, & malgré moi je n'y trouve rien que de trop aimable, que de trop charmant. Une curioſité chagrine me fait examiner chaque trait de ſon viſage, à deſſein d'y rencontrer

contrer ou de l'irrégularité qui me choque, ou du deſagrément qui me dégoûte. Que je réüſſis mal dans mon deſſein! Tous ſes traits ont une beauté particuliere qui ne céde en rien à celle des yeux; & ſes yeux, du conſentement de tout le monde, ſont les plus beaux yeux de l'Univers.

Voici une choſe dont je ne me conſole point. Ses dents, ſes lévres, ſa bouche, & toutes les graces qui l'environnent, ſe trouvent aſſez confonduës parmi les grandes & les diverſes beautés de ſon viſage: mais ſi on les compare à ces belles bouches qui font le charme des perſonnes qu'on admire le plus, elles défont tout, elles effacent tout; ce qui eſt peu diſtingué en elle ne laiſſe pas conſiderer ce qu'il y a de plus remarquable dans les autres. La malice de ma curioſité ne s'arrête pas-là. Je vais chercher quelque défaut en ſa taille; & je trouve je ne ſai quelle grace de la nature répanduë ſi heureuſement en toute ſa perſonne, que la bonne grace des autres ne me paroît plus que contrainte & affectation.

Quand Madame Mazarin plaît trop dans ſa négligence, je lui conſeille de

s'ajuſter

s'ajuſter avec ſoin; eſperant que l'ajuſtement & la parure ne manqueront pas de ruïner ſes agrémens naturels: mais à peine elle eſt parée, que je ſuis contraint d'avouër qu'on n'a jamais vû à perſonne un air ſi grand & ſi noble que le ſien. Mon chagrin ne s'appaiſe pas encore. Je la veux voir dans ſa chambre au milieu de ſes chiens, de ſes guenons, de ſes oiſeaux, & je m'attens que le déſordre de ſa coëffure & de ſes habits lui fera perdre l'éclat de cette beauté qui nous étonnoit à la Cour. Mais c'eſt-là qu'elle eſt cent fois plus aimable, c'eſt-là qu'un charme plus naturel donne du dégoût pour tout art, pour toute induſtrie; c'eſt-là que la liberté de ſon eſprit & de ſon humeur n'en laiſſe à perſonne qui la voye.

Que feroit le plus grand de ſes ennemis! Je lui ſouhaite une maladie qui puiſſe ruïner ſes appas: mais nous ſommes plus à plaindre qu'elle dans ſes douleurs: ſes douleurs ont un charme qui nous cauſe plus de mal qu'elle n'en ſouffre.

Après m'être laiſſé attendrir par ſes maux, je cherche à m'attirer des outrages

qui m'irritent: je choque à deſſein toutes ſes opinions: j'excite ſa colere dans la diſpute; je me fais faire des injuſtices au jeu; j'inſinuë moi-même les moyens de mon oppreſſion, pour me donner le ſujet d'un véritable reſſentiment. Que me ſert toute cette belle induſtrie? Ses mauvais traitemens plaiſent au lieu d'irriter; & ſes injures, plus charmantes que ne ſeroient les careſſes des autres, ſont autant de chaînes qui me lient à ſes volontés. Je paſſe de ſon ſérieux à ſa gayeté. Je la veux voir ſérieuſe, penſant la trouver moins agréable: je la veux voir plus libre, eſperant de la trouver indiſcrete. Sérieuſe, elle fait eſtimer ſon bonſens: enjouée, elle fait aimer ſon enjouëment.

Elle ſait autant qu'un homme peut ſavoir, & cache ſa ſcience avec toute la diſcrétion que doit avoir une femme retenuë. Elle a des connoiſſances aquiſes, qui ne ſentent en rien l'étude qu'elle a employée pour les aquerir: elle a des imaginations heureuſes, auſſi éloignées d'un art affecté qui nous déplaît, que d'un naturel outré qui nous bleſſe.

J'ai vû des femmes qui ſe faiſoient des amans

amans par l'avantage de leur beauté, & qui les perdoient par les défauts de leur eſprit: j'en ai vû qui nous engageoient pour être belles & ſpirituelles enſemble, & qui rebutoient comme indiſcretes, peu ſûres, & intereſſées. Avec Madame Mazarin, paſſez du viſage à l'eſprit, des qualités de l'eſprit à celles de l'ame, vous trouverez que tout vous attire, tout vous attache, tout vous lie; & que rien ne ſauroit vous dégager. On ſe défend des autres par la raiſon: c'eſt la raiſon qui nous livre, & qui nous aſſujettit à ſon pouvoir. Ailleurs nôtre amour commence d'ordinaire où finit nôtre raiſon: ici nôtre amour ne ſauroit finir que nôtre raiſon ne ſoit perduë.

Ce que je trouve de plus extraordinaire en Madame Mazarin, c'eſt qu'elle inſpire toûjours de nouveaux deſirs; que dans l'habitude d'un commerce continuel, elle fait ſentir toutes les tendreſſes & les douceurs d'une paſſion naiſſante. C'eſt la ſeule femme pour qui l'on puiſſe être éternellement conſtant, & avec laquelle on ſe donne à toute heure le plaiſir de l'inconſtance. Jamais on ne change pour ſa perſonne: on change à tout moment pour

ſes traits; & on goûte en quelque façon cette joye vive & nouvelle qu'une infidélité en amour nous fait ſentir.

Tantôt la bouche eſt abandonnée pour les yeux; tantôt on abandonne les yeux pour la bouche. Les joüës, le nez, les ſourcils, le front, les cheveux, les oreilles même, (tant la nature a voulu rendre toutes choſes parfaites en ce beau corps!) les oreilles s'attirent nos inclinations à leur tour, & nous font goûter le plaiſir du changement. A conſiderer ſes traits ſéparés, on diroit qu'il y a une ſecrette jalouſie entr'eux, & qu'ils ne cherchent qu'à s'enlever des amans. A conſidérer leur rapport, à les conſidérer unis & liés enſemble, on leur voit former une beauté qui ne ſouffre ni d'inconſtance pour elle, ni de fidelité pour les autres. J'ai aſſez parlé des choſes qui nous paroiſſent, devinons la perfection des endroits cachez, & diſons, par conjecture, que le mérite de ce qu'on ne voit point, paſſe de bien loin tout ce qu'on voit.

EPITRE

DE Mr. LE DUC DE NEVERS,

A

Monſieur l'Abbé BOURDELOT.

QUOI, mes Vers, Bourdelot, ſans grace & ſans beautés,
Vivent dans ta mémoire, & ſont par toi cités!
Du profond de l'oubli tirant leur deſtinée,
Tu redonnes le jour à ma Muſe étonnée!
Qui te prête la main? quel Dieu te fait agir,
Et t'inſpire mes vers pour me faire rougir?
Moi, qui ſur le Parnaſſe, apprenti téméraire,
Ai fait parler ma muſe une langue étrangere,
Et qui n'ai dans mes vers échapés au hazard,
Que l'audace pour regle, & le bon-ſens pour art.
Pour orner le François de nouvelles parures,
Je hazarde en mes vers d'inſolentes figures,
Qui par le choix des mots & l'adreſſe du tour,
Ebloüiſſent l'eſprit de l'éclat d'un faux jour.

Que

(1) Médecin de Chriſtine, Reine de Suede, & enſuite du Prince de Condé. Il mourut en 1684.

(2) Ma-

Que ne puis-je à préſent dans l'ardeur qui m'anime
Donner de La Fayette (2) au travers du ſublime;
Ou puiſant dans Meré (3) tous les charmes divers,
Des plus beaux agrémens façonner tous mes vers!
Alors je donnerois par des traits connoiſſables
A la Poſtérité tes talens admirables:
L'éclat de ton eſprit ſeroit un ſûr garant
Pour deſſiller les yeux du vulgaire ignorant.
Toi, qu'on a remarqué dans le ſiécle où nous ſommes,
Par tant de beaux endroits homme au deſſus des hommes;
Qui des travers du monde évitant le poiſon,
Te ſais faire à toi-même un Dieu de la Raiſon:
Tu ris de la Fortune, & des tours de ſa roüe,
Quand du ſort de nos jours l'inconſtance ſe jouë,
Tu ſais qu'on n'a du Ciel des regards careſſans
Que pour en reſſentir des regrets plus cuiſans.
Les aſtres trop cruels dans leur courſe changeante,
Nous font voir du bonheur l'incertitude errante:
On voit dans l'Univers tant d'abus établis,
Se fonder en coûtume au lieu d'être abolis:
Le ſang des grands Seigneurs mêlé dans la roture,
Faire en naiſſant changer au Bourgeois de nature:
Rome a vû radoter au Trône des Céſars,
L'Egliſe dans les mains d'imbéciles vieillards,

Don-

(2) Madame de La Fayette.
(3) Le Chevalier de Mere.

Donner à des Neveux le ſaint Siége au pillage;
Et de ſes fiefs ſacrés démembrer l'apanage.
Mais loüons d'Innocent (1) la ſainte auſtérité:
Que l'Egliſe eſt ſuperbe en ſon humilité!
Il ôte à l'Univers l'effroyable ſcandale,
L'hydre du Népotiſme à Rome ſi fatale:
Il veut du Janſéniſme étouffer le poiſon,
Et les ſaintes erreurs qui troublent la Raiſon.
Admirons ſes vertus dans le tems que le monde
En vices éclatans plus que jamais abonde.
Un Miniſtre fameux (2) pour ſoûtenir ſon Nom
Va pour Neveu poſtiche adopter un *Orgon* (3);
Qui de ſes grands Tréſors, pieuſe Frénéſie!
Des Tartuffes du tems nourrit l'Hypocriſie,
Et craignant plus le Ciel qu'il n'a le Ciel pour but,
Va l'argent à la main trafiquer ſon Salut.
S'il recevoit d'enhaut des notions plus claires,
Il iroit à La Trape imiter les Macaires:
Car dans le monde on fait des efforts impuiſſans
Pour détacher l'eſprit du commerce des ſens.
C'eſt trop, n'en parlons plus; entrons en diligence
Dans le pompeux néant de la grandeur immenſe.
Qu'on ait vû de nos jours, appuyé par les lois
Un Cromwel déranger un long ordre de Rois;

Qu'u-

(1) Innocent XI.
(2) Le Cardinal Mazarin.
(3) Le Duc de La Meilleraye, à qui le Cardinal donna la Niéce Hortence Mancini en mariage, à condition qu'il porteroit le Nom & les Armes de Mazarin.
(4) Marie-Eliſabeth-Françoiſe de Savoye, fille de Charles-Amé de Savoye Duc de Nevers & d'Aumale, qui après

Qu'une Reine ait pû faire exemte de tous crimes
De deux Freres vivans deux Maris légitimes (4);
Une autre par ſon Fils voit ſigner aujourd'hui
L'arrêt dénaturé qui l'éloigne de lui (5).
De quel œuil de Caton ta divine prudence,
Des caprices du ſort perce l'extravagance?
Défiant ſon pouvoir tu ris de ſon courroux
Et tu mets les mortels à l'abri de ſes coups.
La nature à tes yeux ſe montre toute nuë,
T'apprend de ſes ſecrets la Science connue;
Découvre à ton eſprit les énigmes divins,
Et fait faire à ton art obéïr les deſtins.
Ta main fait renouër d'une vie ébranlée,
Dans les doigts de Clothon la trame défilée;
Et de l'ame aux abois ranimant les reſſorts,
Des bords de l'Achéron tu rappelles les morts.
Ton eſprit, ton bon goût, ta ſcience profonde
Triomphent des erreurs qui régnent dans le monde.
Dans tes Ecrits l'on voit tous les traits pénétrans,
Que ta main fait porter ſur les vices du tems.
Chacun craint que ta plume en critique fertile
Ne répande ſur lui ſon éloquente bile:
Pour moi qui ris du ſort que mes vers trouveront,
Je baiſerai les mains qui les déchireront.

Auſſi

après avoir été mariée avec Alphonſe VI. Roi de Portugal, épouſa, du vivant de ce Prince, Dom Pedro ſon frere. Voyez dans le Dictionnaire de Mr. Bayle l'Article Portugal (*Alphonſe VI. Roi de*)
(5) Marie-Anne d'Autriche, Mere de Charles II, Roi d'Eſpagne, obligée de ſe retirer à Tolede.

Auſſi bien dans le monde, hors deux Auteurs célébres,
Le reſte eſt englouti dans l'horreur des ténébres.
Ces illuſtres du tems Racine & Deſpréaux,
Sont du mont Helicon les fermiers généraux;
Pour mettre des impôts ſur l'onde d'Hippocrene
Phœbus leur donne à bail ſon liquide domaine:
Tout paſſe par leurs mains; les précieux tréſors
Ne coulent que pour eux des Caſtalides bords.
On a vû dans leurs vers leur extrême richeſſe;
Leurs plumes dégorgeoient des liqueurs du Permeſſe:
A préſent de la Rime abandonnant les loix,
Ils veulent que Phœbus reprenne tous ſes droits,
Et ſortant tout d'un coup de l'Ordre poëtique
Ils entrent étrangers dans le monde hiſtorique (1).
Louis par ſes hauts faits, qu'ils ſont prêts à traiter,
Ebloüit tout le monde à force d'éclater.
Qui peindra les beaux traits de ſa gloire immortelle?
Le pinceau trembleroit entre les mains d'Apelle.
Quel bonheur d'être nez au Siécle de Loüis!
Admirons, Bourdelot, ſes exploits inoüis,
Que nous pouvons tous voir, que nous pouvons écrire;
Et plaignons l'avenir qui ne peut que les lire.

LET-

(1) Meſſieurs Racine & Deſpreaux furent nommez en 1677, pour écrire l'Hiſtoire de Loüis XIV.

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

JE viens de lire avec Monſieur Van Beuning (1) les vers que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Cet Ambaſſadeur, qui a paſſé ſa vie dans l'étude, auſſi bien que dans les affaires, les trouve fort beaux; & mon ſentiment eſt, Madame, qu'il y en a dans ce petit Ouvrage d'auſſi élevés que j'en aye vû depuis long-tems dans nôtre langue. Ce qui me les fait eſtimer davantage, c'eſt qu'il y a de la Nouveauté & du Bon-ſens, ajuſtement difficile à faire. Car nos nouveautés ont ſouvent de l'extravagance, & le bon-ſens qui ſe trouve dans nos Ecrits, eſt le bon-ſens de l'Antiquité plus que le nôtre. Je veux que l'eſprit des Anciens nous en inſpire; mais je ne veux pas que nous prenions le leur même. Je veux qu'ils

 nous

(1) Ambaſſadeur des Etats Généraux en Angleterre.

nous apprennent à bien penſer ; mais je n'aime pas à me ſervir de leurs penſées. Ce que nous voyons d'eux avoit la grace de la nouveauté, lors qu'ils le faiſoient : ce que nous écrivons aujourd'hui a vieilli de ſiécle en ſiécle, & eſt tombé comme éteint dans l'entendement de nos Auteurs.

Qu'avons-nous affaire d'un nouvel Auteur, qui ne met au jour que de vieilles productions; qui ſe pare des imaginations des Grecs, & donne au monde leurs lumieres pour les ſiennes? On nous apporte une infinité de Régles qui ſont faites il y a trois mille ans, pour régler tout ce qui ſe fait aujourd'hui; & on ne conſidere point que ce ne ſont pas les mêmes ſujets qu'il faut traiter, ni le même génie qu'il faut conduire.

Si nous faiſions l'amour comme Anacreon & Sapho, il n'y auroit rien de plus ridicule; comme Terence, rien de plus bourgeois; comme Lucien, rien de plus groſſier. Tous les tems ont un caractére qui leur eſt propre; ils ont leur politique, leur interêt, leurs affaires : ils ont leur morale, en quelque façon, ayant leurs défauts & leurs vertus. C'eſt toûjours l'homme, mais la nature ſe varie dans

dans l'homme ; & l'Art qui n'eſt autre choſe qu'une imitation de la nature, ſe doit varier comme elle. Nos ſotiſes ne ſont point les ſotiſes dont Horace s'eſt moqué; nos vices ne ſont point les vices que Juvenal a repris: nous devons emploier un autre Ridicule, & nous ſervir d'une autre Cenſure.

J'ai obligation à Monſieur de Nevers: je cherchois de la nouveauté il y a longtems, & il m'en a fait rencontrer. Je trouve un homme qui fait penſer lui-même ce qu'il écrit, & qui donne ſon propre tour à l'expreſſion de ſes penſées.

Moi qui n'ai dans mes vers échapés au hazard,
Que l'audace pour régle, & le bon-ſens pour art:

Si la Fortune, l'*Audace* & le *Bon-ſens* produiſent tant de beautés, je conſeille aux Auteurs de renoncer aux régles de l'Art, & de s'abandonner purement à leur génie.

Pour orner le François de nouvelles parures,
Je hazarde en mes vers d'inſolentes figures:

Celui qui hazarde ces *inſolentes figures*, eſt aſſûré de n'en avoir que de nobles: c'eſt

une hardieſſe heureuſe qui n'a rien d'extravagant ni de faux ; un éclat d'imagination que le jugement peut avouër pour une de ſes lumieres.

Je ne ſai pas bien ſi les avantages que Monſieur de Nevers attribuë à Madame de La Fayette, & à Monſieur de Meré, ſont ſinceres. Leur mérite me perſuade la ſincerité : ſans cela la délicateſſe du tour me ſeroit ſuſpecte, & je craindrois qu'il n'y eût quelque ridicule caché ſous le *Sublime* de l'une, & ſous les *Charmes divers* de l'autre. Les louanges que l'on donne à Monſieur Bourdelot ſont plus nettement expliquées. Je n'en donnerois pas moins à ſa perſonne, mais je voudrois qu'elles fuſſent plus dégagées de ſa profeſſion. A mon avis, la Médecine rompt plus de *trames* qu'elle n'en renoue ; & il ne faloit pas moins que les vers de Monſieur vôtre frere, pour remettre en honneur une Science que ceux de Moliere avoient décriée. A vous parler franchement, je retrancherois quelque choſe de l'habileté du Médecin, pour donner plus, s'il étoit poſſible, aux lumieres du Bel-Eſprit.

J'ai plus de vénération pour la Cour de Rome,

Rome, que pour la Faculté de Paris ; & quoi que j'aye toute liberté de parler du Pape, dans un pays où on le brûle tous les ans, je ne dirai rien de ſon éloge, ſinon que Saint Pierre en doit avoir de la jalouſie : car il eſt plus aiſé de fonder un État que de le réformer ; d'y mettre l'ordre que de l'y rétablir.

La diſcretion que vous avez toûjours en parlant de Monſieur vôtre Mari, me fait paſſer legerement ſur Orgon, & ma retenuë fondée ſur la vôtre m'ôte l'idée de Monſieur Mazarin. Mais un homme qui *trafiquercit ſon Salut l'argent à la main*, me donneroit mauvaiſe opinion du Marchand qui achete le Ciel, & plus méchante de ceux qui le vendent.

Revenons à la beauté des vers, qui ne peut pas être égale par tout. L'elevation de l'eſprit laiſſe de petites choſes en priſe à l'exactitude de la Critique ; & c'eſt une conſolation que les grands génies ne doivent pas envier aux médiocres. Que des malheureux à qui la nature a été peu favorable, ſe faſſent valoir comme ils pourront par le travail d'une étude ſi gênante : pour moi je me ſens tranſporté avec plaiſir à des endroits qui m'enlévent ; & mon

admiration ne laiſſe point de place au chagrin de la cenſure.

Il eſt beaucoup plus facile de louër le Roi en proſe qu'en vers. Les vers avec tout le merveilleux de la Poëſie, n'approchent point de la magnificence du ſujet: & en Proſe, une vérité ſimple eſt un grand Eloge. Il ne faut que dire purement ce qu'a fait le Roi, pour effacer tout ce qu'on a écrit des autres. Monſieur de Nevers a entrepris une choſe plus difficile: il a cherché des penſées qui pûſſent égaler les actions de ſon Héros. Le deſſein étoit hardi, mais il n'a pas été tout-à-fait malheureux; car s'il demeure fort au deſſous de la gloire de celui qu'il loüe, il s'éléve fort au deſſus du Génie de tous ceux qui l'ont loüé.

Qui peindra les beaux traits de ſa gloire immortelle?
Le pinceau tremblercit entre les mains d'Apelle.
Quel bonheur d'être nez au Siécle de LOUIS!
Admirons, Bourdelot, ſes exploits inouïs,
Que nous pouvons tous voir, que nous pouvons écrire,
Et plaignons l'avenir, qui ne peut que les lire.

Je plaindrois la condition de nos neveux, ſi la mienne n'étoit plus à plaindre. Ils vi-

vivront un jour; ils entreront dans le monde, d'où je ſuis prêt de ſortir, & où je ſuis réduit à lire les exploits du Roi, ſans en pouvoir être témoin non plus qu'eux. C'eſt un grand malheur de paſſer la vie loin de ſon empire; mais ſi la fortune ne m'en avoit éloigné, je ne vivrois pas ſous le vôtre, Madame. Vous inſpirez de la paſſion à tout ce qui en eſt capable, & la raiſon vous donne ceux que la paſſion ne touche plus.

EPITRE AU ROI.

ARbitre des mortels, je connois ta puiſſance,
Que ne puis-je auſſi bien connoître ta clémence!
L'excès de tes bontés en tous lieux eſt connu,
Mais tu m'as reſervé pour une autre vertu:
Je dois ſervir toûjours à montrer ta juſtice
Sans murmurer jamais d'un aſſez long ſupplice;
On ne me verra point par de triſtes accens,
Par un air douloureux, des ſoûpirs languiſſans,

M'attirer la pitié, qu'excite un miſerable,
Ni faire l'opprimé lors que je ſuis coupable.
Que des infortunés ſoûlagent leur douleur,
Par la compaſſion qu'on a de leur malheur!
Pour moi je me condamne, & ſévére à moi-même,
Je ne me prens qu'à moi de mon malheur extrême.
Je vis depuis long-tems éloigné d'une Cour,
Pour qui le plus ſauvage auroit eu de l'amour:
L'Exil a conſumé la vigueur de mon âge,
Et me laiſſe aujourd'hui la Vieilleſſe en partage;
Il joint au noir chagrin de mes jours avancés
Un triſte ſouvenir de ceux que j'ai paſſés.
Cependant mes regrets ont de plus juſtes cauſes:
Des merveilles du Roi, de tant de grandes choſes,
Malheureux que je ſuis, hélas! je n'ai rien vû;
C'eſt le bien le plus cher qu'un ſujet ait perdu.
Sans un fatal Exil j'aurois vû ces armées,
Dont tant de nations ſont encore allarmées:
J'aurois vû ces grands chefs, fameux par mille exploits,
Commandés & conduits par le premier des Rois;
Et mes yeux attachés ſur ſa ſeule perſonne,
N'auroient fait qu'obſerver les ordres qu'il leur donne:
J'aurois vû ſa valeur inſpirer aux ſoldats
L'ardeur qui les anime au milieu des combats:
J'aurois vû ce qu'on voit rarement ſur la terre,
Une paix glorieuſe autant que fut la guerre.

Après

Après tant de périls, après tant de travaux,
Chacun fit le deſſein de terminer ſes maux;
On ne regarda plus que ſon propre dommage;
Et qui fut moins conſtant s'eſtima le plus ſage.
La Hollande ſolide en tous ſes interêts,
Laiſſa les impuiſſans avec leurs faux projets;
Et l'Eſpagne connut dans cette ligue uſée
La vanité des noms qui l'avoient abuſée.
Le Lorrain qu'animoient l'Empire & ſa maiſon,
Par mille camps divers parvint juſqu'à Mouçon;
Mais à peine ſût-il regarder la Champagne
Que Fribourg emporté termina la campagne:
La Paix fut réſoluë au Conſeil de Madrid,
Et réſoluë à Vienne, auſſi-tôt qu'on l'apprit;
Et le parti confus après ce coup funeſte
A ſes Ambaſſadeurs laiſſa le ſoin du reſte.
Mais tous les Généraux allarmés de la Paix,
Se montroient plus ardens & plus fiers que jamais:
Ils cherchoient les combats, quand les ſoins de leurs Princes
Se tournoient pleinement au repos des Provinces.
Que ſervoient dans les camps ces dernieres ardeurs,
Qu'à coûter au public, & du ſang & des pleurs?
Malheureux doublement ceux qui perdoient la vie
Sur le point que la guerre alloit être finie!
Il ne nous reſtoit plus qu'à reduire le Nord
Qui ſembloit de ſi loin mépriſer nôtre effort,
Eſperant vainement que nôtre politique
Craindroit le bruit fameux que fait ſa Mer Baltique;

Eſperant follement que des lieux reculés,
Où jamais les François n'étoient encore allés,
Pour éteindre ce feu qui forme nôtre audace,
Auroient aſſez pour eux du ſeul nom de leur glace.
Que vous connoiſſez mal les François d'aujourd'hui!
On nous a vûs legers chez nous & chez autrui;
Mais ceux qu'on accuſoit autrefois d'inconſtance
N'auront à vos dépens que trop de patience.
Peuples qui nous cédez l'avantage d'agir,
Nous ſavons mieux que vous fatiguer & ſouffrir;
Vos plus vaſtes forêts, vos plus grandes rivieres
Sont contre les François d'impuiſſantes barrieres.
Crequi marche, il approche, il vous donne combat,
Il paſſe le Wezer, vôtre fierté s'abat:
Tous les Confédérés ont de vives allarmes,
Et leur docilité fut l'effet de nos armes.
On vit là nos Amis que Wrangel (1) a perdus,
Malgré d'un jeune Roi les naiſſantes vertus;
Malgré tant de combats où parut ſa vaillance,
On vit là nos amis tombés dans l'impuiſſance,
D'un ſort ſi malheureux ſe relever par nous,
Et du plus triſte état paſſer dans le plus doux.
Ainſi des Nations furent les deſtinées,
Comme il plût à Louïs, dures ou fortunées:
Ainſi fut rétabli ce tranquille repos,
Qui ne dément en rien la gloire du héros.

On

(1) Général des Troupes Suedoiſes.

On voit dans le repos les plaiſirs ſans molleſſe,
Les interêts conduits avec ordre & ſageſſe,
Les fidéles conſeils prudemment écoutés,
Et les plus grands projets juſtes & concertés.
Le courage du Prince à la guerre l'anime,
Sa raiſon n'en veut point qui ne ſoit légitime.
Il eſt ſage, il eſt grand, il eſt ambitieux,
Vertus & paſſions, tout en eſt glorieux:
Au milieu des progrès la juſtice l'arrête;
A peine a-t-il promis qu'il rend une conquête:
De ſa ſimple parole il ſe fait un devoir,
Qui l'oblige à regler lui-même ſon pouvoir;
Et ce que n'auroit pû tout l'Univers contraire,
Pour l'avoir voulu dire, il a voulu le faire.
Mais s'il a quelquefois une offenſe à punir,
Un droit à conſerver, un rang à maintenir,
C'eſt alors que l'ardeur d'un courage héroïque,
Anime les raiſons qu'avoit la politique:
Tout s'émeut, tout agit à ſon commandement,
Et l'Eſpagne tremblante à chaque mouvement
N'a pour ſe raſſûrer que la ſeule eſperance
De trouver des jaloux ennemis de la France.
Eſpagne, devien ſage, & quitte une fierté
Si contraire aux moyens qui font ta ſûreté;
Abandonne un orgueil qui s'attache à des Titres (2);
Dans le cœur de Louis va chercher des arbitres:

C'eſt

(2) Le Roi d'Eſpagne en cedant la Franche-Comté, vouloit retenir le Titre de Duc de Bourgogne.

C'eſt-là qu'eſt le ſalut du reſte des Etats
Que tes foibles efforts ne conſerveroient pas.
Peuples abandonnés, que rien ne peut défendre,
Pour le dernier malheur on ne veut pas vous prendre.
Nous vous laiſſons troublés de cent maux inteſtins,
Aſſez & trop punis par vos propres deſtins.
Du plus grand des mortels je connois la puiſſance,
Mille autres du plus doux ont connu la clémence;
Du plus juſte en tous lieux j'ai reſſenti la loi,
Et le fâcheux état dans lequel je me voi,
Me feroit demander la fin de ma ſouffrance:
Mais puis qu'il a tant fait pour l'honneur de la France,
Puis que de tous nos Rois c'eſt le plus digne Roi,
François, comme je ſuis, il fait aſſez pour moi.

LETTRE

A

Mr. LE COMTE

D'OLONNE.

JE ne ſai pas pourquoi vous admireriez mes vers, puis que je ne les admire pas moi-même; car vous devez ſavoir qu'au ſentiment d'un grand Maître en l'Art

l'Art Poëtique (1), le Poëte eſt toûjours le plus touché de ſon ouvrage. Pour moi, je reconnois beaucoup de fautes dans le mien, que je pourrois corriger ſi l'exactitude ne faiſoit trop de peine à mon humeur, & ne conſumoit trop de tems à une perſonne de mon âge. D'ailleurs j'ai une excuſe que vous recevrez, ſi je ne me trompe: les coups-d'eſſai ne ſont pas ſouvent des chef-d'œuvres, & les louanges que je donne au Roi, étant les premieres véritables & ſinceres que j'ai données, il ne faut pas s'étonner que je n'y aye pas trop bien réüſſi. Les vôtres pour moi ont une Ironie ingénieuſe, dans laquelle je me ſuis vû ſi grand maître autrefois, que le Marêchal de Clerembaut ne trouvoit que moi capable de vous diſputer le mérite de cette figure-là. Vous ne deviez pas vous en ſervir contre un homme qui en a perdu l'uſage, & qui eſt autant vôtre ſerviteur que je le ſuis. Vous me voyez aſſez en garde contre le ridicule, & malgré toutes mes précautions je ne laiſſe pas de me laiſſer aller agréablement aux louanges que vous me donnez ſur mon goût. Vous avez interêt qu'il ſoit

(1) Ariſtote.

ſoit bon, juſte, & délicat; car l'idée du vôtre, que je conſerve toûjours, regle le mien.

Le Miracle d'amour (1) que je vis à Bourbon, eſt le Miracle de beauté que je vois à Londres: quelques années qui lui ſont venuës lui ont donné plus d'eſprit, & ne lui ont rien ôté de ſes charmes.

Beaux yeux, de qui l'éclat feroit cacher ſous l'onde
Ceux qu'on en vit ſortir pour faire aimer le monde,
Je ne m'étonne pas que les plus grands malheurs
Ne vous coûtent jamais de pleurs;
Ce n'eſt pas au malheur à vous cauſer des larmes;
On ne les connoît point où régnent tant de charmes:
Si vous avez, beaux yeux, des larmes à jetter,
C'eſt l'amour ſeulement qui vous les doit coûter.

Pour les attentats que vous me conſeillez, je ſuis peu en état de les faire, & elle peu en état de les ſouffrir. S'il faut veiller les nuits entieres, on ne me donne pas quarante ans: s'il faut faire un long voyage

(1) Madame, Mazarin.
(2) Gabriele d'Eſtrées, Maîtreſſe de Henri IV.
(3) Al.

voyage avec le vent & la pluye, quelle ſanté que celle de Monſieur de Saint-Evremond! Veux-je approcher ma tête de la ſienne, ſentir des cheveux, & baiſer le bout de l'oreille, on me demande ſi j'ai connu Madame Gabriele (2), & ſi j'ai fait ma cour à Marie de Medicis. Le papier me manque: je vous prie de me mettre au rang des Amis ſolides, immédiatement après Monſieur de Canaples (3). Miracle d'amour eſt vôtre ſervante.

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

SI je venois un jour pénétré de vos charmes,
Me mettre à vos genoux & répandre des larmes;
Pour obtenir de vous la grace d'un Baiſer,
Pourriez-vous me le refuſer?

Le

(3) Alphonſe de Crequi, Marquis de Canaples, qui a été enſuite Duc de Leſdiguieres.

Le pourriez-vous en conſcience?
Répondez, répondez, Hortence.
Las! il y va de mon trépas!
Pour Dieu ne me refuſez pas:
Donnez-le-moi par complaiſance,
Ou prenez-le par pénitence,
Comme une ſainte affliction,
Propre pour la dévotion
De ce triſte tems de Carême;
Ce tems, où chacun le teint blême,
Le cœur contrit, les yeux en pleurs,
Cherche la peine & les douleurs.
Baiſer, aux ames ſalutaire
Plus que jeûner & porter haire:
Baiſer, devant Dieu précieux,
Tu conduirois Hortence aux cieux,
Et l'établirois dans la gloire
Sans paſſer par le Purgatoire.
Qu'à La Trape des Réformés
D'un zéle indiſcret animés
Ne mangent rien qu'herbe & légume,
Aillent nuds pieds & prennent rhûme,
Couchent ſans chemiſe & ſans draps,
De leurs auſtérités je ne fais pas grand cas:
Mais conſoler une Vieilleſſe
D'un petit effet de tendreſſe;
Prendre ſoin de mes pauvres ſens
Tout infirmes, tout languiſſans;

Et

Et ranimer ma froide maſſe
Par la chaleur de que'que grace;
C'eſt une ſainte charité,
C'eſt un efficace mérite,
Qui de tout péché rendroit quitte
La plus criminelle beauté.
Merveille de nos jours, ô belle & ſage Hortence,
Qui pour vivre ſans crime ignorez les remors,
Ne vous fiez pas trop à la ſimple innocence;
Pour le ſalut de l'ame il faut haïr le corps,
Gêner ſes appetits, ſe faire violence;
Il faut faire ſur vous de vertueux efforts;
Et me baiſer, Madame, en eſt un que je penſe
Beaucoup plus cher à Dieu que n'eſt la continence.

Après vous avoir demandé un baiſer en vers, je vous en demanderai un en proſe, dont je vous ſollicite autant pour vôtre interêt que pour le mien. Ce ſera le dernier effet de la piété, ou le dernier effort de la raiſon; & il ne tiendra qu'à vous d'être la plus grande Sainte, ou la plus grande Philoſophe qu'on vit jamais. Priver nos ſens de certains plaiſirs, eſt un commencement de ſageſſe; vaincre leur répugnance & leurs dégoûts, c'eſt la perfection de la vertu. Que n'avez-vous été pécheresſe! Vous auriez une belle occaſion.

ſion d'être pénitente : faut-il que vôtre innocence ſoit un obſtacle à vôtre ſainteté & à mon bonheur ! Mais il n'y a rien qui ne ſe puiſſe réparer : ſi le paſſé n'a aucun droit ſur vôtre repentir, j'eſpere que l'avenir y aura les ſiens ; & en ce cas, Madame, je vous propoſe une eſpece d'Indulgence, qui regarde les péchés à faire auſſi bien que les péchés déja faits. On porte envie aux injures que vous me dites ; il n'y a perſonne qui ne voulût être appellé *Sot* comme je le ſuis : cependant, Madame, il y a des graces moins détournées, des graces plus naturelles, que je voudrois bien recevoir. Tout le monde eſt préſentement dans mes interêts : Madame Hyde vous tient quitte de l'aſſiduité que vous lui avez promiſe à ſes couches, pourvû que vous vous portiez de bonne grace à m'obliger : Mademoiſelle Beverweert eſt prête à rendre des oracles en ma faveur. Il me ſemble que je la voi les cheveux en deſordre, & les coëffes de côté ; que je la voi toute émûë de ſon eſprit, toute inſpirée de ſon Dieu, vous dire impérieuſement, *Baiſez le Vieillard*, *REINE*, *Baiſez-le*.

Que

Que ferez-vous, Madame ? Négligerez-vous les prieres, les avertiſſemens, les oracles ! Compterez-vous pour rien mes ſervices, des dents que j'ai ſauvées (1), le charme de vos oreilles que j'ai découvert ? Compterez-vous pour rien les précipices où je me ſuis jetté, les périls que j'ai courus, les douleurs que m'a donné vôtre maladie ; douleurs qui égaloient pour le moins les vôtres ? Mais ce qui eſt de plus important, n'aurez-vous aucun ſoin de vôtre ſalut ? S'il eſt ainſi, Madame, plus de ſainteté, plus de ſageſſe, plus de reconnoiſſance, plus de juſtice : Adieu toutes les vertus. Vous ſerez comme une ſimple femme, comme une petite coquette à qui une ride fait peur, & que des cheveux blancs peuvent effrayer.

Mais je m'allarme avec bien peu de raiſon. Vous n'avez rien des foibleſſes de vôtre Sexe. Vôtre ame tout-à-fait maîtreſſe de vos ſens peut les obliger malgré eux à faire mes plaiſirs ſans ſonger aux vôtres.

Je

(1) Mr. de Saint Evremond empêcha Madame Mazarin de ſe faire arracher quelques dents.

Je viens pénétré de vos charmes,
Vous demander avec des larmes,
La grace d'un ſimple Baiſer;
Pouvez-vous me le refuſer?

LETTRE

A

Mr. LE COMTE

DE GRAMMONT.

J'Ai appris de Monſieur le Maréchal de Crequi, que vous étiez devenu un des plus opulens Seigneurs de la Cour (1). Si les richeſſes qui amoliſſent le courage, & qui ſavent anéantir l'induſtrie, ne font pas de tort aux qualités de mon Héros, je ſuis prêt à me réjouïr du changement de vôtre fortune: mais ſi elles ruïnent les vertus du Chevalier, & le mérite du Comte, je me repens de n'avoir pas exécuté le deſſein que j'ai eu tant de fois de

(1) Il avoit herité de ſon Frere, Henri de Grammont, Comte de Toulongeon, mort en 1679.

de vous tuer, pour aſſûrer l'honneur de vôtre mémoire. Que j'aurois de chagrin, Monſieur le Comte, de vous voir renoncer au jeu, & devenir indifferent pour les dames: de vous voir reſerver de l'argent pour le mariage de vôtre fille; aimer les rentes, & parler du fonds de terre, comme d'une choſe néceſſaire à l'établiſſement des maiſons! Quel changement ſi vous faiſiez tant de cas du fonds de terre, après l'avoir abandonné ſi long-tems aux pies, aux corneilles, & aux pigeons! Quel changement ſi vous aſpiriez à devenir *Monſieur le Baron de Saint-Meat*, pour avoir la Nobleſſe de Bigorre à vôtre lever, & entretenir vos voiſins avec ce fauſſet heureux & brillant, qui gagne tous les cœurs de la Gaſcogne!

Ah! que deviendroit cette *Vie*,
Tant *admirée* & *peu ſuivie?*

Que deviendroient tous les avantages que je vous ai donnés ſur Salomon?

Ce grand Sage avec ſes PROVERBES,
Avec ſa connoiſſance d'Herbes,
Et le reſte de ſes talens,
Sans bien, comme tu vis, n'eût pas vécu deux ans.

Beaux

Beaux Eloges, vous ſeriez effacés de la mémoire des hommes; & pour toute loüange du Comte de Grammont, on entendroit dire aux Gaſcons & aux Bearnois: *La Maiſon de Monſieur le Comte va bien; on y mange dans le vermeil de Monſieur de Toulongeon, & l'ordre y eſt eſſelent: ſi les choſes continuent, Mademoiſelle de Grammont ſe fait un des bons Partis de la Cour.* Sauvez-vous, Seigneur, de tout diſcours de cette nature; celui qui a ſoin des alloüettes aura ſoin de vos enfans. C'eſt à vous de ſonger à vôtre réputation & à vos plaiſirs.

Devenez opulent, Seigneur, devenez riche;
Mais ne vous donnez pas un languiſſant repos;
Vous pouvez n'être pas en Amour un Héros,
Que vous ne ſerez pas comme un Comte de Guiche.
On peut, on peut encore aujourd'hui vous aimer,
Et ſi jamais le tems à tous inexorable,
Vous ôtoit les moyens de plaire & de charmer,
N'aimez pas moins, Seigneur, ce qui paroît aimable.
Salomon, après vous, ce ſage incomparable,
Sur la fin de ſes jours ſe laiſſoit enflâmer,
Et plus il vieilliſſoit, plus ce feu ſecourable
Savoit le ranimer.

Waller

Waller qui ne ſent rien des maux de la vieilleſſe,
Dont la vivacité fait honte aux jeunes gens,
S'attache à la beauté pour vivre plus long-tems;
Et ce qu'on nommeroit en un autre foibleſſe,
Eſt en ce rare eſprit une ſage tendreſſe,
Qui le fait réſiſter à l'injure des ans.
Contre l'ordre du Ciel, je reſte ſur la terre;
Et le charme divin
De celle qui me fait une éternelle guerre,
Arrête mon deſtin.
Du chagrin malheureux où l'âge fait conduire,
Les plus beaux yeux du monde ont droit de me ſauver:
Un funeſte pouvoir qui tâche à me détruire,
En rencontre un plus fort qui veut me conſerver.
Mon corps tout languiſſant, ma triſte & froide maſſe
Reçoit une chaleur qui vient fondre ſa glace;
Et la nature uſée abandonnant mes jours,
Je vis ſans elle encor par de nouveaux ſecours.
Je vis, & chez un autre eſt le fond de ma vie;
Je ne ſuis animé que de feux empruntés,
Ma machine ne va que par reſſorts prêtés,
Ma trame deſunie
Se reprend & ſe lie,
Par des eſprits ſecrets qu'inſpirent ſes beautés.
N'enviez pas, Seigneur, ces innocentes aides,
Que nous ſavons tirer de nos derniers deſirs:
Les ſentimens d'amour ſont pour nous des remedes,
Et pour vous des plaiſirs.

Nôtre exemple pour vous, n'eſt pas encore à ſuivre;
Par diverſes raiſons nous nous laiſſons charmer.
Dans l'âge où je me voi, je n'aime que pour vivre;
Il vous reſte du tems à vivre pour aimer.

Je vous ſouhaiterois un ſiécle, ſi je ne ſavois que les hommes extraordinaires ont plus de ſoin de leur gloire, que de leur durée:

Soûtenez juſqu'au bout la gloire d'une vie,
Qui fait l'amour d'un ſexe, & de l'autre l'envie;
Uniſſez les talens d'un Abbé ſingulier,
Avec les qualités d'un rare Chevalier;
Joignez le Chevalier au Comte,
Et qu'on trouve un Héros, qui mon Héros ſurmonte.
ABBÉ, vous ſûtes plaire à ce grand Richelieu;
Vous plûtes, CHEVALIER, au Foudre de la Guerre;
Le COMTE a le plus digne lieu,
Il a part aux bienfaits du Maître de la Terre,
D'un Roi que l'Univers regarde comme un Dieu:
Je ſai que ſon courroux eſt pis que le tonnerre;
Heureux qui peut jouïr de ſes faveurs! Adieu.

L'A-

L'AMITIE'
SANS AMITIE'.
A
Mr. LE COMTE
DE SAINT-ALBANS(1).

J'Ai crû long-tems que les femmes avoient un aſſez grand avantage ſur nous; en ce que nous ne ſommes aimés que des moins ſages, & que le plus ſage des hommes a trouvé à propos de les aimer toute ſa vie. Le plus galant de l'antiquité, le plus vertueux, le plus grand; Alcibiade, Ageſilas, Alexandre, ont connu d'autres appas que ceux des Dames. Le plus magnanime des Romains; Scipion, l'honneur d'une République, à qui on ne peut

(1) Madame la Ducheſſe Mazarin fit imprimer cette Piece à Londres en 1681, & y mit malicieuſement ce Titre.

peut rien reprocher que l'ingratitude qu'elle eût pour lui: Scipion, eſt loüé d'une continence qui ne fut autre choſe que le peu de goût, que le peu de ſentiment qu'il eût pour elles. Céſar, qu'il ſuffit de nommer pour tout éloge, ne ſe montra difficile à aucun amour. Salomon fut bien éloigné de ces partages, & de ces dégoûts; il s'attacha pleinement aux Femmes, inſenſible à tous autres charmes que les leurs.

C'eſt une choſe aſſez ſurprenante, que les plus galans, les grands-hommes, les gens-de-bien, les magnanimes, ayent pû ſe paſſer de l'amour des Femmes; & comme ſi cet amour étoit réſervé pour le caractére du Sage, que Salomon en ait fait la plus ordinaire occupation de ſa vie: il eſt ſurprenant, je l'avouë; mais après y avoir fait quelque réflexion, je n'y trouve rien qui doive étonner. Les galans de l'antiquité avoient une grande répugnance pour la ſujetion: amoureux de tous agrémens, ils ſe gardoient la liberté de paſſer d'un Sexe à l'autre à leur fantaiſie. L'amour des Femmes auroit amoli le courage des grands hommes; la vertu des gens-de-bien en cût été alterée; la grandeur

deur d'ame des magnanimes en eût pû être affoiblie: mais la ſageſſe couroit peu de danger avec les femmes. Le Sage ſupérieur à leurs foibleſſes, à leurs inégalités, à leurs caprices, ſait les gouverner comme il lui plaît, ou il s'en défait comme bon lui ſemble. Tandis qu'il voit les autres dans la ſervitude, agités de quelque paſſion malheureuſe, il goûte une douceur qui charme ſes maux; qui lui ôte le ſentiment de mille ennuis, qu'on ne rend pas inſenſibles par la raiſon. Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe tomber en quelque erreur; la nature humaine ne laiſſe à nôtre ame aucun état aſſûré: mais il n'eſt pas longtems ſans retrouver ſes lumieres égarées, & ſans rétablir la tranquillité qu'il a perduë.

C'eſt ce qu'on a vû pratiquer à Salomon, lequel aima les Femmes toute ſa vie: mais différemment, ſelon les tems différens. Etant jeune il eut la tendreſſe d'un Amant: ſes expreſſions molles & amoureuſes le témoignent aſſez; & il ſuffit de lire le CANTIQUE DES CANTIQUES pour s'en convaincre. Qu'on me pardonne ſi je n'y cherche pas un ſens myſtique. On ne me perſuadera jamais

que Salomon ait voulu faire parler JESUS-CHRIST à ſon Egliſe avec des ſentimens plus moûs & des expreſſions plus laſcives, que n'en ont eû Catulle pour Lesbie, Ovide pour Corinne, en vers plus tendres que ceux de Petrarque pour Laure, plus galans que ceux de Voiture pour Belize. Je croi que Salomon ne parloit pas même à une Epouſe : tant d'amour, tant d'ardeur regardoit une Maîtreſſe cherement aimée. Il aima moins toutefois qu'il ne fut aimé. Il avoit connu par l'expérience de ſes amours, que les femmes ſont plus paſſionnées que les hommes. C'eſt une vérité dont l'Ecriture même a pris la peine de nous aſſûrer : car voulant exprimer les Sentimens que David & Jonathan avoient l'un pour l'autre ; *ils s'aimoient*, dit-elle (1), *de l'Amour d'une Femme* : pour montrer que c'étoit le plus tendre des Amours.

Salomon dans la vigueur de ſon âge, fait voir moins de tendreſſe & de ſincerité dans ſes affections. Il employa juſqu'à la réputation de ſa ſageſſe pour ſe faire aimer.

(1) Au ſecond Livre de SAMUEL, *chap. I. verſ.* 26. Il y a dans l'Hebreu : *L'Amour que vous aviez*

aimer. C'eſt par-là qu'il tira tant d'or de la Reine de Saba : de cette Reine, follement épriſe de la ſageſſe ; qui voulut quitter ſon Royaume pour voir un Sage. Comme Salomon approcha de la vieilleſſe, il changea de conduite avec les femmes. Lors qu'il eut perdu le mérite de plaire, il s'en fit un d'obéïr. Il pouvoit commander ; il pouvoit contraindre : mais il ne voulut rien devoir à la puiſſance ; il voulut que la docilité & la ſoûmiſſion lui tinſſent lieu de ſes agrémens paſſés. Tout Roi, tout Sage qu'il eſt, il ſe ſoûmet aux Maîtreſſes ſur ſes vieux jours : croyant qu'en cet âge triſte & malheureux, il faut ſe dérober autant qu'on peut à ſoi-même ; & qu'il vaut mieux ſe livrer aux charmes d'une beauté, qui enchante nos maux, qu'à des réflexions qui nous attriſtent, & à des imaginations qui nous effrayent.

Je n'ignore pas que Salomon a été blâmé de cette derniere conduite : mais quoi que ſa raiſon parût affoiblie, il ne laiſſoit

aviez pour moi étoit extrême : il paſſoit l'Amour des Femmes. C'eſt David qui parle de ſon cher Jonathan, qu'il venoit de perdre.

ſoit pas d'être ſage à ſon égard. Il adouciſſoit par-là ſes chagrins, flatoit ſes douleurs, détournoit des maux qu'il ne pouvoit vaincre; & la ſageſſe, qui ne trouvoit plus les moyens de le faire heureux, ſe ſervoit utilement de diverſions, pour le rendre moins miſérable. A peine commençons-nous à vieillir, que nous commençons à nous déplaire, par un dégoût qui ſe forme ſecretement en nous de nous-mêmes. Alors nôtre ame vuide d'amour-propre, ſe remplit aiſément de celui qu'on nous inſpire; & ce qui n'auroit plû que legerement autrefois par la réſiſtance de nos ſentimens, nous charme & nous aſſujettit dans nôtre feibleſſe. C'eſt par-là que les Maîtreſſes diſpoſent à leur gré des vieux amans, & les femmes des vieux maris; c'eſt par-là que Syphax s'abandonna aux volontés de Sophonisbe, & qu'Auguſte fut gouverné par Livie; & pour ne pas tirer tous mes exemples de l'antiquité, c'eſt ainſi que Monſieur de Senecterre (1), digne d'être nommé avec les Rois & les Empereurs par le ſeul mérite

(1) Pere du Marêchal de La Ferté.

(2) Le Marêchal d'Eſtrées épouſa en troiſiémes Nôces,

rite d'honnête-homme; c'eſt ainſi que ce courtiſan auſſi ſage, que délicat & poli, ſe laiſſoit aller mollement à l'amitié d'une jeune femme, qu'il avoit épouſée ſur ſes vieux jours. *Si vous ſaviez*, diſoit-il à ſes Amis, *quel eſt l'état d'un homme de mon âge, qui n'a que ſoi-même à ſe préſenter dans la ſolitude, vous ne vous étonneriez pas que j'aye cherché une compagnie qui me plaît, à quelque prix que ce fût.* Je ne l'en blâmai jamais: comment blâmer une choſe que Salomon a autoriſée par ſon exemple, & que Monſieur le Marêchal d'Eſtrées vient d'autoriſer par le ſien (2)? Cependant malgré toutes ces autorités, j'eſtimerois beaucoup une perſonne qui auroit aſſez de force d'eſprit, pour conſerver le goût de la liberté juſqu'à la fin de ſes jours.

Ce n'eſt pas qu'une pleine indépendance ſoit toûjours louable: de ces gens ſi libres & ſi détachés, ſe font les indifférens & les ingrats. Evitons l'aſſujetiſſement & la liberté entiere, pour nous con-

Nôces, & à l'âge de 91 ans, Gabriele de Longueval Fille de Manicamp.

contenter d'une liaiſon douce & honnête, auſſi agréable à nos amis qu'à nous-mêmes. Si on me demande plus que de la chaleur & des ſoins, pour les interêts de ceux que j'aime; plus que mes petits ſecours, tout foibles qu'ils ſont, dans les beſoins; plus que la diſcretion dans le commerce, & le ſecret dans la confidence; qu'on aille chercher ailleurs des Amitiés: la mienne ne ſauroit fournir rien davantage.

Les Paſſions violentes ſont inégales, & font craindre le deſordre du changement. En amour, il les faut laiſſer pour les Polexandres & les Cyrus dans les Romans; en amitié, pour Oreſte & Pylade dans les Comédies. Ce ſont des choſes à lire & à voir repréſenter, qu'on ne trouve point dans le monde: & heureuſement on ne les y trouve pas, car elles y produiroient des avantures bien extravagantes.

Qu'a fait Oreſte, ce grand & illuſtre exemple d'Amitié: qu'a-t-il fait qui ne doive donner de l'horreur? Il a tué ſa Mere,

(1) Montfleuri fit de ſi grands efforts pour repréſenter le Perſonnage d'Oreſte, dans l'ANDROMAQUE de Racine, qu'il tomba malade & en mourut. La même choſe étoit arrivée à Mondori dans une Repréſentation de la MARIANE de Triſtan.

Mere, & aſſaſſiné Pyrrhus, il eſt tombé en de ſi étranges fureurs, qu'il en coûte la vie aux Comédiens, qui tâchent de les bien repréſenter (1). Obſervons avec attention la nature de ces attachemens uniques qu'on vante ſi fort, & nous trouverons qu'ils ſont formés d'une mélancolie noire qui fait tous les Miſanthropes. En effet, ſe réduire à n'aimer qu'une perſonne, c'eſt ſe diſpoſer à haïr toutes les autres: & ce qu'on croit une vertu admirable à l'égard d'un particulier, eſt un grand crime envers tout le monde. Celui qui nous fait perdre le commerce des hommes, par un abandonnement pareil au ſien, nous fait perdre plus qu'il ne vaut; eût-il un mérite conſidérable. Faiſons les deſintereſſés tant qu'il nous plaira; renfermons tous nos deſirs dans la pureté de nôtre paſſion, n'imaginant aucun bien qui ne vienne d'elle; nous languirons cependant en cette belle amitié, ſi nous ne tirons de la ſociété générale,

rale, des commodités & des agrémens qui animent la particuliere.

L'union de deux perſonnes attachées entierement l'une avec l'autre; cette belle union a beſoin de choſes étrangeres qui excitent le goût du plaiſir, & le ſentiment de la joye. Avec toute la ſympathie du monde, tout le concert, toute l'intelligence, elle aura de la peine à fournir la conſolation de l'ennui qu'elle fait naître. C'eſt dans le Monde, & dans un mêlange de divertiſſement & d'affaires, que les liaiſons les plus agréables & les plus utiles ſont formées. Je fais plus de cas de la liaiſon de Monſieur le Maréchal d'Eſtrées & de Monſieur de Senecterre, qui ont vêcu cinquante ans à la Cour dans une confidence toûjours égale: je fais plus de cas de la confiance que Monſieur de Turenne a eûë en Monſieur de Ruvigni, quarante ans durant; que de ces amitiés toûjours citées, & jamais miſes en uſage parmi les hommes.

Il n'y a rien qui contribuë davantage à la douceur de la vie que l'amitié, il n'y a rien qui en trouble plus le repos que les amis, ſi nous n'avons pas aſſez de diſcernement pour les bien choiſir. Les amis im-

importuns font ſouhaiter des indifférens agréables. Les difficiles nous donnent plus de peine par leur humeur, qu'ils ne nous apportent d'utilité par leurs ſervices. Les impérieux nous tyranniſent: il faut haïr ce qu'ils haïſſent, fût-il aimable, il faut aimer ce qu'ils aiment, quand nous le trouverions deſagréable & fâcheux. Il faut faire violence à notre naturel; aſſervir nôtre jugement; renoncer à nôtre goût; & ſous le beau nom de *Complaiſance*, avoir une ſoûmiſſion générale pour tout ce qu'impoſe leur autorité. Les jaloux nous incommodent: ennemis de tous les conſeils qu'ils ne donnent pas; chagrins du bien qui nous arrive ſans leur entremiſe; joyeux & contens du mal qui nous vient par le miniſtére des autres. Il y a des amis de profeſſion, qui ſe font un honneur de prendre nôtre parti ſur tout: & ces vains amis ne ſervent à autre choſe qu'à aigrir le monde contre nous, par des conteſtations indiſcretes. Il y en a d'autres qui nous juſtifient, quand perſonne ne nous accuſe: qui par une chaleur imprudente nous mettent en des affaires où nous n'étions pas; & nous en attirent que nous voudrions éviter. Se

contente qui voudra de ces amitiés ; pour moi je ne me ſatisfais pas d'une bonne volonté nuiſible, je veux que cette bonne volonté ſoit accompagnée de diſcretion & de prudence. L'affection d'un homme ne raccommode point ce que ſa ſottiſe a gâté. Je lui rens graces de ſon zele impertinent, & lui conſeille d'en faire valoir le mérite parmi les ſots. Si les lumieres de l'entendement ne dirigent les mouvemens du cœur, les amis ſont plus propres à nous fâcher qu'à nous plaire ; plus capables de nous nuire que de nous ſervir.

Cependant on ne parle jamais que du Cœur, dans tous les diſcours qu'on entend faire ſur l'amour & ſur l'amitié. Les Poëtes en deviennent importuns ; les amans ennuyeux ; & les amis ridicules. On ne voit autre choſe à nos Comédies que des Filles de Roi, qui donnent le cœur, & refuſent la main ; ou des Princeſſes qui offrent la main, & ne ſauroient conſentir à donner le cœur. Les amans ſe rendent fades à demander éternellement la pureté de ce cœur ; & les amis, érigés en précieux, le veulent avoir comme les amans. Ce n'eſt pas en connoître bien la nature : car pour un peu de chaleur mal réglée ; pour quelque tendreſſe inégale & incertaine qu'il peut avoir ; il n'y a caprice, ingratitude, infidélité, qu'on n'en doive craindre.

On nomme l'Amour *aveugle*, fort mal-a-propos, n'en déplaiſe aux réveries des Poëtes, & aux fantaiſies des Peintres. L'Amour n'eſt autre choſe qu'une Paſſion, dont le cœur fait d'ordinaire un méchant uſage. Le cœur eſt un aveugle, à qui ſont dûës toutes nos erreurs. C'eſt lui qui préfére un ſot à un honnête-homme ; qui fait aimer de vilains objets, & en dédaigner de fort aimables ; qui ſe donne aux plus laids, aux plus difformes, & ſe refuſe aux plus beaux, & aux mieux faits.

C'eſt lui, qui par un Nain a fait courir le monde ;
A l'Ami de Joconde (1).

C'eſt lui qui déconcerte les plus régulieres ; qui enleve les prudes à la Vertu, & diſpute les ſaintes à la Grace. Auſſi peu ſoûmis à la régle dans le Convent, qu'au

(1) Voyez dans les Contes de la Fontaine, la Nouvelle intitulée Joconde.

qu'au devoir dans les familles : infidéle aux époux ; moins sûr aux amans ; troublé le premier, il met le desordre & le dérégiement dans les autres. Il agit sans conseil & sans connoissance : révolté contre la raison qui le doit conduire, & mû secretement par des ressorts cachés, qu'il ne comprend pas, il donne & retire ses affections sans sujet ; il s'engage sans dessein ; rompt sans mesure, & produit enfin des éclats bizarres, qui deshonorent ceux qui les souffrent & ceux qui les font.

Voila où aboutissent les Amours & les Amitiés, fondées sur le cœur. Pour ces liaisons justes & raisonnables, dont l'esprit a sû prendre la direction, il n'y a point de rupture à appréhender : car ou elles durent toute la vie, ou elles se dégagent insensiblement, avec discrétion & bienséance. Il est certain que la nature a mis en nos cœurs quelque chose d'aimant, (si on le peut dire ;) quelque principe secret d'affection ; quelque fond caché de tendresse, qui s'explique & se rend communicable avec le tems : mais l'usage n'en a été reçû & autorisé parmi les hommes, qu'autant qu'il peut rendre la

vie plus tranquille & plus heureuse. C'est sur ce fondement qu'Epicure l'a tant recommandé à ses disciples : Que Ciceron nous y exhorte par ses discours, & nous y convie par des exemples : Que Sénéque, tout rigide & tout austére qu'il est, devient doux & tendre, aussi-tôt qu'il parle de l'Amitié : Que Montagne encherit sur Sénéque, par des expressions plus animées : Que Gassendi explique les avantages de cette vertu, & dispose ses lecteurs, autant qu'il lui est possible, à se les donner.

Toutes les personnes raisonnables ; tous les honnêtes gens imitent en cela les Philosophes ; sur le fondement que l'Amitié doit contribuer plus qu'aucune autre chose à nôtre bonheur. En effet, on ne se détacheroit point en quelque façon de soi-même, pour s'unir à un autre, si on ne trouvoit plus de douceur en cette union, que dans les premiers sentimens de l'amour-propre. L'Amitié des Sages ne voit rien de plus précieux qu'elle dans le monde. Celle des autres, impétueuse & déconcertée, trouble la paix de la société publique, & le plaisir des commerces particuliers. C'est une

Ami-

Amitié ſauvage, que la raiſon deſavouë, & que nous pourrions ſouhaiter à nos ennemis, pour nous venger de leur haine.

Mais quelque honnêtes, quelque réglés que ſoient les amis, c'eſt une choſe incommode que d'en avoir trop. Nos ſoins partagés ne nous laiſſent ni aſſez d'application pour ce qui nous touche, ni aſſez d'attention pour ce qui regarde les autres. Dans l'épanchement d'une ame, qui ſe répand univerſellement ſur tout, les affections diſſipées ne s'attachent proprement à rien. Vivons pour peu de gens qui vivent pour nous: cherchons la commodité du commerce avec tout le monde, & le bien de nos affaires avec ceux qui peuvent nous y ſervir.

LA PRUDE ET LA PRECIEUSE.

A Madame ***.

POur un plaiſir trop rare en commerce d'amour,
Une Dame galante eſt ſouvent décriée,
Quand la femme de bien, la *Prude* mariée
Epuiſe chaſtement ſon époux nuit & jour.
Dans leur volupté domeſtique
Si l'époux une fois tombe en quelque langueur,
Auſſi-tôt la Prude ſe pique,
La vertu ſe chagrine, & le fâcheux honneur
De la bonne Dame pudique
Ne laiſſe rien exemt de ſa méchante humeur.
Mais paſſons à la *Précieuſe*,
Veſtale à l'égard d'un amant;
Et ſolide voluptueuſe
Avec un mari peu charmant.
Le jour ſa belle ame épurée
Vit d'un tendre deſir, & d'une chere idée,

La nuit, elle prend ſoin du corps,
Animant d'un époux les vertueux efforts.
L'appétit conjugal la preſſe,
Et ſa pudeur, d'un homme nû
Souffre la robuſte careſſe:
Mais ſes façons & ſa vertu
Reprennent leur délicateſſe,
Si-tôt que le jour eſt venu.
Par quelque ſecrete influence
Qui ſe rend maîtreſſe des mœurs:
C'eſt vôtre ſort, mes cheres ſœurs,
De jouïr ſans amour, d'aimer ſans jouïſſance.
J'en veux excepter les plaiſirs
De vôtre amitié mutuelle,
Qui tient ſouvent au deſſous d'elle
La ſimple douceur des deſirs.
Nous ne vous plaignons point, ô cheres Précieuſes,
Qui dans les bras aimés de quelque tendre ſœur
Savez goûter le fruit des peines amoureuſes,
Sans intereſſer vôtre honneur.
Nous plaignons, nous plaignons une Dame galante
Diſcrete en ſes amours, & rarement contente:
Elle a dans ſa maiſon à ſouffrir le courroux
Ou les ſoins inquiets d'un bizarre jaloux.
Pour des indifférens il lui faut ſe contraindre;
Diſſimuler ſes maux; ne parler que pour feindre;
Voir toûjours ſon époux, & vouloir un amant;
Ah! qui peut exprimer un ſi cruel tourment?

Aime

Aimer eſt une choſe rude,
Au prix du mêtier de la Prude:
La Prude n'a point ces langueurs,
Dont on voit ſecher tant de cœurs;
La nuit ſe donne à la nature;
Tout le jour ſe paſſe en cenſure;
Elle blâme juſqu'aux deſirs,
Et parlant de vertus, ſe creve de plaiſirs.
On condamne ce qu'elle blâme,
Par reſpect à ſon jugement;
L'appétit lui tient lieu de flâme;
Elle jouït commodément:
Si Dieu m'avoit fait naître femme,
Je ſerois Prude aſſûrément.
e pourrois bien auſſi d'une ſœur Précieuſe.
Vivre aimée autant qu'amoureuſe:
Mais quand le premier des Medors
our me toucher le cœur feroit tous ſes efforts;
Il me trouveroit inhumaine,
Je rirois de ſes vains ſoûpirs,
Et ferois tous les jours ſa peine,
Sans faire jamais ſes plaiſirs.

LET-

LETTRE

A

MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS.

VOTRE vie, ma très-chere, a été trop illuſtre, pour n'être pas continuée de la même maniere juſqu'à la fin. Que l'*Enfer* de Monſieur de La Rochefoucault ne vous épouvante pas (1); c'étoit un *Enfer* médité, dont il vouloit faire une Maxime: prononcez donc le mot d'*Amour* hardiment, & que celui de *Vieillesse* ne ſorte jamais de vôtre bouche. Il y a tant d'eſprit dans vôtre Lettre, que vous ne laiſſez pas même imaginer le commencement du retour. Quelle ingratitude d'avoir honte de nommer l'AMOUR a qui vous devez vôtre mérite & vos plaiſirs? Car enfin, ma belle gardeuſe de

(1) L'ENFER DES FEMMES, C'EST LA VIEILLESSE; diſoit un jour le Duc de La Rochefoucault à Mademoiſelle de l'Enclos. Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond.*

de Caſſette, la réputation de vôtre Probité eſt particulierement établie, ſur ce que vous avez réſiſté à des amans qui ſe fuſſent accommodez volontiers de l'argent de vos amis. Avouëz toutes vos paſſions, pour faire valoir toutes vos vertus; cependant vous n'avez exprimé que la moitié du caractére: il n'y a rien de mieux que la part qui regarde vos amis, rien de plus ſec que ce qui regarde vos amans. Un peu de vers je veux faire le caractére entier; & le voici formé de toutes les qualités que vous avez, ou que vous avez euës.

Dans vos Amours, on vous trouvoit legere;
En Amitié, toûjours ſûre & ſincere;
Pour vos amans les humeurs de Venus;
Pour vos amis les ſolides vertus.
Quand les premiers vous nommoient infidelle
Et qu'aſſervis encore à vôtre loi,
Ils reprochoient une flâme nouvelle,
Les autres ſe louoient de vôtre bonne foi.
Tantôt c'étoit le naturel d'Helene,
Ses appetits comme tous ſes appas;

Tan-

Tantôt c'étoit la probité Romaine,
C'étoit d'honneur, la régle & le compas.
Dans un Convent en ſœur dépoſitaire,
Vous auriez bien ménagé quelque affaire:
Et dans le monde à garder les Dépôts,
On vous eût juſtement préférée aux dévots.

Que cette diverſité ne ſurpren
point:

L'indulgente & ſage nature
A formé l'ame de Ninon
De la volupté d'Epicure,
Et de la vertu de Caton.

LETTRE

A

Mr. JUSTEL (1)

JE ſuis ravi, Monſieur, de vous voir
Angleterre; le commerce d'un homm
auſſi ſavant, & auſſi curieux que vou
n

(1) Mr. Juſtel, homme de mérite, & qui av
une grande connoiſſance des Livres, ſe retira
Lo

me donnera beaucoup de ſatisfaction: mais permettez-moi de n'approuver pas la réſolution que vous avez priſe de quitter la France, tant que je vous verrai conſerver pour elle un ſi tendre, & ſi amoureux ſouvenir. Quand je vous vois triſte & déſolé regretter Paris aux bords de nôtre Tamiſe, vous me remettez dans l'eſprit les pauvres Iſraëlites, pleurant leur Jeruſalem aux bords de l'Euphrate. Ou vivez heureux en Angleterre, par une pleine Liberté de Conſcience; ou accommodez-vous à de petites rigueurs ſur la Religion en vôtre pays, pour y joüir de toutes les commodités de la vie.

Eſt-il poſſible que des Images, des Ornemens, de legeres Cérémonies; que de petites Nouveautés ſuperſtitieuſes à vôtre égard, dévotes au nôtre; que de certaines Queſtions agitées avec plus de ſubtilité pour la réputation des Docteurs, que de connoiſſance, & de bonne foi pour nôtre édification; eſt-il poſſible, enfin, que des différences ſi peu conſidérables,

Londres avec toute ſa famille au mois d'Octobre 1681. Quelques Années après il obtint la Charge de Bibliothecaire du Roi.

bles, ou ſi mal fondées, troublent le repos des Nations, & ſoient cauſe des plus grands malheurs qui arrivent aux hommes? Il eſt beau de chercher Dieu *en eſprit & en vérité*; ce premier Etre, cette ſouveraine Intelligence mérite nos ſpeculations les plus épurées: mais quand nous voulons dégager nôtre ame de tout commerce avec nos ſens, ſommes-nous aſſûrés qu'un entendement abſtrait ne ſe perde pas en des penſées vagues, & ne ſe forme plus d'extravagances, qu'il ne découvrira de vérités? D'où penſez-vous que viennent les abſurdités de tant de Sectes, que des méditations creuſes, où l'eſprit au bout de ſa réverie ne rencontre que ſes propres imaginations?

Perdez, Monſieur, cette oppoſition chagrine & opiniâtre que vous avez contre nos Images: les Images arrêtent en quelque façon cet eſprit ſi difficile à fixer. D'ailleurs il n'y a rien de plus naturel à l'homme que l'imitation; & de toutes les imitations, il n'y en a point de ſi légitime que celle d'une Peinture, qui nous repréſente ce que nous devons révérer. L'idée des perſonnes vertueuſes nous porte à l'amour de leurs vertus, & fait naître en nous

nous un juſte deſir d'aquerir la perfection qu'ils ont aquiſe. Il eſt des émulations de ſainteté, auſſi bien que des jalouſies de gloire: & ſi le Portrait d'Alexandre anima l'ambition de Céſar à la conquête du Monde, l'Image de nos Saints peut bien exciter en nous l'ardeur de leur zéle, & nous inſpirer cette heureuſe violence qui ravit les cieux.

Chacun ſait que Numa défendit toute ſorte d'Images dans les Temples des Romains, & ſa Loi fut religieuſement obſervée aſſez long-tems: mais il falut revenir à la nature, qui ſe paſſe avec trop de peine de la repréſentation des objets, lors que les objets lui manquent; & les Livres de ce Légiſlateur ayant été trouvés par hazard dans ſon ſépulchre, on jugea plus-à-propos de les brûler, que de retourner à la ſechereſſe de ces premieres inſtitutions. Les Peres n'ont rien attaqué ſi vivement chez les Payens, que les figures & les images: c'étoient des *Dieux de bois & de pierre*; c'étoient des *Divinités peintes, vains effets de la fantaiſie, travail impie de la main des hommes.* Il eſt vrai qu'à peine le Paganiſme fut-il aboli, & la Religion Chrétienne établie, qu'on rappel-

la

la l'uſage des repréſentations tant condamnées, & un grand Concile tenu peu de tems après, en ordonna même la vénération (1).

J'avouë que le Vieux Teſtament ne permettoit pas de rien former à la reſſemblance de Dieu. Ce Dieu s'étoit peint lui-même dans le grand Ouvrage de l'Univers. Les cieux, le ſoleil, les étoiles, les élemens, étoient les images de ſon immenſité & de ſa puiſſance; l'ordre merveilleux de la nature nous exprimoit ſa ſageſſe, nôtre raiſon, qui veut tout connoître, trouvoit chez elle quelque idée de cette intelligence infinie; & voila tout ce qui pouvoit être figuré d'un DIEU, qui ne ſe découvroit aux hommes que par ſes œuvres. Il n'en eſt pas ainſi dans la Nouvelle Alliance. Depuis qu'un Dieu s'eſt fait Homme pour nôtre Salut, nous pouvons bien nous en former des Images, qui nous excitent à la reconnoiſſance de ſa bonté & de ſon amour. Et en effet, ſi on a condamné, comme *Hérétiques*, ceux qui nioient ſon Humanité, n'eſt-ce pas une abſurdité étrange de nous traiter d'*I-*

(1) Le ſecond Concile de Nicée, tenu l'an 787. par les intrigues de l'Impératrice Irene.

dolatres, pour aimer à la voir repréſentée? On nous ordonne de ſonger toûjours à ſa paſſion, de méditer toûjours ſur ſes tourmens; & on nous fait un crime d'avoir des Figures, qui en entretiennent le ſouvenir: on veut que l'image de ſa mort ſoit toûjours préſente à nôtre eſprit, & on ne veut pas que nous en ayons aucune devant les yeux.

Vôtre averſion pour les Ornemens de nos Prêtres, & pour ceux de nos Egliſes, n'eſt pas mieux fondée. Ne ſavez-vous pas, Monſieur, que Dieu prît le ſoin d'ordonner lui-même juſqu'à la frange des habits du grand Pontife? Nos habits pontificaux n'approchent point de ceux du grand Sacrificateur: & vous ne pardonneriez guere à nos Evêques un *Pectoral* & de petites *Clochettes*, s'ils diſoient la Meſſe avec ces beaux ornemens. Pour la pompe de nos Egliſes, vous avez raiſon de la nommer vaine, ſi vous la comparez avec la magnificence ſolide du Temple de Salomon, où l'or & l'argent auroient pû ſervir de pierre à la ſtructure de ce bâtiment ſi ſomptueux. Vôtre auſtérité n'eſt pas moins farouche à retrancher nos Muſiques, qu'à condamner nos Images. Vous

devriez vous ſouvenir que David n'a rien tant recommandé aux Iſraëlites, que de chanter les louanges du Seigneur avec toutes ſortes d'Inſtrumens. La Muſique des Egliſes éleve l'ame, purifie l'eſprit, touche le cœur, inſpire & augmente la dévotion.

Lors qu'il s'agit d'un Myſtére, ou d'un Miracle, vous ne connoiſſez que les ſens & la raiſon: dans les choſes naturelles, qui conduiſent à la Piété, les ſens & la raiſon ſont vos ennemis: là vous donnez tout à la nature, ici à la grace: là on ne vous allegue rien de ſurnaturel, que vous ne traitiez de ridicule; ici on ne vous dit rien d'humain, que vous ne trouviez profane & impie.

Les contrarietés, Monſieur, n'ont duré que trop long-tems. Convenez avec nous des uſages légitimement établis; & nous crierons avec vous contre des abus, qui s'introduiſent; contre un ſale interêt, des gains ſordides; contre des piéges tendus à la foibleſſe des femmes, & à la ſimplicité des hommes ſuperſtitieux & crédules. Que ceux à qui on reproche la corruption, travaillent à ſe donner de la pureté: que ceux qui ont la vanité de ſe croire

croire purs, s'accommodent à de petites alterations inſenſibles, où tombe la condition humaine par néceſſité. Qu'ici un Catholique ne ſoit pas exterminé comme *Idolatre*; que là un Proteſtant ne ſoit pas brûlé comme *Hérétique*. Il n'y a rien de plus juſte que d'adorer ce qu'on croit un Dieu; il n'y a rien de moins criminel que de n'adorer pas ce qu'on croit ſimplement un SIGNE; & je ne ſai comment cette diverſité de créance a pû cauſer des ſupplices ſi barbares, dans une Religion toute fondée ſur l'amour. Si ce ſont-là des effets de Zéle, qu'on m'apprenne quels peuvent être ceux de la Fureur?

Une partie des Peres s'eſt attachée au ſens literal de ces paroles, CECI EST MON CORPS: l'autre les a priſes au ſens figuré, dans un pays où l'on parloit preſque toûjours par figure. La vérité de ce que je dis ſe prouve très-clairement par les livres de Monſieur Arnauld, & de Monſieur Claude, où quand Monſieur Arnauld allegue un paſſage de quelque Pere, tout l'eſprit & la dextérité de Monſieur Claude ſuffiſent à peine pour l'éluder; & lors que ce dernier en cite un autre avantageux à ſon opinion, toute la

force & la véhemence de Monſieur Arnauld ne renverſent point l'argument de Monſieur *Claude*. Cette difference de ſentimens dans les Peres eſt manifeſte. Il ne faut qu'avoir un peu de ſens pour le connoître, & un peu de ſincérité pour l'avouër. Cependant, Monſieur, cette difference ne rompoit point la Communion de l'Egliſe, & tous ces Peres alloient religieuſement enſemble recevoir les graces qui nous ſont promiſes en ce Sacrement.

Vous me direz, qu'il eſt difficile de convenir avec nous d'*un Corps ſans figure, & ſans extenſion*: mais eſt-il aiſé de s'accommoder avec vous de vôtre *Manducation ſpirituelle*; de cette *Foi qui mange réellement la ſubſtance de ce même Corps?* La difficulté eſt grande de tous côtés, & un miracle eſt auſſi néceſſaire à vôtre opinion qu'à la nôtre. Laiſſez-nous donc la créance d'un Myſtére inconcevable; & nous vous laiſſerons ce mêlange bizarre de Foi & de Raiſon, inexplicable pour vous, & incompréhenſible pour les autres. Que chacun demeure attaché à ſa Doctrine comme il lui plaira: mais accordons-nous dans l'uſage du Sacrement: les

les Peres en ont uſé autrefois ainſi, pourquoi ne ferons-nous pas aujourd'hui la même choſe?

L'article de l'*Adoration* n'y doit pas être un obſtacle; puis que la véritable *Adoration* eſt un acte intérieur, qui dépend de vous; & ſans la direction de vôtre eſprit, & le mouvement de vôtre cœur, vous avez beau vous mettre à genoux, vous n'adorez rien. Si être à genoux étoit adorer, les enfans ſeroient idolatres en Angleterre, pour aborder leurs *Parens* dans cette poſture humble & ſoûmiſe; & un amant qui ſe met aux pieds de ſa maîtreſſe feroit un acte d'Idolatrie; & les Eſpagnols, dont les révérences ſont des eſpeces de génuflexions, ſeroient pour le moins des profanes. C'eſt par un rafinement de vôtre principe, que les Quakers n'ôtent leur chapeau ni aux Princes, ni aux Magiſtrats, dans l'apréhenſion qu'ils ont de communiquer à la créature, la gloire qui n'eſt dûë qu'au Créateur. Choſe étrange! que vos Meſſieurs, qui font une guerre ouverte à la Superſtition, tombent eux-mêmes dans une conduite plus ſuperſtitieuſe, que celle qu'on impute aux Catholiques les moins inſtruits. En effet,

ne pas rendre le reſpect qu'on doit par un ſcrupule de religion mal fondé, eſt plus inexcuſable, que d'en rendre trop par un zéle mal entendu.

Si j'avois été en la place des Réformés, j'aurois reçû le Livre de Monſieur de Condom le plus favorablement du monde; & après avoir remercié ce Prélat de ſes ouvertures inſinuantes, je l'aurois ſupplié de me fournir une Catholicité purgée, & conforme à ſon EXPOSITION DE LA FOI CATHOLIQUE. Il ne l'auroit pas trouvée en Italie, en Eſpagne, ni en Portugal: mais il auroit pû vous la faire trouver en France, dégagée des ſuperſtitions de la multitude, & des inſpirations des étrangers; reglée avec autant de ſageſſe, que de piété par nos loix, & maintenuë avec fermeté par nos Parlemens. Alors ſi vous craignez la puiſſance du Pape, les libertés de l'Egliſe Gallicane vous en mettront à couvert; alors ſa Sainteté ne ſera ni infaillible, ni arbitre ſouveraine de vôtre Foi: là, elle ne diſpoſera ni des Etats des Princes, ni du Royaume des Cieux à ſa volonté: là, devenus aſſez Romains pour révérer avec une ſoûmiſſion légitime ſon caractére & ſa

ſa dignité, il vous ſuffira d'être François pour n'avoir pas à craindre ſa juriſdiction.

Que ſi l'amour de la Séparation vous poſſede encore, & que vous ne puiſſiez vous détacher en rien de l'habitude de vos ſentimens, ne vous plaignez pas de ce qu'on vous ôte, comme d'une injuſtice; remerciez de ce qu'on vous laiſſe, comme d'une grace. Le chagrin, les murmures, les oppoſitions, ſont capables d'avancer la ruïne de vôtre Parti: une conduite plus reſpectueuſe, des interêts plus diſcretement ménagés que violemment ſoûtenus, pourroient arrêter le deſſein de vôtre perte, s'il étoit formé. Les Controverſes ne font qu'aigrir les eſprits: en l'état que ſont les choſes, vous avez beſoin de bons directeurs, plus que de bons écrivains, pour vous conſerver. Vos Peres ont mis tous leurs talens en uſage, pour ſe faire accorder des Privileges; vôtre habileté doit être employée pour empêcher qu'on ne vous les ôte. L'audace, la vigueur, la fermeté, ont ſû faire les premiers Proteſtans: le zéle, la fidélité, la ſoûmiſſion vous maintiendront; & on ſouffrira comme obéïſſans, ceux qu'on détruiroit comme rebelles. Enfin, Monſieur, ſi

vous avez une Religion douce & paiſible, dans laquelle vous ne cherchiez que vôtre ſalut, il faut croire qu'on ne troublera point des exercices modeſtes & pieux: mais ſi jalouſe & querelleuſe elle attaque celle de l'Etat; ſi elle reprend, cenſure, & condamne les choſes les plus innocentes, je ne vous répons pas d'une longue indulgence, pour l'indiſcretion d'une étrangere, injuſte, & fâcheuſe en ſes corrections.

Une des premieres ſageſſes, & des plus commandées, c'eſt de reſpecter en tout pays la Religion du Prince. Condamner la créance du Souverain, c'eſt condamner le Souverain en même tems. Un Catholique Anglois, qui dans ſes diſcours, ou dans ſes écrits donne le nom d'HERESIE à la Religion Anglicane, traite le Roi d'Angleterre d'HERETIQUE, & lui fait une inſulte dans ſes propres Etats. Un Huguenot en France, qui traite la Religion Catholique d'IDOLATRIE, accuſe le Roi par une conſéquence néceſſaire d'être IDOLATRE: ce que les Empereurs Payens même n'ont pû ſouffrir. Je ne trouve rien de plus injuſte, que de perſécuter un homme pour ſa créance; mais je ne vois rien de plus fou, que de s'attirer la Perſécution.

Voulez-vous me croire, Monſieur, jouïſſez paiſiblement de l'exercice qu'on vous permet, tel qu'il puiſſe être, & ſoyez perſuadé que les Princes ont autant de droit ſur l'extérieur de la Religion, qu'en ont les Sujets ſur le fond ſecret de leur Conſcience.

Si vous entrez bien dans la conſideration de cette vérité, un Temple abattu en Languedoc ne vous ſera pas une injure; Charenton conſervé ſera un bien-fait. La fureur des opinions & l'opiniâtreté des partis, ne ſont pas pour un homme ſage comme vous, vôtre honneur & vôtre zéle ſont à couvert de tout reproche, par ce que vous avez déja ſouffert; & vous ne ſauriez mieux faire, que d'aller fixer à Paris une Religion errante & vagabonde, que vous avez traînée de pays en pays aſſez long-tems. Je vous exhorterois vainement à y renoncer, dans la diſpoſition où vous êtes: un ſentiment comme naturel, qui ſe forme des premieres impreſſions; l'attachement qu'on ſe fait par les anciennes habitudes; la peine qu'on a de quitter une créance,

dans laquelle on eſt nourri, pour en prendre une autre où l'on a vêcu toûjours oppoſé; une délicateſſe de ſcrupule; une fauſſe opinion de conſtance, ſont des liens que vous romprez difficilement: mais laiſſez à vos Enfans la liberté de choiſir, que vos vieux engagemens ne vous laiſſent pas. Vous vous plaignez de l'Arrêt qui les oblige de faire choix d'une Religion à ſept ans, & c'eſt la plus grande faveur qu'on leur pouvoit faire. Par-là on leur rend la Patrie, que vous leur aviez ôtée; on les remet dans le ſein de la République, d'où vous les aviez tirés; on les fait rentrer dans le droit des honneurs & des dignités, dont vous les aviez exclus. Ne leur enviez point, Monſieur, des avantages, que vous avez négligés; & gardant pour vous vos opinions & vos malheurs, remettez le ſoin de leur Religion & de leur fortune à la Providence.

Où eſt le Pere qui n'inſpire le zéle de ſon parti, autant que celui de ſa Religion, à ſes enfans? Et que ſait-on ce qui arrivera de ce zéle, s'il s'en formera de la fureur, ou de la piété, s'il produira des crimes, ou des vertus? Dans cette

cette incertitude, Monſieur, remettez tout à la diſpoſition d'une loi, qui n'a pour but que le bien public, & l'interêt particulier de vos familles. En effet, ne vaut-il pas mieux recevoir la Religion des loix de ſon pays, que de la liberté de ſa fantaiſie, ou de l'animoſité des factions où l'on ſe trouve; que de faire le premier point de ſa Foi de la haine des Papistes, comme injuſtement vous nous appellez? Soyez ſage, ſoyez prudent, quand les emportés devroient vous appeller tiéde; il vous convient d'achever en paix les jours qui vous reſtent. Dieu vous tiendra compte de vôtre repos; car il ſe plaît à la ſageſſe qu'il a inſpirée, & ne peut ſouffrir le zéle indiſcret, qui cauſe ou attire le trouble imprudemment.

EPI-

EPITRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN,

Sur la Baſſete.

QU'eſt devenu le tems heureux
Où la raiſon d'accord avec vos plus doux vœux,
Où les diſcours ſenſés de la Philoſophie
Partageoient les plaiſirs de vôtre belle vie!
Les plus ſages vous admiroient,
Les cœurs les plus durs ſoûpiroient;
Et vous, qui connoiſſiez les reſſorts de vôtre ame
Rendiez graces aux Dieux de n'avoir rien de femme
Non, vous n'en aviez rien; vos charmes n'étoient
pas
Sujets aux changemens des fragiles appas:
De ce fond de beauté, ſans fard, & ſans molleſſe
Le Ciel avoit voulu former une Déeſſe.
Vous n'aviez point de viſions,
Point de fauſſes impreſſions;

Et la vanité rebutée
Alloit chercher ailleurs qui pût être flatée.
Vous jouïſſiez en liberté
D'une heureuſe tranquillité:
Enfin on vous trouvoit & trop ſage & trop belle
Pour avoir rien d'une mortelle.
Cependant regardons la fin
De cette vertu ſi complete;
Hortence jouë à la Baſſete
Auſſi long-tems que veut Morin.
Que le ſoleil vienne éclairer le monde
Il vous voit la carte à la main;
Que laſſé de ſon cours il repoſe ſous l'onde,
Vous veillez juſqu'au lendemain.
Plus d'Opera, plus de Muſique,
De Morale, de Politique.
Chop (1), animal traître & malin,
Des Savans tient l'ame inquiete,
Et fait faire auſſi-tôt retraite
Au grand & docte Van Beuning.
Voſſius apportoit un Traité de la Chine,
Où cette Nation paroît plus que divine;
Et vous auriez vû Rome en ſes derniers écrits
Quarante fois au moins plus grande que Paris (2).
Juſtel, plein des leçons de la rare CRITIQUE
Qui du VIEUX TESTAMENT tout le fonds
nous explique,
Etoit

(1) Dogue de Madame Mazarin.
(2) Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1682.

Etoit venu chercher au bruit de vôtre nom ;
Comment ſans crainte & ſans dommage
On feroit imprimer quelque nouvel Ouvrage
Du trop ſavant Pere Simon (1).
Leti, de Sixte-Quint vous préſentoit l'HISTOIRE (2),
Tout prêt à travailler pour vôtre propre gloire,
Et vous pouviez tirer de ſon talent ſi beau
Un caractére tout nouveau.
Que ſert à ces Meſſieurs leur illuſtre Science?
A peine leur fait-on la ſimple révérence;
Et les pauvres Savans interdits & confus,
Regardent Mazarin qui ne les connoît plus.
Tout ſe change ici bas, à la fin tout ſe paſſe;
Les Livres de Baſſete ont des autres la place:
Plutarque eſt ſuſpendu, Don Quichotte interdit;
Montagne auprès de vous a perdu ſon crédit;
Racine vous déplaît, Patru vous importune;
Et le bon La Fontaine a la même fortune.
Qu'eſt devenu ce tems heureux
Où la raiſon d'accord avec vos plus doux vœux;
Où les diſcours ſenſés de la Philoſophie
Partageoient les plaiſirs de vôtre belle vie!
Vous n'avez écouté ſix ans que la Raiſon;
La Fantaiſie eſclave étoit comme en priſon,

In-

(1), (2). Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1682.)

(3) La

Indocile, à regret elle portoit ſa chaîne,
Souffroit impatiente un ordre qui la gêne,
Haïſſoit du repos le ſolide interêt,
Et vouloit établir le caprice qui plaît:
Trop libre, & maintenant à la Baſſete unie,
Elle uſurpe le droit qu'avoit ſon ennemie,
Et la pauvre Raiſon dans la captivité
De ce régne nouveau ſouffre la dureté.
Vos ſens plus déſolés en ce triſte eſclavage
Se plaignent avec elle, & ſouffrent davantage;
On ôte au cœur tous ſes tendres ſoûpirs,
En lui donnant comme une autre nature;
On fait le gain l'objet de ſes deſirs,
Et la perte eſt ſa peine la plus dure.
La bouche qui formoit la plainte des amans;
Ne ſert plus qu'à fournir aux Joüeurs des ſermens;
Le goût eſt négligé: de Baſſete paſſée
Le diſcours ennuyeux a l'oreille laſſée,
Tandis que le bon-ſens ou timide ou diſcret;
De tout ce qu'il entend ne juge qu'en ſecret.
Dans l'étroite union de ce commun martyre,
Quand la raiſon gémit, la volupté ſoûpire;
Déplorant à l'envi la perte d'une COUR (3),
Où cent & cent douceurs ſe goûtoient chaque jour,
Sans qu'on y vit jamais vôtre ame poſſedée
Ni d'un faux ſentiment, ni d'une vaine idée.

Nous

(3) La Maiſon de Madame Mazarin, que ſes amis nommoient leur COUR.

Nous allions, il eſt vrai, ſur de tranquilles eaux,
Chercher les Raretés qu'apportoient les Vaiſſeaux (1);
Mais vous n'expoſiez point à la fureur de l'onde
Cette tête adorable, & chere à tout le monde.
Aujourd'hui vous bravez les plus fiers matelots,
Et ne craignez rien tant que le calme des flots.
Il faut des tems fâcheux, il faut un grand orage;
Vous haïriez la Mer ſans péril de naufrage;
Et l'on vous entendroit gémir
Si vous pouviez à l'aiſe & manger & dormir.
Vôtre ancien repos, vôtre délicateſſe
Auroit bien mieux ſervi nôtre juſte tendreſſe;
La nonchalante oiſiveté
De crainte & de ſouci nous auroit exemté:
Au lieu que des dangers les funeſtes images
Ont marqué leur effet ſur nos pâles viſages;
Que de vôtre Grenier même les folles peurs
Ont été de vrais maux à nos ſenſibles cœurs!
Paſſons à la Retraite.
Madame eſt de retour,
Et dès le même jour
On jouë a la Baſſete.
D'abord le Jeu commence avec tranquilité;
Mais ſix Tailles après chacun eſt démonté;

Et

(1) Madame Mazarin aimoit à aller juſqu'à l'embouchûre de la Tamiſe, pour voir les Vaiſſeaux qui revenoient des Indes, & y acheter des Curioſités.

(2) Ma-

Et chez les moins émûs on voit bien-tôt détruite
Cette baſſe Raiſon qu'on appelle *Conduite*:
Par degrés toutefois on diſcerne aiſément
Le different état du bel emportement.
En charmes ſeulement vous êtes ſans ſeconde;
Car vôtre chere Amie (2), en Marques ſi feconde,
Fait des Paix & des doubles Paix,
Plus que vous n'en ferez jamais.
Vous pourriez égaler la vigueur qui l'anime
A dire toûjours Paroli;
Mais ne diſputez rien à l'ardeur magnanime
Qui du Sept-&-le-va pouſſe le coup hardi:
Une ardeur ſi noble & ſi belle
N'appartient qu'à Mademoiſelle.
Parlons ſans raillerie; un peu de gravité:
Avez-vous réſolu de perdre la ſanté?
Vos yeux, dont les mortelles armes
Coûtoient aux nôtres tant de larmes;
Eux, qui mettoient tout ſous vos lois,
S'uſent aujourd'hui ſur un Trois;
Et vôtre ame attentive à la carte qui paſſe
Tremble ſecretement du péril de la Face.
Beaux yeux, quel eſt vôtre deſtin!
Périrez-vous, beaux yeux, à regarder Morin?
Cieux, daignez rétablir les ſéances de l'Hombre!
Envoyez la Baſſete en ce royaume ſombre,

Qu'on

(2) Mademoiſelle de Beverweert.

Qu'on nomme les Enfers:
C'eſt un nouveau tourment, c'eſt un nouveau ſupplice,
Pour punir des Démons l'infidéle malice,
Pire que leurs feux & leurs fers.
On verroit s'aſſembler les Ombres criminelles
Autour d'un vieux Démon qui tailleroit pour elles
Dans un noir & commun chagrin;
La flâme d'un bûcher ſerviroit de lumiere,
Et ces infortunés fermeroient la paupiere
Auſſi peu que Morin.
Et vous Dames & Demoiſelles,
Que l'amour trouve ſi rebelles,
Depuis la nouvelle fureur;
Pouvez-vous écouter la voix triſte, dolente,
Du malheureux qui ſe lamente,
D'être chaſſé de vôtre cœur?
Si c'étoit pour être plus ſages
Que vous lui fiſſiez ces outrages;
Si c'étoit par dévotion,
Grands interêts, ambition,

Vé-

(1) Arria, Femme de Petus Cecinna voyant ſon Mari condamné à la mort, pour avoir eu part à une Conſpiration contre l'Empereur Claude, prit un poignard, ſe l'enfonça dans le ſein, & le préſentant enſuite à Petus, lui dit que ce n'étoit pas le coup qu'elle venoit de ſe donner qui lui cauſoit de la douleur, mais celui qu'il alloit ſe donner lui-même.

(2) L'Ambaſſadeur du Roi de Maroc, qui étoit alors en Angleterre, & qui s'y fit beaucoup eſtimer par ſa politeſſe, par ſon eſprit, & par ſon adreſſe à manier un

Che-

Véritable deſir de gloire,
Deſſein de vivre dans l'Hiſtoire
Comme la Femme de Petus (1),
Y vit encor par ſes vertus;
„ Amour, dirois-je, il faut ſe taire;
„ Cedez au plus haut caractére:
„ Sentimens délicats & doux,
„ Molle paſſion taiſez-vous:
Mais qu'une petite Baſſete
Triomphe ici de ſa défaite,
Et le tienne en un rang ſi bas,
Amour ne le ſouffrira pas.
Vous me quittez, dit-il, *folles, & je vous quite,*
Je pars avec Maroc (2) *pour chercher ce mérite,*
Qui ſignala jadis le peuple Grenadin;
Je vais chercher les feux dont une ame ſoûpire,
Je vais trouver les cœurs dignes de mon empire;
Et laiſſe pour jamais les vôtres à Morin.

LET-

Cheval. Quelque temps auparavant, le Roi de Maroc avoit obligé l'Envoye d'Angleterre de paroitre nuds pieds à l'Audience qu'il lui donna: Charles II. reſolut d'en uſer de même à l'égard de cet Ambaſſadeur, & de s'en divertir. Il choiſit un jour qu'il faiſoit exceſſivement froid, (le 21. de Janvier 1682), & le reçut dans une Sale pavée de Marbre, où ſon Excellence fort mal à ſon aiſe, ſe tenoit tantôt ſur un pied, tantôt ſur l'autre, &c. Mr. de St. Olon dans ſon ETAT PRESENT DE L'EMPIRE DE MAROC, l'appelle *l'Alcayde Mehemeth Adou ben Atar*, & dit qu'il étoit alors (1693) favori & premier Miniſtre du Roi de Maroc.

LETTRE A LA MEME.

J'Ai toûjours eu ſur la conſcience d'avoir ſoupçonné que vos yeux pouvoient s'uſer à la Baſſete.

Vos yeux, dont les mortelles armes
Coûtoient aux nôtres tant de larmes,
Eux, qui mettoient tout ſous vos loix
S'uſent aujourd'hui ſur un Trois;
Et vôtre ame attentive à la carte qui paſſe,
Tremble ſecretement du péril de la Face.
Beaux yeux, quel eſt vôtre deſtin!
Périrez-vous, beaux yeux, à regarder Morin?

C'eſt une Queſtion injurieuſe qui m'a laiſſé un ſi grand ſcrupule, que pour me mettre l'eſprit en repos j'ai été obligé d'ajoûter quelques vers, qui montrent que vôtre beauté eſt incapable de recevoir aucune altération.

Beaux

(1) Henri O Brian, Comte de Thomond en Irlande, grand Parieur aux Combats des Coqs.

(2) Ex

Beaux yeux, quel eſt vôtre deſtin!
Périrez-vous, beaux yeux, à regarder Morin?
Non: d'un charme éternel le fonds inépuiſable
Vous rend malgré Morin chaque jour plus aimable;
Sa Baſſete a détruit, bien, repos, liberté;
Tout cede à ſon deſordre hormis vôtre beauté;
Tout ſe déregle en vous, tout ſe confond par elle;
Mais le déreglement vous rend encor plus belle:
Et lors que vous paſſez une nuit ſans ſommeil,
Plus brillante au matin que l'éclat du ſoleil,
Vous nous laiſſez douter ſi ſa chaleur féconde
Vaut le feu de vos yeux pour animer le monde.

N'appréhendez pas, Madame, de perdre vos charmes à Newmarket: montez à cheval dès cinq heures du matin; galopez dans la foule à toutes les Courſes qui ſe feront; enrouëz-vous à crier plus haut que Mylord Thomond (1) aux Combats des Coqs; uſez vos poûmons à pouſſer des DONE (2) à droit & à gauche; entendez tous les ſoirs ou la Comédie de HENRI VIII (3), ou celle de la Reine ELI-

(2) Expreſſion Angloiſe, qui en matiere de pari répond à nôtre VA.

(3) Compoſée par le fameux Shakeſpear, mort en 1616.

ELIZABETH (1); crevez-vous d'Huîtres à ſouper, & paſſez les nuits entieres ſans dormir; vôtre beauté qui eſt échapée à la baſſete de Monſieur Morin, le ſauvera bien des fatigues de Newmarket.

Venons au grand Morin: parler de vos appas,
Eſt un diſcours perdu, vous ne l'écoutez pas.
A vôtre jeu fatal l'ame la plus ſincere,
De tromper le tailleur fait ſa premiere affaire;
Et le noble tailleur autant & plus loyal,
Sur l'argent du Metteur fait un deſſein égal:
Il s'applique, il s'attache à ce doux exercice,
De voler ſon voiſin ſans craindre la juſtice,
Laiſſant d'un vieil honneur la ſcrupuleuſe loi,
Et le groſſier abus de toute bonne-foi:
Il établit ſes droits dans la ſeule induſtrie,
Et l'adreſſe des mains eſt ſa vertu cherie.
Tel eſt le vrai banquier: pour les nouveaux tail-
leurs,
Ils quitteront bien-tôt ou banque ou bonnes mœurs.
Otez au grand Morin ſon ſubtil avantage,
La Baſſete pour lui ſera pis que la rage;

Quoi

(1) Compoſée par Thomas Heywood, qui fleuriſſoit ſous les Regnes d'Eliſabeth & de Jaques I. Toutes les Pieces de Theatre de ces tems-là ſont extrémement longues, & fort ennuyeuſes.

(2) Morin ſe croyoit ſouvent malade; & il n'étoit pas poſſible que les veilles n'épuiſaſſent un corps auſſi fleuri que le ſien.

(3) Mo

Quoi qu'on oſe lui dire il doit tout endurer,
Et chacun s'autoriſe à le deſeſperer.
Que ſa langueur augmente avecque ſa jauniſſe (2),
Il faut malgré ſon mal qu'il faſſe ſon office.

MORIN.

Madame, ze (3) me meurs.

MADAME MAZARIN.

Vous taillerez, Morin,
Expirer en taillant eſt une belle fin:
Pour derniere oraiſon lors que vous rendrez l'ame,
Vous pourrez reclamer le Valet ou la Dame.
Quelle plus digne mort que d'être enſeveli,
Après avoir gagné quelque gros Paroli!
C'eſt par de ſi beaux coups qu'une célébre hiſtoire,
Aux Banques à venir portera vôtre gloire.
Mais c'eſt trop diſcourir, la bourſe, Pelletier,
Et vous, Maître Morin, faites vôtre métier.

MORIN.

Un moment de repos, Madame la Duſſeſſe,
Sacun vous le dira; Madame la Comteſſe,
Et Monſieur de Verneuil & Monſieur de Bezon;
Parbleu l'on m'auroit crû l'enfant de la maiſon (4).

C'é-

(3) Morin graſſeyoit beaucoup, & ſe donnoit de grands airs ridicules.

(4) Morin étoit de Beziers, & il avoit quelquefois joué avec Monſieur le Duc de Verneuil, & avec Monſieur de Bezons. Le premier étoit Gouverneur de Languedoc, & l'autre en étoit Intendant.

C'étoit assûrément toute une autre maniere,
Un petit compliment en forme de priere,
Monsieur, *Monsieur Morin*, *dinez avecque nous*;
Ou bien quelque autre sose & d'honnête & de doux:
Ici z'entens gronder toûzours quelque tempête;
Il faudra qu'à la fin ze lui casse la tête:
Si ze me porte mal, *vous taillerez*, *Morin*;
Expirer en taillant est une belle fin.
Ah! ce n'est pas ainsi que le Banquier se traite,
Lors que l'on veut sez soi tenir une Bassete.

Madame Mazarin.

Monsieur, *Monsieur Morin*, *l'enfant de la maison*
De *Monsieur de Verneuil*, de *Monsieur de Bezon*;
Sans *petit compliment en forme de priere*,
Je vous dirai tout net d'une franche maniere;
Il faut tailler, Morin, & tailler promptement,
Ou sortir aussi tôt de mon appartement.

Il taille, eût-il la mort peinte sur le visage:
Mais d'une main fidéle il ne perd pas l'usage;
Et son œuil attentif par un soin diligent
Aide la Provençale (1) à s'attirer l'argent.

Laiſ-

(1) Maniere de mêler les Cartes à la Bassete, venuë de Provence.

(2) Morin étoit venu de France fort endetté, & dès qu'on savoit qu'il avoit gagné au Jeu, on lui envoyoit ses Billets pour les aquitter.

(3) Morin perdoit quelquefois de si grosses sommes, qu'il n'oioit paroître que dans les Lieux Privilegiés.

(4) Quand

Laissez, ô grand Morin, parler toute la terre;
Que chacun par dépit vous déclare la guerre;
Que certains enchanteurs irrités contre vous,
Fassent passer la mer à tous vos billets-doux;
(Billets, que la noirceur d'une magie étrange,
A transformés à Londre en des Billets de change (2);
Ne vous allarmez point, un plus grand enchanteur
S'est déclaré déja pour vôtre protecteur:
De Merlin & Morin le secret parentage
Vous donnera sur eux un entier avantage;
C'est par lui qu'à Saint James vous taillez hardiment;
C'est par lui qu'à White-hal vous dormez sûrement (3);
Par lui de Newmarket les routes détournées
Dans l'ombre de la nuit vous seront enseignées;
Et de son char volant les magiques ressorts
Transporteront Morin & Morice à Windsors (4):
Du geant Malambrun l'ordinaire monture,
Chevillard n'eut jamais une si douce allûre;
Et l'on ne vit jamais ce renommé coursier
Porter si digne maître, & si rare écuyer.
Loin felons, malandrins, sorciers, races damnées;
Sur le bon Don Quichotte autrefois déchaînées;

Loin;

(4) Quand la Cour étoit à Newmarket, & que Morin vouloit y aller, il falloit souvent ce voyage la nuit de peur de ses Créanciers, & prenoit avec lui un Valet de Chambre de Madame Mazarin, nommé Morice, qui étoit un Bouffon assez plaisant.

Loin, maudits enchanteurs, reſtes de la Voiſin (1),
Députés de ſatan pour tourmenter Morin,
Sortez d'ici, méchans, abandonnez une Iſle
Où tant de gens de bien ont cherché leur azile;
Vos pieges decevans ſont ici ſuperflus,
Fourbes, retirez-vous, & ne revenez plus.
Mais plûtôt, cher Morin, forcez cette Canaille
D'adorer dans vos mains les vertus de la Taille;
Produiſez devant eux un miracle nouveau,
Plus fort que leur magie, & plus grand & plus beau.
Découvrez à leurs yeux les monceaux de Guinées,
Des Banques par vos loix ſagement gouvernées:
Un Valet bien ſoûmis à l'ordre de vos doigts,
Qui pour vous obéïr perdra les quatre fois;
Ce fidéle Valet aquittera les dettes
Qui viennent de Paris ou qu'à Londres vous faites.
Une Dame attachée à tous vos interêts,
Fera pour vous autant qu'auront fait les Valets;
Elle ſaura fournir à la magnificence
Que vous nous faites voir tous les jours de naiſſance;
Elle vous fournira frange, point de Paris,
Boucles de diamans & boutons de rubis;
Elle vous fournira des repas pour les Dames
Qui ſavent contenter vos amoureuſes flames;
Nymphes, dont le mérite & le charme divin
Vous ont fait oublier feu Madame Morin.

Quatre

(1) La Voiſin fut brûlée à Paris pour Sortilege.

Quatre Rois aujourd'hui devenus tributaires
Font leur ſoin principal d'avancer vos affaires;
Travaillent à l'envi d'un zéle aſſez égal,
A qui remplira mieux vôtre Tréſor Royal:
Enfin dans vôtre Etat tout ce qui fait figure;
Ou ce qui n'en fait point, eſt vôtre créature;
Et par cette raiſon Madame Mazarin,
Vous nomme & nommera toûjours LE GRAND MORIN.

Après m'être élevé au genre ſublime pour donner des louanges aux vertus de mon Héros, vous trouverez bon, Madame, que je deſcende à la naïveté du ſtile ordinaire, pour vous rendre compte de la Volatille de vôtre Maiſon.

Le *Pretty* (1) ne ſe porte pas mal: mais comme c'eſt un oiſeau fort bien né, & qui vient aſſûrément de bon lieu, il ſe plaint modeſtement d'être abandonné à une ſervante, au ſortir des mains délicates de Mademoiſelle Silveſtre. Ce n'eſt pourtant pas là ſon plus grand chagrin; il ne voit plus Madame; il ne peut plus voler après elle, ou la ſuivre à la trace ſur ſes petits pieds; voila ſa douleur. On n'ou-

(1) Perroquet de Madame Mazarin, *Pretty* en Anglois, veut dire, *Joli*.

n'oublie rien pour le conſoler, on lui donne du thé tous les matins; mais ce n'eſt pas ſur vôtre lit: il a réglément ſon bœuf à dîner: mais ce n'eſt pas ſur vôtre table: rien ne peut conſoler ſon affliction, que l'eſperance de vôtre retour.

Ma premiere viſite ſe fait au *Pretty*; la ſeconde aux Poules, qui ſont bien les plus honnêtes poules que j'aye vûës de ma vie. Elles préferent un vieux Coq tout couvert de playes, un vieux Soldat eſtropié, qui pourroit demander place aux invalides de Newmarket; elles le préferent à un jeune Galant, qui a la plus belle crete & la plus belle queue du monde. Il faut que je me ſatisfaſſe de ma condition, telle qu'elle eſt, mais ſi j'avois à choiſir, j'aimerois mieux être vieux Coq parmi ces vertueuſes Poules, que vieil Homme parmi les Dames. Cette conſideration me fait viſiter vos Poules deux fois le jour; & là par une fauſſe idée je m'applique en quelque façon la nature & le bonheur de vôtre Coq. Il marche avec une gravité extraordinaire, glorieux du reſpect qu'on lui rend, & fort content de lui-même. Nous n'avons point de terme en nôtre langue, qui puiſſe bien exprimer cette

cette ſatisfaction grave & compoſée qui ſe répand ſur tout l'extérieur: l'Ufano des Eſpagnols y ſeroit tout-à-fait propre; mais je ne ſai ſi Monſieur *Pouſſy* (1) permettroit qu'on s'en ſervît pour d'autre que pour lui.

Si vous me donnez quelque commiſſion ajoûtée à celle que j'ai reçûë pour avoir ſoin de la Volatille, il n'y a perſonne au monde qui s'en aquitte ſi ponctuellement que moi. Ma Guenon devient plus maigre que je ne voudrois, & ſans l'attachement que j'ai auprès d'elle, elle ſeroit morte il y a long-tems.

PENSEES, SENTIMENS, MAXIMES.

Sur la Santé.

I.

SI vous avez quelque ſoin de la délicateſſe de vôtre goût, & de l'interêt de vôtre Santé, vous ne mangerez que des

(1) Le Chat de Madame Mazarin.

Viandes naturelles ſans mêlange aucun, mais exquiſes par leur bonté propre, & par la curioſité de vôtre choix.

II.

Que tous les Potages gommés, Précis, Ragoûts, Hors-d'œuvres, & généralement toutes Compoſitions de Cuiſine, ſoient bannies de vôtre table, pour éviter des maladies qu'on ignoroit autrefois dans la ſimplicité des repas.

III.

La diverſité des Vins peut être agréable quelquefois; jamais utile: ſoyez temperant & délicat; bûvez peu de vin, mais excellent, & le plus long-tems du même qu'il ſera poſſible.

IV.

Les Vins de Champagne ſont les meilleurs: ne pouſſez pas trop loin ceux d'Ay; ne commencez pas trop tôt ceux de Rheims. Le froid conſerve les eſprits des Vins de Riviere; les chaleurs emportent le goût de terroir des Vins de Montagne.

V.

Vous ne ſauriez avoir trop d'attention pour le Regime; trop de précaution contre les Remedes. Le Regime entretient la ſanté & les plaiſirs: les Remedes ſont des maux préſens, dans une vûë aſſez incertaine du bien à venir.

VI.

Les Plaiſirs & le Regime doivent avoir une eſpéce de concert, & une proportion aſſez juſte. Les Plaiſirs déreglés mettent la nature en deſordre, une exactitude ſeche & triſte ternit les eſprits, & inſenſiblement les éteint.

Sur l'Amour.

VII.

Ayons autant d'amour qu'il en faut pour nous animer; pas aſſez pour troubler nôtre repos. Le Cœur nous a été donné pour aimer, ce qui eſt un mouvement agréable; non pas pour ſouffrir, ce qui eſt un ſentiment douloureux.

VIII.

C'eſt aller contre l'intention de la nature, que de faire nôtre tourment d'une choſe dont elle a voulu faire nôtre plaiſir.

IX.

Les Voluptueuſes ſentent moins leur cœur que leurs appetits : les Précieuſes pour conſerver la pureté de ce cœur, aiment leurs Amans tendrement ſans jouïſſance, & jouïſſent de leurs Maris ſolidement avec averſion.

Sur la Dévotion.

X.

Les Dames Galantes qui ſe donnent à Dieu, lui donnent ordinairement une ame inutile qui cherche de l'occupation ; & leur Dévotion ſe peut nommer une Paſſion nouvelle, où un cœur tendre qui croit être repentant, ne fait que changer d'objet à ſon amour.

XI.

Quand nous entrons dans la Dévotion, il nous eſt plus aiſé d'aimer Dieu que de le bien ſervir. La raiſon en eſt, que nous conſervons un cœur accoûtumé à l'amour ; & une ame qui avoit beaucoup d'habitude avec les vices. Le cœur ne trouve rien de nouveau dans ſes mouvemens : il y a beaucoup de nouveauté, pour une ame déreglée, dans les ſentimens

mens de la vertu ; ainſi quelque changement qu'il paroiſſe, on eſt toûjours le même qu'on a été. On aime comme on aimoit : on eſt injuſte, glorieux, vindicatif, & intereſſé, comme on l'étoit auparavant.

XII.

La vraye Dévotion eſt raiſonnable & bienfaiſante : plus elle nous attache à Dieu, plus elle nous porte à bien vivre avec les Hommes.

XIII.

La Vie des Religieux eſt la même pour la régle ; mais inégale par l'inégalité de l'aſſiete où ſe trouvent les eſprits.

XIV.

Le Doute a ſes heures dans le Couvent, la Perſuaſion les ſiennes, il y a des tems où l'on pleure les plaiſirs perdus, des tems où l'on pleure les pechés commis.

Sur la Mort.

XV.

La meilleure de toutes les raiſons pour ſe reſoudre à la Mort, c'eſt qu'on ne ſau-

roit l'éviter. La Philoſophie nous donne la force d'en diſſimuler le reſſentiment, & ne l'ôte pas: la Religion y apporte moins de confiance que de crainte.

XVI.

A juger ſainement des choſes, la Sageſſe conſiſte plus à nous faire vivre tranquillement, qu'à nous faire mourir avec conſtance.

XVII.

Les belles Morts fourniſſent de beaux diſcours aux vivans, & peu de conſolation à ceux qui meurent:

Attendant la rigueur de ce commun deſtin,
Mortel, aime la vie, & n'en crain pas la fin.

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

Le premier Jour de l'An.

JE vous ſouhaite une heureuſe Année, quand je ne puis en avoir de bonnes, ni

en eſperer de longues. C'eſt une méchante condition, Madame, d'être mal ſatisfait du préſent, & d'avoir tout à craindre de l'avenir: mais je me conſole de ce malheur, par la penſée que j'ai de me voir bien-tôt en état de vous ſervir. Vous ſavez que vous n'avez point de ſerviteur ſi dévoué que moi en ce monde; mes vers vous apprendront que je ne ſerai pas moins attaché à vos interêts dans l'autre. Comptez donc ſur mon Ombre, comme ſur ma perſonne; & ſoyez aſſûrée d'une fidelité éternelle jointe à une égale diſcretion. Je ne viendrai point vous importuner au Jeu par ma préſence; je ne viendrai point vous effrayer par des apparitions, je ne vous troublerai point par des ſonges, & n'inquieterai en quelque maniere que ce puiſſe être, le peu d'heures que la Baſſete vous laiſſe pour le ſommeil.

Voila des effets de ma Diſcretion, apprenez ceux de mon Zele. Je vais declarer la guerre à Héléne & à Cléopatre pour l'amour de vous; je vai reduire des rebelles, & remetre des indociles dans le devoir. Mais pour cela, Madame, j'ai beſoin d'une Inſtruction que je vous demande

mande dans mes Vers : vous ne ſauriez me l'accorder trop promptement ; autant de tems que vous tarderez à me la donner, autant de retardement apporterez-vous à vôtre gloire.

Je m'apperçois que ma Raiſon (1),
Trop long-tems au corps aſſervie,
Eſt prête à quitter ſa priſon,
Pour goûter le bonheur d'une plus douce vie.

Bien-tôt je verrai ces beautés
Qui ſont dans les Champs Eliſées,
D'un repos éternel & de biens enchantés,
Heureuſement favoriſées.

Je verrai dans ces lieux charmans
Les Hélénes, les Cléopatres,
Dont les fameux évenemens
Font tant de bruit ſur nos Théatres.

Là s'informant de vos beaux yeux,
Et de tous les traits d'un viſage
Qui nous eſt donné par les Dieux,
Comme leur plus parfait ouvrage ;
Elles ſauront que vos appas

Au-

(1) Ces Stances ſont imitées de l'Epigramme de Maynard au Cardinal de Richelieu : ARMAND, L'AGE AFFOIBLIT MES YEUX, &c.

Auroient ôté Pâris à ſon aimable Héléne ;
Qu'Antoine, que Céſar près de vous n'auroient pas
Regardé ſeulement le ſujet de leur peine ;
Et vous auriez ſauvé d'un funeſte trépas,
Deux heros malheureux que perdit cette Reine.

Rome a là des objets également connus,
Sa Virginie, & ſa Lucrece :
Mais pour avoir ſuivi de farouches vertus,
Elles gardent encor certain air de rudeſſe,
Et leurs rares attraits odieux à Venus,
Ne jouïront jamais de la douce molleſſe.

Sachant que j'ai l'honneur d'être connu de vous,
Elles voudront ſavoir ſi quelque amour trop vain,
De jeu, d'amuſement, ou de plaiſir trop doux
N'ont pas gâté l'eſprit d'une Dame Romaine.

Je leur dirai que vôtre cœur,
Eſt digne de leur République ;
Ferme & conſtant comme le leur,
Mais plus noble & plus magnifique.

Je dirai que du plus beau corps,
Et de l'ame la plus parfaite,
Nous voyons en vous les accords ;
Et je ne dirai pas un mot de la Baſſete.

Je leur dirai que Brute & Collatin,
Sont fort de vôtre connoiſſance ;

Que

Que d'Appius vous ſavez le deſtin
Et comment finit ſa puiſſance :
Mais pour Coné, Mazenot, & Morin (1),
Ils ſeront paſſez ſous ſilence.

De là j'irai chercher les beautés de nos jours,
Marion, Montbazon, modernes immortelles,
A qui nous donnerons toûjours,
L'honneur d'avoir été de leur tems les plus belles.

Je penſe voir leurs déplaiſirs,
Je voi déja couler leurs larmes ;
Et le ſujet de leurs ſoûpirs,
C'eſt d'entendre parler tous les jours de vos charmes.

Vous qui venez du ſéjour des mortels,
(Me dira-t-on dans une humeur chagrine,)
Nous cherchez-vous pour parler des autels
Dreſſez par tout à vôtre MAZARINE.

Ah ! c'eſt nous faire un enfer de ces lieux,
Qu'on deſtinoit aux ames fortunées :
Le mal que nous cauſent ſes yeux,
Eſt plus grand mille fois que celui des damnées.

„ Ombres, goûtez le bien d'avoir jadis été
„ Les merveilles de nôtre France :
„ Heureuſe eſt une vanité,
„ Que la mort met en aſſûrance !

„ Si

(1) Les trois Tailleurs de Baſſete de Madame Mazarin.

„ Si le jour vous étoit reſté,
„ Vous en auriez haï la triſte jouïſſance ;
„ Ou du moins auriez-vous cherché l'obſcurité,
„ Pour ne pas voir l'éclat de la divine Hortence.

„ Mais que ſervent enfin tous ces chagrins jaloux ?
„ Le grand maître de la nature,
„ Ne pourra-t-il former rien de plus beau que vous,
„ Sans attirer vôtre murmure ?

„ Héléne auroit plus de raiſon
„ De murmurer & de ſe plaindre ;
„ Que Madame de Montbazon ;
„ Cependant elle ſait ſagement ſe contraindre.

„ Celle qui pût armer cent & cent Potentats,
„ Qui d'Hector & d'Achille anima la querelle ;
„ Qui fit faire mille combats,
„ Où les Dieux partagés étoient pour ou contre elle :
„ Héléne à Mazarin ne le diſpute pas,
„ Et vous aurez un cœur rebelle,
„ Vous qui borniez l'honneur de vos appas,
„ Au peu de bruit que fait une Ruelle ?

A ces mots ſans rien conteſter,
Nos Ombres baiſſeront la tête ;
Et docile pour m'écouter,
Chacune auſſi-tôt ſera prête.

Je

Je dirai que vos yeux pourroient tout enflammer;
Et comme ceux d'Héléne armer toute la terre:
Mais vous aimez mieux la charmer,
Que la deſoler par la guerre.

Je leur dirai que tous nos vœux,
S'adreſſent à vous ſeule au milieu de nos Dames;
Que nos plus forts liens ſe font de vos cheveux,
Que le front, le ſourcil, ont leur droit ſur nos
ames.

Je dirai que tous les amans,
Voudroient mourir ſur une bouche
Qu'environnent mille agrémens;
Et de qui le charme nous touche.

De la gorge & du coû, (ce miracle nouveau,)
L'orgueilleuſe beauté ſera bien exprimée:
Les bras, les mains, les pieds dignes d'un corps
ſi beau,
Auront auſſi leur part à vôtre renommée.

La choſe juſques-là ne peut mieux ſe paſſer,
Et leur confuſion ne peut être plus grande:
Mais ſi voulant m'embaraſſer
Elles me font une demande;
Si Marion veut s'informer
De cet endroit caché qui ſe dérobe au monde
Et que je n'oſe ici nommer;
Que voulez-vous que je réponde?

Là ma connoiſſance eſt à bout,
Et je devrois connoître tout:
O belle! ô généreuſe Hortence!
Sauvez-moi de cette ignorance.

A LA MEME,

Sur le deſſein qu'elle avoit de ſe retirer dans un Couvent.

JE ne ſai ſi le titre d'AMITIE' SANS AMITIE', que vous avez donné à mon Ecrit lui convient aſſez (1): mais je ſai bien qu'il ne convient pas à mes ſentimens, particulierement à ceux que vous m'inſpirez, Madame. Je les abandonne à vôtre penétration: l'état où je ſuis ne me laiſſe pas la force de les exprimer.

Depuis ce ſoir malheureux que vous m'apprîtes la funeſte reſolution que vous voulez prendre, je n'ai pas eu un moment de repos; ou pour mieux dire, vous m'avez laiſſé une peine continuelle; une agitation bien plus violente que la perte du repos, qui ſeroit une aſſez grande affliction

(1) Voyez ci-deſſus, page 123.

tion pour tout autre que pour moi. La premiere nuit de vôtre trouble je ne fermai pas les yeux ; & ils furent ouverts pour verſer des larmes. Les nuits ſuivantes, je dormis quelques heures d'un ſommeil inquiet par un ſentiment ſecret de mes douleurs ; & je ne m'éveillai pas ſitôt que je retrouvai mes ſoupirs, mes pleurs, & tous les triſtes effets de mon tourment. Je les cache le jour autant que je puis ; mais il n'y a point d'heure qu'ils n'échappent à la contrainte que je leur donne : & voilà, Madame, cet homme ſi peu animé, ce grand partiſan des *Amitiez commodes & aiſées*.

Comment eſt-il poſſible que vous quittiez des gens que vous charmez, & qui vous adorent : des amis qui vous aiment mieux qu'ils ne s'aiment eux-mêmes, pour aller chercher des inconnus qui vous déplairont, & dont vous ſerez peut-être outragée ? Songez-vous, Madame, que vous vous jettez dans un Couvent, que Madame la Connêtable (1) avoit en horreur. Si elle y rentre, c'eſt qu'il y faut rentrer ou mourir ; ſa captivité préſente, toute affreuſe qu'elle eſt, lui ſemble moins dure que cet infortuné ſéjour : & pour y aller, Madame, vous voulez quitter une Cour où vous êtes eſtimée, où l'affection d'un Roi doux & honnête vous traite ſi bien ; où toutes les perſonnes raiſonnables ont du reſpect & de l'amitié pour vous. Le jour le plus heureux que vous paſſerez dans le Convent, ne vaudra pas le plus triſte que vous paſſerez dans vôtre maiſon.

Encore ſi vous étiez touchée d'une Grace particuliere de Dieu, qui vous attachât à ſon ſervice, on excuſeroit la dureté de vôtre condition par l'ardeur de vôtre zele, qui vous rendroit tout ſupportable : mais je ne vous trouve pas perſuadée ; & il vous faut apprendre à croire celui que vous allez ſervir ſi durement. Vous trouverez toutes les peines des Religieuſes, & ne trouverez point cet époux qui les conſole. Tout Epoux vous eſt odieux, & dans le Couvent, & dans le monde. Douter un jour de la felicité de l'autre Vie, eſt aſſez pour déſeſperer la plus ſainte fille d'un Couvent ; car la Foi ſeule la fortifie, & la rend capable de ſupporter les mortifications qu'elle ſe donne.

Qui

(1) Marie Mancini, ſœur de Madame Mazarin, qui avoit épouſé le Prince Colonne, Connêtable du Royaume de Naples.

Qui ſait, Madame, ſi vous croirez un quart-d'heure ce qu'il faut qu'elle croye toûjours pour n'être pas malheureuſe? Qui ſait ſi l'idée d'un Bonheur promis aura jamais la force de vous ſoûtenir contre le ſentiment des maux preſens.

Il n'y a rien de plus raiſonnable à des gens veritablement perſuadez, que de vivre dans l'auſterité, qu'ils croient neceſſaire pour arriver à la poſſeſſion d'un bien éternel: & rien de plus ſage à ceux qui ne le ſont pas, que de prendre ici leurs commoditez, & de goûter avec moderation tous les plaiſirs où ils ſont ſenſibles. C'eſt la raiſon pourquoi les Philoſophes qui ont crû l'Immortalité de l'Ame, ont compté pour rien toutes les douceurs de ce monde; & que ceux qui n'attendoient rien après la mort, ont mis le ſouverain bien dans la Volupté. Pour vous, Madame, vous avez une Philoſophie toute nouvelle. Oppoſée à Epicure, vous cherchez les peines, les mortifications, les douleurs: contraire à Socrate, vous n'attendez aucune récompenſe de la vertu. Vous vous faites Religieuſe, ſans beaucoup de Religion: vous mépriſez ce monde ici, & vous ne faites pas grand cas de l'autre.

A moins que vous n'en ayïez trouvé un troiſiéme fait pour vous, il n'y a pas moyen de juſtifier vôtre conduite.

Il faut, Madame, il faut ſe perſuader avant que de ſe contraindre: il ne faut pas ſouffrir ſans ſavoir pour qui l'on ſouffre. En un mot, il faut travailler ſérieuſement à connoître Dieu avant que de renoncer à ſoi-même. C'eſt au milieu de l'Univers que la contemplation des merveilles de la nature vous fera connoître celui dont elle dépend. La vûë du Soleil vous fera connoître la grandeur & la magnificence de celui qui l'a formé: cet Ordre ſi merveilleux & ſi juſte, qui lie & entretient toutes choſes, vous donnera la connoiſſance de ſa ſageſſe. Enfin, Madame, dans ce monde que vous quittez, Dieu eſt tout ouvert & tout expliqué à nos penſées. Il eſt ſi reſſerré dans les Monaſteres, qu'il ſe cache au lieu de ſe découvrir; ſi déguiſé par les baſſes & indignes figures qu'on lui donne, que les plus éclairés ont de la peine à le reconnoitre. Cependant une vieille Superieure ne vous parlera que de lui, & ne connoîtra rien moins, elle vous commandera des ſottiſes; & une exacte obéïſſance ſuivra toûjours

le commandement, quelque ridicule qu'il puiſſe être. Le Directeur ne prendra pas moins d'aſcendant ſur vous; & vôtre raiſon humiliée ſe verra ſoûmiſe à une ignorance préſomptueuſe. La Raiſon, ce caractere ſecret, cette image de Dieu que nous portons en nos ames, vous fera paſſer pour rebelle, ſi vous ne revérez l'imbecillité de la nature humaine en ce Directeur. De bonnes Sœurs trop ſimples vous dégoûteront; des libertines vous donneront du ſcandale: vous verrez les crimes du monde, helas! vous en aurez quitté les plaiſirs.

Juſqu'ici vous avez vécu dans les grandeurs & dans les délices: vous avez été élevée en Reine, & vous meritiez de l'être. Devenuë heritiere d'un Miniſtre qui gouvernoit l'Univers, vous avez eu plus de bien en mariage, que toutes les Reines de l'Europe enſemble n'en ont porté aux Rois leurs époux. Un jour vous a enlevé tous ces biens; mais vôtre mérite vous a tenu lieu de vôtre fortune, & vous a fait vivre plus magnifiquement dans les pays étrangers, que vous n'euſſiez vécu dans le nôtre. La curioſité, la délicateſſe, la propreté, le ſoin de vôtre perſonne, les

commodités, les plaiſirs ne vous ont pas abandonnée: & ſi vôtre diſcretion vous a défendu des Voluptez, vous avez cet avantage, que jamais faveurs n'ont été ſi déſirées que les vôtres.

Que trouverez-vous, Madame, où vous allez? Vous trouverez une défenſe rigoureuſe de tout ce que demande raiſonnablement la nature, de tout ce qui eſt permis à l'humanité. Une cellule, un méchant lit, un plus déteſtable repas, des habits ſales & puants remplaceront vos délices. Vous ſerez ſeule à vous ſervir, ſeule à vous plaire au milieu de tant de choſes qui vous déplairont; & peut-être ne ſerez-vous pas en état d'avoir pour vous la plus ſecrete complaiſance de l'amour-propre; peut-être que vôtre beauté devenuë toute inutile ne ſe découvrira ni à vos yeux, ni à ceux des autres.

Cependant, Madame, cette beauté ſi merveilleuſe, ce grand ornement de l'Univers ne vous a pas été donné pour le cacher. Vous vous devez au public, à vos amis, à vous-même. Vous êtes faite pour vous plaire, pour plaire à tous; pour diſſiper la triſteſſe, inſpirer la joye; pour animer généralement tout ce qui languit.

Quand les laides & les imbecilles ſe jettent dans les Couvents, c'eſt une inſpiration divine qui leur fait quitter le Monde, où elles ne paroiſſent que pour faire honte à leur Auteur: ſur vôtre ſujet, Madame, c'eſt une vraye tentation du Diable, lequel envieux de la gloire de Dieu, ne peut ſouffrir l'admiration que nous donne ſon plus bel ouvrage. Vingt ans de Pſaumes & de Cantiques chantés dans le chœur, ne feront pas tant pour cette gloire, qu'un ſeul jour que vôtre beauté ſera expoſée aux yeux du monde. Vous montrer eſt vôtre véritable Vocation: c'eſt le ſervice que vous devez à Dieu; c'eſt le culte le plus propre que vous puiſſiez lui rendre. Si le tems a le pouvoir d'effacer vos traits, comme il efface ceux des autres, s'il ruïne un jour cette beauté que nous admirons, retirez-vous alors, & après avoir accompli les volontés de celui qui vous a formée, allez chanter ſes louanges dans le Couvent. Mais ſuivez la diſpoſition qu'il a faite de vôtre vie; car ſi vous prévenez l'heure qu'il a deſtinée pour vôtre Retraite, vous trahirez ſes intentions, par une ſecrete complaiſance pour ſon ennemi.

Un de vos grands malheurs, Madame, ſi vous écoutez cet ennemi, c'eſt que vous n'aurez à vous prendre de tous vos maux qu'à vous-même. Madame la Connêtable rejette les ſiens ſur la violence qu'on lui fait. Elle a les cruautés d'un mari qui la force, l'injuſtice d'une Cour qui appuye ſon mari; elle a mille objets vrais ou faux qu'elle peut accuſer. Vous n'avez que vous, Madame, pour cauſe de vôtre infortune; vous n'avez à condamner que vôtre erreur. Dieu vous explique ſes volontés par ma bouche, & vous ne m'écoutez pas: il ſe ſert de mes raiſons pour vous ſauver, & vous ne conſultez que pour vous perdre. Un jour accablée de tous les maux que je vous dépeins, vous ſongerez, mais trop tard, à celui qui a voulu les empêcher.

Peut-être êtes-vous flâtée du bruit que fera vôtre Retraite; & par une vanité extravagante vous croyez qu'il n'y a rien de plus illuſtre que de dérober au monde la plus grande beauté qu'on y vit jamais, quand les autres ne donnent à Dieu qu'une laideur naturelle, ou les ruïnes d'un viſage tout effacé. Mais depuis quand préferez-vous l'erreur de l'opinion à la

réalité des choſes? Et qui vous a dit, après tout, que vôtre réſolution ne paroîtra pas auſſi folle qu'extraordinaire? Qui vous a dit qu'on ne la prendra pas pour le retour d'une humeur errante & voyageuſe? qu'on ne croira pas que vous voulez faire trois cens lieuës pour chercher une avanture, celeſte ſi vous voulez, mais toûjours une eſpece d'avanture?

Je ne doute point que vous n'eſperiez trouver beaucoup de douceur dans l'entretien de Madame la Connêtable: mais, ſi je ne me trompe, cette douceur-là finira bien-tôt. Après avoir parlé trois ou quatre jours de la France & de l'Italie; après avoir parlé de la paſſion du Roi, & de la timidité de Monſieur vôtre Oncle; & de ce que vous avez penſé être, & de ce que vous êtes devenuë; après avoir épuiſé le ſouvenir de la maiſon de Monſieur le Connêtable, de vôtre ſortie de Rome, & du malheureux ſuccès de vos Voyages, vous vous trouverez enfermée dans un Couvent; & vôtre captivité, dont vous commencerez à ſentir la rigueur, vous fera ſonger à la douce liberté que vous aurez goûtée en Angleterre. Les choſes qui vous paroiſſent ennuyeuſes aujourd'hui,

d'hui, ſe préſenteront avec des charmes, & ce que vous aurez quitté par dégoût, reviendra ſolliciter vôtre envie. Alors, Madame, alors de quelle force d'eſprit n'aurez-vous pas beſoin, pour vous conſoler des maux préſens & des biens perdus?

Je veux que mes pénétrations ſoient fauſſes & mes conjectures mal fondées; je veux que la converſation de Madame la Connêtable ait toûjours de grands agrémens pour vous: mais qui vous dira que vous en pourrez joüir librement? Une des Maximes des Couvents eſt de ne ſouffrir aucune liaiſon entre des perſonnes qui ſe plaiſent; parce que l'union des particuliers eſt une eſpece de détachement des obligations contractées avec l'Ordre. D'ailleurs les ſoins de Monſieur le Connêtable, pourront bien s'étendre juſqu'à empêcher une communication qui fait tout craindre à un homme ſoupçonneux qui a trop offenſé. Je ne parle point des caprices d'une Superieure, ni des ſecretes jalouſies des Religieuſes, qui voudront nuire à une perſonne dont le mérite confondra le leur. Ainſi, Madame, vous vous ſerez faite Religieuſe pour vivre

avec Madame la Connêtable, & il arrivera que vous ne la verrez preſque pas. Vous ſerez donc ou ſeule, avec vos triſtes imaginations; ou dans la foule, parmi les ſottiſes & les erreurs, ennuyée de Sermons en langue qui vous ſera peu connuë, fatiguée de Matines qui auront troublé vôtre repos, laſſée d'une habitude continuelle du chant des Vêpres, & du murmure importun de quelque Roſaire.

Quel parti prendre, Madame? Conſervez vôtre Raiſon: vous vous rendrez malheureuſe ſi vous la perdez. Quelle perte de n'avoir plus ce diſcernement ſi exquis, & cette intelligence ſi rare! Avez-vous commis un ſi grand crime contre vous, que vous deviez vous punir auſſi rigoureuſement que vous faites? Et quel ſujet de plainte avez-vous contre vos amis, pour exercer ſur eux une ſi cruelle vengeance? Les Italiens aſſaſſinent leurs ennemis: mais leurs amis ſe ſauvent de la juſtice ſauvage qu'ils ſe veulent faire.

Mademoiſelle de Beverweert & moi avons déja eu les coups mortels: la penſée de vos maux a fait les nôtres, & je me trouve aujourd'hui le plus miſerable de

de tous les hommes, parce que vous allez vous rendre la plus malheureuſe de toutes les femmes. Quand je vais voir Mademoiſelle de Beverweert les matins, nous nous regardons un quart-d'heure ſans parler; & ce triſte ſilence eſt toûjours accompagné de nos larmes. Ayez pitié de nous, Madame, ſi vous n'en avez de vous-même. On peut ſe priver des commoditez de la vie pour l'amour de ſes amis: nous vous demandons que vous vous priviez des tourmens, & nous ne ſaurions l'obtenir. Il faut que vous ayiez une dureté bien naturelle, puis que vous êtes la premiere à en reſſentir les effets. Songez, Madame, ſongez ſerieuſement à ce que je vous dis: vous êtes ſur le bord du précipice; un pas en avant vous êtes perduë, un pas en arriere, vous êtes en pleine ſûreté. Vos biens & vos maux dépendent de vous. Ayez la force de vouloir être heureuſe, & vous la ſerez.

Si vous quittez le Monde, comme vous ſemblez vous y préparer, ma conſolation eſt que je n'y demeurerai pas long-tems: la nature plus favorable que vous, finira bien-tôt ma triſte vie. Cependant, Madame, vos ordres préviendront

dront les ſiens quand il vous plaira ; car les droits qu'elle ſe garde ſur moi ne vont qu'après ceux que je vous y ai donnez. Il n'eſt point de voyage que je n'entreprenne ; & ſi pour derniere rigueur vous n'y voulez pas conſentir, je me cacherai dans un deſert, dégoûté de tout autre commerce que le vôtre. Là, vôtre idée me tiendra lieu de tous objets ; là, je me détacherai de moi-même, s'il eſt permis de parler ainſi, pour penſer éternellement à vous. Là, j'apprendrai à mourir ; & mes derniers ſoûpirs apprendront à tout le monde ce qu'auront pû ſur moi le charme de vôtre mérite, & la force de ma douleur.

SENTIMENS.

DE

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN,

qui ſe conſacre à DIEU.

STANCES.

SAINTS & ſacrés ennuis, ſalutaire triſteſſe ;
Dégoûts dont mon eſprit eſt occupé ſans ceſſe,
Chaſ-

Chaſſez les vains deſirs qui reſtent dans mon cœur ;
Eteignez dans mon ſein le ſentiment des vices ;
Eteignez l'appetit de mes fauſſes délices ;
Et faites que le Ciel aujourd'hui ſoit vainqueur.

C'eſt pour lui deſormais que j'ai deſſein de vivre ;
Vous m'attirez, Seigneur ; Seigneur, il faut vous ſuivre ;
Vous aurez tous mes ſoins, vous aurez mon amour :
A vos loix ſeulement je vais être aſſervie ;
Et je veux bien donner le reſte de ma vie,
Au Dieu dont la bonté m'a ſû donner le jour.

Ce Dieu qui me forma ſi charmante & ſi belle ;
A borné ſes faveurs & me laiſſe mortelle,
Malgré tout le pouvoir qu'il donne à mes appas ;
Le tems effacera les traits de mon viſage,
Et l'eſprit, de ce Dieu la plus vivante image,
Echapera lui ſeul aux rigueurs du trépas.

Quel bonheur eſt certain d'une longue durée ?
Quelle condition nous peut être aſſûrée !
Qui peut nous garentir des injures du ſort ?
On ne poſſede rien qui ne ſoit périſſable ;
Souvent le plus heureux devient ſi miſerable ;
Qu'il ſemble avoir beſoin du ſecours de la mort.

J'ai connu tous les biens qu'apporte la fortune,
J'ai connu la grandeur & ſa pompe importune ;

En amour pour le moins j'ai connu les desirs:
Des fausses vanités j'ai fait l'experience,
Et je connois enfin qu'une heure d'innocence
Vaut mieux qu'un siecle entier de frivoles plaisirs.

Faites, faites, Seigneur, que vos saintes lumieres,
Dissipent l'ignorance & les erreurs grossieres,
Dont mon esprit confus étoit enveloppé.
Le monde est un trompeur. Dieu seul est veritable,
Je n'espere qu'en lui; je ne suis plus capable,
De me laisser surprendre à ce qui m'a trompé.

Tems, où se doit fixer ma longue incertitude,
Lieux, qui devez finir ma triste inquietude,
Quand me donnerez-vous ce repos souhaité?
Je délibere encor, jour & nuit je consulte
Si je dois préferer vos douceurs au tumulte:
C'en est fait, Lieux sacrés, vous l'avez emporté.

O vous, Maître absolu de la terre & de l'onde,
Vous, dont l'ordre secret gouverne tout le monde,
Voudrez-vous bien, Seigneur, devenir mon Epoux?
Celui qu'on me donna n'est pas digne de l'être,
C'est vous seul aujourd'hui que je veux reconnoître,
Mes liens sont rompus, & je suis toute à vous.

Vieux & tristes liens, causes de tant de larmes,
Peut-être que sans vous le monde eût eu ses charmes;

Mais

Mais le monde avec vous est aisément vaincu:
Je ferai desormais en quelque solitude
D'un doux & saint repos une paisible étude,
Et compterai pour rien le tems que j'ai vécu.

Palais, meubles, habits, folle magnificence,
Jeu, repas, vains sujets de luxe & de dépense,
Je vous dis maintenant un éternel adieu:
Beaux cheveux, doux liens où s'engageoient les ames
Qui prenoient en mes yeux les amoureuses flâmes;
Beaux cheveux, je vous coupe, & vous consacre à Dieu.

Un Voile pour jamais va couvrir mon visage,
Et ma beauté cachée y perdra tout usage,
De ce charme trompeur qui fait flater les sens:
Un amant y perdra le sujet de sa peine;
Je vais perdre les noms d'*Ingrate*, d'*Inhumaine*,
Et les maux qu'en secret moi-même je ressens.

Je vous dégage, Amans, des loix de mon empire;
Pour des objets nouveaux si vôtre cœur soûpire,
Je ne me plaindrai point d'une infidélité;
J'aimerois mieux pourtant ..... que les femmes sont vaines!
J'aimerois mieux vous voir au sortir de mes chaînes
Jouïr paisiblement de vôtre liberté.

 J'aime-

J'aimerois mieux encor, que vôtre ame fidele,
De ſa premiere ardeur formât un nouveau zele,
Qui nous tiendroit unis même après le trépas:
De ce nouvel amour ſentez l'heureuſe atteinte,
Vous m'aimâtes profane, aimez-moi comme ſainte,
Et ſuivez mes vertus au lieu de mes appas.

Mais des adieux ſi longs aux amans que l'on quitte,
Montrent nôtre foibleſſe, ou marquent leur mérite;
C'eſt un reſte ſecret des profanes amours:
Permettez, lieux Divins, quelque humaine tendreſſe,
Pour ceux qui m'ont aimée, & qu'aujourd'hui je laiſſe,
Ils ne me verront plus, & vous m'aurez toûjours.

A Monſieur de SAINT-EVREMOND.

Sujet, triſte ſujet, qui pleurez mon abſence,
Pourquoi me plaignez-vous quand mon bonheur commence?
C'eſt à vous ſeulement que vous devez des pleurs:
Je ne menerai plus cette vie incertaine
Dont vous fûtes témoin; & finiſſant ma peine,
Je vous donne un exemple à finir vos malheurs.

La Retraite à vôtre âge eſt toûjours néceſſaire;
Avec tant de beauté vous me la voyez faire,
Et vous iriez encor vous traîner dans les Cours?
Que ſi la voix du Ciel de tout autre écoutée,
Sur

Sur le bord du cercueil eſt par vous rejettée,
De la morale au moins écoutez le diſcours.

Le Ciel eſt impuiſſant, & la Raiſon timide
Sur vos durs ſentimens trop foiblement préſide;
Mais vous devez encor reconnoître ma loi:
Retirez-vous, Vieillard; c'eſt moi qui vous l'ordonne;
Voici l'ordre dernier qu'en Reine je vous donne;
Vieillard, quittez le monde en même tems que moi.

SAINT-EVREMOND.

Ma Reine me verroit à ſon ordre fidele,
Mais la mort où je cours m'empêche d'obéïr;
Il m'eſt plus aiſé de mourir
Que de vivre un moment ſans elle.

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN,
inconſolable de la Mort de ſon Amant (1).

ON m'a dit comme une choſe aſſûrée que vous quittiez l'Angleterre, incertaine

(1) Mr. de Banier, tué en duel par le Prince Philippe de Savoye. Voyez la VIE *de Mr. de Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1683.

certaine encore du ſéjour que vous choiſirez, mais toute reſoluë à ſortir du pays où vous devriez demeurer. Ah! Madame, à quoi penſez-vous? Qu'allez-vous faire? Vous allez donner à vos ennemis des raiſons invincibles contre vous, & óter à vos amis tout moyen de vous ſervir. Vous allez réveiller par cette nouvelle courſe, la faute aſſoupie de toutes les autres: vous allez ruïner tous les interêts que vous avez, & que vous pourrez avoir en vôtre vie. Mais comment ſe montrer, dites-vous, après l'étrange malheur qui vient d'arriver? Mais comment ſe cacher, vous répondrai-je, à moins que de vouloir faire un crime d'un ſimple malheur? Il eſt certain que nôtre méchant procedé tourne en fautes les infortunes. Vous l'éprouverez, Madame: ſi l'obſcurité de vôtre Retraite eſt continuée plus long-tems, chacun vous fera les reproches que vous paroiſſez vous faire, & vous ſerez condamnée par mille gens, qui ſont préſentement dans la diſpoſition de vous plaindre.

Mais que vous eſt-il arrivé, Madame, qui n'arrive aſſez communément? Je pourrois vous alleguer des beautés modernes,

dernes, qui ont ſouffert la perte de leurs amans avec des regrets fort moderés, ſi je ne gardois pour vous un plus grand exemple. Héléne, moins belle que vous, & après vous la plus belle qu'ait vû le monde; Héléne a fait battre dix ans durant les Dieux & les Hommes, plus glorieuſe de ce qu'on faiſoit pour elle, que honteuſe de ce qu'elle avoit fait. Voila, Madame, les Héroïnes qu'il faut imiter; non pas les Didons & les Thisbés, ces miſerables qui ont deshonoré l'amour par l'extravagance deſeſperée de leur paſſion. Mais que penſez-vous faire par vos regrets? Pleurer un mort n'eſt pas pleurer un amant. Vôtre amant n'eſt plus que le triſte ouvrage de vôtre imagination: c'eſt être amoureuſe de vôtre idée; & l'Amante d'Alexandre (1) eſt auſſi excuſable dans ſa viſion, que vous dans la vôtre, puis qu'un homme mort aujourd'hui n'a pas plus de part au monde que ce conquerant.

Vôtre Amant eſt enſeveli,
Et dans les noirs flots de l'Oubli
Où la Parque l'a fait deſcendre

Il

(1) Voyez les VISIONNAIRES de Des Marets.

Il ne ſait rien de vôtre ennui;
Et ne fut-il mort qu'aujourd'hui,
Puis qu'il n'eſt plus qu'os & que cendre,
Il eſt auſſi mort qu'Alexandre,
Et vous touche auſſi peu que lui (1).

C'eſt donc vous qui faites le ſujet de vos larmes; vous qui trop fidele à vos douleurs, tâchez vainement de rétablir ce que la nature a ſû détruire:

Quittez de ce trépas l'inutile entretien;
Abandonnez un Deuil ſi fatal à vos charmes;
Celui que vous pleurez aujourd'hui n'eſt plus rien,
Et c'eſt vous qui formez le ſujet de vos larmes.
Vôtre ame d'un amas de lugubres eſprits
Compoſe un vain objet dont elle eſt poſſedée;
Elle retrace en ſoi les traits qu'elle a cheris,
Et prête à la douleur une funeſte idée.

Je vous dis les meilleures raiſons du monde en proſe & en vers: mais plus je prens

(1) Parodie de l'Ode de Theophile à Mr. de L. ſur la Mort de ſon Pere.

(2) Madame De Ruz, que Mr. Mazarin avoit envoyée à Londres avec quelques jeunes Dévotes, pour engager Madame Mazarin à ſe retirer dans un Couvent, comme on l'a remarqué dans la Vie de *Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1683.

(3) Vo-

prens de peine à vous conſoler, & plus je vous trouve inconſolable. Depuis Artemiſe, & Madame de Montmorenci, fameuſes en regrets, & célébres toutes deux par leurs Mauſolées, on n'a point vû d'affliction pareille à la vôtre. Il eſt vrai qu'elle vous a été comme ordonnée par l'Intendante de vos déplaiſirs (2). Il n'y a pas de moment que la Doloride (3), cette apparition aſſiduë, ne s'approche de vôtre oreille, pour vous dire de nouvelles de l'autre Monde: il n'y a point de ſecret qu'elle n'employe pour entretenir dans vôtre ame l'amour des morts & la haine des vivans. Tantôt c'eſt un air triſte & deſolé; tantôt un diſcours funeſte; quelquefois pour la variete de la mélancolie un chant lamentable. Jerusalem, Monſieur Dery (4), Jerusalem! Monſieur Dery obéït; & des Leçons de Tenebres (5) inſtituées

(3) Voyez l'Histoire de Don Quichotte, Seconde Partie, Chap. 36. & ſuiv.

(4) Page de Madame Mazarin.

(5) Dans l'Egliſe Romaine, on apelle *Ténébres*, les Matines qui ſe chantent l'après-dînée des Fêtes majeures de la Semaine Sainte. Les *Leçons de ténébres*, ſont les Lamentations de Jeremie ſur les malheurs de Jéruſalem, qu'on chante ſur des tons plain-

tuées dans l'Egliſe pour nous faire pleurer la Mort du Seigneur, ſont chantées douloureuſement à ſa Naiſſance, quand la même Egliſe nous ordonne de nous réjoüir.

Que ſi l'on remarquoit en vous une petite apparence de retour à la gayeté; ſi vous aviez la moindre ſaillie de joye par une impulſion de la nature, qui eût échappé aux ordres de la *Doloride*, auſſi-tôt un regard ſévére vous fait rentrer dans le devoir de vôtre deuil; & tant de talens d'ennui & de langueur ſont employés à vous inſpirer le dégoût du monde, que ſi on avoit ces triſtes ſoins & cette noire application avec Monſieur Talbot, je ne doute point que l'on ne pût faire en quinze jours un bon Hermite, du plus enjoué de tous les hommes. Qu'on ne s'étonne donc pas que la Doloride ait réüſſi dans les machines d'une déſolation étudiée: l'étonnement doit être que vous ayez conſervé l'eſprit qui vous reſte. Il vous en reſte, Madame, malgré le deſſein qu'on avoit de vous le faire perdre entierement, afin de diſpoſer de vous avec plus de facilité à vôtre ruïne: mais avec cela

plaintifs, le Jeudi Saint : *Jeruſalem, Jeruſalem, convertere ad Dominum* &c.

cela ne trouvez pas mauvais que je vous faſſe voir la difference qu'il y a de vous à vous-même.

Qu'auroit dit autrefois cette Madame Mazarin, que nous avons connuë ſpirituelle & pénétrante; qu'auroit dit nôtre Madame Mazarin, ſi elle avoit vû un petit Troupeau Religieux paſſer la mer pour établir ſa Sainteté vagabonde chez une perſonne de qualité? Et que n'auroit-elle pas dit de l'Hoſpitaliere qui auroit logé ces bonnes Sœurs? Qu'auroit dit Madame Mazarin, ſi elle avoit vû la Reverende Mere Superieure partager ſon tems, entre les exercices de pieté, & ſes leçons amoureuſes; entre la ferveur de la priere, & l'avidité de la guinée; entre les fraudes pieuſes de la Religion, & les tromperies à la Baſſete? Qu'auroit-elle dit, ſi elle avoit vû ces jeunes plantes, qui avoient beſoin d'être arroſées, porter miraculeuſement un fruit avancé par la benediction particuliere de cette maiſon? Venez, petite Marote (1), proſelyte de leurs ſaintetés; venez nous apprendre quel-

(1) Une des jeunes Devotes qui étoient venuës avec Madame De Ruz, & celle qui portoit le fruit avancé.

quelque choſe du Myſtere où vous êtes initiée: montrez-vous, Marote, & faites voir au public un plein effet de leurs ſalutaires inſtructions. L'affaire eſt trop ſerieuſe & trop preſſante pour railler long-tems.

Au Nom de Dieu, Madame; ce Nom dont abuſent les Hypocrites, qui au jugement de Bacon ſont les grands Athées: au Nom de Dieu, défaites-vous d'un commerce contagieux de méchanceté & de ſottiſe. A peine en ſerez-vous délivrée, que vous reprendrez toute vôtre intelligence, & que vous retrouverez vôtre premiere réputation. Songez ſolidement à vos interêts, & ſagement à vôtre repos. C'eſt toute la grace que je vous demande; rendez-vous heureuſe, & vous ferez plus pour moi que vous ne ſauriez faire pour un Amant, quelque précieuſes que ſoient vos faveurs.

A LA MEME.

Sur la reſolution qu'elle avoit priſe de quiter l'Angleterre.

JE me donne l'honneur de vous écrire, Madame, moins dans la créance de regagner vos bonnes graces, que pour avoir la ſatisfaction de vous dire la plus grande verité du monde; c'eſt, Madame, que vous n'avez jamais eu, & n'aurez jamais de ſerviteur ſi fidelle que je l'ai été, & que je le ſerai toûjours. Il eſt vrai que cette fidélité ne s'attachoit qu'à vos interêts. Laiſſant aux autres pour flater vos fantaiſies, la complaiſance qu'ils ont aujourd'hui pour entretenir vos douleurs, je regardois ce qui vous convenoit pour vôtre bien, & m'oppoſois à ce qui vous plaiſoit malheureuſement pour vous perdre. Après une ſi juſte aſſûrance de mon zele, je vous dirai que vous n'avez rien à craindre en Angleterre, que ceux qui vous en dégoûtent: & plût à Dieu que vous fuſſiez auſſi bien perſuadée de l'honnête

nêteté des Anglois, qu'ils ſont prêts à vous en donner des marques en toute occaſion! Montrez-vous, Madame: vous ne pouvez rien faire de ſi deſavantageux pour vous, que de vous cacher: mais en vous rendant acceſſible, laiſſez-nous un autre chemin pour aller à vous que cet Appartement maudit (1) plus propre à évoquer l'ame de Samuel, qu'à conduire dans la chambre de Madame Mazarin. Si tout cet appareil eſt de l'ordonnance d'Arcabonne (2), il faut prier Dieu qu'il nous garantiſſe de l'Enchantement. Si la noirceur de cette Mélancolie eſt de vôtre propre humeur; ſi vous ne ſongez qu'à vous nuire; ſi toute vôtre application eſt de vous donner du tourment, apprenez, Madame, que la premiere cruauté c'eſt d'être cruel à ſoi-même: qui ne ſe pardonne point, ne mérite pas que les autres lui pardonnent; il leur enſeigne la ſévérité & la rigueur. Venons un peu à la choſe, je me laſſe de tant de diſcours généraux.

Poſez que Monſieur vôtre Neveu (3) per-

(1) Voyez la Vie *de Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1683.

(2) Fa

perdre ſes Benefices; je ne deſavouë point que cela ne ſoit fâcheux: mais vous avez perdu de plus grands biens, & vous vous en êtes conſolée. Un homme qui paroiſſoit avoir de l'amour pour vous a été tué; c'eſt une choſe aſſez malheureuſe: mais il n'y a rien de fort extraordinaire en cette avanture que vôtre douleur: les Amoureux ſont mortels comme les autres: faites qu'aimer ſoit un privilege pour ne mourir pas, les Dames ſeront accablées d'amans; il n'y en aura pas moins qu'il y a d'hommes. Je ſai qu'il eſt honnête de s'affliger de la perte de ceux qui nous aiment; mais d'appeller au ſecours de nôtre deuil ce qu'il y a de plus funeſte, & de prendre par là des réſolutions ruïneuſes, c'eſt ce que les morts n'exigent point de nous.

Permettez-moi de vous faire un reproche aſſez honteux, mais neceſſaire, pour vous animer à ſortir de l'abattement où vous êtes. Dans les tems de proſperité je ne voi perſonne ſi philoſophe que vous: vous

(2) Fameuſe Magicienne, Sœur de l'Enchanteur Arcalaüs, dans Amadis de Gaule.

(3) Le Prince Philippe de Savoye.

vous êtes plus grave dans vos diſcours que Plutarque; vous dites plus de ſentences que Sénéque; vous faites plus de Réflexions que Montagne. Au moindre accident, au moindre embarras qui vous ſurvient, tout conſeil vous abandonne; vous renoncez à vôtre Raiſon, pour vous livrer à des gens qui n'en ont point, ou qui font leur interêt de vôtre perte. C'eſt trop, Madame, que de donner deux fois la même Comedie dans une famille. Et pourquoi vous êtes-vous tant étonnée que Madame la Connêtable ait quitté Turin, où elle n'avoit que la protection de Monſieur le Duc de Savoye ſeche & nuë? Pourquoi vous en êtes-vous tant étonnée, ſi vous êtes capable aujourd'hui de quitter celle du Roi d'Angleterre, auſſi aſſûrée par ſa puiſſance, que ſolide par ſes bienfaits?

Malgré toutes mes raiſons ſi nettes & ſi fortes, j'ai peur que vous n'ayiez les yeux fermez à vos interêts; malheureuſe de ne pas voir en Angleterre ce qui vous convient; plus malheureuſe de ne voir que trop ce qui vous convenoit, quand vous en ſerez ſortie! Les lumieres vous reviendront quand vous aurez perdu les moyens

moyens de vous en ſervir. Tant que vous ſerez en ce Royaume, à la ville, à la campagne, en quelque lieu que ce ſoit, vous pouvez raccommoder vos affaires, toutes gâtées qu'elles ſont: après l'embarquement, nulle reſſource. Il faut aller en des lieux où vous ne trouverez ni ſatisfaction, ni interêt; où vous trouverez vos imaginations trompées, où vous trouverez pour vous tourmenter le ſentiment d'une miſere préſente, & le ſouvenir d'une félicité paſſée.

Vous n'aimez pas les Exemples, Madame; mais je n'aurai nul égard à vôtre averſion, pour vous dire que la Reine de Bohême (1) au ſortir de l'Angleterre a traîné une neceſſité vagabonde de Nation en Nation; & que Marie de Medicis, Mere ou Belle-mere de trois grands Rois (2), eſt allée mourir de faim à Cologne. Je vous regarde, Madame, les larmes aux yeux, comme une perſonne ſacrifiée, ſi vous n'avez la force de vous ſauver du ſacrifice. Faites autant pour vous, qu'a fait

(1) Eliſabeth Stuart, Fille de Jaques I.
(2) Mere de Louïs XIII, Belle-mere de Philippe IV. Roi d'Eſpagne, & de Charles I. Roi d'Angleterre.

fait Racine pour Iphigenie: mettez une Eriphile en vôtre place; & venez réjouïr les honnêtes-gens de vôtre ſalut & de ſa perte.

A LA MEME.

Sur le même ſujet.

VOus ne doutez pas, Madame, que je ne ſois ſenſiblement touché de vous voir quitter l'Angleterre, mais je ſerois au deſeſpoir ſi c'étoit pour aller trouver les Princes Allemands, ou les Grands d'Eſpagne. Rien n'eſt plus naturel pour vous que le ſéjour de France: je ne demanderois ni un meilleur air, ni un plus beau pays. L'Angleterre pourtant ne laiſſe pas d'avoir ſes commodités: beaucoup de guinées, avec la liberté d'en jouïr à ſa fantaiſie.

Je ne puis continuer cette ſorte de diſcours. Pour amuſer ma douleur, toute diverſion m'eſt neceſſaire; mais l'uſage en eſt bien difficile, quand je ſonge que je ne vous verrai jamais. Je vous regarde com-

comme une perſonne morte à mon égard: toutes vos bonnes qualités s'offrent à moi pour m'affliger, & je ne ſaurois enviſager aucun défaut qui me conſole. Plût à Dieu que vous m'euſſiez laiſſé quelque ſujet de plainte plus piquant que l'abandonnement à mon peu de mérite. Un juſte reſſentiment de quelque injure m'animeroit contre vous; mais vôtre mépris m'oblige à me faire une juſtice fâcheuſe, & ne me laiſſe rien à vous reprocher. Ma Lettre me ſervira d'Adieu, s'il vous plaît; car je n'aurai pas la force de vous le dire, & je pleurerai dans ma chambre, comme je fais déja, pour m'épargner la honte à mon âge de répandre des larmes en public. Souvenez-vous quelquefois d'un ancien Serviteur. Je crains pourtant ce que je demande; car vous ne vous en ſouviendrez que dans la verité de mes prédictions, & j'aime beaucoup mieux qu'elles ſoient fauſſes & être oublié.

Pour vous, Madame, vous ne ſerez jamais oubliée des perſonnes qui ont eu l'honneur de vous connoître. Ceux que vous croyez les moins diſpoſés à vous plaindre, ne vous pardonnent point la reſolution que vous avez priſe de nous quit-

ter. Vous n'avez d'ennemis qu'en vous; & autour de vous de triſtes idées, un attirail de mélancolie & d'ennui. Qui verroit dans vôtre tête, comme on peut voir ſur vôtre viſage, on trouveroit vôtre cervelle toute noircie des MORTS de la Trape (1), & de vos autres imaginations funeſtes. Adieu, Madame; le ſeul diſcours de vôtre affliction feroit la mienne, ſi elle n'étoit pas toute formée. Devinez ma douleur & mon zele; il n'eſt pas en mon pouvoir de vous l'exprimer.

Il y a long-tems que je ne me mêle pas de vous donner des conſeils: le dernier eſt de vous accommoder avec Monſieur Mazarin, pour peu de ſûreté que vous y trouviez. S'il n'y en a aucune, revenez en Angleterre demeurer quelque tems à la campagne. Je ſuis perſuadé que le Roi ne vous abandonnera pas, & vous trouverez plus de gens diſpoſés à vous ſervir que vous ne croyez. Pour les Couvents, on y eſt malheureux, à moins que de devenir imbecile. Souffrir pour ſouffrir, il vaut mieux pour une femme mariée que ce ſoit avec ſon mari, qu'avec une Su-

(1) On a publié la VIE de quelques Perſonnes qui ſont mortes à la Trape en odeur de Sainteté.

Superieure: il y a plus d'honneur & de vertu. Défaites-vous le plûtôt qu'il vous ſera poſſible, des noires fantaiſies nées de la rate, où l'imagination même n'a point de part.

A LA MEME.

VOus avez un mérite extrême,
Gloire du tems préſent, honte des tems paſſés;
On ne ſauroit vous admirer aſſez
Quand on vous voit purement en vous-même.
Quelquefois par ennui vous quittez vos vertus,
Et vôtre eſprit alors incertain & confus
Voudroit bien ſe donner les qualités des autres;
Mais, helas! penſez-vous que des gens délicats
Accoûtumés au goût des vôtres
Puiſſent jamais les perdre, & ne ſe plaindre pas?
Rendez-nous, rendez-nous vos charmes,
C'eſt un bien acheté par le prix de nos larmes,
Tout celui qu'on remarque en vous
Eſt du fond de vôtre nature;
Pour ces dévots ſoûpirs qui s'expliquent à nous;
Ce ſont des mouvemens formés par avanture,
Qu'un dégoût leger fait venir,
Qu'un peu de raiſon fait finir.

Elevez-vous à Dieu par vôtre intelligence,
Admirez ſa grandeur, révérez ſa puiſſance:
Quand vous y mêlerez vos tendres ſentimens,
Au lieu que vôtre eſprit doit adorer ſans ceſſe
De ſon Ordre éternel la profonde ſageſſe,
Vôtre cœur le prendra pour un de vos Amans.
Cette humeur triſte & délicate,
Qui vous afflige & qui vous flate,
Eſt un faux mouvement du cœur
Où la rate joint ſa vapeur.
Telle on vous voit qu'on voyoit Alexandre,
Egal aux Dieux, plus grand que tout Mortel,
Aux heures qu'on le pouvoit prendre
Dans ſon propre & vrai naturel.
Défendez-vous d'une choſe étrangere
Qui pourroit en vous s'imprimer;
Point de mêlange à ce beau caractére
Qu'en ſa perfection le Ciel a ſû former.
L'une affecte vôtre air aux choſes que vous faites,
Vainement l'autre aſpire à vos graces ſecretes,
Eſprit, maniere, humeur, tout ſe fait ſouhaiter:
La Nature vous fit pour ſervir de modelle,
Et vous vous rendez criminelle
Lors que vous voulez imiter.

OB-

OBSERVATIONS

Sur le Goût & le Diſcernement DES FRANÇOIS.

QUOIQUE le Génie ordinaire des François paroiſſe aſſez médiocre, il eſt certain que ceux qui ſe diſtinguent parmi nous, ſont capables de produire les plus belles choſes: mais, quand ils ſavent les faire, nous ne ſavons pas les eſtimer; & ſi nous avons rendu juſtice à quelque excellent ouvrage, nôtre legereté ne le laiſſe pas joüir long-tems de la réputation que nous lui avons donnée. Je ne m'étonne point que le bon-goût ne ſe trouve pas en des lieux où regne la barbarie, & qu'il n'y ait point de diſcernement où les Lettres, les Arts, & les Diſciplines ſont perduës; il ſeroit ridicule auſſi de chercher une lumiere ſi exquiſe en certains tems d'imbecillité & d'ignorance: mais ce qui eſt étonnant, c'eſt de voir dans la Cour la mieux polie, le bon & le mauvais goût, le vrai & le

faux eſprit, être tour à tour à la mode comme les habits.

J'ai vû des gens conſiderables paſſer tantôt pour les ornemens de la Cour, & tantôt être traités de ridicules ; revenir à l'approbation, retomber dans le mépris, ſans qu'il y eût aucun changement ni en leur perſonne, ni en leur conduite. Un homme ſe retire chez lui avec l'approbation de tout le monde, qui ſe trouve le lendemain un ſujet de raillerie, ſans ſavoir ce que peut être devenuë l'opinion qu'on avoit de ſon mérite. La raiſon en eſt qu'on juge rarement des hommes par des avantages ſolides, que faſſe connoître le bon-ſens ; mais par des manieres dont l'applaudiſſement finit auſſi-tôt que la fantaiſie qui les a fait naître.

Les Ouvrages des Auteurs ſont ſujets à la même inégalité de nôtre goût. Dans ma jeuneſſe on admiroit Théophile, malgré ſes irrégularités & ſes negligences, qui échapoient au peu de délicateſſe des courtiſans de ce tems-là. Je l'ai vû décrié depuis par tous les verſificateurs, ſans aucun égard à ſa belle imagination, & aux graces heureuſes de ſon génie. J'ai vû qu'on trouvoit la Poëſie de Malherbe

Herbe admirable dans le tour, la juſteſſe & l'expreſſion. Malherbe s'eſt trouvé negligé quelque tems après, comme le dernier des Poëtes, la fantaiſie ayant tourné les François aux Enigmes, au Burleſque & aux Bouts-rimés. J'ai vû Corneille perdre ſa réputation, s'il étoit poſſible qu'il la perdît, à la repréſentation de l'une de ſes meilleures Pieces (1). J'ai vû les deux meilleurs Comediens du monde (2) expoſés à toutes nos railleries ; & l'influence de ce faux eſprit étant paſſée, ils ſe firent admirer comme auparavant, par un heureux retour de nôtre bon-goût. Les Airs de Boiſſet, qui charmerent autrefois ſi juſtement toute la Cour, furent laiſſés bien-tôt pour des Chanſonnettes ; & il falut que Luigi, le premier homme de l'univers en ſon art ; que Luigi les vînt admirer d'Italie, pour nous faire repentir de cet abandonnement, & leur redonner la réputation, qu'une pure fantaiſie leur avoit ôté. Si vous en demandez la raiſon, je vous dirai que l'induſtrie tient lieu en France du plus grand mérite, & que

(1) La Sophonisbe.
(2) Floridor & Montfleuri.

que l'art de ſe faire valoir donne plus ſouvent la réputation, que ce qu'on vaut.

Comme les bons Juges ſont auſſi rares que les bons Auteurs; comme il eſt auſſi difficile de trouver le Diſcernement dans les uns, que le Génie dans les autres, chacun cherche à donner de la réputation à ce qui lui plaît; & il arrive que la multitude fait valoir ce qui a du rapport à ſon mauvais goût, ou tout au plus à ſon intelligence médiocre. Ajoûtez que la Nouveauté a un charme pour nous, dont nos eſprits ſe défendent mal-aiſément. Le mérite où nous ſommes accoûtumés, laiſſe former avec le tems une habitude ennuyeuſe; & les défauts ſont capables de nous ſurprendre agréablement, en ce que nous n'avons pas vû. Les choſes les plus eſtimables qui ont paru beaucoup parmi nous, ne font plus leur impreſſion comme bonnes; elles apportent le dégoût comme vieilles: Celles au contraire à qui on ne devroit aucune eſtime, ſont moins ſouvent rejettées comme mépriſables, que recherchées comme nouvelles.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait en France des Eſprits bien ſains, qui ne ſe dégoûtent jamais de ce qui doit plaire, & jamais ne ſe

ſe plaiſent à ce qui doit donner du dégoût: mais la multitude, ou ignorante, ou préoccupée, étouffe le petit nombre des Connoiſſeurs. D'ailleurs, les gens du plus grand éclat font tout valoir à leur fantaiſie, & quand une perſonne eſt bien à la mode, elle peut donner le prix également aux choſes où elle ſe connoît, & à celles où elle ne ſe connoît pas.

Il n'y a point de pays où la Raiſon ſoit plus rare qu'elle eſt en France: quand elle s'y trouve, il n'y en a pas de plus pure dans l'univers. Communément tout eſt fantaiſie; mais une fantaiſie ſi belle, & un caprice ſi noble en ce qui regarde l'exterieur, que les Etrangers honteux de leur bon-ſens, comme d'une qualité groſſiere, cherchent à ſe faire valoir chez eux par l'imitation de nos Modes, & renoncent à des qualités eſſentielles, pour affecter un air & des manieres qu'il ne leur eſt preſque pas poſſible de ſe donner. Auſſi ce changement éternel aux meubles & aux habits, qu'on nous reproche, & qu'on ſuit toûjours, devient ſans y penſer une ſageſſe bien grande: car outre une infinité d'argent que nous en tirons, c'eſt un interêt plus ſolide qu'on ne croit, d'a-

voir des François répandus par tout, qui forment l'extérieur de tous les peuples ſur le nôtre; qui commencent par aſſujettir les yeux, où le cœur s'oppoſe encore à nos loix; qui gagnent les ſens en faveur de nôtre empire, où les ſentimens tiennent encore pour la liberté.

Heureux donc ce Caprice noble & galant, qui ſe fait recevoir de nos plus grands ennemis: mais nous devrions nous défaire de celui qui veut regner dans les Arts, & qui décide impérieuſement des productions de l'eſprit, ſans conſulter ni le bon-goût, ni la Raiſon. Quand nous ſommes arrivés à la perfection de quelque choſe, nous devrions fixer nôtre délicateſſe à la connoître, & la juſtice que nous lui devons, à l'eſtimer éternellement: ſans cela on pourra nous faire un reproche bien fondé; que les Etrangers ſont plus juſtes eſtimateurs du mérite de nos Ouvrages, que nous-mêmes. Nous verrons les bonnes choſes qui viennent de nous, conſerver ailleurs leur réputation, quand elles n'en ont plus en France: nous verrons ailleurs nos ſottiſes rejettées par le bon-ſens, quand nous les élevons au Ciel par un entêtement ridicule.

Il y a un vice oppoſé à celui-ci, qui n'eſt pas plus ſupportable; c'eſt de nous attacher avec paſſion à ce qui s'eſt fait dans un autre tems que le nôtre, & d'avoir du dégoût pour tout ce qui ſe fait en celui où nous vivons. Horace a formé là-deſſus le Caractére de la Vieilleſſe, & un Vieillard à la vérité eſt merveilleuſement dépeint,

Difficilis, querulus, laudator temporis acti.

Dans cet âge triſte & malheureux, nous imputons aux objets les défauts qui viennent purement de nôtre chagrin; & lors qu'un doux ſouvenir détourne nôtre penſée de ce que nous ſommes, ſur ce que nous avons été, nous attribuons des agrémens à beaucoup de choſes qui n'en avoient point, parce qu'elles rappellent dans nôtre eſprit l'idée de nôtre jeuneſſe, où tout nous plaiſoit par la diſpoſition de nos ſentimens. Mais ce n'eſt pas à la ſeule vieilleſſe qu'on doit imputer cette humeur-là: il y a des gens qui croyent ſe faire un mérite de mépriſer tout ce qui eſt nouveau, & qui mettent la ſolidité à faire valoir tous les vieux Ouvrages. Il

y en a qui de leur propre naturel ſont mécontens de ce qu'ils voyent, & amoureux de ce qu'ils ont vû. Ils diront des merveilles d'une vieille Cour où il n'y avoit rien que de médiocre, au mépris de la grandeur & de la magnificence qu'ils ont devant les yeux. Ils donneront mille louanges à des morts d'une aſſez commune vertu, & auront de la peine à ſouffrir la gloire du plus grand Héros, s'il vit encore. Le premier obſtacle à leur eſtime, c'eſt de vivre; la plus favorable recommandation, c'eſt d'avoir été. Ils louëront après la mort d'un homme, ce qu'ils ont blâmé en lui durant ſa vie, & leur eſprit dégagé du chagrin de leur humeur, rendra ſainement à la mémoire, ce qu'il avoit dérobé injuſtement à la perſonne.

J'ai toûjours crû que pour faire un ſain Jugement des Hommes & de leurs Ouvrages, il les faloit conſiderer par eux-mêmes, avoir du mépris ou de la vénération pour les choſes paſſées, ſelon leur peu de valeur ou leur mérite. J'ai crû qu'il ne faloit pas s'oppoſer aux nouvelles par eſprit d'averſion, ni les rechercher par amour de la nouveauté; mais les rejetter

jetter ou les recevoir ſelon le veritable ſentiment qu'on en doit prendre. Il faut ſe défaire de nos caprices & de toute la bizarrerie de nôtre humeur; ce qui n'eſt pourtant qu'un empêchement à bien connoître les choſes. Le point le plus eſſentiel eſt d'aquerir un vrai Diſcernement, & de ſe donner des lumieres pures. La nature nous y prépare, l'experience & le commerce des gens délicats achevent de nous y former.

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

IL n'y a point de jour, Madame, que vous ne me marquiez le changement des bontés que vous aviez pour moi. J'en cherche le ſujet en moi-même ſans le pouvoir trouver. Faites-moi la grace de me le dire: il me ſemble que je ſerai moins

moins malheureux quand je ſaurai la cauſe de mon malheur. Ce n'eſt plus le *maudit Vieillard*, que vos enjoûmens favoriſoient autrefois de cette injure: c'eſt un *vieux Coquin*, lequel a donné au monde une Affaire malheureuſe, qui n'a de fondement que dans la malice de ſes inſinuations.

Voila, Madame, la réputation où je ſuis auprès de vous. La malignité a ſes joyes ſecretes: un autre les auroit ſenties au lieu des douleurs qu'un tendre interêt pour ce qui vous touche m'a fait ſouffrir. J'aurois eu dans l'indifference, ſi elle avoit été en mon pouvoir, une liberté d'eſprit douce & tranquille. Cette *Amitié commode & aiſée*, que vous me reprochez toûjours, m'auroit exemté de beaucoup d'ennuis, m'auroit garanti de beaucoup d'inquietude & d'apprehenſions: mais j'ai été trop honnête, trop ſenſible, & moins heureux.

La moindre apparence de peine pour vous, en eſt une pour moi trop veritable. Je ſuis le même que j'étois quand vous m'avez vû partager vos maux avec vous; aſſez changé dans vôtre opinion pour en avoir perdu vôtre confiance, toûjours égal dans le ſentiment de vos douleurs. Au deſſus de tous les chagrins de la vieilleſſe je n'ai aucun trouble que le vôtre; & il eſt bien juſte que mon ame ſoit alterée par le deſordre de la vôtre, puis que l'heureuſe aſſiéte où je l'ai vûë autrefois, a fait ſi long-tems la tranquilité de la mienne.

C'eſt trop parler de mon mérite à vôtre égard: faire ſouvenir de nos ſervices, eſt une injure à ceux qui les ont mal reconnus. Je vais donc vous demander une grace, au lieu de vous reprocher une obligation; c'eſt, Madame, que vous me permettiez de me juſtifier des ſoupçons que vous avez. Je jure avec la plus grande verité du monde, (vertu qui ſubſiſteroit dans la ruïne de tous les principes de Morale, & de tous les ſentimens de Religion;) je jure avec cette verité qui m'eſt ſi chere, que je n'ai jamais rien fait, rien dit, rien inſinué, par où la perſonne la plus délicate & la plus ſenſible pût être bleſſée. Et que dirois-je de criminel contre vous, Madame? Ce ne ſont pas des crimes, ce ne ſont pas des injuſtices & des violences qu'on pourroit vous reprocher; ce ſont vos ennuis, vos melancolies à

colies: ce ſont les embarras de vôtre eſprit qu'on ne vous pardonne point. Si vous êtes coupable, c'eſt envers vous de vôtre affliction; envers nous de la perte de nôtre joye. Chacun eſt en droit de vous redemander vos agrémens & ſes plaiſirs.

Oui, Madame, vous devez compte à tous les honnêtes-gens des manieres obligeantes que vous avez euës, vous le devez à tous vos amis de la douceur de vôtre commerce, & de la liberté de vôtre maiſon. Vous le devez aux ſavans de vôtre lecture, aux délicats de vôtre bon goût, à moi de vos grandes qualités que j'ai tant louées. Rendez-moi cette Femme Illuſtre, qui n'avoit rien des foibleſſes de ſon ſexe; rendez-moi cette ſageſſe enjouée, cette fermeté agréable, ces vertus qui faiſoient des Philoſophes de vos amans; ces charmes qui vous faiſoient des amans des Philoſophes.

Qu'eſt devenu ce tems heureux,
Où la Raiſon d'accord avec vos plus doux vœux,
Où les diſcours ſenſés de la Philoſophie
Partageoient les plaiſirs de vôtre belle vie (1)!

Fai-

(1) Voyez ci-deſſus, page 160.

Faites revenir ce tems heureux, où toûjours maîtreſſe de vous-même, vous ne laiſſiez de liberté à perſonne qui valut la peine d'être aſſujettie. Vous le pouvez, Madame, vous le pouvez: vous avez en vous le fonds de ce mérite dérobé au monde, & nous avons nôtre premiere diſpoſition à l'admirer, auſſi-tôt que vous en aurez retrouvé l'uſage. Rentrez donc en poſſeſſion de vôtre eſprit; reprenez cette intelligence que vous avez ſoûmiſe à de moindres lumieres que les vôtres.

En l'état que vous êtes préſentement, vous me faites ſouvenir d'un Prince qui ſe portoit mieux que ſon Médecin, étoit plus homme de bien que ſon Confeſſeur, & plus éclairé que ſon Miniſtre: cependant tout plein de ſanté qu'il étoit, il n'eût oſé manger d'aucune choſe que par l'ordre d'un Médecin languiſſant; touché chrétiennement de ſon Salut, il s'en rapportoit à un Directeur qui n'avoit aucun ſoin du ſien propre; & très-habile dans la connoiſſance de ſes affaires, il les remettoit toutes à un Conſeiller qui n'y entendoit rien.

Voila, Madame, les crimes dont vous

vous êtes accuſée: pour ceux d'une autre nature, vous n'en avez point; ou en tout cas,

Le charme des beautés leur tient lieu d'innocence.

Tant qu'il n'arrive aucun changement à ce beau viſage, les plus ſévéres vous ſont obligés des moindres égards que vous voulez avoir pour la vertu: mais ces privileges ne ſont que pour vous, Madame; un vieux Pécheur comme moi doit avoir des penſées auſteres ſur la neceſſité d'une conduite reglée, & ſur l'affreuſe condition de l'avenir. Auſſi le deſſein de ma Retraite m'eſt-il venu d'un certain eſprit de dévotion, inſpiré heureuſement aujourd'hui à tous nos François: je me ſuis reſſenti du mérite édifiant de la converſion des uns, & de la ſainteté exemplaire des autres. C'eſt par cette diſpoſition ſecrete que j'ai ſuivi le triſte conſeil de *mettre un tems entre la Vie & la Mort*: c'eſt par elle que je me ſuis détaché du plus grand charme de ma vie, qui étoit la douceur de vôtre entretien, pour me réduire à moi-même,

me, & me trouver en état de pouvoir ceſſer de vivre avec moins de tendreſſe & de regret. Quand je n'aurai plus à faire qu'à l'amour-propre, connoiſſant le peu que je vaux, je ne ſerai pas fort embarraſſé à me quitter.

Ajoûtez à des conſiderations ſi épurées, qu'il y a des ſaiſons de plaire, & alors on ne ſauroit avoir trop d'aſſiduité: mais qu'il y en a d'autres où il ne reſte de mérite pour nous que la diſcretion des abſences; & tout au plus, où il ne faut ſe préſenter qu'aux occaſions où l'on peut ſervir. Que je me tiendrois heureux, Madame, d'en rencontrer! je vous ferois avouër, que perſonne n'a jamais été attaché à vos interêts, avec plus de zéle, de fidelité, & de perſeverance, que Vôtre, &c.

LET-

LETTRE

A Monsieur ***,

Qui ne pouvoit ſouffrir l'Amour de Monſieur le Comte de Saint-Albans *à ſon âge.*

VOus vous étonnez mal-à-propos, que de vieilles gens aiment encore; car leur ridicule n'eſt pas à ſe laiſſer toucher, c'eſt à prétendre imbecillement de pouvoir plaire. Pour moi j'aime le commerce des belles perſonnes autant que jamais: mais je les trouve aimables, ſans deſſein de m'en faire aimer: je ne compte que ſur mes ſentimens, & cherche moins avec elles la tendreſſe de leur cœur que celle du mien. C'eſt de leurs charmes, & non point de leurs faveurs, que je prétens être obligé; c'eſt du deſagrément & non point de la rigueur, que je trouve ſujet de me plaindre.

Qu'un

Qu'un autre vous appelle ingrate, inexorable,
Vous m'obligez aſſez de me paroître aimable:
Et vos yeux adorés plus beaux que l'œuil du jour,
Ont aſſez fait pour moi de former mon amour.

Le plus grand plaiſir qui reſte aux vieilles gens, c'eſt de vivre; & rien ne les aſſûre ſi bien de leur vie que leur amour. *Je penſe, donc je ſuis*; ſurquoi roule la Philoſophie de Mr. Deſcartes, eſt une concluſion pour eux bien froide & bien languiſſante: *j'aime, donc je ſuis*; eſt une conſéquence toute vive, toute animée, par où l'on rappelle les deſirs de la jeuneſſe, juſqu'à s'imaginer quelquefois d'être jeune encore.

Vous me direz que c'eſt une double erreur de ne croire pas être ce qu'on eſt, & de s'imaginer être ce qu'on n'eſt pas. Mais quelles verités peuvent être ſi avantageuſes que ces bonnes erreurs, qui nous ôtent le ſentiment des maux que nous avons, & nous rendent celui des biens que nous n'avons plus? Cependant, pour ne conſiderer pas les choſes avec aſſez d'attention, nous faiſons convenir l'amour ſeulement à la jeuneſſe, bien que la raiſon dût être employée à reprimer la vio-

lence de ſes mouvemens; & nous traitons de foux les vieilles gens qui oſent aimer, quoi que la plus grande ſageſſe qu'ils puiſſent avoir, c'eſt d'animer leur nature languiſſante par quelques ſentimens amoureux. Que vous ſert-il de vivre encore, ſi vous ne ſentez pas que vous vivez? C'eſt avoir obligation de vôtre vie à vôtre Amour, s'il a ſû la ranimer quand la langueur vous l'avoit renduë inſenſible.

En cet âge-là, toute ambition nous abandonne; le deſir de la gloire ne nous touche plus, les forces nous manquent, le courage s'éteint ou s'affoiblit; l'amour, le ſeul amour nous tient lieu de toute vertu contre le ſentiment des maux qui nous preſſent, & contre la crainte de ceux dont nous ſommes menacés. Il détourne l'image de la Mort, qui ſans lui ſe préſenteroit continuellement à nous; il diſſipe les frayeurs de l'imagination, les troubles de l'ame, & nous rend les plus ſages du monde à nôtre égard, quand il nous fait tenir inſenſés dans la commune opinion des autres.

SUR

SUR L'ABSENCE DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN,

Le Jour de la Naiſſance de la Reine (1).

HElas! quel moyen de ſavoir,
Où nôtre Reine ſe peut voir!
Qu'eſt-elle devenuë, où s'en eſt-elle allée?
Où cache-t-elle ſes appas?
Sa Cour errante & déſolée,
La cherche & ne la trouve pas.
Peut-être que le Jour natal,
De l'Infante de Portugal,
Eſt cauſe de cette avanture:
Ah! Jour qui promettiez tant de felicité,
Vôtre grand appareil étoit un faux augure,
Que de maux, que de pleurs vous nous avez coûté!
Vous nous volez Hortence, elle ne paroît plus,
Et tous autres objets, ſont pour nous ſuperflus;
Nous ne voyons plus rien ſi-tôt qu'elle eſt abſente.

Je

(1) CATHERINE, Infante de Portugal, Epouſe de Charles II.

Je ſai que nôtre eſprit aſſez ingénieux,
Sans ceſſe nous la repréſente,
Et fait l'office de nos yeux :
Mais c'eſt un vain ſoulagement,
Pour adoucir un vrai tourment,
Que le ſecours de nôtre idée;
Finiſſez, vain ſecours, avec ce triſte Jour,
Qu'Hortence dès demain, chez elle retournée,
En ſes propres Etats rétabliſſe ſa Cour.
Reprenez le bandeau Royal,
Qui ceignoit vôtre belle tête:
Princeſſe, vos ſujets d'un zele ſans égal,
Veulent célébrer vôtre Fête.
La pompe qui s'apprête
Pour une autre que vous,
N'a rien qui nous arrête,
C'eſt un faux ſpectacle pour nous.

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

NOires Ondes du Styx, c'eſt par vous que je jure,
Fleuve affreux, écoutez le ſerment que je fais:
Periſſe l'Univers, periſſe la nature,
Que tout ſoit confondu, s'il m'arrive jamais

De

De célébrer autre naiſſance,
Que celle de la belle Hortence.
C'eſt elle ſeulement qui nous donne des loix,
Le Ciel ſur ſon viſage en imprime les droits;
Quand le ſort lui refuſe un vain tître de REINE;
Le Ciel, le juſte Ciel l'établit Souveraine,
Et lui fait poſſeder par des tîtres meilleurs,
Un empire abſolu qu'elle a ſur tous les cœurs.
Sans l'ordre, ſans les loix, les bienfaits & la peine,
Les Rois n'auroient ſur nous qu'une puiſſance vaine:
Pour maintenir, Hortence, un pouvoir glorieux,
Il ſuffit des regards qui partent de vos yeux:
D'un charme tout puiſſant ces miniſtres fideles
Ne ſont point occupés à punir des rebelles,
Jamais vous n'entendez un ſujet revolté
Se faire un faux honneur du nom de liberté;
Et jamais le tourment qu'un malheureux endure,
N'excita dans ſon cœur le plus leger murmure.
Vous êtes adorée en cent & cent climats,
Toutes les Nations ſont vos propres Etats,
Et de petits Eſprits vous nomment *Vagabonde* (1),
Quand vous allez regner en tous les lieux du monde.
Il ne vous reſtoit plus qu'à regner ſur les mers,
Vôtre nouvel Empire embraſſe l'Univers;
Et de nos Iſles fortunées
Vous pourriez des mortels regler les deſtinées.

Plus

(1) Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1677.

Plus puiſſante aujourd'hui que n'étoient les Romains,
Vous feriez des ſujets de tous les Souverains,
Si vous n'apportiez pas plus de ſoin & d'étude,
Pour vôtre liberté que pour leur ſervitude (1).

LETTRE
A MADAME
HARVEY (2).

DANS ce malheureux cabinet
Que le ſouffle des vents tient toûjours aſſez net,
Je vis hier trois portes ouvertes,
Pires à ma ſanté qu'à ma bourſe les pertes;
Et je ſentis un froid égal
A celui dont ſe plaint Monſieur de Portugal.
Ce n'eſt pas la ſeule froidure,
Qui fait aujourd'hui mon murmure;
J'ai d'autres griefs à vous conter,
Préparez-vous à m'écouter.

Vous jugez bien, Madame, que je veux parler du Cabinet de Madame Mazarin,

(1) Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1677.

(2) Sœur

zarin, & me plaindre à vous des torts qu'on m'y a faits. Je vous demande raiſon, avec quelque crainte que vous n'ayez moins d'inclination pour la juſtice que pour elle. Mais à qui puis-je m'adreſſer, ſans avoir le même ſujet d'appréhenſion?

Ciel! à qui me plaindre,
Sans avoir à craindre,
Mêmes ſentimens!
Tout Sexe pour Hortence a fourni des Amans.

Je ne l'accuſe point des diſtractions que ſa beauté m'a données. J'en ai fait une bête pour avoir joüé avec trop de cartes; & une autre pour avoir renoncé: mais ce n'eſt ni ſa faute, ni la mienne.

J'aurois tort de me plaindre d'elle;
Prenons-nous-en aux Dieux,
Qui la firent trop belle;
Et n'en accuſons pas nos yeux.

Voici, Madame, une choſe particuliere qui mérite bien vôtre attention. Je jouois

(2) Sœur de My.ord Montaigu. Elle avoit épouſé le Chevalier Harvey. Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1687.

jouois en noir avec Spadille, Manille, le Roi, & le Sept, (belles eſperances!) & mes eſperances furent bien trompées.

Cet œuil, qui peut percer les cœurs de tout le monde,
Et fait ſans y manquer la bleſſure profonde;
Cet œuil ſur le Talon jetta quelque regard,
Et le perça de part en part.
Il vit que la premiere carte,
(Quel moyen de rimer le Baſte?)
Que la Rime ſoit bonne ou non,
Il vit le Baſte au deſſus du Talon.
Une ſubtile main prête auſſi-tôt l'office
Que ſembloient demander ſes yeux vifs & perçans;
Je ſuis honteux ſur mes vieux ans
Pour telle occaſion d'implorer la juſtice:
Quand mes ſens avoient la vigueur,
Que donne une vive jeuneſſe,
Je n'allois pas trop à confeſſe,
Et les gens d'un groſſier honneur,
Pour de ſemblables tours d'adreſſe,
Me nommoient quelquefois *Pipeur*;
Aujourd'hui la langueur d'une infirme vieilleſſe
Ayant mis le devoir bien avant dans mon cœur,
Je prêche une Ducheſſe,
Et lui parle ſans ceſſe,
D'Aumonier & de Confeſſeur.

Pour

Pour un plus grand éclairciſſement du fait, paſſons à la maniere dont la choſe s'eſt executée.

De la plus belle main qu'on puiſſe voir au monde,
Une main, que nature a voulu faire au tour;
Mais une main à l'Hombre aujourd'hui ſans ſeconde
Pour prendre un Matador ſi-tôt qu'elle y voit jour;
De cette belle main, que la divine Hortence
Pourroit faire adorer aux mortels à genoux;
La divine mieux qu'un filoux
A ſû tromper ma défiance,
Et mettre le Baſte deſſous,
Sans que j'en euſſe connoiſſance.
Que ſes yeux font bien d'autres coups!
Ils volent tous les cœurs lors que moins on y penſe;
Et pas un ne revient à nous:
Tous âges, ſexes, rangs, en font l'experience;
Madame, prenez garde à vous.

EPITRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

APrès mes ſervices paſſés,
Après les pleurs que j'ai verſés,

On m'accuſe d'indifference;
Et pour la tête d'un Porteur
Caſſée aujourd'hui par malheur (1),
On me veut imputer une froide indolence.
Lors qu'on vous voyoit tant ſouffrir,
Qu'on vous croyoit prête à mourir,
Que vous étiez ſouvent ſans poûs & ſans haleine;
Dieux, vous ſavez au moins quel étoit mon tourment!
Hortence n'a ſongé qu'à ſon mal ſeulement,
Ou bien n'a pas daigné prendre garde à ma peine.
Je penſe voir encor ſes beaux yeux languiſſans,
Je penſe voir encor la pâleur du viſage;
L'amour & la pitié pour toucher davantage
Agiſſoient de concert ſur l'ame & ſur les ſens,
Et je ne puis ſavoir qui du mal ou des charmes
Avoit le plus de part à nous donner des larmes.
Je penſe voir Harrel (2) pour la concluſion
Apporter ſon *Levain de fermentation*;
A vous faire vomir, Madame Hyde (3) s'apprête;
Grenier (4) court au baſſin, Lot (5) vous ſoûtient la tête;
Saint Victor y prend ſes vapeurs:
Timide & curieux aux ſignes je m'arrête,
Et mon triſte ſilence exprime mes douleurs.

S.

(1) Madame Mazarin reprochoit à Mr. de St. Evremond de n'avoir pas aſſez de ſoin d'un de ſes Porteurs qui s'étoit caſſé la tête.
(2) Medecin de Madame Mazarin.

(3) De

Si-tôt qu'il faut agir pour être neceſſaire
Je fais l'office de vos gens;
Mais je parle, je cours, & je n'avance guere;
Dans l'erreur de mes ſoins confus & diligens,
Je brûle des couſſins dont on avoit affaire,
Et j'éxecute mal tout ce que j'entreprens.
Au ſortir de la maladie,
Lot cette chere & ſure amie,
Vous voit pour la guinée un louable appetit;
Et me diſant toûjours *vous la ferez malade*,
La bonne Lot me perſuade
D'en mettre deux ou trois ſous le chevet du lit.
Vous étiez ſi tendre & ſi bonne
Quand vous diſiez, *Lot, je me meurs*;
Aujourd'hui la ſanté vous donne
Ton different, differentes humeurs:
S'il arrive que je vous prie
Sur le moins important ſujet,
Souvien-toi ſeulement que je ſuis Cornelie (6),
De ma priere eſt tout l'effet.
Qu'avois je à démêler avec cette Romaine?
Et par quel étrange hazard
Ai-je à répondre d'une haine,
Qui ſe devoit, dit-on, la perte de Céſar?

Pour-

(3) Depuis Comteſſe de Rocheſter.
(4) Demoiſelle de Madame Mazarin.
(5) Mademoiſelle de Beverweert.
(6) Vers du POMPE'E de Corneille (*Act. III. Sc. IV.*) que Madame Mazarin recitoit fort ſouvent.

Pourquoi ſe prendre à moi, ſi dans Alexandrie
Elle avertit ſon ennemi
Du funeſte & ſecret parti
Que les Egyptiens prenoient contre ſa vie?
La Veuve de Pompée & du jeune Craſſus,
Deux fois du Monde entier a cauſé la diſgrace (1),
La mienne eſt la troiſiéme; il faut qu'elle la faſſe,
Quand elle & Rome ne ſont plus.
Elle perdit Craſſus, & vit de ſon Pompée
La tête précieuſe indignement coupée,
Son aſtre la pourſuit encore après ſa mort;
Toute vertu lui nuit; ſa grandeur de courage,
Du ſang des Scipions ordinaire partage,
Rencontre chez Hortence un plus malheureux ſort.
Juſte ou non, vôtre raillerie
Peut s'exercer ſur Cornelie;
Mais ne prônez pas tant l'éclat de ma ſanté;
Quand l'âge & la ſaiſon font mon infirmité;
Mais ne prônez pas tant l'état de mes affaires
Lors que j'ai ſimplement les choſes neceſſaires;
N'allez pas à Cleveden (2) compter par le menu
Ma dépenſe & mon revenu.
Pour me deſobliger vous feriez davantage:
S'il étoit en vôtre pouvoir

De

(1) Imitation d'un Vers de la même Piece.

(2) Maiſon de Campagne du Duc de Buckingham près de Windſor.

(3) Cette Expreſſion eſt priſe d'une Comedie Italienne, où Arlequin paroiſſant yvre & bûvant toûjours, diſoit à

De cacher vôtre beau viſage,
Vous m'empêcheriez de le voir.
Je n'ai rien tenté ſur la bouche,
(Trop timide en ce que je veux;)
Mais ſi j'oſe ſentir l'odeur de vos cheveux,
Ou prendre quelquefois ſur l'épaule une mouche,
Un petit Capot verd, More, voleur & gueux,
Vous dit, *Non beve vino* (3) touche,
Et me fait retirer ſur le point d'être heureux.
Ne penſez pas que la nature
Ne vous ait faite que pour vous;
Vous devez bonnement à vôtre créature
De vos charmes divins quelque uſage aſſez doux:
Tout ce que l'Univers a de plus admirable
Eſt fait pour nous prêter un ſecours charitable,
Ce qu'ont formé les Dieux avec le plus de ſoin,
Sert à nôtre plaiſir comme à nôtre beſoin;
Et ces grandes beautés à nos yeux expoſées,
Donnent un bien facile, & des faveurs aiſées.
L'aſtre, qu'on nommeroit la premiere beauté,
Si ce nom-là par vous n'étoit pas conteſté;
Le Soleil au matin commence ſa carriere,
Pour épancher ſur tous la commune lumiere,

Et

à chaque verre de Vin, Non beve Vino. Madame Mazarin prenoit beaucoup de plaiſir à répéter ces mots, & ſon petit More s'en ſervoit malicieuſement pour deſigner Mr. de St. Evremond quand il avoit bû, & pour l'arrêter, lors qu'il vouloit s'approcher de Madame Mazarin.

Et l'aimable clarté que répandent ſes feux,
N'attend pour ſe donner ni priere, ni vœux.
C'eſt pour nous faire agir qu'il éclaire le monde,
C'eſt pour nôtre repos qu'il ſe cache ſous l'onde:
La nuit, la douce nuit auſſi bien que le jour,
Sont les effets heureux que produit ſon amour.
La Terre avec amour expoſe à nôtre vûë
Les appas renaiſſans dont le Ciel l'a pourvûë;
Sa bonté nous fournit les fruits après les fleurs;
Et je n'ai rien de vous qu'épines, que rigueurs.
Vos charmes concertés avecque vos malices,
Inſpirent dans nos cœurs l'amour & les ſupplices:
Un moment de douceur que je trouve avec vous,
N'eſt jamais éloigné d'un autre de courroux;
Et n'étoient vos eſprits qui ſoûtiennent ma vie,
Vos chagrins contre moi l'auroient déja ravie.
Que ce brillant éclat à qui rien n'eſt pareil,
Aux jours les plus ſerains faſſe honte au ſoleil;
Qu'effaçant des beautés de nature immortelle,
Vous ſoyez à nos yeux
Du Dieu qui vous forma l'image la plus belle;
Je ne vous en dois rien, c'eſt un préſent des Cieux;
Je dois à vôtre eſprit toûjours malicieux,
De vous trouver par tout ou railleuſe ou cruelle.
Pour une tête de Porteur
Caſſée aujourd'hui par malheur,
Vous m'imputez de l'indolence:
Plût à Dieu que j'en euſſe, Hortence!

Mon

Mon cœur ſeroit exemt des inquiets deſirs
Que font naître vos charmes,
Ma bouche ignoreroit l'uſage des ſoûpirs,
Mes yeux celui des larmes.

A LA MEME.

Avec humble reverence,
J'oſe ici vous proteſter
Que tous vos amis de France
Ne ſauroient me diſputer
Le mérite de conſtance,
Ni devant moi ſe vanter
De leur zéle pour Hortence.
Dire Hortence! qu'ai-je oſé?
Ce Privilege eſt uſé:
Liberté trop indiſcrete
Soyez deſormais muette,
Ne tirez point vanité
Du peu que j'ai mérité.
Servir d'un eſprit ſincere
N'eſt pas ce qui nous fait plaire;
Le plus ſouvent pour trahir
On ne ſe fait pas haïr.
Une flateuſe impoſture
A d'inſinuans appas;
C'eſt une agréable injure

Dont

Dont on ne ſe venge pas.
L'art enleve tous les charmes
A la triſte verité,
Et laiſſe à la probité
La raiſon pour toutes armes:
C'eſt le débile ſecours,
C'eſt l'inutile aſſiſtance,
Qu'un malheureux eut toûjours.
Le dirai-je ? avec Hortence
J'ai le ſort des vieux valets,
A qui l'on fait injuſtice;
Plus ils rendent de ſervice
Ils gâtent leurs interêts.
Comme le moindre murmure
Seroit reproche ou cenſure,
Je deviendrai circonſpect,
Mais je laiſſe à ces murailles,
Que nous voyons aujourd'hui,
Et dont les dures entrailles
S'émurent de nôtre ennui,
Je leur remets à vous dire
Quel étoit nôtre martyre,
Quand vos preſſantes douleurs
Nous coûterent tant de pleurs.
Je remets à leur mémoire
De vous en conter l'hiſtoire;
Parlez, murailles, parlez
De tant de gens deſolés.
Dites que le Domeſtique

Dans ſa mortelle pâleur,
D'un évenement tragique
Craignoit ce commun malheur.
Dites que nôtre Pucelle
L'Illuſtre Mademoiſelle (1),
Etouffoit mille ſoûpirs,
Pour cacher ſes déplaiſirs;
Qu'elle retenoit ſes larmes
Pour ne pas donner d'allarmes,
Et forçoit ſon amitié
Au ſecret de la pitié.
Apprenez que Madame Hyde
Par ſes ſoins & par vôtre aide,
Par un éternel ſecours
Nous conſerva ces beaux jours;
Ces jours auſquels nôtre vie
Eſt pleinement aſſervie.
Dites que Madame Harvey
Quitta l'eſprit élevé,
A tout foible inacceſſible,
Pour être tendre & ſenſible.
Parlez, murailles, encor
Des vapeurs de Saint-Victor.
Il en courut la Campagne
Nôtre Guerrier d'Allemagne (2):
Il fait par-là des Préſens
De Vin d'Ay tous les ans.

Que

(1) Mademoiſelle Beverweert.
(2) Le Comte de Grammont.

Que puiſſe la Maladie
Lui durer toute ſa vie!
Vous pourriez parler de moi,
De ma douleur, de ma foi:
Mais un excès de ſouffrance
S'exprime par le ſilence:
Vos diſcours ſont ſuperflus,
Murailles, ne parlez plus.

ORAISON FUNE'BRE
DE
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN (1).

J'ENTREPRENS aujourd'hui une choſe ſans exemple; j'entreprens de faire l'ORAISON FUNE'BRE d'une perſonne, qui ſe porte mieux que ſon Orateur. Cela vous ſurprendra, Meſſieurs; mais s'il eſt permis de prendre ſoin de ſon Tombeau, d'y mettre des Inſcriptions, & de donner plus d'étenduë à nôtre vanité,

(1) Madame Mazarin ayant dit un jour qu'elle ſouhaiteroit bien de ſavoir ce qu'on diroit d'elle après ſa mort; cela donna occaſion à Mr. de St. Evremond de compoſer cette Piece. Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1684.

nité, que la nature n'en a voulu donner à nôtre vie: ſi tous les vivans peuvent ſe deſtiner le lieu où ils doivent être, lors qu'ils ne vivront plus: ſi Charles-Quint a fait faire ſes Funerailles, & a bien voulu aſſiſter à ſon ſervice deux ans durant; trouverez-vous étrange, Meſſieurs, qu'une beauté plus illuſtre par ſes charmes, que ce grand Empereur par ſes conquêtes, veuille jouïr du bonheur de ſa mémoire, & entendre pendant ſa vie, ce qu'on pourroit dire d'elle après ſa mort? Que les autres tâchent d'exciter vos regrets pour quelque morte, je veux attirer vos larmes pour une mortelle; pour une perſonne qui mourra un jour par le malheur neceſſaire de la condition humaine, & qui devroit toûjours vivre par l'avantage de ſes merveilleuſes qualités.

Pleurez, Meſſieurs, n'attendant pas à regretter un bien perdu; donnez vos pleurs à la funeſte penſée qu'il le faudra perdre: pleurez, pleurez. Quiconque attend un malheur certain, peut déja ſe dire malheureux: Hortence mourra; cette

cette merveille du monde mourra un jour: l'idée d'un ſi grand mal mérite vos larmes.

Vous y viendrez à ce triſte paſſage,
Hortence, helas! vous y viendrez un jour;
Et perdrez-là ce beau viſage
Qu'on ne vit jamais ſans amour.

Détournons nôtre imagination de ſa mort ſur ſa Naiſſance, pour dérober un moment à nôtre douleur. HORTENCE MANCINI eſt née à Rome d'une famille illuſtre; ſes parens ont toûjours été conſiderables: mais quand ils auroient tous gouverné des Empires, comme ſon Oncle (1); ni eux, ni ce maître de la France ne lui auroient pas apporté tant d'éclat qu'elle leur en donne. Le Ciel a formé ce grand ouvrage ſur un modelle inconnu au ſiécle où nous ſommes: à la honte de nôtre tems il a voulu donner à Hortence une beauté de l'ancienne Grece, & une vertu de la vieille Rome. Laiſſons écouler ſon enfance dans ſes MEMOIRES (2). Son enfance a eu cent naïvetés aimables, mais rien d'aſſez important pour nôtre ſujet. Je vous demande, Meſſieurs, je vous demande de l'admiration & des larmes: pour les obtenir j'ai des vertus & des malheurs à vous préſenter.

Le Cardinal Mazarin ne fut pas longtems ſans connoître les avantages de ſa belle Niece; & pour faire juſtice aux graces de la nature, il deſtina Hortence à porter ſon nom, & à poſſeder ſes richeſſes après ſa mort. Elle avoit des charmes, qui pouvoient engager les Rois à la rechercher par amour, & des biens capables de les y obliger par interêt. Une conjoncture favorable venant s'unir à ces grands motifs, le Roi de la Grande Bretagne la fit demander en mariage (3), & le Cardinal plus propre à gouverner des Souverains, qu'à faire des Souveraines, perdit une occaſion, qu'il rechercha depuis inutilement. La Reine mere du Roi d'Angleterre, ſe chargea elle-même de la négociation (4): mais un Roi rétabli ſe ſouvint

(1) Le Cardinal Mazarin.

(2) Voyez les MEMOIRES de Madame la Ducheſſe Mazarin, écrits par l'Abbé de Saint Real, dans le MELANGE CURIEUX *des meilleures Pieces attribuées à Mr. de St. Evremond*

(3), (4) Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1675.

ſouvint du peu de conſideration qu'on avoit eu pour un Roi chaſſé, & on rejetta à Londres les propoſitions, qui n'avoient pas été acceptées à Saint Jean de Luz.

Que ne veniez-vous, Madame? tout eût cedé à vos charmes; & vous rendriez aujourd'hui une grande nation auſſi heureuſe, que vous la feriez. Le Ciel eſt venu à bout en quelque ſorte de ſon deſſein: il vous avoit deſtinée à faire les délices de l'Angleterre, & vous les faites.

Cette grande affaire ayant manqué, on examina le mérite de nos Courtiſans, pour vous donner un Mari digne de vous. Monſieur le Cardinal fut tenté de choiſir le plus honnête homme: mais il ſût vaincre la tentation; & un faux interêt prévalant ſur ſon eſprit, il vous livra à celui qui paroiſſoit le plus riche. Rejettons la premiere faute de ce Mariage ſur ſon Eminence. Monſieur Mazarin n'eſt pas à blâmer, d'avoir fait tous ſes efforts pour obtenir la plus belle femme, & la plus grande héritiere de l'Europe.

Madame Mazarin a crû que l'obéïſſance étoit ſon premier devoir, & elle s'eſt renduë aux volontés de ſon Oncle, autant par

par reconnoiſſance, que par ſoûmiſſion. Monſieur le Cardinal, qui devoit connoître la contrarieté naturelle, que le Ciel avoit inſpirée dans leurs cœurs, l'oppoſition invincible des qualités de l'un & de l'autre; Monſieur le Cardinal n'a rien connu, rien prévû; ou a préféré un peu de bien, un petit interêt, quelque avantage apparent, au repos d'une Niéce qu'il aimoit ſi fort. Il eſt le premier coupable de ces nœuds mal aſſortis, de ces chaînes infortunées, de ces liens formés ſi mal-à-propos, & ſi juſtement rompus. Ici toute la réputation qu'a euë le Cardinal s'eſt évanouïe. Il a gouverné le Cardinal de Richelieu qui gouvernoit le Royaume; mais il a marié ſa Niece à Monſieur Mazarin: toute ſa réputation eſt perduë. Il a gouverné Louïs XIII. après la mort de ſon grand Miniſtre, & la Reine Régente après la mort du Roi ſon époux: mais il a marié ſa Niece à Monſieur Mazarin: toute ſa réputation eſt perduë. S'il y avoit quelque grace à faire à ſon Eminence, il faudroit rejetter ſa faute ſur la foibleſſe d'un mourant: c'eſt trop demander à l'homme, que de lui demander d'être ſage, quand il ſe meurt.

Il

Il me ſouvient que le lendemain de ces triſtes Nôces, les Médecins aſſûrerent le Marêchal de Clerembaut que Monſieur le Cardinal ſe portoit mieux. *C'eſt un homme mort*, dit le Marêchal: *il a marié ſa Niece à Monſieur Mazarin*; *le tranſport s'eſt fait au cerveau*; *la tête eſt attaquée*; *c'eſt un homme mort*. Excuſons donc ce grand Cardinal ſur ſa maladie, excuſons-le ſur la miſere de nôtre condition: il n'y a perſonne à qui une pareille excuſe ne puiſſe être un jour neceſſaire. Pleurons par compaſſion & par interêt: quel ſujet, Meſſieurs, manque à nos larmes?

Pleurons, pleurons; & c'eſt peu que des pleurs,
Pour de ſi funeſtes malheurs:
N'attendons pas la perte de ces charmes:
Infortunés liens, vous valez bien nos larmes!

Je ſens que ma compaſſion va s'étendre juſques ſur Monſieur Mazarin: celui qui fait le malheur des autres, fait pitié lui-même. Voyez l'état auquel il ſe trouve, Meſſieurs; & vous ſerez auſſi diſpoſés que moi à le plaindre. Monſieur Mazarin gémit ſous le poids des biens & des honneurs,

neurs, dont on l'a chargé; la fortune qui l'éleve en apparence, l'accable en effet. La grandeur lui eſt un ſupplice; l'abondance une miſere. Il a raiſon de haïr un mariage, qui l'a engagé dans les affaires du monde; & avec raiſon il s'eſt repenti d'avoir obtenu ce qu'il avoit tant deſiré. Sans ce Mariage ſi funeſte aux intereſſés, il meneroit une vie heureuſe à la Trape, ou en quelque autre ſocieté ſainte & retirée: les interêts du monde l'ont fait tomber dans les mains des Dévots du ſiécle; de ces Fourbes ſpirituels, qui font une cour artificieuſe, qui tendent des pieges ſecrets à la bonté des ames ſimples & innocentes; de ces ames qui par l'eſprit d'une ſainte uſure, ſe ruïnent à prêter à des gens qui promettent cent & cent d'interêt en l'autre monde.

Mais le plus grand mal n'eſt pas à donner, encore qu'on donne mal-à-propos; c'eſt à laiſſer perdre, & à laiſſer prendre. Un Conſeil dévotement imbécile fait couvrir des Nudités; un pareil ſcrupule fait défigurer des Statuës; un jour on enleve les Tableaux; un autre les Tapiſſeries ſont emportées: les Gouvernemens ſont vendus, l'Argent s'écoule; tout ſe diſſi-

pe, & on ne jouit de rien. Voila, Meſſieurs, le miſerable état où ſe trouve Mr. Mazarin: ne mérite-t-il pas d'avoir part aux larmes que nous répandons?

Mais Madame Mazarin eſt mille fois plus à plaindre: c'eſt à ſes douleurs que nous devons la meilleure partie de nôtre pitié. Cet Epoux, qui ſe ſent peu digne de ſon Epouſe, ne la laiſſe voir à perſonne: il la tire de Paris, où elle eſt élevée, pour la mener de province en province, de ville en ville, de campagne en campagne, toûjours ſûre du voyage, toûjours incertaine du ſéjour. L'aſſiduité n'apporte aucun dégoût; la contrainte ne fait ſentir aucun chagrin qu'il ne donne. Il n'oublie rien pour ſe rendre haïſſable; & il auroit pû s'épargner des ſoins, que la nature avoit déja pris. Comme ceux qui offenſent ne pardonnent point, Monſieur Mazarin fait plus de mal, plus on en ſouffre; & il arrive par degrés à être le tyran d'une perſonne, dont tous les honnêtes-gens voudroient être les eſclaves. Il ſembloit que Madame Mazarin n'avoit pas d'autres maux à craindre, après ce qu'elle avoit ſouffert. On ſe trompoit, Meſſieurs; le plus grand étoit encore à venir. Madame Mazarin plus jalouſe de ſa raiſon, que de ſa beauté & de ſa fortune, ſe trouve aſſujettie à un homme, qui prend toutes les lumieres du bon-ſens pour des crimes, & toutes les viſions de la fantaiſie, pour des graces du Ciel extraordinaires. Ce ne ſont que Révelations, que Propheties: il avertit de la part des Anges; il commande, il menace de la part de Dieu. Il ne faut plus chercher les Volontés du Ciel dans l'Ecriture, ni dans la Tradition; elles ſe forment dans l'imagination, & s'expliquent par la bouche de Monſieur Mazarin. Vous avez ſouffert d'être ruïnée par un diſſipateur, d'être traitée en eſclave par un tyran; vous voici, Hortence, à la merci d'un prophete, qui va chercher dans l'impoſture des faux Dévots, & dans les viſions des Fanatiques, de nouvelles inventions pour vous tourmenter: les artifices des Fourbes, la ſimplicité des Idiots; tout s'unit, tout ſe joint, pour vôtre perſécution.

Cherchez, Meſſieurs, la femme la plus docile, la plus ſoûmiſe, & la mettez à de ſemblables épreuves; elle ne ſouffrira pas huit jours avec ſon mari, ce que Ma-

dame Mazarin a ſouffert cinq ans avec le ſien. Qu'on s'étonne qu'elle n'ait pas voulu ſe ſéparer plûtôt d'un tel Epoux ; qu'on admire ſa patience : s'il y a un reproche à lui faire, ce n'eſt pas de l'avoir quitté, c'eſt d'avoir demeuré ſi long-tems avec lui. Que faiſoit vôtre Gloire, Madame, dans le tems d'un eſclavage ſi honteux? Vous vous rendiez indigne des bienfaits de Monſieur le Cardinal ; vous trahiſſiez ſes intentions par une lâche obéïſſance, qui laiſſoit ruïner la fortune, qu'on vous avoit donnée à ſoûtenir. Vous vous rendiez indigne des graces du Ciel, qui vous a fait naître avec de ſi grands avantages, hazardant vos lumieres dans le long & contagieux commerce que vous aviez avec Monſieur Mazarin. Remerciez Dieu de la bonne & ſage reſolution qu'il vous a fait prendre : vôtre liberté eſt ſon ouvrage ; s'il ne vous avoit inſpiré ſes intentions, une timidité naturelle, une conduite ſcrupuleuſe, une mauvaiſe honte vous eût retenuë auprès de vôtre Mari, & vous vous trouveriez encore aſſujettie à ſes folles inſpirations. Rendez graces à Dieu, Madame ; il vous a ſauvée. Ce ſalut vous coûte toutes vos

richeſſes ; il eſt vrai ; mais vous avez conſervé vôtre raiſon : la condition eſt aſſez heureuſe. Vous êtes privée de tout ce que vous teniez de la fortune : mais on n'a pû vous ôter les avantages que la nature vous a donnés : la grandeur de vôtre ame, les lumieres de vôtre eſprit, les charmes de vôtre viſage vous demeurent ; la condition eſt aſſez heureuſe. Quand Monſieur Mazarin laiſſe oublier le nom de Monſieur le Cardinal en France, vous en augmentez la gloire chez les Etrangers : la condition eſt aſſez heureuſe. Il n'y a point de peuples, qui n'ayent une ſoûmiſſion volontaire au pouvoir de vôtre beauté ; point de Reines, qui ne doivent porter plus d'envie à vôtre perſonne, que vous n'en devez porter à leur grandeur : la condition eſt aſſez heureuſe.

Vous êtes admirée en cent & cent climats ;
Toutes les Nations ſont vos propres Etats :
Et de petits Eſprits vous nomment Vagabonde,
Quand vous allez regner en tous les lieux du monde (1).

(1) Voyez ci-deſſus, page 245.

Quel pays y a-t-il que Madame Mazarin n'ait pas vû; quel pays a-t elle vû qui ne l'ait pas admirée? Rome a eu pour elle autant d'admiration que Paris. Cette Rome de tout tems ſi glorieuſe, eſt plus vaine de l'avoir donnée au monde, que d'avoir produit tous ſes Heros: elle croit qu'une beauté ſi extraordinaire eſt préferable à toute valeur, & qu'il y a plus de conquêtes à faire par ſes yeux, que par les armes de ſes grands hommes. L'Italie vous ſera éternellement obligée, Madame, de l'avoir défaite de ces régles importunes, qui n'apportent l'ordre qu'avec contrainte; de lui avoir ôté une ſcience de formalités, de cérémonies, de civilités concertées, d'égards médités, qui rendent les hommes inſociables dans la ſocieté même. C'eſt Madame Mazarin qui a banni toute grimace, toute affectation; qui a ruïné cet art du dehors qui régle les apparences; cette étude de l'exterieur qui compoſe les viſages. C'eſt elle qui a rendu ridicule, une gravité qui tenoit lieu de prudence, une politique ſans affaires & ſans interêts, occupée ſeulement à cacher l'inutilité où l'on ſe trouve. C'eſt elle qui a introduit une liberté douce & hon-

honnête, qui a rendu la converſation plus agréable, les plaiſirs plus purs & plus délicats.

Une fatalité l'avoit faite venir à Rome; une fatalité l'en fait ſortir. Madame la Connêtable voulût quitter Monſieur ſon mari, & en fit confidence à ſa chere ſœur. La ſœur, toute jeune qu'elle étoit, lui repréſenta ce qu'auroit pû repréſenter une mere pour l'en détourner; mais la voyant réſoluë à l'éxecution de ſon deſſein, elle ſuivit par amitié celle qui n'avoit pû être détournée par prudence, & partagea avec elle les dangers de la fuite, les craintes, les inquietudes, les embarras, qui ſuivent de pareilles réſolutions. La fortune, qui peut beaucoup dans nos entrepriſes, & plus dans nos avantures, a fait errer Madame la Connêtable de nation en nation, & l'a jettée enfin dans un Couvent à Madrid. La raiſon conſeilla le repos à Madame Mazarin, & un eſprit de Retraite l'obligea d'établir ſon ſejour à Chambéri. Là elle a trouvé en elle-même par ſes réflexions; dans le commerce des ſavans par les conferences, dans les livres par l'étude, dans la nature par des obſervations, ce que la

Cour ne donne point aux courtiſans ; ou pour être trop occupés dans les affaires ; ou pour être trop diſſipés dans les plaiſirs. Madame Mazarin a vêcu trois ans entiers à Chambéri, toûjours tranquille, & jamais obſcure : quelque deſir qu'elle ait eu de ſe cacher, ſon mérite lui établit malgré elle un petit empire ; & en effet elle commandoit à la ville, & à toute la nation. Chacun reconnoiſſoit avec plaiſir les droits que la nature lui avoit donnés ; & celui qui avoit les ſiens par ſa naiſſance, les eût volontiers oubliés, pour entrer dans la même ſujettion où entroient ſes peuples. Les plus honnêtes gens quittoient la Cour, & négligeoient le ſervice de leur Prince, pour s'appliquer plus particuliérement à celui de Madame Mazarin ; & des perſonnes conſiderables des pays éloignés, ſe faiſoient un prétexte du voyage d'Italie, pour la venir voir. C'eſt une choſe bien extraordinaire d'avoir vû établir une Cour à Chambéri ; c'eſt comme un prodige qu'une beauté, qui avoit voulu ſe cacher en des lieux preſque inacceſſibles, ait fait plus de bruit dans l'Europe, que toutes les autres enſemble.

Le

Les plus belles perſonnes de chaque nation, avoient le déplaiſir d'entendre toûjours parler d'une abſente : les objets les plus aimables avoient un ennemi ſecret, qui ruïnoit toutes les impreſſions qu'ils pouvoient faire : c'étoit l'idée de Madame Mazarin, qu'on conſervoit précieuſement après l'avoir vûë, & qu'on ſe formoit avec plaiſir où l'on ne la voyoit pas.

Telle étoit la conduite de Madame Mazarin ; telle étoit ſa condition, quand la Ducheſſe d'York ſa Parente paſſa par Chambéri, pour venir trouver le Duc ſon époux. Le mérite de la Ducheſſe, ſa beauté, ſon eſprit, ſa vertu, donnoient envie à Madame Mazarin de l'accompagner ; mais ſes affaires ne le permettoient pas, & il falut remettre ſon voyage à un autre tems. La curioſité de voir une grande Cour, qu'elle n'avoit pas vûë, la fortifioit dans cette penſée ; la Mort du Duc de Savoye (1) la détermina. Ce Prince avoit eu pour elle un ſentiment commun à tous ceux qui la voyoient.

(1) Charles Emanuel, Duc de Savoye, mourut le 12. de Juin 1675.

yoient. Il l'avoit admirée à Turin, & cette admiration avoit paſſé dans l'eſprit de Madame de Savoye, pour un veritable amour. Une impreſſion jalouſe & chagrine, produiſit un procedé peu obligeant pour celle qui l'avoit cauſée, & il n'en falut pas davantage pour obliger Madame Mazarin à ſortir d'un pays, où la nouvelle Régente étoit abſoluë. S'éloigner d'elle, & s'approcher de Madame la Ducheſſe d'York, ne fut qu'une même reſolution. Hortence la déclara à ſes amis, qui n'oublierent rien pour l'en détourner; mais ce fut inutilement. On n'a jamais vû tant de larmes. Elle ne fut pas inſenſible à la douleur que l'on avoit de ſon départ; des perſonnes touchées ſi vivement la ſûrent toucher: cependant la reſolution étoit priſe, & malgré tous ces regrets on voulut partir.

Quel autre Courage, que celui de Madame Mazarin, eût fait entreprendre un voyage ſi long, ſi difficile & ſi dangereux? Il lui falut traverſer des nations ſauvages, & des nations armées; adoucir les unes, & ſe faire reſpecter des autres. Elle n'entendoit le langage d'aucun de ces peuples; mais elle étoit entenduë:

tenduë: ſes yeux ont un langage univerſel, qui la fait entendre de tous les hommes. Que de montagnes, que de forêts, que de rivieres il falut paſſer! Qu'elle eſſuya de vents, de neiges, de pluyes; & que les difficultés des chemins, que la rigueur du tems, que des incommodités extraordinaires firent peu de tort à ſa beauté! Jamais Héléne ne parut ſi belle qu'étoit Hortence: mais Hortence, cette belle innocente perſecutée, fuyoit un injuſte époux, & ne ſuivoit pas un amant. Avec le viſage d'Héléne, Madame Mazarin avoit l'air, l'habit, l'équipage d'une Reine des Amazones: elle paroiſſoit également propre à charmer, & à combattre. On eût dit qu'elle alloit donner de l'amour à tous les Princes qui étoient ſur ſon paſſage, & commander toutes les troupes qu'ils commandoient. Le premier eût dépendu d'elle; mais ce n'étoit pas ſon deſſein: elle fit quelque eſſai du ſecond; car les troupes recevoient ſes ordres plus volontiers que ceux de leurs Généraux. Après avoir fait plus de trois cens lieuës, elle arriva en Hollande, & ne demeura à Amſterdam que le tems qu'il faut pour voir les raretés d'une ville ſi ſin-

guliere & ſi renommée. Sa curioſité ſatisfaite, elle en partit pour la Brille, & s'embarqua à la Brille pour l'Angleterre. Il manquoit à ce voyage une tempête; il en vint une qui dura cinq jours: tempête, auſſi furieuſe que longue; tempête, qui fit perdre conſeil & reſolution aux matelots, & aux paſſagers toute eſperance. Madame Mazarin fut ſeule exemte de lamentation; moins importune à demander au Ciel qu'il la conſervât, que ſoûmiſe & reſignée à ſes volontés. Il étoit arrêté qu'elle verroit l'Angleterre: elle y aborda, & ſe rendit à Londres en peu de tems (1). Tous les peuples avoient une grande curioſité de la voir; les Dames une plus grande allarme de ſon arrivée. Les Angloiſes, qui étoient en poſſeſſion de l'empire de la beauté; le voyoient paſſer à regret à une étrangere; & il eſt aſſez naturel de ne perdre pas ſans chagrin la plus douce des vanités. Un interêt ſi conſiderable fût les unir. Les ennemies furent donc reconciliées, les indifferentes ſe rechercherent, & les amies voulurent ſe lier plus étroitement encore. Les confédérées

(1) Madame Mazarin vint en Angleterre au mois de Decembre 1675.

fédérées prévoyoient bien leur malheur; mais le voulant retarder, elles ſe préparerent à defendre un interêt, qui leur étoit plus cher que la vie. Madame Mazarin n'avoit pour elle que ſes charmes, & ſes vertus: c'étoit aſſez pour ne rien appréhender. Après avoir gardé la chambre quelques jours, moins pour ſe remettre des fatigues du voyage, que pour ſe faire faire des habits, elle parut à White-hall.

Aſtres de cette Cour, n'en ſoyez point jaloux,
Vous parûtes alors auſſi peu devant elle,
Que mille autres Beautés avoient fait devant vous (1).

Depuis ce jour-là on ne lui diſputa rien en public; mais on lui fit une guerre ſecrete dans les maiſons, & tout ſe réduiſit à des injures cachées, qui ne venoient pas à ſa connoiſſance; ou à de vains murmures, qu'elle mépriſa. On vit alors une choſe fort extraordinaire: celles qui s'étoient le plus déchaînées contre elle, furent les premieres à l'imiter. On voulut s'ha-

(1) Imitation de la chûte d'un Sonnet de Malleville, intitulé La Belle Matineuse.

s'habiller, on voulut ſe coëffer comme elle: mais ce n'étoit ni ſon habillement, ni ſa coëffure; car ſa perſonne fait la grace de ſon ajuſtement, & celles qui tâchent de prendre ſon air, ne ſauroient rien prendre de ſa perſonne. On peut dire d'elle ce qu'on a dit de feuë Madame avec bien moins de raiſon; *tout le monde l'imite, & perſonne ne lui reſſemble.*

Pour ce qui regarde les hommes, elle ſe fait des ſujets de tous les honnêtes gens qui la voyent. Il n'y a que le méchant goût & le faux eſprit, qui puiſſent défendre contre elle un reſte de liberté. Heureuſe des conquêtes qu'elle fait! plus heureuſe de celles qu'elle ne fait pas! Madame Mazarin n'eſt pas plûtôt arrivée en quelque lieu, qu'elle y établit une Maiſon, qui fait abandonner toutes les autres. On y trouve la plus grande liberté du monde; on y vit avec une égale diſcretion. Chacun y eſt plus commodément que chez ſoi, & plus reſpectueuſement qu'à la Cour. Il eſt vrai qu'on y diſpute ſouvent; mais c'eſt avec plus de lumiere que de chaleur. C'eſt moins pour contredire les perſonnes, que pour éclaircir les matieres; plus pour animer les converſations,

ſations, que pour aigrir les eſprits. Le Jeu qu'on y jouë eſt peu conſiderable, & le ſeul divertiſſement y fait jouër. Vous n'y voyez ſur les viſages ni la crainte de perdre, ni la douleur d'avoir perdu. Le deſintereſſement va ſi loin en quelques-unes, qu'on leur reproche de ſe réjoüir de leur perte, & de s'affliger de leur gain.

Le Jeu eſt ſuivi des meilleurs Repas qu'on puiſſe faire. On y voit tout ce qui vient de France, pour les délicats; tout ce qui vient des Indes, pour les curieux; & les mets communs deviennent rares, par le goût exquis qu'on leur donne. Ce n'eſt pas une abondance qui fait craindre la diſſipation: ce n'eſt point une dépenſe tirée qui fait connoître l'avarice ou l'incommodité de ceux qui la font. On n'y aime pas une économie ſeche & triſte, qui ſe contente de ſatisfaire aux beſoins, & ne donne rien au plaiſir: on aime un bon ordre, qui fait trouver tout ce que l'on ſouhaite, & qui en ſait ménager l'uſage, afin qu'il ne puiſſe jamais manquer. Il n'y a rien de ſi bien réglé que cette Maiſon; mais Madame Mazarin répand ſur tout je ne ſai quel air aiſé, je ne ſai

quoi

quoi de libre & de naturel, qui cache la régle: on diroit que les choſes vont d'elles-mêmes, tant l'ordre eſt ſecret & difficilement apperçu.

Que Madame Mazarin change de logis, la difference du lieu eſt inſenſible: par tout où elle eſt on ne voit qu'elle; & pourvû qu'on la trouve on trouve tout. On ne vient jamais aſſez tôt; on ne ſe retire jamais aſſez tard: on ſe couche avec le regret de l'avoir quittée; & on ſe leve avec le deſir de la revoir.

Mais quelle eſt l'incertitude de la condition humaine ! Dans le tems qu'elle jouïſſoit innocemment de tous les plaiſirs que l'inclination recherche, & que la raiſon ne défend pas; qu'elle goûtoit la douceur de ſe voir aimée, & eſtimée de tout le monde; que celles qui s'étoient oppoſées à ſon établiſſement, ſe trouvoient charmées de ſon commerce; qu'elle avoit comme éteint l'amour-propre dans l'ame de ſes amies, chacune ayant pour elle les ſentimens qu'il eſt naturel d'avoir pour ſoi: dans le tems que les plus vaines & les plus amoureuſes d'elles-mêmes ne diſputoient rien à ſa beauté; que l'envie ſe cachoit au fond des cœurs; que tout chagrin

grin contre elle étoit ſecret ou trouvé ridicule, dès qu'il commençoit à paroître: dans ce tems heureux une maladie extraordinaire la ſurprend, & nous avons été ſur le point de la perdre, malgré tous ſes charmes, malgré toute nôtre admiration, & nôtre amour. Vous périſſiez, Hortence, & nous périſſions: vous, de la violence de vos douleurs, nous, de celle de nôtre affliction. Mais c'étoit bien plus que s'affliger: c'étoit ſentir tout ce que vous ſentiez; c'étoit être malade comme vous. Des inégalités bizarres vous approchoient tantôt de la mort, tantôt vous rappelloient à la vie: nous étions ſujets à tous les accidens de vôtre mal; & pour apprendre de vos nouvelles, il n'étoit pas beſoin de demander comment vous étiez, il ne faloit que voir en quel état nous étions.

Loué ſoit Dieu, ce diſpenſateur univerſel des biens & des maux; loué ſoit Dieu, qui vous a renduë à nos vœux, & nous a redonnés à nous-mêmes. Vous voila vivante, & nous vivons; mais nous ne ſommes pas remis encore de la frayeur du danger que nous avons couru: il nous en reſte une triſte idée, qui nous fait con-

concevoir plus vivement ce qui arrivera un jour. Un jour la nature défera ce bel ouvrage, qu'elle a pris tant de peine à former. Rien ne l'exemtera de la loi funeſte où nous ſommes tous aſſujettis. Celle qui ſe diſtingue ſi fort des autres pendant ſa vie, ſera confonduë avec les plus miſerables à ſa Mort. Et tu te plains génie ordinaire, mérite commun, beauté médiocre; & tu te plains de ce qu'il te faut mourir? Ne murmure point, injuſte, Hortence mourra comme toi. Un tems viendra; (ne pût-il jamais venir ce tems malheureux!) un tems viendra, que l'on pourra dire de cette Merveille:

Elle eſt poudre toutefois,
Tant la Parque a fait ſes loix
Egales & neceſſaires;
Rien ne l'en a ſû parer;
Apprenez, ames vulgaires,
A mourir ſans murmurer (1).

A

(1) Imitation du Sonnet de Malherbe ſur la Mort de Monſieur le Duc d'Orleans.

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

DUCHESSE en tous lieux adorable,
Dont je ne dois eſperer rien,
Ni d'obligeant, ni d'agréable,
Qu'à quelque heure perduë un moment d'entretien;
Ducheſſe toûjours ſans égale,
Si vous avez quelque intervalle,
Quelque vuide en vos AMADIS,
Ecoûtez ce que je vous dis.
Quand de vos AMADIS un Livre vous occupe
Ce ſeroit bien être la dupe,
Que dans vôtre amitié diſputer quelque part,
Même au bon-homme Liſuart:
De prétendre à vôtre tendreſſe
Contre le beau Roger de Grece,
Ou contre Floriſel vous conter ſes raiſons;
Ce ſeroit mériter les petites-maiſons.
Ce ſeroit pareille folie
De vouloir avec vous diſcourir un moment,
Sur le point qu'Urgande ou Mélie

Pré-

Prépare quelque Enchantement.
A troubler une belle idée
Je n'irai point me hazarder:
Il feroit bon vous aborder
Dans vôtre Gloire de Niquée (1);
Ou d'un grave & ſerieux ton
Vous entretenir de morale,
Quand vous êtes dans une ſale
Du grand Palais d'Apolidon (2).
Vous prendriez pour une injure;
Et des yeux les plus beaux qu'ait formé la nature,
Vous regarderiez de travers
Qui n'admireroit pas la Tour de l'Univers (3).
Ah! qu'il eſt mal-aiſé de ſe voir long-tems ſage!
A peine on le devient; quand on l'eſt une fois,
Bien-tôt l'égarement retrouve ſon uſage,
Et ne peut endurer ordre, regles, ni loix.
De l'aſſiette la plus parfaite,
Vous tombâtes dans la Baſſete;
Vous tombez, & c'eſt dire pis,
De la Baſſete aux Amadis.
Quand vôtre lecture ſenſée
Revient en ma triſte penſée;
Grands Auteurs, dis-je alors, dormez, dormez en paix,

Les

(1) Voyez le VIII. Tome d'Amadis de Gaule.
(2) Voyez le II. & le IV. Tome d'Amadis.
(3) Voyez le IX. Tome.

Les Amadis en foule occupent ce Palais.]
Je ſai que Plutarque & Montagne
Se voudroient rétablir dans leurs conditions:
Mais nous avons du tems à battre la campagne,
Avant vôtre retour à leurs réflexions.
Adieu les vieux Sages d'Athene;
Il n'eſt plus de Vertu Romaine,
Plus de ces renommés Guerriers,
Sur leſquels vous faiſiez remarque ſur remarque;
Tous vos Illustres de Plutarque
Sont convertis en Chevaliers.
Le plus grand favori qu'on m'ait vû dans le monde,
Cervantes, le vôtre jadis,
N'a rien à vôtre égard où mon eſpoir ſe fonde,
Se moquant de vos Amadis.
Mais il faut ſe ſauver, à ce que vous nous dites:
Vous verrez; vous verrez, qui ſeront les premiers
A quitter là Satan, & ſes pompes maudites,
Pour ſuivre du ſalut les plus étroits ſentiers;
Vous verrez; vous verrez, s'il eſt des Carmelites....
Nous voyons, nous voyons, vos ſentimens derniers:
Vous voulez vous ſauver avec les bons Hermites;
Et faire bien l'amour avec les Chevaliers.
Je vous adore & vous admire:
Dans vôtre fabuleux empire;

Au

Au milieu de vos enchantés;
Vôtre raiſon maintient encore ſes clartés.
Quinze Tomes de ſuite ont conſpiré contre elle;
Seule elle a ſoûtenu cette groſſe querelle:
Le bon Dieu la veuille appuyer
Contre les ſix derniers qu'il lui faut eſſuyer!
Nous n'avons point de vœux à faire pour vos charmes;
Ce don également fatal, & précieux;
D'où naiſſent nos plaiſirs, & d'où viennent nos larmes;
Ce charme regnera toûjours dans vos beaux yeux.
Auprès de vos appas tout appas eſt frivole.
Madrid ne vante plus ſes attraits les mieux peints;
Nos Dames de Paris vont perdre la parole,
De voir que les charmes Romains
Semblent faire du Capitole
Le deſtin du cœur des humains.

PA-

PARODIE
D'UNE SCENE
DE L'OPERA DE ROLAND (1),
Sur les Joüeurs & Joüeuſes de Baſſete de la Banque de Madame MAZARIN.

ORIANE (2) & MABILE (3),
Joüeuſes de Baſſete dans le vuide de Chevalerie que leur permettent les AMADIS.

ORIANE.

UN Charme dangereux en ce lieu nous attire;
Faut-il en détourner nos pas?
De la Baſſete ici l'on trouve les appas:
Heureuſe qui fuit ſon empire!

MABILE.

Je porte au fond du cœur un funeſte martyre;
Je pers tout ſi je joüe; & ſans joüer, helas!
En quel tourment ne ſuis-je pas!

Banni-

(1) La premiere SCENE du ſecond ACTE.
(2) Madame Mazarin.
(3) La Comteſſe de Rocheſter.

Bannirons-nous Morin? ô triſteſſe mortelle!
Le premier des Tailleurs, le pouvons-nous bannir?

ORIANE.

Il eſt criard, chagrin, rebelle.

MABILE.

Après ſa perte..... après.... encore le punir?
La choſe ſeroit trop cruelle.
D'un trouble violent je me ſens agiter,
Et je n'eſpere point de remede à mes peines,
Morin dans ces vallons enchanta deux Fontaines,
Dont l'une eſt pour la Taille & l'autre fait ponter.
Je voudrois avoir de la haine
Pour la Fontaine des Tailleurs.
Helas! je cherche en vain à m'amuſer ail'eurs,
C'eſt du tems que je pers, & ma recherche eſt vaine;
Quand j'y ſonge le moins mon penchant me ramene,
A la Fontaine des Metteurs.

ORIANE.

Nous ne guerirons point du mal qui nous poſſede;
Il n'eſt pas en nôtre pouvoir:
Et pourquoi chercher le remede
Du mal que l'on veut bien avoir?

MABILE.

Non, je ne cherche plus la Fontaine terrible

Qui

Qui fait contre la Taille une haine inflexible,
C'eſt un cruel ſecours, je n'y puis recourir:
Je haïrois Morin! Non, il n'eſt pas poſſible,
Par ce remede affreux je ne veux point guerir;
Je conſens plûtôt à mourir.

ORIANE *avec un Suivant & une Suivante.*

Ah! qu'on doit bien nous plaindre!
Quand le Jeu ne peut nous charmer,
On tombe au malheur d'aimer!
Et contre un feu toûjours à craindre,
Il faut de Baſſete s'armer,
Pour le prévenir ou l'éteindre.
Ah! qu'on doit bien nous plaindre!
Quand le Jeu ne peut nous charmer
On tombe au malheur d'aimer!

MABILE.

Qui ferons-nous tailler?

ORIANE.

Germain eſt redoutable;
Cet homme grave-doux va toûjours à ſa fin;
Nous pourrons mieux voler Morin:
La Forêt, apportez la table.

MORIN *entre.*

MABILE.

Mettez-vous-là, Roi des Tailleurs,
Et n'allez pas joüer ailleurs.

MORIN.

Ze ſuis prêt à tailler, puis qu'il plait à ces Dames;
Et dans la verité ze ſuis né pour les femmes:
Cependant ze demande à tous une amitié;
Qu'on ne me parle point de facer à moitié;
Ze ne ferai zamais ce tort à la Baſſete,
Z'aimerois mieux parbleu zoüer à la Comete,
Ou perdre mon arzent aux Dez, au Triquetrac...
D'ailleurs fort ſerviteur de Monſieur de Saiſſac;
Ze le ſerai toûzours, mais ſa nouvelle mode,
A ſes meilleurs amis le rend fort incommode.

ORIANE.

Taillez, dépêchez-vous.

MABILE.

Que de diſcours perdus!

MORIN.

Encore un mot ou deux & ze ne parle plus:
C'eſt le dernier avis, Meſdames, que ze donne;
Ze prête à qui me plaît; & ne marque perſonne.

MABILE.

Bel avis à donner à qui ne vous doit rien!

MORIN.

Madame, facun ſait que vous payez fort bien,
Et ce n'eſt pas pour vous; mais.... ze n'en marque aucune.

ORIANE.

C'eſt le moyen de faire une belle fortune;

Vous ferez de gros gains à ne marquer jamais.

MORIN.

Ze ſais, ou dois ſavoir, un peu mes interêts:
Il eſt vrai que ze pers à ponter, ze l'avoüe;
Mais ne pouvant tailler, il faut bien que ze zoüe:
Que faire ſans zoüer? que peut-on devenir?
Lire n'eſt pas mon fait.

ORIANE.

Ni nous entretenir.
Des cartes, La Forêt, je le chaſſe, ou je meure,
Des cartes...

LA FORET.

En voila.

ORIANE.

Mêlerez-vous une heure?
Qu'attendez-vous, Morin?

MORIN.

Pas un gros Ponte ici!
Sir Roger, Miſtris Hews, Miſtris Stramford auſſi;
Voila de quoi former une belle Baſſete!
Mais Madame le veut.

ORIANE.

Taillez donc que l'on mette.

MORIN.

Mylord Douvre a paru, puis il s'en eſt allé;
Et Mylord Feversham viendra-t-il? z'ai taillé.

LETTRE
AU JEUNE
DERY (1).

MON cher Enfant, je ne m'étonne pas que vous ayez eu juſqu'ici une averſion invincible pour la choſe du monde qui vous importe le plus. Des gens rudes & groſſiers vous ont parlé brutalement de vous *faire châtrer*: Expreſſion ſi vilaine & ſi odieuſe qu'elle auroit rebuté un eſprit moins délicat que le vôtre. Pour moi, mon cher Enfant, je tâcherai de procurer vôtre bien avec des manieres moins deſagréables; & je vous dirai avec tous termes d'inſinuation, qu'il faut vous faire adoucir par une operation legere, qui aſſûrera la délicateſſe de vôtre teint pour long-tems, & la beauté de vôtre voix pour toute la vie.

Ces

(1) Page de Madame Mazarin, qui chantoit agréablement. Voyez ci-deſſus, page 211.

(2) Né-

Ces guinées, ces habits rouges, ces petits chevaux qui vous viennent, ne ſont pas donnés au Fils de Monſieur Dery, pour ſa nobleſſe; vôtre viſage & vôtre voix les attirent. Dans trois ou quatre ans, helas! vous perdrez le mérite de l'un & de l'autre, ſi vous n'avez la ſageſſe d'y pourvoir; & la ſource de tous ces agrémens ſera tarie. Aujourd'hui vous parlez aux Rois avec familiarité, vous êtes careſſé des Ducheſſes, loué par toutes les perſonnes de condition: quand le charme de vôtre voix ſera paſſé, vous ne ſerez que le camarade de Pompée (2), & peut-être le mépris de Monſieur Stourton (3).

Mais vous craignez, dites-vous, d'être moins aimé des Dames. Perdez vôtre appréhenſion: nous ne ſommes plus au tems des imbeciles; le mérite qui ſuit l'operation eſt aujourd'hui aſſez reconnu; & pour une Maîtreſſe qu'auroit Monſieur Dery dans ſon naturel, Monſieur Dery adouci en aura cent. Vous voila donc aſſûré d'avoir des maîtreſſes, c'eſt un grand bien; vous n'aurez point de femme, c'eſt être exempt d'un grand mal: heureux de l'excluſion d'une femme,

(2) Négre de Madame Mazarin.
(3) Page de Madame Mazarin.

me, plus heureux de celle des enfans! Une fille de Monſieur Dery ſe feroit engroſſer; un garçon ſe feroit pendre; & ce qui eſt le plus aſſûré, ſa femme le feroit cocu. Mettez-vous à couvert de tous ces malheurs par une promte operation; vous demeurerez attaché purement à vous-même; glorieux d'un ſi petit mérite, qui fera vôtre fortune, & vous donnera l'amitié de tout le monde. Si je vis aſſez long-tems pour vous voir quand vôtre voix aura mué, & que la barbe vous ſera venuë, vous aurez de grands reproches à eſſuyer. Prévenez-les, & me croyez le plus ſincere de vos amis.

SUR LA RETRAITE DE Mr. LE PRINCE DE CONDE' A CHANTILLY.

STANCES IRREGULIERES.

APRE'S avoir réduit mille peuples divers
Par l'effort glorieux d'une Valeur extrême,
Pour

Pour vaincre tout dans ce vaſte Univers
Il ne te reſtoit plus qu'à te vaincre toi-même,
Le dernier de tes ennemis:
A ta vertu, CONDE', tu t'es enfin ſoûmis.
Tu n'étois pas encor au comble de ta Gloire,
Senef, Lens, & Fribourg, & Nortlingue, & Rocroi,
N'étoient que des degrés pour monter juſqu'à toi:
Le Vainqueur s'eſt vaincu, c'eſt la grande victoire.
Ennemis, ne murmurez plus,
Ce Prince eſt comme vous au rang de ſes vaincus.
Jamais condition mortelle
Ne fut ſi douce ni ſi belle;
CONDE', le premier des Héros
Unit la gloire & le repos,
Et jouït pleinement de l'heureux avantage
Dont les Dieux ont fait leur partage;
Tranquille & glorieux
Il vit à Chantilly comme on vit dans les Cieux.

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

NOus ſerions conſumés du feu de vos regards;
O belle & charmante perſonne,

Si la puante odeur de vos vilains Petards
Ne gueriſſoit le mal que la beauté nous donne (1).
J'en ſauve ma raiſon ; Petard peu diligent,
Huit ou dix jours plûtôt vous ſauviez mon argent.
Ma raiſon reprend ſa lumiere,
Et mon cœur vôtre priſonnier
Trouve ſa liberté premiere
Dans l'oreille de l'Aumônier.
Je penſois vous voir à confeſſe
En vous voyant à ſes genoux,
Et crûs que vous faiſiez au bon Dieu la promeſſe
De ne me voler plus chez vous.
J'admirois comme une merveille
Le repentir de vôtre cœur,
Et diſois en ſecret, *Seigneur*,
Seigneur, ta Grace eſt ſans pareille,
Quand je vous vis couper l'oreille
A vôtre pauvre Confeſſeur (2).
Les Loix pouvoient bien le proſcrire,
De tous les Aumôniers c'eſt ici le deſtin ;
Mais on veut le laiſſer pour un plus grand martyre
Chez Madame de Mazarin.

RE-

(1) Madame Mazarin ſe divertiſſoit à faire jetter des Petards par ſon Négre, & par d'autres petits Garçons.

(2) Monſieur de St. Evremond entrant un jour dans la Chambre de Madame Mazarin, la trouva à genoux aux pieds de Mr. Milon, qui étoit aſſis : il ne pouvoit d'abord comprendre ce que c'etoit : mais quand il fut plus près il vit que Madame Mazarin avoit fait aſſeoir ſon Aumônier pour lui percer les oreilles, & qu'elle lui avoit coupé le bout d'une oreille.

REFLEXIONS
SUR
LA RELIGION.

A Considerer purement le repos de cette vie, il ſeroit avantageux que la Religion eût plus ou moins de pouvoir ſur le genre humain. Elle contraint, & n'aſſujettit pas aſſez ; ſemblable à certaines politiques, qui ôtent la douceur de la liberté, ſans apporter le bonheur de la ſujettion. La volonté nous fait aſpirer foiblement aux biens qui nous ſont promis, pour n'être pas aſſez excitée par un entendement qui n'eſt pas aſſez convaincu. Nous diſons par docilité que *nous croyons* ce qu'on dit avec autorité qu'il nous faut croire : mais ſans une grace particuliere, nous ſommes plus inquietés que per-

perſuadés, d'une choſe qui ne tombe point ſous l'évidence des ſens; & qui ne fournit aucune ſorte de démonſtration à nôtre eſprit.

Voila quel eſt l'effet de la Religion, à l'égard des hommes ordinaires: en voici les avantages pour le veritable & parfait religieux. Le veritable Dévot rompt avec la nature, ſi on le peut dire ainſi, pour ſe faire des plaiſirs de l'abſtinence des plaiſirs; & dans l'aſſujettiſſement du corps à l'eſprit, il ſe rend délicieux l'uſage des mortifications & des peines. La Philoſophie ne va pas plus loin qu'à nous apprendre à ſouffrir les maux: la Religion Chrétienne en fait jouïr; & on peut dire ſérieuſement ſur elle, ce que l'on a dit (1) galamment ſur l'Amour:

Tous les autres plaiſirs ne valent pas ſes peines.

Le vrai Chrétien ſait ſe faire des avantages de toutes choſes. Les maux qui lui viennent, ſont des biens que Dieu lui envoye: les biens qui lui manquent, ſont des maux dont la Providence l'a garanti. Tout lui eſt bienfait, tout lui eſt grace en ce monde; & quand il en faut ſortir

(1) Monſieur de Charleval.

ſortir par la néceſſité de la condition mortelle, il enviſage la fin de ſa vie comme le paſſage à une plus heureuſe, qui dure toûjours.

Tel eſt le bonheur du vrai Chrétien, tandis que l'Incertitude fait une condition malheureuſe à tous les autres. En effet, nous ſommes preſque tous incertains, peu déterminés au bien & au mal. C'eſt un tour & un retour continuel de la Nature à la Religion, & de la Religion à la Nature. Si nous quittons le ſoin du ſalut pour contenter nos inclinations, ces mêmes inclinations ſe ſoûlevent bien-tôt contre leurs plaiſirs; & le dégoût des objets qui les ont flatées davantage, nous renvoye aux ſoins de nôtre ſalut. Que ſi nous renonçons à nos plaiſirs par principe de conſcience, la même choſe nous arrive dans l'attachement au ſalut, où l'habitude & l'ennui nous rejettent aux objets de nos premieres inclinations.

Voila comment nous ſommes ſur la Religion en nous-mêmes: voici le jugement qu'en fait le public. Quittons-nous Dieu pour le Monde, nous ſommes traités d'impies: quittons-nous le Monde pour Dieu, on nous traite d'imbeciles;

& on nous pardonne auſſi peu de ſacrifier la fortune à la Religion, que la Religion à la fortune. L'exemple du Cardinal de Rets (1) ſuffira ſeul à juſtifier ce que je dis. Quand il s'eſt fait Cardinal par des intrigues, des factions, des tumultes, on a crié contre un ambitieux, qui ſacrifioit, diſoit-on, le public, la conſcience, la Religion à ſa fortune: quand il quitte les ſoins de la terre pour ceux du Ciel; quand la perſuaſion d'une autre vie lui fait enviſager les grandeurs de celle-ci comme des chimeres, on dit que la tête lui a tourné, & on lui fait une foibleſſe honteuſe de ce qui nous eſt propoſé dans le Chriſtianiſme pour la plus grande vertu.

L'eſprit ordinaire eſt peu favorable aux grandes vertus; une ſageſſe élevée offenſe une commune raiſon. La mienne toute commune qu'elle eſt, admire une perſonne

(1) Jean-François-Paul de Gondi, Cardinal de Rets, & Archevêque de Paris, ſi connu durant les Guerres Civiles, ſous le nom de *Monſieur le Coadjuteur*. Il mourut en 1679. On a publié ſes MEMOIRES. Voyez la BIBLIOTHEQUE *hiſtorique de la France* du Pere le Long, N°. 9597.

(2) *Il eſt certain*, dit Mr. Jurieu, *que l'homme croit cent choſes parce qu'il les veut croire ſans aucune raiſon, & il les veut croire, parce que ſes Paſſions y trouvent leur intérêt ..... Je crois les Myſteres de l'Evangile, non par conviction, mais parce que je les veux croire, & je les veux croire parce que je crois que cela eſt de la derniere importance pour la gloire de Dieu & pour mon ſalut.* TRAITÉ DE LA NATURE ET DE LA GRACE, pag. 224. & 225.

ſonne veritablement perſuadée; & s'étonneroit beaucoup encore, que cette perſonne tout-à-fait perſuadée pût être ſenſible à aucun avantage de la fortune. Je doute un peu de la perſuaſion de ces Prêcheurs, qui nous offrant le Royaume des Cieux en public, ſollicitent en particulier un petit Benéfice avec le dernier empreſſement.

La ſeule idée des biens éternels rend la poſſeſſion de tous les autres mépriſable à un homme qui a de la foi: mais parce que peu de gens en ont, peu de gens défendent l'idée contre les objets; l'eſperance de ce que l'on nous promet cedant naturellement à la jouïſſance de ce qu'on nous donne. Dans la plûpart des Chrétiens, l'envie de croire tient lieu de créance: la volonté leur fait une eſpece de foi par les deſirs, que l'entendement leur refuſe par ſes lumieres (2). J'ai connu des Dé-

Dévots qui dans une certaine contrarieté entre le cœur & l'eſprit, aimoient Dieu veritablement ſans le bien croire. Quand ils s'abandonnoient aux mouvemens de leur cœur, ce n'étoit que zele pour la Religion; tout étoit ferveur, tout amour: quand ils ſe tournoient à l'intelligence de l'eſprit, ils ſe trouvoient étonnés de ne pas comprendre ce qu'ils aimoient, & de ne ſavoir comment ſe répondre à eux-mêmes du ſujet de leur amour. Alors, *les Conſolations leur manquoient*, pour parler en terme de ſpiritualité; & ils tomboient dans ce triſte état de la Vie Religieuſe, qu'on appelle *Aridité* & *Secheresſe* dans les Couvents.

Dieu ſeul nous peut donner une Foi ſûre, ferme, & veritable. Ce que nous pouvons faire de nous, eſt de captiver l'entendement malgré la répugnance des lumieres naturelles, & de nous porter avec ſoûmiſſion à executer ce qu'on nous preſcrit. L'humanité mêle aiſément ſes erreurs en ce qui regarde la créance: elle ſe mécompte peu dans la pratique des vertus; car il eſt moins en nôtre pouvoir de penſer juſte ſur les choſes du Ciel, que de bien faire. Il n'y a jamais à ſe méprendre

prendre aux actions de juſtice & de charité. Quelquefois le Ciel ordonne, & la Nature s'oppoſe: quelquefois la Nature demande ce que défend la Raiſon. Sur la juſtice & la charité, tous les droits ſont concertés: il y a comme un accord général entre le Ciel, la Nature, & la Raiſon.

Que la Devotion *eſt le dernier de nos* Amours.

LA Dévotion eſt le dernier de nos Amours, où l'ame qui croit aſpirer ſeulement à la felicité de l'autre vie, cherche ſans y penſer à ſe faire quelque douceur nouvelle en celle-ci. L'habitude dans le vice eſt un vieil attachement qui ne fournit plus que des dégoûts; d'où vient d'ordinaire qu'on ſe tourne à Dieu par eſprit de changement, pour former en ſon ame de nouveaux deſirs, & lui faire ſentir les mouvemens d'une paſſion naiſſante. La Dévotion fera retrouver quelquefois à une vieille des délicateſſes de ſentiment, & des tendreſſes de cœur, que les plus jeunes n'auroient pas dans le ma-

mariage, ou dans une galanterie uſée. Une Dévotion nouvelle plaît en tout, juſqu'à parler des vieux péchés dont on ſe repent; car il y a une douceur ſecrete à déteſter ce qui en a déplu, & à rappeller ce qu'ils ont eu d'agréable.

A bien examiner un vicieux converti, on trouvera fort ſouvent qu'il ne s'eſt défait de ſon péché, que par l'ennui & le chagrin de ſa vie paſſée. En effet, à qui voyons-nous quitter le vice dans le tems qu'il flate ſon imagination, dans le tems qu'il ſe montre avec des agrémens, & qu'il fait goûter des délices? On le quitte lors que ſes charmes ſont uſés, & qu'une habitude ennuyeuſe nous a fait tomber inſenſiblement dans la langueur. Ce n'eſt donc point ce qui plaiſoit, qu'on quitte en changeant de vie; c'eſt ce qu'on ne pouvoit plus ſouffrir: & alors le ſacrifice qu'on fait à Dieu, c'eſt de lui offrir des dégoûts, dont on cherche à quelque prix que ce ſoit à ſe défaire.

Il y a deux impreſſions du Vice ſur nous fort differentes. Ce qu'il a d'ennuyeux & de languiſſant à la fin, nous fait déteſter l'offenſe envers Dieu; ce qu'il a eu de délicieux en ſes commencemens, nous

nous fait regretter le plaiſir ſans y penſer; & de-là vient qu'il y a peu de Converſions où l'on ne ſente un mêlange ſecret de la douceur du ſouvenir, & de la douleur de la pénitence. On pleure, il eſt vrai, avec une pleine amertume, un crime odieux: mais le repentir des vices qui nous furent chers, laiſſe toûjours un peu de tendreſſe pour eux, mêlée à nos larmes. Il y a quelque choſe d'amoureux au repentir d'une paſſion amoureuſe; & cette paſſion eſt en nous ſi naturelle, qu'on ne ſe repent point ſans amour d'avoir aimé. En effet, s'il ſouvient à une ame convertie d'avoir ſoûpiré; ou elle vient à aimer Dieu, & s'en fait un nouveau ſujet de ſoûpirs & de langueurs; ou elle arrête ſon ſouvenir avec agrément ſur l'objet de ſes tendreſſes paſſées. La peur de la damnation, l'image de l'enfer avec tous ſes feux, ne lui ôteront jamais l'idée d'un amant: car ce n'eſt pas à la crainte, c'eſt au ſeul amour qu'il eſt permis de bien effacer l'amour. Je dirai plus. Une perſonne ſérieuſement touchée, ne ſonge plus à ſe ſauver, mais à aimer, quand elle s'unit à Dieu. Le ſalut, qui faiſoit le premier de ſes ſoins, ſe confond dans

l'amour

l'amour qui ne ſouffre plus de ſoins dans ſon eſprit, ni de deſirs en ſon ame que les ſiens. Que ſi on penſe à l'Eternité dans cet état, ce n'eſt point pour appréhender les *maux* dont on nous menace, ou pour eſperer la gloire que l'on nous promet; c'eſt dans la ſeule vûë d'aimer éternellement qu'on ſe plaît à enviſager une éternelle durée. Où l'amour a ſû regner une fois, il n'y a plus d'autre paſſion qui ſubſiſte d'elle-même; c'eſt par lui qu'on eſpere & que l'on craint; c'eſt par lui que ſe forment nos joyes & nos douleurs: le ſoupçon, la jalouſie, la haine même, deviennent inſenſiblement de ſon fond; & toutes ces paſſions, de diſtinctes & particulieres qu'elles étoient, ne ſont plus à le bien prendre, que ſes mouvemens. Je hais un vieil Impie comme un méchant, & le mépriſe comme un mal-habile homme, qui n'entend pas ce qui lui convient. Tandis qu'il fait profeſſion de donner tout à la nature, il combat ſon dernier penchant vers Dieu, & lui refuſe la ſeule douceur qu'elle lui demande. Il s'eſt abandonné à ſes mouvemens, tant qu'ils ont été vicieux; il s'oppoſe à ſon plaiſir, ſi-tôt qu'il devient une vertu. *Toutes les Ver-*

Vertus, dit-on, *ſe perdent au Ciel, à la reſerve de la Charité*, c'eſt-à dire, *l'Amour*; en ſorte que Dieu qui nous le conſerve après la mort, ne veut pas que nous nous en défaſſions jamais pendant la vie.

LETTRE
A UNE
DAME GALANTE
qui vouloit devenir DEVOTE.

A Ce que j'aprens, Madame, vous voulez devenir Dévote, & j'en rends graces à Dieu de tout mon cœur; ayant plus beſoin dans nos entretiens de la pureté des ſentimens que vous allez avoir, que de ceux qui pourroient vous être inſpirés dans le commerce des hommes. Je vous conjure donc, comme intereſſé avec le Ciel, de prendre une Dévotion véritable: & pour rendre vôtre converſion telle que

je

je la veux, il ſera bon de vous dépeindre celle de nos Dames telle qu'elle eſt, afin que vous puiſſiez éviter les défauts qui l'accompagnent.

Leur penitence ordinaire, à ce que j'ai pû obſerver, eſt moins un repentir de leurs péchés, qu'un regret de leurs plaiſirs: en quoi elles ſont trompées elles-mêmes, pleurant amoureuſement ce qu'elles n'ont plus, quand elles croyent pleurer ſaintement ce qu'elles ont fait.

Ces beautés uſées qui ſe donnent à Dieu, penſent avoir éteint de vieilles ardeurs, qui cherchent ſecretement à ſe rallumer; & leur Amour n'ayant fait que changer d'objet, elles gardent pour leurs derniéres ſouffrances, les mêmes ſoupirs & les mêmes larmes, qui ont exprimé leurs vieux tourmens. Elles n'ont rien perdu des prémiers troubles du cœur amoureux; des craintes, des ſaiſiſſemens, des tranſports: elles n'ont rien perdu de ſes plus chers mouvemens; des tendres déſirs, des triſteſſes délicates, & des langueurs précieuſes. Quand elles étoient jeunes, elles ſacrifioient des Amans: n'en ayant plus à ſacrifier, elles ſe ſacrifient elles-mêmes: la nouvelle convertie fait un ſacrifice à Dieu de l'ancienne voluptueuſe.

J'en ai connu qui faiſoient entrer dans leur converſion le plaiſir du changement: j'en ai connu qui ſe dévoüant à Dieu, goûtoient une joye malicieuſe de l'infidelité qu'elles penſoient faire aux hommes.

Il y en a qui renoncent au monde, par un eſprit de vengeance contre le monde, qui les a quittées: il y en a qui mêlent à ce détachement leur vanité naturelle; & la même gloire qui leur a fait quitter des Courtiſans pour le Prince, les flate ſecretement de ſavoir mépriſer le Prince pour Dieu.

Pour quelques-unes, Dieu eſt un nouvel Amant, qui les conſole de celui qu'elles ont perdu: en quelques autres, la Dévotion eſt un deſſein d'intérêt, & le myſtére d'une nouvelle conduite.

Vous en verrez de ſombres & de retirées, qui préferent les Tartufes aux galans bien-faits, quelquefois par le goût d'une volupté obſcure. Quelquefois elles veulent s'élever au Ciel de bonne foi, & leur foibleſſe les fait repoſer en chemin avec les Directeurs qui les conduiſent. La Dévotion a quelque choſe de tendre pour Dieu,

Dieu, qui peut retourner aiſément à quelque choſe d'amoureux pour les hommes.

J'oubliois à vous parler de certaines femmes retirées, qui ſe donnent à Dieu en apparence, pour être moins à une mere, ou à un mari. Il y en a de cent façons differentes, & fort peu où ne paroiſſe le caractére de la Femme, ſoit dans leur humeur, ſoit dans leur amour.

Pour bien juger du mérite des Dévotes, il ne faut pas tant conſidérer ce qu'elles veulent faire pour Dieu, que ce que Dieu veut qu'elles faſſent. Car dans la vérité, toutes les mortifications qu'elles ſe donnent de leur propre mouvement, ſont autant d'effets agréables de leur fantaiſie; & une femme eſt aſſez bien payée en ce monde, à qui on permet de faire ce qui lui plaît. Il faut voir comment elles ſe comportent dans les choſes que Dieu exige de leur ſoumiſſion: & quand elles auront de la régle dans les mœurs, de la modeſtie dans le commerce, de la patience dans les injures; alors je ſerai ſatisfait de leur Dévotion par leur conduite.

Il eſt aſſez de Dévotes paſſionnées, qui penſent avoir l'ardeur d'un beau zéle; il en eſt peu qui ſe poſſédent ſagement dans

une bonne & ſolide pieté: il en eſt aſſez qui ſauroient mourir pour Dieu, par les ſentimens de l'amour; il y en a peu qui veuillent vivre ſelon ſes loix, avec de l'ordre & de la raiſon. Attendez tout de leur ferveur, où il ſe mêle du déréglement: n'eſperez preſque rien d'une Dévotion, où elles ont beſoin d'égalité, de ſageſſe, & de retenuë.

Profitez, Madame, de l'erreur des autres; & voulant aujourd'hui vous donner à Dieu, faites moins entrer dans vôtre Dévotion ce que vous aimez, que ce qui lui plaît. Si vous n'y prenez garde, vôtre cœur lui portera ſes mouvemens, au lieu de recevoir ſes impreſſions; & vous ſerez toute à vous, quand vous penſerez être toute à lui.

Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe y avoir un ſaint & heureux ajuſtement entre ſes volontés & les vôtres. Vous pouvez aimer ce qu'il aime; vous pouvez déſirer ce qu'il déſire: mais nous faiſons ordinairement par une douce & ſecrete impulſion, ce que nous déſirons de nous-mêmes; & c'eſt ce qui doit nous rendre plus attentifs, & plus appliqués à toûjours agir par la conſidération de ce qu'il veut.

Mais

Mais pour cela, Madame, ne vous aſſujettiſſez pas à la conduite de ces Directeurs qui vous font entrer en certaines délicateſſes de ſpiritualité, que vous n'entendez point, & qu'ils n'entendent pas le plus ſouvent. Les volontez de Dieu ne ſont pas ſi cachées, qu'elles ne ſe découvrent à ceux qui les veulent ſuivre. Preſque en toutes, vous aurez moins beſoin de lumiére que de ſoumiſſion. Celles qui ont du rapport avec nos déſirs, ſont nettement entenduës, & agréablement ſuivies: celles qui choquent nos inclinations, s'expliquent aſſez; mais la nature y répugne, & l'ame indocile ſe défend de leur impreſſion.

Je traite avec vous plus ſérieuſement que je n'avois penſé; & pour finir plus ſalutairement encore, je déſirerois deux choſes de vous, dans la Dévotion nouvelle où vous vous engagez préſentement. La premiére eſt, que vous preniez garde de ne porter pas à Dieu vôtre Amour, comme une paſſion inutile, à qui vous voulez donner de l'occupation. La ſeconde, que vous ne déguiſiez jamais vos animoſités, ſous une apparence de Zéle; & ne perſécutiez pas ceux à qui vous voulez du mal, ſous un faux prétexte de Pieté.

DIS

DISCOURS.

QUE d'ennuis, de chagrins accompagnent la vie!
Qu'à de triſtes malheurs on la voit aſſervie!
Qu'il nous faut eſſuyer de peines, de travaux,
Sans compter que chez nous eſt le fonds de nos maux!
Fâcheux entendement, tu nous fais toûjours craindre;
Douloureux ſentiment, tu nous fais toûjours plaindre;
Fun ſte ſouvenir, dont je me ſens bleſſé,
Pourquoi rappelles-tu le mal déja paſſé (1)?
Pourquoi venir encor par de noires images
Affliger nos eſprits, & troubler nos courages?
Nos biens ſont en idée, en eſpoir, en deſir;
Poſſeder ce qu'on veut, eſt la fin du plaiſir.
Le monde nous déplaît, & les lieux ſolitaires
En offrant du repos nous cachent des miſeres.
D'un eſprit inquiet le nouveau ſentiment
Dans un autre ſéjour va changer de tourment;
Et ce trouble dernier dont l'ame eſt agitée,
Fait regreter celui qui l'avoit tourmentée.
Les plus Voluptueux à la fin ſont touchés,
Et toutes les douceurs leur deviennent pechés:
Tout ce qu'ils ont aimé leur paroît une offence,
Ce n'eſt que repentir, ce n'eſt que pénitence:

(1) Voyez Tome I. page 152.

Les deſirs innocens ſont pour eux criminels;
Tout leur prêche l'Enfer, & ſes feux éternels.
L'autre de la Vertu hait la triſte habitude,
Et ne peut plus ſouffrir ſon air fâcheux & rude:
De ſes ordres chagrins, de ſon auſterité,
Le Sage quelquefois ſe trouve rebuté;
Comme un autre Brutus, il ſe plaint, il murmure,
Et reproche les maux que pour elle il endure.
Le bizarre, amoureux d'un chimerique honneur,
Se fait un faux devoir contraire à ſon bonheur;
Il traîne loin des Cours ſa Probité ſauvage,
Traitant de corrompus le prudent & le ſage:
Le travers génereux de ſon intégrité,
Ne voit rien qu'infamie, & tout eſt lâcheté:
De ſon indépendance il ſe fait une étude;
Mais le ſoin d'être libre eſt une ſervitude:
Et qui veut être ſeul à ſe donner la loi,
Farouche pour tout autre eſt eſclave de ſoi.
Caton cet ennemi de toute Tyrannie,
Eſt ſon Tyran lui-même en s'arrachant la vie:
Céſar pardonne à tous au ſortir des combats,
Et le cruel Caton ne ſe pardonne pas.
Vaincu, ſur le vainqueur tu prens le droit du crime,
Te rends ton oppreſſeur, & te fais ta victime:
Tu fais ce que tu crains des volontés d'un Roi,
Et ton ordre, Caton, s'execute ſur toi.
Celui qui de tout faire a la pleine licence,
Ne ſe tient pas heureux avec tant de puiſſance:

Il gouverne le monde; & connoît en effet,
Que pouvoir ce qu'on veut, n'eſt pas un bien parfait.
Sylla, le Grand Sylla, ce fier *Maître* de Rome,
Sentoit ſecretement les foibleſſes de l'homme,
Découvrant quelquefois la triſteſſe d'un cœur,
Ennuyé du pouvoir, & de toute grandeur.
Il ſe nommoit heureux, s'élevant à l'empire:
De ſe voir abſolu, malheureux il ſoûpire;
Et Dictateur qu'il eſt, ne ſonge qu'au moyen,
De rentrer dans l'état de ſimple Citoyen.
Ne tirons pas toûjours nos Exemples de Rome;
Pourquoi les tirer de ſi loin?
Quand le ſujet nous porte à parler d'un Grand-homme,
La France en fournira plus qu'on n'en a beſoin.
Bourbon ce fier ſujet, ce fameux Connêtable,
Aux Dames dédaigneux, aux Maîtres redoutable,
Pour & contre la France également vainqueur,
Au Pape, au Roi funeſte, & craint de l'Empereur,
Qui mettoit Rome aux fers, & ſans ſa deſtinée
Par un ordre abſolu qui l'auroit gouvernée;
Ce Bourbon autrefois & ſi brave & ſi beau,
Laiſſe un nom inutile & manque de tombeau.
Amaſſons des Tréſors; une infame Avarice,
Des Tréſors amaſſés fera nôtre ſupplice:
Ils nous troublent vivans par le ſoin d'aquerir,
Et font nôtre embarras lors qu'il nous faut mourir.

Le plus riche ſujet qu'ait jamais eu la France,
Jule (1) de qui les biens égaloient la puiſſance
Comme un nouveau Socrate auroit quitté le jour,
S'il avoit ſû quitter l'objet de ſon amour;
Si l'interêt du bien qui faiſoit ſa tendreſſe
N'eût mêlé dans ſa mort quelque trait de foibleſſe.
La clarté du Soleil eut pour lui peu d'appas:
Il craignit peu les maux qui ſuivent le trépas;
Et cette éternité qu'un mourant enviſage
Vint regler ſon devoir ſans troubler ſon courage.
Là, dans un plein repos, il pût s'entretenir
Des funeſtes diſcours d'un affreux avenir;
L'appareil de la mort le trouva ſans allarme,
Il vit couler des pleurs ſans jetter une larme:
Si l'amour de l'argent n'avoit ſû l'attendrir,
Il eut pû même apprendre aux Anglois à mourir.
A ſon dernier moment ce fut l'unique chaîne
Dont le cœur attaché ſe défit avec peine.
Tout ce qu'on peut trouver de rare en l'Univers,
Ce qu'apporte à nos bords le commerce des mers;
Ce que peuvent tirer les Maîtres de la terre
D'une paix floriſſante & d'une heureuſe guerre;
Plus riche, plus puiſſant que nos vieux Souverains,
Jule l'avoit entre les mains.
Mais, inutile fruit d'une fauſſe prudence!
Qu'êtes-vous devenuë, orgueilleuſe abondance?
De tout ce vain amas que voit-on demeuré?
Hortence a tout perdu ſans avoir murmuré.

Con-

(1) Le Cardinal Mazarin.

Conde' qui n'eût point de modelle,
Et qui doit en ſervir toûjours,
Si l'on veut aquerir cette Gloire immortelle;
Qui des ſiécles futurs fera tout le diſcours;
Condé, ce grand foudre de guerre,
Sera comme Alexandre un jour enſeveli,
Et n'entendra point ſous la terre,
Le bruit que fait un nom dont le monde eſt rempli.
Un Héros qui n'eſt plus eſt peu digne d'envie:
Les vivans ſont ſujets aux troubles de la vie;
Ils ne ſéparent point la gloire des malheurs,
Ni l'éclat des vertus des ſecretes douleurs.
D'une raiſon tranquille ils ignorent l'uſage,
La douceur du repos eſt un tourment pour eux;
Et ſi vivre content eſt le parti du Sage;
Vivre dans les travaux pour mourir glorieux,
Du Heros eſt le perſonnage.

DIALOGUE.

SAINT-EVREMOND, MADAME MAZARIN.

Saint-Evremond.

Demeurez, me diſoit Hortence,
Surmontez la tentation.

La ſurmonter en ſa préſence!
Dans le tems que l'impreſſion
Doit avoir plus de violence!
On ne peut; la commiſſion
Se devoit donner pour l'abſence.
Mais quand j'y fais réflexion,
Son idée a trop de puiſſance:
Par elle mon émotion
Auroit eu plus de vehemence.
Quand nature & Religion
A mon âge ont fait alliance,
Et qu'il vient de cette union
Remontrance ſur remontrance,
Pour l'exacte obſervation
Du précepte de continence;
Alors l'imagination
Laiſſe à nos ſens l'obéïſſance,
Et vive en ſa rebellion
Prend plaiſir à l'extravagance
D'une amoureuſe paſſion.
Telle eſt, telle eſt, divine Hortence,
D'un abſent la condition,
Qu'il demande vôtre préſence
Pour vaincre la tentation.

MADAME MAZARIN.

Et j'ai beſoin de vôtre abſence
Pour vivre ſans affliction.
Le matin contre ma défence,

Prendre & lire devant mes yeux
Les Livres que j'aime le mieux;
A dîné par un goût de France
La Poularde-aux-œufs rejetter;
Brawn & Venaiſon déteſter;
Vins de Portugal, de Florence,
Pour nous parler toûjours de vins
D'Ay, d'Avenet, & de Reims;
De plus, avoir dans le ſilence
Un rire ſecret & malin;
Puis d'un ridicule aſſez fin,
Dont vous poſſedez la ſcience,
Honorer vos meilleurs amis;
Croire que tout vous eſt permis;
Que par une DIVINE HORTENCE,
Et quelque malheureux Ecrit,
Vous gouvernerez mon eſprit:
C'eſt trop, c'eſt trop de confiance.
Le plus ſage quand il eſt vieux
Dans le commerce eſt ennuyeux,
Et le plus méchant perſonnage
C'eſt d'être vieux ſans être ſage.
Il faut pourtant vous accorder
Un mérite qui m'a ſû plaire;
C'eſt qu'à mes heures de gronder,
Vous pouviez ſouffrir, & vous taire;
Dans la Diſpute me ceder,
Quand la Raiſon m'étoit contraire,
Et toûjours vous accommoder

Diſcretement à ma colere;
J'en cherche un propre à ſucceder
Dans un emploi ſi néceſſaire;
En attendant il faut s'aider,
Comme on pourra de la Doüairiere.

SAINT-EVREMOND.

Oui, je veux bien vous l'accorder,
C'eſt un fort méchant perſonnage,
Que d'être vieux ſans être ſage.
Mais à vos heures de gronder,
Si je puis ſouffrir, & me taire,
Dans la Diſpute vous ceder,
Quand la Raiſon vous eſt contraire;
On peut juſtement décider
Que la belle & *Divine Hortence*
Par la ſecrete autorité,
Que ſe donne la Verité,
Me fait ſage ſans qu'elle y penſe.
Que ſi je ſuis au rang des fous,
Ce ne peut être que par elle;
Conſerver ſa Raiſon en la voyant ſi belle,
Seroit une vertu trop au deſſus de nous.

SUR

SUR LA MORT DE CHARLES SECOND (1).

STANCES IRREGULIERES.

N'ATTENDEZ pas de moi ces merveilles étranges,
Dont les faiſeurs de Vers compoſent leurs louanges;
On ne me verra point recourir au Soleil
Pour la comparaiſon d'un Prince ſans pareil.

Le Dieu Mars eſt uſé dans les diſcours de guerre;
Jupiter fatigué de lancer le tonnerre,
Doit rompre tout commerce avecque les mortels,
Et quitter leurs écrits comme ils font ſes autels.

Le triſte & grand ſujet de cette Poëſie,
Rejette le ſecours de nôtre fantaiſie,
Toute fable l'offenſe: erreurs & vanités,
Faites place en mes vers aux pures verités.

CHAR-

(1) CHARLES II, Roi d'Angleterre, mourut à White-hall le 16. de Février 1685.

O 5

CHARLES, CHARLES fut fait pour gouverner les hommes,
Comme un Prince doit l'être en ce ſiécle où nous ſommes;
Doux, clement, équitable, au bien toûjours porté,
Puniſſant rarement, & par néceſſité.

Pour des maux à venir, il ne fût jamais craindre,
Pour des maux arrivés moins encore ſe plaindre,
Facile ſans foibleſſe, & ferme ſans effort,
Intrépide en ſa vie auſſi bien qu'à ſa mort.

Je voudrois oublier ſes diſgraces paſſées,
Je voudrois effacer de mes triſtes penſées,
Un miſerable état mille fois rebatu;
Mais couvrir ſes malheurs d'un éternel ſilence
C'eſt trahir ſon mérite, & faire violence
Aux interêts de ſa vertu.

Qui n'a point admiré la grandeur de courage
Qui le porta cent fois au milieu du carnage,
Dont il fut par miracle à la fin garanti?
Son ſalut merveilleux étonne dans l'Hiſtoire,
Et lui fit plus d'honneur que ne fit la victoire
Au chef du funeſte Parti (1).

Le

(1) Charles II. ayant été défait par Cromwel à la Bataille de Worceſter (le 13. de Septembre 1651.) ne ſongea plus qu'à ſe ſauver des mains des Parlementaires, qui avoient mis ſa Tête à prix. Il ſe déguiſa en Payſan, & tâchant de gagner au plûtôt la Mer pour ſe retirer en France, il fut obligé de paſſer une nuit entiere ſur un

Le dégoût des tyrans, le repentir du crime,
Les droits & les vertus du Prince légitime,
Par des moyens cachés préparoient ſon retour,
Et de ce grand ſuccès à tous imperceptible,
Quand les plus pénétrans le croyoient impoſſible,
On vit arriver l'heureux jour.

Jour à jamais fameux ſur la terre & ſur l'onde!
Les peuples à l'envi par des cris éclatans
Beniſſoient un Monarque où leur bonheur ſe fonde:
La fauſſe Liberté vit achever ſon tems;
Et cette factieuſe en deſordres féconde
Eût cherché dans la foule en vain deux mécontens.

Vous que le Ciel forma d'une humeur vagabonde;
Chercheurs de raretés, curieux importans,
Bernier, il vous faloit venir du bout du monde,
Pour contempler un Prince & ſes Sujets contens (2).
Ainſi CHARLES s'eſt vû dans le cours de ſa vie,
Qu'on plaint en malheureux, ou bien digne d'envie,
Au gré d'un deſtin inégal;
Ainſi fut & diſgrace & faveur peu commune,
Pour apprendre à jouïr de ſa bonne fortune,
Et pour ſe faire un bien du ſouvenir du mal.

Des

gros Chêne touffu, ſans quoi il couroit riſque d'être découvert.

(2) Mr. Bernier, ſi connu par ſes VOYAGES, & par ſon ABREGE' DE LA PHILOSOPHIE DE GASSENDI, vint en Angleterre après la mort de Charles II.

Des maux & des perils l'affreuſe violence
N'a jamais eſſayé d'abattre ſa conſtance,
Que l'on n'ait vû tomber cet inutile effort:
Des pompes, des grandeurs la vanité flateuſe,
Des biens & des plaiſirs la jouïſſance heureuſe,
N'ont point changé ſes mœurs au changement d
ſort.

Un autre parleroit du *Temple de Mémoire*,
Un autre promettroit de l'*immortaliſer*:
Mais CHARLES comme Grand ſût aquerir
gloire;
Aquiſe, comme Sage il ſût la mépriſer.

Inſtruit par ſes malheurs à gouverner les homme
Il s'eſt fait avec eux un commun interêt:
Au trône ſans orgueil, il ſait tout ce qu'il eſt,
Et de-là ſans mépris il voit ce que nous ſomme
Je vais dire beaucoup ſans beaucoup diſcourir:
S'il eût été ſujet, on l'eût choiſi pour maître;
Pour le bien des Mortels il devoit plûtôt naître,
Et ne devoit jamais mourir.

SUR

SUR LES POEMES DES ANCIENS.

IL n'y a perſonne qui ait plus d'admiration que j'en ai pour les Ouvrages des Anciens. J'admire le deſſein, l'économie, l'élevation de l'eſprit, l'étenduë de la connoiſſance: mais le changement de la Religion, du Gouvernement, des Mœurs, des Manieres, en a fait un ſi grand dans le monde, qu'il nous faut comme un nouvel Art pour entrer dans le goût & dans le génie du Siécle où nous ſommes.

Et certes mon opinion doit être trouvée raiſonnable par tous ceux qui prendront la peine de l'examiner. Car ſi l'on donne des caractéres tout oppoſés lors qu'on parle du Dieu des Iſraëlites & du Dieu des Chrétiens, quoi que ce ſoit la même Divinité: ſi on parle tout autrement du Dieu des batailles, de ce Dieu terrible qui commandoit d'exterminer juſqu'au dernier des ennemis; que de ce

Dieu patient, doux, charitable, qui ordonne qu'on les aime: ſi la Création du Monde eſt décrite avec un génie; la Rédemption des hommes avec un autre: ſi l'on a beſoin d'un genre d'Eloquence pour prêcher la Grandeur du Pere qui a tout fait; & d'un autre pour exprimer l'Amour du Fils qui a voulu tout ſouffrir: comment ne faudroit-il pas un nouvel Art & un nouvel Eſprit, pour paſſer des faux Dieux au veritable, pour paſſer de Jupiter, de Cybele, de Mercure, de Mars, d'Apollon, à JESUS-CHRIST, à la Vierge, à nos Anges, & à nos Saints?

Otez les Dieux à l'Antiquité, vous lui ôtez tous ſes Poëmes: la conſtitution de la Fable eſt en deſordre; l'économie en eſt renverſée. Sans la Priere de Thetis à Jupiter, & le Songe que Jupiter envoye à Agamemnon; il n'y a point d'ILIADE: ſans Minerve; point d'ODYSSE'E: ſans la Protection de Jupiter, & l'Aſſiſtance de Venus; point d'ENEIDE. Les Dieux aſſemblés au Ciel déliberoient de ce qui devoit ſe faire ſur la terre: c'étoit eux qui formoient les reſolutions, & qui n'étoient pas moins néceſſaires pour les executer, que pour les prendre. Ces chefs immortels des partis des hommes concertoient tout, animoient tout; inſpiroient la force & le courage; combattoient eux-mêmes; & à la reſerve d'Ajax qui ne leur demandoit que de la Lumiere, il n'y avoit pas un combattant conſiderable qui n'eût ſon Dieu ſur ſon chariot, auſſi bien que ſon Ecuyer: le Dieu, pour conduire ſon javelot; l'Ecuyer, pour la conduite de ſes chevaux. Les hommes étoient de pures machines, que de ſecrets reſſorts faiſoient mouvoir; & ces reſſorts n'étoient autre choſe que l'inſpiration de leurs Déeſſes, & de leurs Dieux.

La Divinité que nous ſervons eſt plus favorable à la liberté des hommes. Nous ſommes entre ſes mains, comme le reſte de l'Univers par la dépendance; nous ſommes entre les nôtres pour déliberer & pour agir. J'avouë que nous devons toûjours implorer ſa Protection. Lucrece la demande lui-même; & dans le Livre où il combat la Providence de toute la force de ſon eſprit, il prie, il conjure ce qui nous gouverne, d'avoir la bonté de détourner les Malheurs:

Quod procul à nobis flectat Natura gubernans (1).

Cependant il ne faut pas faire entrer en toutes choſes cette majeſté redoutable, dont il n'eſt pas permis de prendre le nom en vain. Que les fauſſes Divinités ſoient mêlées en toutes ſortes de fictions; ce ſont fables elles-mêmes, vains effets de l'imagination des Poëtes. Pour les Chrétiens, ils ne donneront que des verités à celui qui eſt la Verité pure; & ils accommoderont tous leurs diſcours à ſa ſageſſe & à ſa bonté.

Ce grand changement eſt ſuivi de celui des Mœurs, qui pour être aujourd'hui civiliſées & adoucies, ne peuvent ſouffrir ce qu'elles avoient de farouche & de ſauvage en ce tems-là. C'eſt ce changement qui nous fait trouver ſi étranges les Injures feroces & brutales que ſe diſent Achille & Agamemnon (2). C'eſt par-là, qu'Agamemnon nous eſt odieux, lors qu'il ôte la vie à ce Troyen, à qui Ménélas pour qui ſe faiſoit la guerre, pardonne généreuſement. Agamemnon, le Roi des Rois (3), qui devoit des exemples de vertu

(1) Lucret. *Lib. I.* Voyez le Dictionaire de Mr. Bayle, à l'Article du Poëte Lucrece.

(2) Dans

vertu à tous les Princes & à tous les Peuples; le lâche Agamemnon tuë ce miſerable de ſa propre main. C'eſt par-là, qu'Achille nous devient en horreur, lors qu'il tuë le jeune Lycaon, qui lui demandoit la vie ſi tendrement. C'eſt par-là, que nous haïſſons juſqu'à ſes vertus, quand il attache le corps d'Hector à ſon chariot, & qu'il le traîne inhumainement au camp des Grecs. Je l'aimois vaillant, je l'aimois ami de Patrocle; la cruauté de ſon action me fait haïr ſa valeur & ſon amitié. C'eſt tout le contraire pour Hector. Ses bonnes qualités reviennent dans nôtre eſprit: nous le regrettons davantage: ſon idée devenuë plus chere, s'attire tous les ſentimens de nôtre affection.

Et qu'on ne diſe point en faveur d'Achille, qu'Hector a tué ſon cher Patrocle. Le reſſentiment de cette mort ne l'excuſe point auprès de nous. Une douleur qui lui permet de ſuſpendre ſa vengeance, & d'attendre ſes armes avant que d'aller combattre; une douleur ſi patiente

(2) Dans l'Iliade Achille appelle Agamemnon, *Sac à Vin, Yeux de Chien, & Cœur de Cerf.*

(3) C'eſt ainſi qu'Homere le nomme.

te ne le devoit pas pouſſer à cette barbarie le combat fini. Mais dégageons l'amitié de nôtre averſion. La plus douce, la plus tendre des vertus, ne produit point des effets ſi contraires à ſa nature. Achille les a trouvés dans le fond de ſon Naturel. Ce n'eſt point à l'ami de Patrocle, c'eſt à l'inhumain, à l'inéxorable Achille qu'ils appartiennent.

Tout le monde en demeurera d'accord aiſément. Cependant les vices du Héros ne retomberont pas ſur le Poëte. Homere a plus ſongé à peindre la Nature telle qu'il la voyoit, qu'à faire des Héros fort accomplis. Il les a dépeints avec plus de paſſions que de vertus: les paſſions étant du fonds de la Nature, & les vertus n'étant purement établies en nous que par les lumieres d'une raiſon inſtruite & enſeignée.

La Politique n'avoit pas encore lié les hommes par les nœuds d'une ſociété raiſonnable; elle ne les avoit pas bien tournés encore pour les autres: la Morale ne les avoit pas encore bien formés pour eux-mêmes. Les bonnes qualités n'étoient pas aſſez nettement dégagées des mauvaiſes. Ulyſſe étoit prudent & timide; précautionné

tionné contre les perils; induſtrieux pour en ſortir; vaillant quelquefois, lors qu'il y avoit moins de danger à l'être, qu'à ne l'être pas. Achille étoit vaillant & féroce; & (ce qu'Horace n'a pas voulu mettre dans le caractére qu'il en a donné) ſe relâchant quelquefois à des puerilités fort grandes. Sa nature incertaine & mal reglée, produiſoit des Mœurs tantôt farouches, tantôt pueriles: tantôt il traînoit le corps d'Hector en barbare; tantôt il prioit la Déeſſe ſa mere en *Enfant*, de chaſſer les mouches de celui de Patrocle ſon cher ami.

Les Manieres ne ſont pas moins differentes que les mœurs. Deux Héros animés pour le combat ne s'amuſeroient point aujourd'hui à ſe conter leur Généalogie: mais il eſt aiſé de voir dans l'ILIADE, dans l'ODYSSE'E, & dans l'ENEIDE même, que cela ſe pratiquoit. On diſcouroit avant que de ſe battre, comme on harangue en Angleterre avant que de mourir.

Pour les Comparaiſons, la diſcretion nous en fera moins faire: le bon-ſens les rendra juſtes; l'invention nouvelles. Le *Soleil*, la *Lune*, les *Etoiles*, les *Elemens*, ne

ne leur prêteront plus une magnificence uſée: les *Loups*, les *Bergers*, les *Troupeaux*, ne nous fourniront plus une ſimplicité trop connuë.

Il me paroît qu'il y a une infinité de Comparaiſons qui ſe reſſemblent plus que les choſes comparées. Un Milan qui fond ſur une Colombe; un Epervier qui charge de petits Oiſeaux; un Faucon qui fait ſa deſcente: tous ces Oiſeaux ont plus de rapport entre eux dans la rapidité de leur Vol, qu'ils n'en ont avec l'impétuoſité des hommes qu'on leur compare. Otez la différence des Noms de *Milan*, d'*Epervier*, de *Faucon*, vous ne verrez que la même choſe. La violence d'un *Tourbillon* qui déracine les arbres, reſſemble plus à celle d'une *Tempête* qui fait quelque autre deſordre, qu'aux objets avec qui on en fait la comparaiſon. Un Lion que la faim chaſſe de ſa caverne; un Lion pourſuivi par les chaſſeurs; une Lionne furieuſe & jalouſe de ſes petits; un Lion contre qui tout un village s'aſſemble, & qui ne laiſſe pas de ſe retirer fierement avec orgueil: c'eſt un Lion diverſement repréſenté; mais toûjours Lion qui ne donne pas des idées aſſez differentes.

Quel-

Quelquefois les Comparaiſons nous tirent des objets qui nous occupent le plus, par la vaine image d'un autre objet qui fait mal-à-propos une diverſion. Je m'attache à conſiderer deux Armées qui vont ſe choquer, & je prens l'eſprit d'un homme de guerre, pour obſerver la contenance, l'ordre, la diſpoſition des Troupes: tout d'un coup on me tranſporte au *bord d'une Mer que les Vents agitent*, & je ſuis plus prêt de voir des vaiſſeaux briſés, que des bataillons rompus. Ces vaſtes penſées que la Mer me donne effacent les autres. On me repréſente *une Montagne toute en feu*, & une *Forêt toute embraſée*. Où ne va point l'idée d'un Embraſement? Si je n'étois bien maître de mon eſprit, on me conduiroit inſenſiblement à l'imagination de la fin du monde. De cet Embraſement ſi affreux, on me fait paſſer à un *éclat terrible de nuës enfermées dans un valon*; & à force de diverſions on me détourne tellement de la premiere image qui m'attachoit, que je pers entierement celle du combat.

Nous croyons embellir les objets, en les comparant à des êtres éternels, immenſes, infinis, & nous les étouffons au

lieu

lieu de les relever. Dire qu'une femme eſt *auſſi belle que Madame Mazarin*; c'eſt la loüer mieux que ſi on la comparoit au *Soleil*; car le ſublime & le merveilleux font honneur; l'impoſſible & le fabuleux détruiſent la loüange qu'on veut donner.

La Verité n'étoit pas du goût des premiers ſiécles: un Menſonge utile, une Fauſſeté heureuſe, faiſoit l'interêt des impoſteurs, & le plaiſir des crédules. C'étoit le ſecret des grands & des ſages, pour gouverner les peuples & les ſimples. Le vulgaire, qui reſpectoit des erreurs myſtérieuſes, eût mépriſé des verités toutes nuës: la ſageſſe étoit de l'abuſer. Le Diſcours s'accommodoit à un uſage ſi avantageux: ce n'étoient que Fictions, Allégories, Paraboles; rien ne paroiſſoit comme il eſt en ſoi: des dehors ſpécieux & figurés couvroient le fonds de toutes choſes; de vaines images cachoient les réalités, & des comparaiſons trop fréquentes détournoient les hommes de l'application aux vrais objets, par l'amuſement des reſſemblances.

Le Génie de nôtre Siécle eſt tout oppoſé à cet eſprit de Fables & de faux Myſtéres. Nous aimons les verités déclarées;

clarées; le bon-ſens prévaut aux illuſions de la fantaiſie; rien ne nous contente aujourd'hui que la ſolidité, & la raiſon. Ajoûtez à ce changement du Goût, celui de la Connoiſſance. Nous enviſageons la Nature autrement que les Anciens ne l'ont regardée. Les Cieux, cette demeure éternelle de tant de Divinités, ne ſont plus qu'un eſpace immenſe & fluide. Le même Soleil nous luit encore; mais nous lui donnons un autre cours: au lieu de s'aller coucher dans la mer, il va éclairer un autre monde. La Terre immobile autrefois, dans l'opinion des hommes, tourne aujourd'hui dans la nôtre, & rien n'eſt égal à la rapidité de ſon mouvement. Tout eſt changé; les Dieux, la Nature, la Politique, les Mœurs, le Goût, les Manieres. Tant de changemens n'en produiront-ils point dans nos Ouvrages?

Si Homere vivoit préſentement, il feroit des Poëmes admirables, accommodés au ſiécle où il écriroit. Nos Poëtes en font de mauvais, ajuſtés à ceux des anciens, & conduits par des régles, qui ſont tombées, avec des choſes que le tems a fait tomber.

Je

Je ſai qu'il y a de certaines régles éternelles, pour être fondées ſur un bon-ſens, ſur une raiſon ferme & ſolide, qui ſubſiſtera toûjours : mais il en eſt peu qui portent le caractére de cette raiſon incorruptible. Celles qui regardoient les Mœurs, les Affaires, les Coûtumes des vieux Grecs, ne nous touchent guére aujourd'hui. On en peut dire ce qu'a dit Horace des Mots. Elles ont leur âge & leur durée. Les unes meurent de vieilleſſe; *ita verborum interit ætas* : les autres periſſent avec leur Nation, auſſi-bien que les maximes du gouvernement, leſquelles ne ſubſiſtent pas après l'empire. Il n'y en a donc que bien peu qui ayent droit de diriger nos eſprits dans tous les tems; & il ſeroit ridicule de vouloir toûjours regler des Ouvrages nouveaux, par des loix éteintes. La Poëſie auroit tort d'exiger de nous ce que la Religion & la Juſtice n'en obtiennent pas.

C'eſt à une imitation ſervile & trop affectée, qu'eſt dûë la diſgrace de tous nos Poëmes. Nos Poëtes n'ont pas eu la force de quitter les Dieux, ni l'adreſſe de bien employer ce que nôtre Religion leur pouvoit fournir. Attachés au goût de

de l'Antiquité, & néceſſités à nos ſentimens; ils donnent l'air de Mercure à nos Anges, & celui des merveilles fabuleuſes des Anciens à nos Miracles. Ce Mêlange de l'Antique & du Moderne leur a fort mal réüſſi : & on peut dire qu'ils n'ont ſû tirer aucun avantage de leurs fictions, ni faire un bon uſage de nos verités.

Concluons que les Poëmes d'Homere ſeront toûjours des chefs-d'œuvres : non pas en tout des modeles. Ils formeront nôtre jugement; & le jugement reglera la diſpoſition des choſes préſentes.

DU MERVEILLEUX

Qui ſe trouve dans les POEMES *des* Anciens.

SI l'on conſidere le Merveilleux des Poëmes de l'Antiquité, dégagé des beaux Sentimens, des fortes Paſſions, des Expreſſions nobles, dont les Ouvrages des Poëtes ſont embellis; ſi on le conſi-

dere deſtitué de tous Ornemens, & qu'on vienne à l'examiner purement par lui-même, je ſuis perſuadé que tout homme de bon ſens ne le trouvera gueres moins étrange que celui de la Chevalerie: encore le dernier eſt-il plus diſcret en ce point, qu'on y fait faire aux Diables & aux Magiciens toutes les choſes pernicieuſes, ſales, deshonnêtes; au lieu que les Poëtes ont remis ce qu'il y a de plus infame au miniſtére de leurs Déeſſes & de leurs Dieux. Ce qui n'empêche pas toutefois que les Poëmes ne ſoient admirés, & que les Livres de Chevalerie ne paroiſſent ridicules. Les uns admirés pour l'eſprit & la ſcience qu'on y trouve: les autres trouvés ridicules pour l'imbecillité dont ils ſont remplis. Le Merveilleux des Poëmes ſoûtient ſon extravagance fabuleuſe par la beauté du diſcours, & par une infinité de connoiſſances exquiſes qui l'accompagnent. Celui de la Chevalerie décrédite encore la tolle invention de ſa fable, par le ridicule du ſtile dont il ſemble ſe revêtir.

Mais quoi qu'il en ſoit, le Fabuleux du Poëme a engendré celui de la Chevalerie; & il eſt certain que les Diables & les

les Enchanteurs cauſent moins de mal en celui-ci, que les Dieux & leurs Miniſtres en celui-là. La Déeſſe des Arts, de la Science, de la Sageſſe, inſpire une fureur inſenſée au plus brave des Grecs (1), & ne lui laiſſe recouvrer le ſens qu'elle lui a ôté, que pour le rendre capable d'une honte qui le porte à ſe tuer lui-même par deſeſpoir. La plus grande & la plus prude des Immortelles favoriſe de honteuſes paſſions, & facilite de criminelles amours (2). La même Déeſſe employe toute ſorte d'artifices pour perdre des innocens, qui ne devroient ſe reſſentir en rien de ſon courroux. Il ne lui ſuffit pas d'épuiſer ſon pouvoir & celui des Dieux, qu'elle a ſollicités pour perdre Enée, elle corromt le Dieu du Sommeil, pour endormir infidelement Palinure, & faire en ſorte qu'il pût tomber dans la mer, comme cette trahiſon l'y fit tomber, & l'y fit perir.

Il n'y a pas un des Dieux, en ces Poëmes, qui ne cauſe aux hommes les plus grands malheurs, ou ne leur inſpire les plus

(1) Ajax Fils de Telamon.
(2) Junon dans l'ENEIDE.

plus grands forfaits. Il n'y a rien de ſ condamnable ici bas, qui ne s'éxécute pa leur ordre, ou ne s'autoriſe par leur exem- ple; & c'eſt une des choſes qui a le plus contribué à former la Secte des Epicu- riens, & à la maintenir. Epicure, Lu- crece, Pétrone, ont mieux aimé faire des Dieux oiſifs, qui jouïſſent de leur nature immortelle dans un bienheureux repos, que de les voir agiſſans & funeſtement occupés à la ruïne de la nôtre. Epicure même a prétendu s'en faire un mérite de Sainteté envers les Dieux; & de-là eſt venuë cette Sentence que Bacon a tant admirée: *Non Deos vulgi negare profa- num, ſed vulgi opiniones Diis applicare profanum* (1).

Or je ne dis pas qu'il faille rejetter les Dieux de nos Ouvrages; moins encore de ceux de la Poëſie, où ils ſemblent entrer plus naturellement que dans les autres:

Ab Jove principium Muſæ.

Je demande autant que perſonne leur in- ter-

(1) Diogene Laërce nous a conſervé ce Mot d'Epicure. Mr. de St. Evremond ſe ſert ici de la Traduction de Bacon (SERM. FIDEL. *Cap.* XVI.) mais

ervention; mais je veux qu'ils y vien- nent avec de la ſageſſe, de la juſtice, de la bonté, non pas comme on les y fait venir d'ordinaire, en fourbes & en aſſaſ- ſins. Je veux qu'ils y viennent avec une conduite à tout régler, non pas avec un déréglement à tout confondre.

Peut-être qu'on fera paſſer tant d'ex- travagances pour des Fables & des Fic- tions, qui tombent dans les droits de la Poëſie. Mais quel Art, ou quelle Sci- ence peut avoir un droit pour l'excluſion du bon-ſens? S'il ne faut que faire des vers pour avoir le privilege d'extrava- guer, je ne conſeillerai jamais à perſonne d'écrire en proſe, où l'on devient ridicu- le auſſi-tôt qu'on s'éloigne de la bien- ſéance & de la raiſon.

J'admire que les anciens Poëtes ayent été ſi ſcrupuleux pour la Vrai-ſemblance dans les Actions des Hommes; & qu'ils n'en ayent gardé aucune dans celles des Dieux. Ceux même qui ont parlé le plus

mais en voici une plus literale: *Impius eſt, non is qui multitudinis Deos tollit; ſed is qui multitudinis opiniones Diis adhibet.* DIOG. LAERT. Lib. X. §. 123.

plus ſagement de leur nature, n'ont pû s'empêcher de parler extravagamment de leur conduite. Quand ils établiſſent leur être & leurs attributs, ils les font immortels, infinis, tout-puiſſans, tout-ſages, tout-bons: mais du moment qu'ils les font agir, il n'y a foibleſſe où ils ne les aſſujettiſſent; il n'y a folie ou méchanceté qu'ils ne leur faſſent faire.

On dit communément deux choſes qui paroiſſent oppoſées, & que je croi toutes deux fort vrai-ſemblables : l'une, que *la Poëſie eſt le Langage des Dieux*; & l'autre qu'*il n'y a rien de plus foû que ſont les Poëtes*. La Poëſie qui exprime fortement les grandes paſſions des hommes, la Poëſie qui dépeint avec une vive expreſſion les merveilles de l'Univers, éleve les choſes purement naturelles comme au deſſus de la Nature, par une ſublimité de penſées & une magnificence de diſcours, qui ſe peut appeller raiſonnablement *le Langage des Dieux*. Mais quand les Poëtes viennent à quitter ces mouvemens & ces merveilles pour parler des Dieux, ils s'abandonnent au caprice de leur imagination, dans une choſe qui ne leur eſt pas aſſez connuë; & leur chaleur n'étant pas ſoûtenuë

tenuë d'une juſte idée, au lieu de ſe rendre, comme on le croit, tout divins, ils ſe ſont *les plus extravagans de tous les hommes*. On n'aura pas de peine à ſe le perſuader, ſi on conſidere que leur eſpece de Théologie fabuleuſe & ridicule, eſt également contraire à tout ſentiment de Religion, & à toute lumiere du bon-ſens. Il y a eu des Philoſophes qui ont fondé la Religion ſur la connoiſſance que les hommes pouvoient avoir de la Divinité par leur Raiſon naturelle. Il y a eu des Légiſlateurs qui ſe ſont dits les interpretes de la volonté du Ciel, pour établir un Culte religieux ſans aucune entremiſe de la Raiſon. Mais de faire comme les Poëtes, un commerce perpetuel, une ſocieté ordinaire, & ſi on le peut dire, un mêlange des Hommes & des Dieux, contre la Religion & la Raiſon; c'eſt aſſûrément la choſe la plus hardie, & peut-être la plus inſenſée qui fut jamais.

Il reſte à ſavoir ſi le Caractére du Poëme a la vertu de rectifier celui de l'Impieté & de la Folie. Mais je ne penſe pas qu'on donne tant de pouvoir à la force ſecrete d'aucun charme. Ce qui eſt méchant eſt méchant par tout : ce qui

eſt extravagant ne devient ſenſé nulle part. Pour la Réputation du Poëte, elle ne rectifie rien non plus que le caractére du Poëme. Le diſcernement ne ſe dévouë à perſonne. Il ne trouvera pas bon dans l'Auteur le plus célébre, ce qui effectivement eſt mauvais : il ne trouvera pas mauvais dans un Ecrivain médiocre, ce qui en effet eſt bon. Parmi cent belles & hautes penſées, un bon juge en démêlera une extravagante, qu'aura pouſſé le génie dans ſa chaleur, & qu'une imagination trop forte aura ſû maintenir contre des réflexions mal aſſûrées. Au contraire, dans le cours d'une infinité de choſes outrées, ce même juge admirera certaines beautés, où l'eſprit malgré ſon impetuoſité s'eſt permis de la juſteſſe.

L'élevation d'Homere & ſes autres belles qualités, ne m'empêcheront pas de reconnoître le faux caractére de ſes Dieux; & cette agréable & judicieuſe égalité de Virgile, qui fait plaire à tous les eſprits bien faits, ne me cachera pas le peu de mérite de ſon Enée. Si parmi tant de belles choſes dont je ſuis touché dans Homere & dans Virgile, je ne laiſſe pas de connoître ce qu'il y a de défectueux; parmi

mi celles qui me bleſſent dans Lucain pour être trop pouſſées, ou qui m'ennuyent pour être trop étenduës, je ne laiſſerai pas de me plaire à conſiderer la juſte & véritable grandeur de ſes Héros. Je m'attacherai à goûter mot-à-mot toute l'expreſſion des ſecrets mouvemens de Céſar, quand on lui découvre la Tête de Pompée; & rien ne m'échapera de cet inimitable Diſcours de Labiénus & de Caton, quand il s'agit de conſulter, ou de ne conſulter pas l'Oracle de Jupiter Ammon, ſur la deſtinée de la République.

Si tous les Poëtes de l'Antiquité avoient parlé auſſi dignement des Oracles de leurs Dieux, je les préfererois aux Théologiens & aux Philoſophes de ce tems-là; & c'eſt un endroit à ſervir d'exemple en cette matiere à tous les Poëtes. Vous voyez dans le concours de tant de Peuples qui viennent conſulter l'Oracle d'Ammon, ce que peut l'opinion publique où le zele & la ſuperſtition ſe mêlent enſemble. Vous voyez en Labiénus un homme pieux & ſenſé, qui unit à la ſainteté envers les Dieux la conſideration qu'on doit avoir pour la veritable vertu des gens de bien. Caton eſt un Philoſophe religieux, défait

de toute opinion vulgaire ; qui conçoit des Dieux les hauts ſentimens qu'une raiſon pure & une ſageſſe élévée en peuvent former (1). Tout y eſt poëtique, tout y eſt ſenſé; non pas poëtique par le ridicule d'une fiction, ou par l'extravagance d'une hyperbole; mais par la nobleſſe hardie du langage, & par la belle élevation du diſcours. C'eſt ainſi que la Poëſie eſt le Langage des Dieux, & que les Poëtes ſont ſages. Merveille aſſez grande; & plus grande de ne l'avoir ſû trouver dans Homere, ni dans Virgile, pour la rencontrer dans Lucain!

AVERTISSEMENT.

La LETTRE A M. LE MARE'CHAL DE CREQUI *qui ſuivoit ici, ſe trouve dans la* VIE *de Mr. de St. Evremond, ſur l'année* 1686.

(1) Voyez le IX. Livre de la PHARSALE.

SUR

SUR

LE GOUVERNEMENT DE JAQUES II.

STANCES IRREGULIERES.

SANS beſoin & ſans abondance,
J'oſerois dire ſans deſirs,
Je vis ici, dans l'innocence,
Et d'un ſage repos je fais tous mes plaiſirs.

Non, qu'une triſte ſolitude,
Le ſilence, l'obſcurité,
L'attachement à quelque ſombre étude,
Puiſſent faire ma volupté.

Je ne veux point cacher ma vie,
Au monde d'elle-même, elle ſe cache aſſez;
Par tout eſt la Retraite où ceſſe la folie
Des paſſions, & des ſoins empreſſés.

Au milieu de la Cour mon ame retirée
Laiſſe le faux éclat d'une pompe adorée,
Sans négliger les vrais appas,
De la grandeur qui plaît & qui n'éblouït pas.

Là, d'un eſprit ſain & tranquille,
Je me fais un plaiſir utile,
D'examiner & vices & vertus;
Mais par un changement notable,
Pour le mal indulgent, pour le bien équitable,
Je louë & ne cenſure plus.

Ici je ne voi rien d'auſtere
Dont le monde ſoit rebuté;
De ſoi-même important, ſans beſoin de le faire,
On donne un air facile à ſon autorité.

Fineſſe, artifice, myſtere;
Détour, vaine ſubtilité;
Politique en choſe legere,
Ménagée avec gravité;
Soit à parler, ſoit à ſe taire,
Air de ſuffiſance affecté;
Tout cela paſſe ici pour ſottiſe, chimere,
Fauſſe imitation de la capacité.

Au tems que le travail ſe trouve néceſſaire,
Il ſemble que jamais l'on n'ait connu plaiſir;
Il ſemble que jamais on n'ait connu d'affaire,
Quand on rentre en commerce aux heures de loiſir.
Ici l'on ne voit rien de cet art ordinaire,
Qui tient aux autres Cours nôtre eſpoir en langueur,
Ici l'on ne voit point le Miniſtre en colere,
Au refus que l'on fait ajoûter ſa rigueur.

La parole eſt inviolable;
Ce qui ſert à la feinte, & compoſe la fable,
N'eſt rien que ſon perdu dans le vague des airs,
La parole eſt ici ſolide & veritable,
Parmi les vents elle paſſe les mers,
Et porte ſon credit au bout de l'Univers.

On y manque pourtant, mais c'eſt dans la menace;
Quand des maux annoncés demeurent ſans effets;
La promeſſe eſt fidele à l'égard de la grace,
On n'y manque jamais.

On voit de l'ordre & jamais d'avarice;
Le bien eſt fait quand il eſt mérité;
Sans rien devoir à l'aveugle caprice,
Vaine grandeur, molle facilité,
On voit par tout un eſprit de juſtice,
Et nulle part de la ſévérité.

SUR LE JOUR DE LA NAISSANCE DE LA REINE (1).

STANCES IRREGULIERES.

LE bonheur le plus grand que goûte une mortelle;
C'eſt de ſe voir au trône & d'être la plus belle:

(1) Marie de Modene, Epouſe de Jaques II.

Tout ce que la nature a de plus précieux,
Tout ce que la grandeur a de plus glorieux,
Eſt pour la Reine un doux partage,
Comme un éclatant avantage;
Eh! pourquoi célébrer une nativité,
Qui marque un an perdu de ſa felicité?

O triſte, ô facheuſe penſée,
Que n'êtes-vous d'ici chaſſée?
Que ne ſuit-on du tems un inſenſible cours
Sans jamais remarquer la ſuite de ſes jours?

Dans nôtre plus grande jeuneſſe;
Dans la fleur de nos plus beaux ans;
Tous pas qu'on fait, ſe font vers la vieilleſſe,
Il n'en eſt point qui ne ſoient importans:
O triſte, ô fâcheuſe penſée;
Que n'êtes-vous d'ici chaſſée?
Que ne ſuit-on du tems un inſenſible cours,
Sans remarquer jamais la ſuite de ſes jours?

A ce fameux Jour de Naiſſance,
Qui donne à la Cour tant de ſoins,
Si la Reine pouvoit avoir un an de moins,
J'exhorterois chacun à la réjouïſſance,
Et ne voudrois pas être exclus
De montrer un eſſai de ma magnificence;
Mais puis que ce Jour-là fait voir un an de plus,
C'eſt à ſes ennemis à faire la dépenſe.

Je

Je hais cette nativité:
Helas! pourquoi nous apprend-elle
Que la Reine a ſon tems comme nous limité?
Non, je la veux croire éternelle,
Je vois cette O DEA CERTE (1)
Qui nous parut plus immortelle
Que la Déeſſe de beauté.

Sortons, Madame la Ducheſſe:
Retirons-nous, fendons la preſſe,
Et vous ferez demain à la Reine un diſcours
Qu'on lui peut faire tous les jours.

COMPLIMENT
DE MADAME
LA DUCHESSE MAZARIN
A LA REINE.

LEs vertus ſans appas ont un air trop ſévére;
Les appas ſans vertus ne ſont que vanité;
L'ajuſtement eſt difficile à faire,
De l'extrême ſageſſe à l'extrême beauté:
Cette merveille extrôrdinaire,

Une

(1) Deviſe qu'on mit ſur les Médailles frappées pour le Couronnement de la Reine.

Une ſi juſte égalité,
Au monde ne ſe trouve guere;
On la voit pleinement en vôtre Majeſté.
Une eſtime pure & ſincere
N'entre point dans les droits de vôtre qualité;
Et peut-être êtes-vous la ſeule qu'on révére,
Sans égard à la dignité:
Tout hommage, devoir, ſervice néceſſaire,
S'éxige par le rang & par l'autorité;
Tous les cœurs ont pour vous un reſpect volo
taire,
Qu'ils vous rendent plûtôt qu'à vôtre Majeſté.

ECLAIRCISSEMENT

Sur ce qu'on a dit de la Muſique des Italiens (1).

ON m'a rendu de ſi méchans offi à l'égard des Italiens, que je me ſe obligé de me juſtifier auprès des perſo nes dont je deſirerois l'approbation, apprehenderois la cenſure. Je déc donc qu'après avoir écouté Syphace, B lar

(1) Voyez les Réflexions SUR LES OPE *Tom. III. pag.* 282.

larini & Buzzolini avec attention; qu'après avoir examiné leur Chant, avec le peu d'eſprit & de connoiſſance que je puis avoir; j'ai trouvé qu'ils chantoient divinement bien: & ſi je ſavois des termes qui fuſſent au deſſus de cette expreſſion, je m'en ſervirois pour faire valoir leur capacité davantage.

Je ne ſaurois faire un Jugement aſſûré des François. Ils remuent trop les paſſions: ils mettent un ſi grand deſordre en nos mouvemens, que nous en perdons la liberté du diſcernement, que les autres nous ont laiſſée pour trouver la ſûreté de leur mérite dans la juſteſſe de nos approbations.

La premiere inſtitution de la Muſique a été faite pour tenir nôtre ame dans un doux repos; ou la remettre dans ſon aſſiete, ſi elle en étoit ſortie. Ceux-là ſont loüables, qui par une connoiſſance égale des Mœurs & du Chant, ſuivent des ordres ſi utilement établis. Les François n'ont aucun égard à ces Principes, ils inſpirent la crainte, la pitié, la douleur; ils inquietent, ils agitent, ils troublent quand il leur plait; ils excitent les paſſions que les autres appaiſent; ils gagnent le cœur,

par

par un charme qu'on pourroit nommer une eſpece de ſéduction. Avez-vous l'ame tendre, & ſenſible? Aimez-vous à être touché? Ecoutez la Rochoüas, Baumaviel, Dumênil, ces maîtres ſecrets de l'interieur, qui cherchent encore la grace & la beauté de l'action, pour mettre nos yeux dans leurs interêts. Mais voulez-vous admirer la capacité, la ſcience, la profondeur dans les choſes difficiles; la facilité de chanter tout ſans étude, l'art d'ajuſter la compoſition à ſa voix, au lieu d'accommoder ſa voix à l'intention du compoſiteur; voulez-vous admirer une longueur d'haleine incroyable pour les tenuës, une facilité de gozier ſurprenante pour les paſſages? Entendez Syphace, Ballarini, & Buzzolini, qui dédaignant les faux mouvemens du cœur, s'attachent à la plus noble partie de vous-même, & aſſujettiſſent les lumieres les plus certaines de vôtre eſprit.

A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

SONNET.

PAsser quelques heures à lire;
Eſt mon plus doux amuſement;
Je me fais un plaiſir d'écrire,
Et non pas un attachement.

Je perds le goût de la ſatire;
L'art de loüer malignement,
Cede au ſecret de pouvoir dire,
Des vérités obligeamment.

Je vis éloigné de la France
Sans beſoin & ſans abondance,
Content d'un vulgaire deſtin:

J'aime la vertu ſans rudeſſe,
J'aime le plaiſir ſans moleſſe,
J'aime la vie, & n'en crains pas la fin.

SUR LES VAINES OCCUPATIONS DES SAVANS ET DES CONTROVERSISTES.

STANCES IRREGULIERES.

JE voudrois que l'ignorance,
S'expoſât moins hardiment;
Je voudrois que la ſcience
Se montrât diſcretement,
Avec moins de ſuffiſance
Et plus de diſcernement.

Vieillir craſſeux ſur un livre,
C'eſt être mort en vivant;
Pour le tems où tu dois vivre,
Sois plus ſage que ſavant.

Peut-on paſſer tout ſon âge
Dans une profeſſion,
Qui met ſon ambition
A rétablir un paſſage;

Et ſouvent gâte l'ouvrage,
Par la reſtitution?

On diſpute ſi Neptune,
A la Barbe *bleuë*, ou *brune*;
S'il ne ſeroit pas plus beau,
De la faire *couleur d'eau*.

Un Critique ſedentaire,
Occupe tout ſon loiſir
A rendre une choſe claire,
Qui ne fait aucun plaiſir.

Que Heinſius trop avide,
Pour ſes Notes ſur Ovide,
Ait devoré tout confus,
Huit cens volumes & plus (1);

Du vieil habit de Carthage,
Des Philoſophes porté,
Si nos Moines ont l'uſage,
Quel fruit! quelle utilité!

O perſonnes fortunées
Comme on voit Madame Herval,
Que laiſſent les deſtinées
Dans un repos ſans égal,

N'en-

(1) Mr. Heinſius dit un jour à Mr. de St. Evremond, qu'il avoit lû plus de huit cens Volumes, pour faire ſes Notes ſur Ovide.

N'entendant en cent années,
Ni Perſe, ni Juvenal!

Que ces gens ont bonne grace
Qui vont en chaque maiſon,
Pleins de Terence & d'Horace,
En parler hors de ſaiſon!
Ils ne font point de viſite
Sans chercher des auditeurs,
Qui leur faſſent un mérite,
De celui des vieux Auteurs.

Un eſprit ſec & ſterile,
Sans fonds & ſans agrément,
Sous Homere & ſous Virgile;
Se cache fort prudemment:

Mais en quittant leur génie,
Lors qu'au ſien il eſt rendu;
Quand il perd leur compagnie,
Tout ſon mérite eſt perdu.

Pourquoi laſſer une preſſe,
D'Ecrits de Religion?
Voit-on de Prêche & de Meſſe,
Finir la diviſion?

La Tradition réſiſte
Au plus fort Controverſiſte;
Et ſans l'emploi du Dragon,
Perſonne aujourd'hui n'ignore,

Que

Que ſubſiſteroit encore,
L'Ecriture à Charenton.

De Meaux, Arnaud & Nicolle,
Par écrit & par parole,
Ne venant à bout de rien;
On ne voulut plus attendre,
Et Louvois, comme Alexandre,
Coupa le nœud gordien.
La raiſon honnête & bonne,
Civile à toute perſonne,
Ne prenoit point de parti;
L'interêt par ſon amorce,
Et le pouvoir par la force,
Sans ſon aide ont converti.

La Conſcience trompée,
Des droits de ces grands Edits
Que l'on reſpectoit jadis
Tomba ſous ceux de l'épée.

Par-là nous voyons ſa Foi,
En d'autres pays errante;
Dans le ſien toûjours tremblante,
Aux moindres ordres du Roi.

L'interêt d'une autre vie,
Nous oblige à ſonger qu'il faut mourir un jour,
Sans défendre à nôtre envie,
Les plaiſirs innocens de ce mortel ſéjour.

Des

Des biens dont la terre abonde,
Qui peut jouïr en ſanté;
Celui d'une paix profonde,
Qui la douceur a goûté;
A comme un gage en ce monde,
De l'heureuſe éternité.

Quel beſoin de jouïſſance,
En adorant de beaux yeux!
Un Amour ſi précieux,
Lui-même eſt ſa recompenſe.

Ajoûtons pour être mieux,
Dans cet état d'innocence,
Que des Vins délicieux,
Nous ſont arrivés de France.

SUR LA MORT DE Mr. LE PRINCE

& ſur ſon CATAFALQUE (1).

STANCES IRREGULIERES.

QUE vous ſervent, CONDE', ces Tableaux de Batailles?
Que vous ſert ce pompeux orgueil

(1) Le Prince de Condé, mourut le 9. de Decembre 1686.

De pavillons & de murailles?
Ce chef-d'œuvre nouveau de triſteſſe & de deuil;
Tout ce grand art de Funérailles,
CONDE', que vous ſert-il dans le fond du cercueil?

Des célébres Condoms les ORAISONS FUNEBRES
Ne perceront point vos ténébres;
Les Eloges des Bourdaloûs (2),
Helas! n'iront point juſqu'à vous.

Vous n'êtes qu'une belle idée
En nos cœurs encore gardée;
Tout l'être qui vous reſte eſt nôtre propre bien;
Hors de nous vous n'êtes plus rien.

O Mort, ô funeſte puiſſance,
Qui pourra réſiſter à ton cruel effort?
La valeur n'a point de défenſe;
Le ſang qu'on reſpecte ſi fort,
Ce ſang t'oppoſe en vain l'honneur de la Naiſſance:
Tout ſe confond à ton abord;
Le Savoir & l'Intelligence
De la Stupidité trouvent le même ſort.
O Mort, ô funeſte puiſſance,
Qui pourra réſiſter à ton cruel effort?

Quand

(2) Le Pere Bourdaloüe, Prédicateur ordinaire du Roi, a fait l'ORAISON FUNEBRE du Prince de Condé. Ce Jeſuite mourut le 13 de Mai 1704.

Quand d'une affection aujourd'hui peu commune
CONDE', l'on s'attachoit à toi;
Et qu'on ſe faiſoit une loi
De ſuivre ta vertu plûtôt que ſa fortune,
On trouvoit un charme au devoir;
Et qui ſervoit le mieux rencontroit ſon ſalaire
Dans l'avantage de bien faire,
Et dans le plaiſir de te voir.

Quelle eſt, quelle eſt ta récompenſe,
D'avoir cauſé la décadence
Du grand & vaſte Etat qui tenoit l'Univers
Dependant de ſa grace, ou chargé de ſes fers (1)
Quel fruit dans le tombeau d'avoir contre la France
Qui n'attendoit pas ce revers;
Par cent & cent combats divers
Des Flamands abattus protegé l'impuiſſance?

Ne nous engageons point au recit des combats;
La triſteſſe & le deuil ne le permettent pas:
D'ailleurs celui qui pût aquerir tant de Gloire,
Haïſſoit le diſcours de ſes fameux Exploits;
N'importunons point ſa Mémoire,
Comme on importunoit ſa Perſonne autrefois.
Le premier des Héros en merveilles étranges (2)
Au bien d'être loué mit ſon plus doux eſpoir:
CONDE', qui mérita d'auſſi grandes louanges
N'en voulut jamais recevoir.

Tel

(1) L'Eſpagne.
(2) Alexandre.

Telle de leurs eſprits étoit la reſſemblance,
Telle de leurs exploits étoit l'égalité,
Que nature eut perdu ſans cette difference
Le plaiſir qu'elle prend dans la diverſité.

Son ame finement trompée
D'un tour ingénieux quelquefois ſe flatoit;
A peine la louange étoit dévelopée,
Que l'air de vanité ſoudain le rebutoit.

Senſible à tout plaiſir, ennemi de tout crime,
Souvent fier; jamais orgueilleux:
Charmé du grand & du ſublime;
Ennemi du faux merveilleux.

La gloire, le repos, la grandeur, l'innocence
Etoient à Chantilly dans un parfait accord;
Les talens oppoſés quittant leur répugnance
Commençoient à former entr'eux un doux rapport.

Toute ſorte de connoiſſance;
Tout ouvrage étoit du reſſort
De cette vaſte intelligence:
Mais, helas! le foible ſupport
Qu'une ſi haute ſuffiſance
Contre l'attaque de la Mort!
Tout finit, tout finit: CONDE' laiſſe une vie
Des Héros les plus grands, ou l'exemple, ou l'envie.

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

HORACE amoureux de ſon bois
Et de ſa petite campagne,
S'écrioit, d'un ton villageois,
O Champs, que la paix accompagne,
Quand pourrai-je vous voir & goûter à loiſir
D'un ſéjour innocent le tranquille plaiſir!
Puis que vous m'ordonnez, Hortence,
De vous parler des Champs, voici ce que j'en pens
Le ſejour en eſt aſſez bon,
Lors que l'on trouve compagnie,
Dans une agréable maiſon
De toutes choſes bien fournie:
Et tel eſt maintenant Windſors,
Où tout me plaît, où tout abonde,
Où je lis, je bois, mange, dors,
Et vois à mon réveil *la plus belle du monde.*
Mais dès que vient le mauvais tems
Windſor eſt bien ſujet aux vents:
Déja la nature malade
Rend le plaiſir des champs bien fade;

No

Nous voyons les feuilles tomber,
Et le verd à nos yeux prêt à ſe dérober.
Pour cette lugubre verdure
D'ifs, de lauriers, houx & ſapins,
Dont la couleur tout l'hyver dure,
Que les faux curieux en ornent leurs Jardins:
Je ne veux durant la froidure
Que de grands feux & de bons vins.
Retournons à la bonne Ville
En toutes choſes ſi fertile:
Voyons les Huitres arriver,
Voici le mois qu'il faut crever (1).

A LA MEME.

QUand je ſonge au reſpect que j'eus toûjours pour vous,
Je ne puis deviner d'où vient vôtre courroux:
Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? quel peut être le crime,
Qui contre un ſerviteur fidele vous anime?
Autrefois j'étois careſſé,
Vous me conſultiez ſur l'Etude;
Maintenant vôtre eſprit bleſſé
Vous fait dire d'un ton bien rude,
„ Allez;

(1) C'eſt à dire, le Mois de Septembre. Voyez dans le V Tome, la *Lettre* à Madame Mazarin, qui ſuit le *Parallele* de Mr. le Prince & de Mr. de Turenne.

„ Allez, allez à d'autres gens
„ Porter *Honnête homme & bon-ſens*,
„ Jargon aux François ordinaire,
„ Que les Savans n'approuvent guere:
„ Allez avec vôtre fauſſet
„ Chanter les Airs du vieux Boiſſet;
„ Et lors que vous ſerez à table
„ Plus dégoûté que délicat,
„ Ne voyez ſervir aucun plat,
„ Que vous ne trouviez déteſtable;
„ Ou dont vous ne mangiez au moins à contre-cœur
„ Si l'on n'en mangeoit pas chez vôtre Commandeur (1).
„ Puiſſiez-vous conſerver pour vôtre pénitence
„ Toûjours le goût François, ſans jamais être en France!

Surpris du mauvais traitement,
Je cherchois inutilement
Ce qui m'attiroit tant d'injure;
Lors qu'à la fin par avanture,
M'étant tourné vers un miroir;
Où Loupe & Rides ſe font voir,
Où j'ai peine à ſouffrir moi-même mon image,

Je

(1) Le Commandeur de Souvré.

(2) Mr. de St. Evremond écrivit ce Dialogue en 1686, dans le tems que les ENTRETIENS SUR LA PLURALITE' DES MONDES de Mr. de Fontenelle commençoient à paroître. Madame Mazarin etoit charmée de

Je me ſuis dit avec douleur;
On n'eſt point innocent avec un vieux Viſage,
Dont les traits effacés ſont peur;
Vieillard, ne cherche pas ton crime davantage.

DIALOGUE.

SAINT-EVREMOND, MORIN.

SAINT-EVREMOND.

TOUT eſt perdu, Morin, la maudite MARQUISE (2),
Si Dieu n'y met la main, va vous mettre en chemiſe,
On n'oſeroit parler de Baſſete un moment,
Tout eſt *Lune, Soleil, Cercle, Orbe, Firmament.*

MORIN.

Ze n'entens plus que des ſornettes:
Que veut-on avec ces Planettes,

Qui

de cet Ouvrage: elle en faiſoit le ſujet ordinaire de la Converſation, & affectoit même de ſe ſervir de quelques termes d'Aſtronomie devant Morin, le plus ignorant de tous les hommes.

Qui vont ruiner la Banque ? on verra ce que c'eſt
De n'avoir plus de banque, & de quel interêt.....

SAINT-EVREMOND.

Pour moi je n'ai pas vû faire grande fortune
Dans le commerce de la Lune.

MORIN.

Cette belle Duſſeſſe à qui l'on fait la cour,
Pourroit bien s'en trouver Madame d'Arzent-court.
Quand ze voi préferer tant de folles Planettes
A de bonnes Baſſetes,
Z'ai fort meſſante opinion.....
Ecoutez, ze vous prie; un peu d'attention;
Ze vais vous raconter une ſoſe plaiſante:
Ze me trouvois hier dans mon humeur zoüante,
Quoi que pourtant mon œuil me fit un peu de ma
Zetons pour de l'Arzent, n'eſt pas un ſanze égal,
Ainſi ze ne voulois de Zetons, ni de Fiſſes,
Ni même zoüer fort long-tems:
Pas long-tems, dit Madame, *ignorez-vous les Fixes,*
Qui n'achevent leur tour qu'en vingt-&-cinq mille ans
Qui vingt-&-cinq mille ans, j'aime telle repriſe.

SAINT-EVREMOND.

Liſez une fois la MARQUISE,
Et rien ne vous étonnera
De tout ce que l'on vous dira.

MORIN.

Z'ai perdu ma premiere femme,

Z'ai perdu deux fois tout mon bien;
Z'ai perdu quinze fois le Valet & la Dame;
Mylord Douvre en étoit, & n'en ſait encor rien,)
Malade un mois plus que perſonne,
Zuzez par-là ſi ze m'étonne.

SAINT-EVREMOND.

Ces *vingt-&-cinq mille ans* vous ſurprennent un peu.

MORIN.

Ne connois-ze pas bien que cela n'eſt qu'un zeu?
Madame Mazarin aime un conte pour rire:
Ecoutez, la ſuite eſt bien pire.

SAINT-EVREMOND.

Eſt-ce un fâcheux évenément?

MORIN.

Aſſez fâſſeux aſſûrément:
La Banque perdoit tout, nos deux ſacs étoient vuides;
Tout eſt en mouvement, & les Cieux ſont fluides,
Dit un impertinent, à quatre pas de moi:
Si ze n'avois été dans la Maiſon du Roi (1),
Ze vous puis aſſûrer que ſa liqueur céleſte
Me l'eût payé de reſte.

SAINT-EVREMOND.

Vous êtes à ce compte aſſez maître de vous.

MORIN.

Il eſt des lieux ſacrés où l'on fait filer doux.

(1) White-hall.

SAINT-EVREMOND.

Mais cela ſe faiſoit par ordre de Madame.

MORIN.

Ze m'en apperçûs bien, & z'enrazeois dans l'am
D'entendre certains mots de Conzuration,
Que l'on donne aux Sorciers dans leur communio
Eſſentric, *Paralac*, d'autres mots effroyables....
Pour moi ze n'aime pas le commerce des Diab

SAINT-EVREMOND.

Vous a-t-on point nommé quelques-uns des S
ciers?

MORIN.

L'on en nomma beaucoup; voici les deux premi
Si ze m'en ſouviens bien; *Siſtéme* & *Tolomée*:
Z'ai connu le dernier quand on zoüoit POMPE'
Floridor l'a repréſenté;
Auſſi n'en fus-ze pas beaucoup épouvanté.
Un vilain Copernic, leur ſeval de bataille,
Venoit à tout moment interrompre la Taille:
Les Thico, les Brahé ſe mettoient ſur les rangs;
D'autres par ci par là, ſorciers moins importans.
Moi! ze ne ſuis pas plus eſcrupuleux qu'un autre
Manzeur de Crucifix, diſeur de Pate-nôtre,
Mais nous ſommes Chrétiens; & zamais de t
noms,
Ne devroient, ce me ſemble, entrer dans n
maiſons.

Vo

Vous riez; croyez-moi, que ſur ſoſe pareille
Il ſeroit aſſez bon de voir Monſieur d'Aubeille (1).
Z'avoûrai franſement que z'étois libertin
Avant que d'être époux de Madame Morin:
Auzourd'hui ni Voiſin, ni Saze, ni MARQUISE;
Comme un ſimple bourzeois ze m'en vais à l'é-
gliſe;
Ze fais avant le Zeu le Signe de la Croix,
Et ſi ze n'ai zamais pû gagner une fois.
Contre la Banque & moi la Mazie eſt bien forte!
Mais cela reviendra; nous perdons, il n'importe;
Ze me ſuis vû plus mal, ze me ſuis vû plus bas.
Comme ze vous diſois, ze ne m'étonne pas.

SAINT-EVREMOND.

Monſieur, Monſieur Morin, ſouffrez que je vous
die,
Que ces étranges mots, ſont mots d'Aſtronomie.
Madame Mazarin nous intereſſe tous
Dans l'ardeur dont elle eſt épriſe
Pour cette nouvelle MARQUISE;
Et je n'y pers pas moins que vous.
Vous perdez à toute repriſe,
Et je pers du dîner le plaiſir le plus doux.
Pendant que nôtre *Terre roule*;
Que la *Lune eſt en mouvement*;
Que le *Ciel eſt fluide* & coule;
Qu'*à l'entour du Soleil tout tourne inceſſamment*;

(1) Jeſuite, Aumônier de Mr. de Barillon.

Nous ne feſſons aucune poule (1).
Et le Doyen ſe plaint de ce grand changement.

MORIN.

Perſonne ici ne s'intereſſe
Plus que moi pour nôtre Duſſeſſe,
Belle, aimable, de grand eſprit!
Que n'en avez-vous pas écrit!
Auſſi, faut-il une cuiſine?
(Dont ma femme eſt aſſez ſagrine:)
Faut-il ou pizeon, ou lapin?
A-t-on beſoin d'une poularde,
De quelque perdrix qui ſe larde?
Qu'on aille vîte ſez Morin:
Cependant quand on voit Madame,
Madame rit, Madame pâme:
Venez, Meſſieurs, venez tous voir,
Quel viſage a Morin ce ſoir:
Quel teint! voyez, je vous en prie;
Ma foi c'étoit apoplexie:
Songez, Morin, au teſtament,
J'aime fort qu'un mourant me laiſſe;
Dépêchez-vous, car le tems preſſe,
Morin, vous pourriez bien mourir ſubitement.
Voilà toute la récompenſe,

De

(1) Monſieur Saumarés Doyen de Guernezey & Chanoine de Windſor, chez qui Madame Mazarin logeoit quand la Cour étoit à Windſor, avoit accoûtume de dire lors qu'il avoit bien bû: *j'ai bien feſſé mes poules aujourd'hui.*

(2) Ri-

De mes honnêtetés & de ma complaiſance,
Qui va ſouvent juſques au cas
De voir paſſer ſa Carte & ne la prendre pas.
A propos de nôtre Mazie.....

SAINT-EVREMOND.

Ce n'eſt Magie aucunement.
Ce ſont termes d'Aſtrologie.

MORIN.

Vous m'obligez ſenſiblement:
L'Aſtrolozie eſt bonne aux paſtres,
Propres à regarder les Aſtres;
Qu'on n'attende pas de Morin
Pour obſerver le Ciel qu'il ſe leve matin.
Ze ſai gouverner une Banque;
Tenir maiſon où rien ne manque;
Au moindre mal avoir ſez moi
Trois Médecins comme le Roi:
Non pas de ces coureurs de province en province;
Ze voi le Docteur Lower (2), & ſuis malade en Prince.
La Lecture n'eſt pas mon fait;
Un autre en ſera ſatisfait:
Mais qu'on s'informe, que l'on ſache.
De Gautier (3), de Madame Harrache (4),

Le-

(2) Richard Lower, ſi connu par ſon Traité *de Corde*, le plus habile Medecin qu'il y eut alors à Londres. Il mourut le 27. de Janvier 1691.
(3) Marchand de Vin.
(4) Femme d'un Orfévre François.

Lequel ils eſtiment le plus
De Morin ou de Voſſius.

SAINT-EVREMOND.

De Savans aujourd'hui toute la terre abonde,
Mais il n'eſt qu'un Morin au monde.

A

MONSIEUR LULLI.

A Lulli ſeul le Monde eſt redevable
De l'OPERA dont on eſt enchanté;
Rome n'a rien qui lui ſoit comparable
Et tout Veniſe en eſt déconcerté.
Il nous reduit à chercher dans la Fable
Un Demi Dieu dont le charme eſt vanté;
Là ſon Orphée à jamais vénérable,
Demande au Ciel pour ſa felicité,
Que par Lulli ce maître inimitable
Soit ſon mérite & décrit, & chanté.
Si ce qu'on dit d'Orphée eſt veritable
Il ſut fléchir une Divinité
Juſques alors trouvée inéxorable:
A ſon retour du lieu tant redouté
Et l'ours affreux & le tigre implacable
Se dépouilloient de leur ferocité:

L'ar

L'arbre qu'on vit le plus inébranlable,
Perdant alors ſon immobilité,
Suivoit Orphée; à ſon Chant lamentable,
Il n'étoit plus d'inſenſibilité.
L'accent plaintif d'un amant miſerable,
Par les échos tendrement répété,
A ſa douleur rendoit tout pénétrable,
Un deuil lugubre avoit tout infecté;
L'air du malheur rendu communicable
De ſa noirceur avoit tout attriſté;
Tout s'affligeoit avec l'inconſolable.
On t'auroit vû bien plus de fermeté
Que n'eut Orphée en ſon art déplorable:
Perdre ſa Femme eſt une adverſité;
Mais ton grand cœur auroit été capable
De ſupporter cette calamité.
En tout, Lulli, je te tiens préferable;
Et chaque jour qu'on a repréſenté,
N'as-tu pas fait choſe plus incroyable
Que le miracle en mes vers raconté?
Lors qu'il te plaît, un rocher pitoyable
Se fond en pleurs malgré ſa dureté;
Le vent te prête un ſilence agréable,
Des fiers torrens le cours eſt arrêté;
Lors qu'il te plaît, un ſommeil favorable
Donne aux tourmens le repos ſouhaité;
Et qui poſſede une douceur aimable
Eſt, ſi tu veux, auſſi-tôt agité.
Dans nos périls vient un Dieu ſecourable;

De

De nos pechés un autre eſt irrité ;
Pluton te ſert de ſon gouffre effroyable ;
Les cieux ouverts ſelon ta volonté
Nous laiſſent voir le palais adorable,
Où Jupiter regne en ſa majeſté.
D'Orphée & de Lulli le mérite eſt ſemblable,
Je trouve cependant de la diverſité
Sur un certain ſujet aſſez conſiderable :
Si Lulli quelque jour deſcendoit aux Enfers
Avec un plein pouvoir de graces & de peines,
Un jeune Criminel ſortiroit de ſes fers,
Une pauvre Euridice y garderoit ſes chaînes.

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN

JE ſuis trop diſcret, pour vous demander des approbations, & vous êtes trop judicieuſe pour m'en donner : mais comme le chagrin de l'humeur ſe mêle à l'exactitude des jugemens, je vous ſupplie, Madame, que je ne ſois pas cen[ſu]ré

ſuré généralement ſur tout ce que je dis, ni condamné ſur tout ce que je fais. Si je parle, je m'explique mal : ſi je me tais, j'ai une penſée malicieuſe : ſi je refuſe de diſputer, ignorance : ſi je diſpute, opiniâtreté ou méchante foi : ſi je conviens de ce qu'on dit, on n'a que faire de ma complaiſance : ſi je ſuis d'une opinion contraire, on n'a jamais vû d'homme plus contrariant. Quand j'apporte de bonnes raiſons, Madame hait les raiſonneurs : quand j'allegue des exemples, c'eſt ſon averſion : ſur le paſſé je ſuis un faiſeur de vieux contes ; ſur le préſent on me met au nombre des radoteurs ; & un *Prophete Irlandois* (1) ſeroit plûtôt crû que moi ſur l'avenir.

Comme toutes choſes ont leur tems, la Converſation finit & le Jeu commence, où ſi je pers, je ſuis une dupe ; ſi je gagne, un trompeur ; ſi je quitte, un brutal. Veux-je me promener ? j'ai l'inquietude des jeunes-gens : le repos eſt un aſſoupiſſement de ma vieilleſſe. Que la Paſſion m'anime encore, on me traite de vieux fou : que la Raiſon regle mes ſentimens, on dit que je n'aime rien, & qu'il

(1) Voyez ci-deſſus, Tom. II. page 370.

qu'il n'y eut jamais d'indifference pareil
à la mienne. Les contraires me ſont éga
lement deſavantageux: penſant me co
riger d'une choſe qui vous a déplu, j'e
fais une autre oppoſée, & je ne vous dé
plais pas moins. Dans la ſituation où j
ſuis, j'ai appréhenſion de faillir, je meur
de peur de bien faire: vous ne me par
donnez aucun tort, vous me haïſſez quan
j'ai raiſon; & je me trouve aſſez malheu
reux pour m'attirer ſouvent vôtre haine.

Voila, Madame, les traitemens ordi
naires que je reçois: voila ce qui m'a fai
deſirer vôtre abſence. Mais pour compte
trop ſur vos chagrins, je n'ai pas ſongé
aſſez à vos charmes, ni prévû que le plu
grand des malheurs devoit être celui de
ne vous point voir. J'ai pû vous dire les
maux que je ſouffre auprès de vous: ceux
que je ſens, lors que j'en ſuis éloigné, ne
s'expriment point. Ma douleur eſt au
deſſus de toute expreſſion:

Non je ne parle point, Madame, mais je meurs (1).

J'ai fini ma Lettre en mourant: mais
les Vers ont un charme pour faire revi-
vre

(1) Corneille.

re ceux que vous faites mourir. La pre-
miere choſe que je fais, Madame, c'eſt
de vous ſupplier d'avoir un peu moins de
rigueur pour moi, dans la nouvelle vie
que je vais mener auprès de vous. Parta-
gez la ſévérité de vôtre juſtice; qu'il en
tombe une partie ſur Monſieur de Vil-
liers; que *Dominé* (1) n'en ſoit pas exemt;
que la bonne Lot n'en ſauve pas la ré-
gularité de ſes égards domeſtiques; que
les Princes & les Mylords ſoulagent quel-
quefois la Nobleſſe; & qu'enfin, Mada-
me, je ne ſois pas ſeul à reſſentir vos co-
leres, pour aſſûrer des douceurs & des
honnêtetés aux autres:

Revenez cependant, ſoit douce, ſoit cruelle,
Vous reviendrez toûjours du monde la plus belle,
Et dûſſiez-vous encor contre moi vous aigrir,
J'aime mieux vous voir & ſouffrir.

Sur la Verdure qu'on met aux Cheminées en Angleterre.

Faut-il avant que la nature
Ait chaſſé de l'hiver la froide obſcurité,

Met-

(1) Mr. Milon. Voyez ci-deſſus page 296.

Mettre au foyer une verdure
Qui tiendroit lieu de glace au milieu de l'été (1)
Frais ornement de Cheminée,
Vous vous précipitez un peu;
Retournez au marais, herbe, où vous êtes née
Et juſqu'au mois de Juin laiſſez regner le feu.
Perdre le goût de l'huitre & du vin de Champagne
Pour revoir la lueur d'un débile ſoleil,
Et l'humide beauté d'une verte campagne,
N'eſt pas à mon avis un bonheur ſans pareil.
La faveur de la Marne, helas! eſt terminée,
Et nôtre montagne de Reims
Qui fournit tant d'excellens vins
A peu favoriſé nôtre goût cette année.
O triſte, ô pitoyable ſort!
Faut-il avoir recours aux rives de la Loire;
Ou pour le mieux, au fameux Port
Dont Chapelle nous fait l'hiſtoire (2):
Faut-il ſe contenter de boire
Comme *tous les Peuples du Nord?*
Non, non, quelle heureuſe nouvelle!
Monſieur de Bonrepaux arrive, il eſt ici;
Le Champagne pour lui toûjours ſe renouvelle,
Fuyez Loire, Bourdeaux, fuyez Cahors auſſi.

DIA

(1) En Angleterre, lorſque le froid a paſſé & qu'on ne fait plus de feu, on orne les foyers de fleurs, ou de branches d'églantier, &c.

(2) Voyez

DIALOGUE

SUR

L'Abſence de Madame MAZARIN, *qui étoit partie de Windſor pour aller à Londres avec Monſieur de* BONREPAUX.

SAINT-EVREMOND, MONSIEUR L'AMBASSADEUR (3).

SAINT-EVREMOND.

CHACUN abandonné purement à lui-même,
Sent un beſoin ſecret qu'il ne peut exprimer.

MR. L'AMBASSADEUR.

On a beſoin de ce qu'on aime;
Par ce *beſoin ſecret* c'eſt aſſez la nommer.

SAINT-EVREMOND.

Elle eſt partie, elle s'en eſt allée,
Elle a laiſſé ſa Maiſon déſolée.

MR.

(2) Voyez le VOYAGE DE BACHAUMONT & LA CHAPELLE.

(3) Mr. de Barillon.

MR. L'AMBASSADEUR.

Objet ſi cher, ſi précieux
Qui vous retient éloigné de nos yeux!

SAINT-EVREMOND.

Celui qui couvriroit les plaines azurées
De cent & cent vaiſſeaux divers,
Qui tient nos côtes aſſûrées,
Et conduit ſagement le commerce des mers (1);
Seroit-il devenu Pirate,
Ce maître de nos matelots,
Pour enlever d'ici le ſeul bien qui nous flate,
Et le commettre enſuite à la merci des flots?

MR. L'AMBASSADEUR.

Où va de vos ſoupçons l'injuſte extravagance?
Plus on auroit d'amour on auroit d'innocence;
Par un excès de zele, à force de ſervir,
Par cette même violence
Qu'on emporte le Ciel, on ſonge à la ravir.

SAINT-EVREMOND.

Eſt-ce que ſon Epoux auroit quitté la terre
Pour aller plaider dans les Cieux,
Et mettre en jugement le maître du tonnerre,
Afin d'être payé du ſervice pieux
Rendu dans une ſainte guerre
Que fit à tout plaiſir ſon eſprit ennuyeux?

MR.

(1) Mr. de Bonrepaux étoit Intendant de la Marine.

MR. L'AMBASSADEUR.

Je vivrai, *dit l'Epoux*, en dépit de l'envie;
„ La bonne Juſtice, aux dépens
„ De ma femme & de mes enfans,
Me rendra des arrêts tout le tems de ma vie:
„ Le Procès eſt de droit divin;
Le Ciel nous a laiſſé toute choſe en diſpute;
„ C'eſt ſon ordre que j'éxecute,
Et l'accommodement vient de l'eſprit malin.

SAINT-EVREMOND.

Ah! que de vains diſcours! elle s'en eſt allée,
Et laiſſe trop long-tems ſa Maiſon déſolée.

MR. L'AMBASSADEUR.

J'y vais le matin & le ſoir
Sans eſperance de la voir,
Ni d'en apprendre des nouvelles;
Mais on remarque en toutes parts
L'impreſſion de ſes regards,
Et tout luit des rayons qu'elle a laiſſés chez elle.

SAINT-EVREMOND.

Je vais entendre ſes Oiſeaux
Qui d'un chant douloureux ſe plaignent de l'abſence;
Leur triſteſſe a remis la douce jouïſſance,
Et les nids commencés à des printems nouveaux.
Filis (1) en ſa petite cage
Se

(1) Serin de Madame Mazarin.

Se contente de ſon ramage,
Et garde au bonheur du retour
Son prélude & ſon air, pour chanter ſon amour.
La bonne & fidele Douairiere,
Triſte d'un mari mort, & d'un époux vivant (1)
Dans ce tems ennuyeux qu'elle n'a rien à faire,
Viſite chapelle & couvent.
La *Signora* (2) toute affligée,
Toute en deſordre, negligée,
N'a que faire de ſes appas,
Dit-elle, où Madame n'eſt pas.
„ Eſt-ce donc pour être ſi belle
„ Que Sara preſque en Demoiſelle
„ Aujourd'hui ſuit Madame & par monts & par
vaux;
„ Et qu'Iſabelle abandonnée
„ Demeure ici comme enchaînée
„ A prendre ſoin des chiens, des guenons, des
oiſeaux?
J'entendis ce petit murmure,
(Jaloux effet de zéle & d'amitié:)
Si l'on ſavoit ce que chacun endure
Peut-être en auroit-on pitié.

Mi

(1) Femme de Chambre de Madame Mazarin, croyant que ſon Mari étoit mort, ſe maria en ſecon Nôces, & dont le premier Mari revint après la mort ſecond.

(2) Femme de chambre Eſpagnole nommée Iſabelle.

(3) Madame Mazarin.

(4) D

Milon affranchi de ſa Meſſe
Et du ſoin d'aller à confeſſe,
Paſſe le dimanche en repos:
Les autres jours de la ſemaine
Le triſte Aumônier ſe promene,
Songeant à dix ou douze mots
Qu'au reveil de la Souveraine (3)
Il diſoit aſſez à propos,
Et qui nous tenoient en haleine
tendant Voſſius des Doctes le héros.
puis ce dur départ ſi funeſte à la Chine
us de tableaux ſans ombre; adieu cet art divin
ui rendroit, nous dit-on, d'une humeur bien
chagrine
elle, s'il vivoit, & Raphaël d'Urbin.
Adieu ce curieux langage,
Qui de Londres fait un village,
Rome & de Paris à peine des hameaux;
Qui traite de groſſier ouvrage
La ſtructure de nos châteaux,
oulant faire admirer des maiſons d'un étage
onſtruites à Nanquin de canne & de roſeaux.
meux par mille exploits de ſa dent meurtriere;
op (4) qui fut ſi terrible en ſa verte ſaiſon;
ui du François armé (5) ſût braver la colere;

Le

(4) Dogue de Madame Mazarin. Voyez ci-deſſus pag.

(5) Monſieur de Barillon.

Le Batave effrayé (1) chaſſa de la maiſon ;
Déchira le bien-aimé frére
Du plus digne Héros qui fut ſur l'horiſon (2);
Qui répandit le ſang de Chipre originaire (3);
Qui d'une brillante façon
D'un *brio* tout extrôrdinaire,
D'un intrépide *coraçon*
Attaqua le grand Miniſtere,
Qui mit l'Eſpagne à la raiſon (4);
Chop maintenant déchû de ſa gloire premiere,
Mord à peine un petit garçon ;
Et s'il ne vous revoit, ſa valeur ſanguinaire
Se changera, Madame, en douceur de mouto
La cuiſine auſſi peu ſalie
Qu'une chambre de lit polie,
La cuiſine autrefois qui fumoit nuit & jour,
Pourroit bien rafraîchir les vins de cette Cou

Mr. l'Ambassadeur.

Mêlez à vôtre amour la cuiſine & la table,
Faites du chien qui mord un éloge admirable;
Chacun à ſa maniere explique ſes beſoins ;
Mais une paſſion plus pure
Pour le chef-d'œuvre de nature,
Auroit dû vous porter à de plus dignes ſoins.

Sai

(1) Monſieur van Beuning.
(2) Mr. de Canaples, frére de Mr. le Maréch Crequi.

Saint-Evremond.

onſieur l'Ambaſſadeur parlera comme un Livre
Du mal qui nous fait ſoûpirer ;
Mais ſon cœur jamais ne ſe livre
Au tourment qu'il veut figurer:
Un malheureux dont l'eſprit eſt moins libre
Se tait, & ne ſait qu'endurer.

SUR LA MORALE D'EPICURE: A LA MODERNE LEONTIUM (5).

VOus voulez ſavoir ſi j'ai fait ces Reflexions sur la Doctrine d'Epicure, qu'on m'attribuë. Je pourrois m'en faire honneur: mais

(3) Le Prince Philippe de Savoye.
(4) Le Comte de Caſtelmelhor.
(5) Mademoiſelle de l'Enclos. Voyez la Vie *de Mr. St. Evremond*, ſur l'année 1685.

mais je n'aime pas à me donner un mé
que je n'ai point ; & je vous dirai in
nûment qu'elles ne ſont pas de moi
J'ai un grand deſavantage en ces p
Traités qu'on imprime ſous mon nom.
y en a de bien faits que je n'avouë po
parce qu'ils ne m'appartiennent pas ;
parmi les choſes que j'ai faites, on a m
beaucoup de ſottiſes, que je ne prens
la peine de deſavoüer. A l'âge où je ſ
une heure de vie bien ménagée, m
plus conſiderable que l'interêt d'une
diocre réputation. Qu'on ſe défait de
mour propre difficilement ! Je le qu
comme Auteur ; je le reprens comme P
loſophe ; ſentant une volupté ſecrete
négliger ce qui fait le ſoin de tous
autres.

Le mot de VOLUPTE' me rapp
Epicure ; & je confeſſe que de toutes
Opinions des Philoſophes touchant le ſ
verain-bien, il n'y en a point qui me
roiſſe ſi raiſonnable que la ſienne. Il
roit inutile d'apporter ici des raiſons d
fois dites par les Epicuriens ; que l'am

(1) Ces REFLEXIONS ſont de Mr. San
On les trouvera dans ſes NOUVELLES OE
VRES, imprimées à Paris en 1675.

la Volupté & la fuite de la Douleur,
nt les premiers & les plus naturels mou-
mens qu'on remarque aux hommes ; que
richeſſes, la puiſſance, l'honneur, la
ſçu peuvent contribuer à nôtre bon-
eur : mais que la ſeule jouiſſance du plai-
; la Volupté, pour tout dire, eſt la
itable fin où toutes nos actions ſe rap-
portent. C'eſt une choſe aſſez claire d'el-
-même, & j'en ſuis pleinement perſua-
é. Cependant, je ne connois pas bien
uelle étoit la VOLUPTE' d'Epicure ;
r je n'ai jamais vû de Sentimens ſi di-
rs, que ceux qu'on a eus ſur les Mœurs
ce Philoſophe. Des Philoſophes & de
Diſciples même l'ont décrié comme
ſenſuel & un pareſſeux, qui ne ſortoit
ſon oiſiveté que par la débauche. Tou-
les Sectes ſe ſont oppoſées à la ſienne.
Des Magiſtrats ont conſideré ſa Doctrine
mme pernicieuſe au public. Ciceron,
juſte & ſi ſage dans ſes opinions ; Pla-
que, ſi eſtimé par ſes Jugemens, ne lui
nt pas été favorables : & pour ce qui re-
arde les Chrétiens, les Peres l'ont fait
paſſer pour le plus grand & le plus dange-
eux de tous les Impies. Voila ſes enne-
is ; voici ſes partiſans.

Métrodore, Hermacus, Ménéccée, beaucoup d'autres qui philoſophoient av lui, ont eu autant de vénération que d mitié pour ſa perſonne. Diogene Laër ne pouvoit pas écrire ſa Vie plus avan geuſement pour ſa réputation: Lucrec été ſon adorateur; Sénéque, tout enne de ſa Secte qu'il étoit, a parlé de lui av éloge. Si des Villes l'ont eu en horreu d'autres lui ont érigé des Statuës, & pa mi les Chrétiens, ſi les Peres l'ont déci Monſieur Gaſſendi & Monſieur Berni le juſtifient.

Au milieu de toutes ces autorités o poſées les unes aux autres, quel moy y a-t-il de décider? Dirai-je qu'Epicu eſt un corrupteur des bonnes Mœurs, ſ la foi d'un Philoſophe jaloux, ou d'u Diſciple mécontent, qui aura pû ſe la ſer aller au reſſentiment de quelque inju re? D'ailleurs, Epicure ayant voulu ru ner l'opinion qu'on avoit de la Provide ce & de l'Immortalité de l'Ame, ne pu je pas me perſuader raiſonnablement q le monde s'eſt ſoûlevé contre une doctri ſcandaleuſe; & que la vie du Philoſop a été attaquée pour décrediter plus facil ment ſes opinions? Mais ſi j'ai de la pei

croire ce que ſes ennemis & ſes envieux en ont publié, auſſi ne croirai-je pas aiſément ce qu'en oſent dire ſes Partiſans. Je ne croi pas qu'il ait voulu introduire une *Volupté* plus dure que la vertu des Stoïques. Cette jalouſie d'auſterité me paroît extravagante dans un Philoſophe voluptueux, de quelque maniere qu'on tourne ſa Volupté. Beau ſecret de déclamer contre une vertu qui ôte le ſentiment au ſage, pour établir une Volupté qui ne lui ſouffre point de mouvement! Le Sage des Stoïciens eſt un vertueux inſenſible; celui des Epicuriens un voluptueux immobile: le premier eſt dans les douleurs, ſans douleurs; le ſecond goûte une volupté ſans volupté. Quel ſujet avoit un Philoſophe qui ne croyoit pas l'Immortalité de l'Ame, de mortifier ſes ſens? Pourquoi mettre le divorce entre deux parties compoſées de même matiere, qui devoient trouver leur avantage dans le concert & l'union de leurs plaiſirs? Je pardonne à nos Religieux la triſte ſingularité de ne manger que des herbes, dans la vûë qu'ils ont d'aquerir par-là une éternelle félicité: mais qu'un Philoſophe, qui ne connoît d'autres biens que ceux de ce monde; que

le Docteur de la Volupté ſe faſſe un
dinaire de pain & d'eau, pour arriver
ſouverain bonheur de la vie, c'eſt ce
mon peu d'intelligence ne comprend poi
Je m'étonne qu'on n'établiſſe pas la V
lupté d'un tel Epicure dans la Mort; c
à conſiderer la miſere de ſa vie, ſon ſe
verain bien devoit être à la finir. Croye
moi, ſi Horace & Pétrone ſe l'étoient
guré comme on le dépeint, ils ne l'a
roient pas pris pour leur maître dans
ſcience des plaiſirs.

La Pieté qu'on lui donne pour
Dieux, n'eſt pas moins ridicule que
mortification de ſes ſens. Ces Dieux o
fifs, dont il ne voyoit rien à eſperer ni
craindre; ces Dieux impuiſſans, ne m
ritoient pas la fatigue de ſon culte: &
qu'on ne me diſe point qu'il alloit au Tem
ple de peur de s'attirer les Magiſtrats, &
de ſcandaliſer les citoyens; car il les eût
bien moins ſcandaliſés pour n'aſſiſter pa
aux Sacrifices, qu'il ne les choqua par de
Ecrits qui détruiſoient des Dieux établis
dans le monde, ou ruïnoient au moins l
con-

(1) Dame d'Athenes, qui ſe rendit fameuſe par
ſes Galanteries, & par ſon application à la Philoſo-
phie,

nfiance qu'on avoit en leur protection.
Mais quel ſentiment avez-vous d'Epi-
re, me dira-t-on? Vous ne croyez ni
amis, ni ſes ennemis; ni ſes adverſai-
s, ni ſes partiſans: quel peut être le
gement que vous en faites? Je penſe
picure étoit un Philoſophe fort ſage,
i ſelon les tems & les occaſions, aimoit
Volupté en repos, ou la Volupté en
uvement; & de cette difference de
olupté, eſt venuë celle de la réputation
'il a euë. Timocrate & ſes autres en-
mis l'ont attaqué par les Plaiſirs ſenſuels:
ux qui l'ont défendu, n'ont parlé que
la Volupté ſpirituelle. Quand les pre-
iers l'ont accuſé de la dépenſe qu'il fai-
it à ſes repas; je me perſuade que l'ac-
ſation étoit bien fondée: quand les au-
rs ont fait valoir ce petit morceau de
romage qu'il demandoit, pour faire meil-
ure chere que de coûtume; je croi qu'ils
e manquoient pas de raiſon. Lors qu'on
dit qu'il philoſophoit avec Leontium (1),
on dit vrai: lors qu'on ſoûtient qu'il ſe
divertiſſoit avec elle, on ne ment pas. *Il*

phie, qu'elle étudia ſous Epicure. Voyez ſon Ar-
ticle dans le DICTIONAIRE de Mr. Bayle.

y a tems de rire & tems de pleurer, fe
Salomon : tems d'être ſobre & tems d
tre ſenſuel, ſelon Epicure. Outre c
un homme voluptueux l'eſt-il égalem
toute ſa vie? Dans la Religion, le
libertin devient quelquefois le plus dév
dans l'étude de la Sageſſe, le plus ind
gent aux plaiſirs ſe rend quelquefoi
plus auſtere. Pour moi, je regarde E
cure autrement dans la jeuneſſe & la f
té, que dans la vieilleſſe & la maladie.

L'Indolence & la Tranquillité, ce bo
heur des malades & des pareſſeux, ne p
voit pas être mieux exprimé qu'il l
dans ſes Ecrits: la Volupté ſenſuelle n'
pas moins bien expliquée dans ce paſ

(1) Voici le paſſage de Ciceron. Il parle à E
cure. „ In eo quidem libro, qui continet omn
„ diſciplinam tuam (fungar enim jam interpr
„ munere, ne quis me putet fingere) dicis hæ
„ *Nec equidem habeo, quod intelligam bonum illu*
„ *detrahens eas voluptates, quæ ſapore percipiuntur*
„ *detrahens eas, quæ auditu & cantibus: detrah*
„ *eas etiam, quæ ex formis percipiuntur oculis, ſu*
„ *vis motiones, ſive quæ aliæ voluptates in toto h*
„ *mine gignuntur quolibet ſenſu. Nec vero ita d*
„ *poteſt, mentis lætitiam ſolam eſſe in bonis: læt*
„ *ter: enim mentem ita novi, ſpe eorum omni*
„ *quæ ſupra dixi, fore ut natura his potiens dol*
„ *careat.* Atque hæc quidem his verbis: quivis

e formel qu'allegue Ciceron expreſſé-
ent (1). Je ſai qu'on n'oublie rien pour
étruire, ou pour l'éluder: mais des
onjectures peuvent-elles être comparées
vec le témoignage de Ciceron, qui avoit
ant de connoiſſance des Philoſophes de la
Grece & de leur Philoſophie? Il vaudroit
ieux rejetter ſur l'inconſtance de la na-
ure humaine l'inégalité de nôtre eſprit.
Où eſt l'homme ſi uniforme qui ne laiſſe
voir de la contrarieté dans ſes diſcours &
dans ſes actions? Salomon mérite le nom
de SAGE autant qu'Epicure pour le
moins, & il s'eſt démenti également dans
ſes ſentimens & dans ſa conduite. Mon-
tagne étant jeune encore, a crû qu'il fa-
loit

intelligat, quam voluptatem norit Epicurus. Deinde paulo infra: *Sæpe quæſivi* (inquit) *ex his, qui appellabantur Sapientes, quid haberent, quod in bonis relinquerent, ſi illa detraxiſſent: niſi ſi vellent voces inanis fundere: Nihil ab his potui eo noſcere; qui, ſi virtutes ebullire volent* [Mr. Davies croit qu'il faut lire, NOTENT.] *& ſapientias, nihil aliud dicent, niſi eam vim, quæ efficiantur ea voluptates quas ſupra dixi.* Quæ ſequuntur in eandem ſententiam ſunt: totusque liber, qui eſt de ſummo bono refertus eſt verbis & ſententiis talibus. TUSCUL. DISPUT. *Lib.* III. §. 18. *edit. ſecund.* Davif. *Cantabr.* 1723.

loit penſer éternellement à la Mort p
s'y préparer: approchant de la vieille
il chante, dit-il, *la palinodie*; voul
qu'on ſe laiſſe conduire doucement
la nature, qui nous apprendra aſſez
mourir.

Monſieur Bernier, ce grand parti
d'Epicure, avoüe aujourd'hui qu'*après*
voir philoſophé cinquante ans, il doute
choſes qu'il avoit crû les plus aſſurées (1
Tous les objets ont des faces differe
tes, & l'eſprit qui eſt dans un mouv
ment continuel, les enviſage differe
ment ſelon qu'il ſe tourne; en ſorte q
nous n'avons, pour ainſi parler, que
nouveaux aſpects, penſant avoir de no
velles connoiſſances. D'ailleurs l'Age a
porte de grands changemens dans nôt
humeur, & du changement de l'humeu
ſe forme bien ſouvent celui des opinion
Ajoûtez, que les Plaiſirs des ſens fo
m

(1) Voyez les Doutes *de Mr. Bernier ſur quel*
ques-uns des principaux Chapitres de ſon Abregé de l
Philoſophie de Gaſſendi, imprimés d'abord ſéparé
ment, & enſuite inſerés dans la ſeconde Editio
de l'Abrege' *de la Philoſophie de Gaſſendi*, fait
à Lyon en 1684, Tom. II. pag. 379. Mr. Bernie
dédia ſes *Doutes* à Madame de la Sabliere; & dan

mépriſer quelquefois les ſatisfactions de
l'eſprit, comme trop ſeches & trop nuës;
& que les ſatisfactions de l'eſprit délicates
& rafinées, font mépriſer à leur tour les
voluptés des ſens, comme groſſieres. Ainſi l'on ne doit pas s'étonner que dans une
ſi grande diverſité de vûës & de mouvemens, Epicure qui a plus écrit qu'aucun
Philoſophe, ait traité differemment la
même choſe, ſelon qu'il peut l'avoir differemment penſée ou ſentie.

Quel beſoin y a-t-il de ce raiſonnement
général, pour montrer qu'il a pû être ſenſible à toutes ſortes de Voluptés? Qu'on
le conſidere dans ſon commerce avec les
Femmes, & on ne croira pas qu'il ait
paſſé tant de tems avec Leontium & avec
Temiſta à ne faire que philoſopher. Mais
s'il a aimé la jouïſſance en voluptueux, il
s'eſt ménagé en homme ſage. Indulgent
aux mouvemens de la Nature, contraire
aux

ſa Dédicace on trouve ce même aveu modeſte &
ſincere qu'il fit à Mr. de St. Evremond. *Il y a*,
dit-il à cette Dame, *trente à quarante ans que je*
philoſophe fort perſuadé de certaines choſes, & voila
que je commence à en douter: c'eſt bien pis, il y
en a dont je ne doute plus, deſeſperé de pouvoir jamais
y rien comprendre.

aux efforts; ne prenant pas toûjours la chaſteté pour une vertu, comptant toûjours la luxure pour un vice; il vouloit que la ſobriété fût une économie de l'appetit, & que le repas qu'on faiſoit ne pût jamais nuire à celui qu'on devoit faire: *Sic præſentibus voluptatibus utaris ut futuris non noceas.* Il dégageoit les Voluptés de l'inquietude qui les précede, & du dégoût qui les ſuit. Comme il tomba dans les infirmités & dans les douleurs, il mit le ſouverain-bien dans l'Indolence: ſagement, à mon avis, pour la condition où il ſe trouvoit; car la ceſſation de la douleur eſt la felicité de ceux qui ſouffrent. Pour la Tranquilité de l'Eſprit, qui faiſoit l'autre partie de ſon bonheur, ce n'eſt qu'une ſimple exemtion de trouble: mais qui ne peut plus avoir de mouvemens agréables, eſt heureux de pouvoir ſe garantir des impreſſions douloureuſes.

Après tant de diſcours, je conclus que l'Indolence & la Tranquilité devoient faire le Souverain-Bien d'Epicure infirme & languiſſant: pour un homme qui eſt en état de pouvoir goûter les Plaiſirs, je croi que la ſanté ſe fait ſentir elle-même par quelque choſe de plus vif que l'Indolence;

lence; comme une bonne diſpoſition de l'ame veut quelque choſe de plus animé qu'un état tranquile. Nous vivons au milieu d'une infinité de biens & de maux, avec des ſens capables d'être touchés des uns, & bleſſés des autres: ſans tant de Philoſophie, un peu de Raiſon nous fera goûter les biens auſſi délicieuſement qu'il eſt poſſible, & nous accommoder aux maux auſſi patiemment que nous le pouvons.

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

LE Philoſophe étoit jadis heureux,
Non pas de ce vrai bien qu'Epicure conſeille;
De ce bien indolent l'inſenſible merveille
Ne ſe trouva jamais le ſujet de ſes vœux.
Son bonheur conſiſtoit au bout de vôtre oreille;
Le baiſer, & ſentir l'odeur de vos cheveux,
Etoit pour lui Volupté ſans pareille:
Ne vous offenſez pas du mot de *Volupté*;

C'eſt

C'eſt la ſeule avec vous qu'il ait jamais goûté.
Un doux ſouvenir de ma gloire
Me flate encore quelquefois:
Hier j'en rappellai la mémoire,
Quand le Dieu du ſommeil vous tenoit ſous ſes
loix.
Là dans le fort d'une muſique,
Que le profond repos vous faiſoit entonner,
Et qui m'eût fait abandonner
De voix & d'inſtrumens un concert angelique;
Là le vieux Philoſophe à demi tranſporté
Alloit quelque choſe entreprendre
Sur vôtre dormante beauté.
Eveillée, accordez ce qu'il auroit ſû prendre;
Et n'appréhendez point le trop d'avidité:
Son larcin amoureux eût été limité.
Je me ſerois vengé ſur vôtre belle bouche
De ſes desobligeans diſcours,
Par autant de Baiſers que l'aimable farouche
Me dit impunément d'injures tous les jours.
Quand vous me verrez ſeul, ô beaux yeux que
j'adore!
Dormez, dormez encore:
Je punirai ce charme ambitieux,
Dont la nouvelle audace
Veut diſputer la place
Qu'amour dans tous les tems a donnée aux beaux
yeux.
L'on n'a jamais parlé de la bouche d'Héléne;

Si Pâris dans ſes yeux n'eût trouvé plus d'appas,
Ilion ſe verroit peut-être dans la plaine,
Où les Grecs ont donné jadis tant de combats.
Syphax auroit vécu ſans peine
Exempt de tous perils, de ſoins & d'embarras,
Si des yeux ennemis de la grandeur Romaine
N'avoient pas inſpiré leur haine
A ce Roi malheureux qui perdit ſes Etats.
Ceſar pour de beaux yeux arrête ſa victoire,
Il ſuſpend ſon ambition,
Prêt à défigurer l'honneur de ſa mémoire,
Pour ſe reſſentir trop de leur impreſſion.
C'eſt la fameuſe Cleopatre,
Pour qui l'on vit Antoine abandonner ſes Dieux;
Elle qui revient en ces lieux,
Pour animer nôtre théatre
De l'amour de ſon idolatre,
Et de la gloire de ſes yeux.
Antoine auprès des yeux d'une Reine ſi belle
N'a plus que pour l'amour l'uſage de ſon cœur:
De brave, audacieux, rendu tendre & fidelle,
Enchanté de ſa molle erreur,
Il aime mieux mourir, que de ſe voir ſans elle
Maître de Rome, & d'Auguſte Vainqueur.
Liſez, & reliſez ces illuſtres Ouvrages,
Qui pour venir à nous ont percé tous les âges;
Liſez des Nations les Poëmes divers,
Vous ne trouverez point de vers,
Où la bouche d'une maîtreſſe

Ait les traits dangereux, dont un amant ſe bleſſe.
N'ayant rien à conter de ſes propres attraits,
Elle parloit des maux que les yeux avoient faits;
Aſſervie à des Cœurs, qui ſentoient des atteintes,
Elle formoit pour eux les ſoûpirs & les plaintes;
Simple interpréte des amans,
Qui ſouffrent en amour de rigoureux Tourmens.
Sous l'empire des yeux, tout ſujet eſt fidelle;
La ſervitude eſt éternelle,
Et plus on eſt eſclave, on hait la liberté:
De celui que la bouche a voulu reconnoître,
Elle ſe fait un maître,
Dont elle ſent bien-tôt l'injuſte autorité.
Telle peut s'exemter, d'un traitement ſi rude,
Qui tombe dans l'ennui d'une longue habitude,
Indolente, inſenſible en ſa fade langueur:
Heureux, heureux le tems où tout plaît, où tout flate!
Qu'on s'attende en perdant la qualité d'ingrate,
De perdre tous les droits qu'on avoit ſur un cœur
Là ſe perdent nos ſoins, nos reſpects, nos ſervices,
Le dévouëment, les ſacrifices,
La triſte plainte, & les tendres ſoûpirs:
Celles dont les rigueurs nous ont coûté des larmes
Aux dernieres faveurs ſe gardent peu de charmes
Et nous laiſſent moins de deſirs.
Un Amour délicat penſe avoir tout à craindre,
Il hait dans les tourmens qui le veut conſoler;
Ou le reſpect le fait contraindre,
Ou

Ou la douleur le fait parler;
Mais malgré toute ſa ſouffrance
Il ſubſiſte, on le voit durer;
Son malheur le plus grand eſt dans la recompenſe;
A peine l'obtient-il, qu'il lui faut expirer.
Jamais la brillante figure,
Qui fait toute choſe anoblir,
N'a daigné la bouche embellir
Par l'éclat de ſon impoſture:
Jamais Bouche n'obtint de la comparaiſon
Plus grand, & plus précieux don,
Que de baiſer en tourterelle,
Ou de gémir douloureuſe comme elle.
Cependant on voyoit ériger les beaux yeux
En aſtres plus brillans que les aſtres des Cieux:
L'on en faiſoit ſortir des flâmes,
Qui conſumoient toutes les ames;
Et tandis qu'ils brûloient nos cœurs,
Tandis qu'ils nous donnoient de mortelles langueurs,
Que l'amour en dépôt leur laiſſoit ſa puiſſance,
Pour exercer ſa violence,
Et diſpenſer ſes dures loix,
Dans les cours, les champs, & les bois;
La bouche ſe gardoit pour la cérémonie;
D'un baiſer de ſalut en quelque compagnie;
Et l'on ne comptoit pas pour ſon moindre agrément
La grace qu'elle avoit à faire un compliment.
Mais de ce vain mérite à préſent rebutée,
A de nouveaux emplois nous la voyons portée,

Afin

Afin de mieux gagner le ſuffrage des gens,
Cent fois elle s'entr'ouvre, & nous montre ſes dent
Pour trois ou quatre mots qu'elle voudra nous dire
Mille fois ſans ſujet on la verra ſoûrire;
Elle produit par tout ſon petit attirail
De foſſetes, façons, de levres de corail.
Dormez, ô beaux yeux que j'adore,
Dormez, dormez encore;
Je ſaurai bien punir les charmes impudens
De foſſetes, levres, & dents.

Lors que j'ai parlé de la Bouche,
Hortence, je ſongeois à vous:
Vous pouviez vous mettre en courroux;
Car c'eſt vous que la choſe touche:
Ne rejettez point ſur autrui
Ce qu'on dit pour vous aujourd'hui.
Vous avez les *façons*, vous avez les *foſſetes*;
Vous nous montrez des *dents* ſaines, blanches &
nettes;
Pour accomplir mieux l'attirail,
Vous produiſez par tout des *levres de corail*,
Et pour cinq ou ſix *mots* qu'on vous entendra dire
Cent fois malignement on vous verra *ſoûrire*:
Mais je puis jurer ſûrement,
Qu'un baiſer de cérémonie,
Suivi d'un grave compliment
En ſérieuſe compagnie,
N'a pas le vrai goût proprement

Q

Que vous demanderiez aux douceurs de la vie.
Qu'on ne me prenne point pour un ſéditieux,
Qui voudroit allumer une guerre civile
Entre vôtre bouche & vos yeux:
Je prétens que la bouche en ſujette docile
Reconnoiſſe par tout un pouvoir glorieux,
Qui fait d'un ſeul regard ou ſévére, ou facile,
La peine, ou le plaiſir des hommes & des Dieux.
Après avoir des yeux bien établi l'empire,
De l'emploi de la bouche il nous faut diſpoſer;
Que les yeux en tyrans faſſent nôtre martyre,
Que la bouche ſoûmiſe ait ſoin de l'appaiſer.
Ces yeux, ces beaux tyrans ont déja fait ma peine,
Ils me coûtent des maux pires que le trépas;
La bouche qui doit être humaine
Sait le tourment, & ne l'appaiſe pas.

DE LA RETRAITE.

ON ne voit rien de ſi ordinaire aux vieilles-gens que de ſoupirer pour la Retraite, & rien de ſi rare en ceux qui ſe ſont retirés que de ne s'en repentir pas. Leur ame trop aſſujettie à leur humeur, ſe dégoûte du monde par ſon propre ennui: car à peine ont-ils quitté ce faux objet de leur mal, qu'ils ſouffrent auſſi peu

peu la ſolitude que le monde; s'ennuyant d'eux-mêmes où ils n'ont plus qu'eux dont ils ſe puiſſent ennuyer.

Une raiſon eſſentielle qui nous oblige à nous retirer quand nous ſommes vieux, c'eſt qu'il faut prévenir le ridicule où l'âge nous fait tomber preſque toûjours. Si nous quittons le monde à propos, on y conſervera l'idée du mérite que nous aurons eu: ſi nous y demeurons trop on aura nos défauts devant les yeux; & ce que nous ſerons devenus effacera le ſouvenir de ce que nous avons été. D'ailleurs, c'eſt une honte à un honnête-homme de traîner les infirmités de la Vieilleſſe dans une Cour où la fin de ſes ſervices a fait celle de ſes interêts.

La nature nous redemande pour la liberté, quand nous n'avons plus rien à eſperer pour la fortune. Voila ce qu'un ſentiment d'honnêteté, ce que le ſoin de nôtre réputation, ce que le bon-ſens, ce que la nature exigent de nous. Mais le monde a ſes droits encore pour nous demander la même choſe. Son commerce nous a fourni des plaiſirs tant que nous avons été capables de les goûter: il y auroit de l'ingratitude à lui être à charge, quand

quand nous ne pouvons lui donner que du dégoût.

Pour moi, je me réſoudrois à vivre dans le Couvent, ou dans le deſert, plûtôt que de donner une eſpéce de compaſſion à mes amis; & à ceux qui ne le ſont pas la joye malicieuſe de leur raillerie. Mais le mal eſt, qu'on ne s'apperçoit pas quand on devient imbécille ou ridicule. Il ne ſuffit point de connoître que l'on eſt tombé tout à fait, il faut ſentir le premier qu'on tombe, & prévenir en homme ſage la connoiſſance publique de ce changement.

Ce n'eſt pas que tous les changemens qu'apporte l'âge nous doivent faire prendre la réſolution de nous retirer. Nous perdons beaucoup en vieilliſſant, je l'avouë: mais parmi les pertes que nous faiſons il y en a qui ſont compenſées par d'aſſez grands avantages. Si après avoir perdu mes paſſions, les affections me demeurent encore, il y aura moins d'inquiétude dans mes plaiſirs, & plus de diſcretion dans mon procedé à l'égard des autres: ſi mon imagination diminuë, je n'en plairai pas tant quelquefois, mais j'en importunerai moins bien ſouvent: ſi je quitte

te la foule pour la compagnie, je ſe
moins diſſipé : ſi je reviens des grand
compagnies à la converſation de peu
gens, c'eſt que je ſaurai mieux choiſir.

D'ailleurs, nous changeons parmi d
gens qui changent auſſi bien que nou
infirmes également, ou du moins ſuje
aux mêmes infirmités. Ainſi je n'aur
pas honte de chercher en leur préſen
des ſecours contre la foibleſſe de l'âg
& je ne craindrai point de ſuppléer ave
l'art à ce qui commence à me manqu
par la nature. Une plus grande précau
tion contre l'injure du tems, un mén
gement plus ſoigneux de la ſanté, n
ſcandaliſeront point les perſonnes ſages
& l'on ſe doit peu ſoucier de celles qui n
le ſont pas.

A la verité, ce qui déplaît dans le
Vieilles-gens n'eſt pas le grand ſoin qu'i
prennent de leur converſation. On leu
pardonneroit tout ce qui les regarde, s'il
avoient la même conſideration pour au
trui : mais l'autorité qu'ils ſe donnent e
pleine d'injuſtice & d'indiſcretion ; car il
choquent mal à propos les inclinations d
ceux qui compâtiſſent le plus à leur foi
bleſſe. Il ſemble que le long uſage de la
vi

leur ait deſappris à vivre parmi les
mmes ; n'ayant que de la rudeſſe, de
uſtérité, de l'oppoſition pour ceux dont
exigent de la douceur, de la docilité,
l'obéïſſance. Tout ce qu'ils font leur
roit vertu : ils mettent au rang des vi-
s tout ce qu'ils ne ſauroient faire ; &
traints de ſuivre la nature en ce qu'elle
de fâcheux, ils veulent qu'on s'oppoſe
ce qu'elle a de doux & d'agréable.

Il n'y a point de tems où l'on doive
udier ſon humeur avec plus de ſoin que
ns la Vieilleſſe ; car il n'y en a point
elle ſoit ſi difficilement reconnuë. Un
ne homme impétueux a cent retours
il ſe déplaît de ſa violence : mais les
eilles-gens s'attachent à leur humeur
omme à la vertu, & ſe plaiſent en leurs
fauts par la fauſſe reſſemblance qu'ils
t à des qualités loüables. En effet,
meſure qu'ils ſe rend nt plus difficiles,
penſent devenir plus délicats. Ils pren-
nt de l'averſion pour les plaiſirs, cro-
nt s'animer juſtement contre les vices.
ſérieux leur paroît du jugement ; le
gme de la ſageſſe : & de là vient cette
torité importune qu'ils ſe donnent de
nſurer tout ; le chagrin, leur tenant lieu

d'indignation contre le mal; & la gravi
de ſuffiſance.

Le ſeul reméde, quand nous en ſo
mes venus là, c'eſt de conſulter nó
Raiſon dans les intervalles où elle eſt c
gagée de nôtre humeur; & de prend
la réſolution de dérober nos défauts à
vûë des hommes. La ſageſſe alors eſt
les cacher: ce ſeroit un ſoin ſuperflu q
de travailler à s'en défaire. C'eſt donc
qu'il faut mettre un tems entre la vie
la mort, & choiſir un lieu propre à
paſſer dévotement, ſi on peut, ſageme
du moins; ou avec une Dévotion q
donne de la confiance; ou avec une R
ſon qui promette du repos. Quand
raiſon qui étoit propre pour le mond
eſt uſée; il s'en forme une autre pour
Retraite, qui de ridicules que nous dev
nions dans le commerce des hommes, no
fait rendre veritablement ſages pour nou
mêmes.

De toutes les Retraites que nous pou
rions faire quand nous ſommes vieux,
n'en trouverois point de préferables à c
les des Couvens, ſi leur Régle étoit mo
auſtére. Il eſt certain que la vieilleſſe é
te la foule, par une humeur délicate

tirée, qui ne peut ſouffrir l'importunité
i l'embarras. Elle évite encore avec plus
e ſoin la ſolitude, où elle eſt livrée à ſes
ropres chagrins, & à de triſtes, de fâ-
heuſes imaginations. La ſeule douceur
ui lui reſte eſt celle d'une honnête ſo-
iete; & quelle ſocieté lui conviendroit
ieux qu'une ſocieté religieuſe, où les affi-
tances humaines ſe donneroient avec plus
e charité, & où les vœux ſeroient tous unis,
our demander à Dieu le ſecours qu'on
e peut attendre raiſonnablement des
ommes?

Il eſt auſſi naturel aux vieilles-gens de
mber dans la Dévotion, qu'il eſt ordi-
aire à la jeuneſſe de s'abandonner aux
oluptés. Ici, la nature toute pleine pouſ-
e hors d'elle ce qu'il y a de trop dans ſa
igueur, pour le répandre voluptueuſe-
ent ſur les objets: là, une nature lan-
uiſſante cherche en Dieu ce qui vient à
ui manquer, & s'attache plus étroitement
ui, pour ſe faire comme une reſſource
ans ſa défaillance. Ainſi le même eſprit
ui nous mene à la ſocieté dans nos be-
oins, nous conduit à Dieu dans nos lan-
gueurs; & ſi les Couvens étoient inſtitués
omme ils devroient l'être, nous trouve-

rions dans les mêmes lieux & l'appui
Ciel & l'aſſiſtance des Hommes: mais
la façon qu'ils ſont établis, au lieu d
trouver le ſoulagement de ſes maux,
y trouve la dureté d'une obéïſſance ave
gle en des choſes inutiles commandée
en des choſes innocentes défenduës.
y trouve un ſacrifice ordinaire de ſa Ra
ſon; on y trouve des loix plus difficil
à garder, que celles de Dieu & du Pri
ce; des loix rompuës ſcandaleuſement p
les libertins, & endurées impatiemme
par les plus ſoûmis.

J'avouë qu'on voit quelquefois des R
ligieux d'un mérite ineſtimable. Ceu
ci connoiſſent les vanités du monde d'
ils ſont ſortis, & ce qu'il y a de grima
dans les lieux où ils ſont entrés. Ce ſo
de veritables gens de bien, & de veritabl
Dévots, qui épurent les ſentimens de
morale par ceux de la piété: ils vivent n
ſeulement exemts du trouble des paſſion
mais dans une ſatisfaction d'eſprit admi
ble: ils ſont plus heureux à ne deſi
rien, que les plus grands Rois à poſſe
tou

(1) Louiſe-Françoiſe de Guſman, fille du D
de Médina Sidonia, & femme de Jean Duc
B

out. A la verité ces exemples ſont bien
ares, & la vertu de ces Religieux eſt plus
admirer, que leur condition à être em-
raſſée.

Pour moi, je ne conſeillerois jamais à
n Honnête-homme de s'engager à ces
ortes d'obligations, où tous les droits de
a volonté généralement ſont perdus. Les
eines qu'on voudroit ſouffrir y ſont rem-
ués néceſſaires; le péché qu'on a deſſein
de fuïr s'évite par ordre, & le bien qu'on
eut pratiquer ne ſe fait qu'avec contrain-
te. La ſervitude ordinaire ne va pas plus
oin qu'à nous forcer à ce que nous ne
voulons pas: celle des Couvens nous né-
ſſite même en ce que nous voulons.

La feuë Reine de Portugal (1), auſſi
apable de ſe conduire elle-même dans le
pos, que de gouverner un Etat dans l'a-
itation, eut envie de ſe faire Religieuſe,
ors qu'elle remit le Gouvernement entre
es mains de ſon Fils (2): mais après avoir
xaminé les Régles de tous les Ordres,
ec autant de ſoin que de jugement, elle
n'en

Bragance, enſuite Roi de Portugal. Elle mourut le
16. de Février 1666.
(2) Don Alfonſe.

n'en trouva point qui laiſſât au corps
commodités néceſſaires, & à l'eſprit u
raiſonnable ſatisfaction. Il eſt certain q
l'idée du Couvent eſt aſſez douce à q
cherche l'innocence & le repos; mais
eſt difficile d'y trouver la douceur q
l'on s'eſt imaginée. Si on l'y rencont
quelquefois, ce qui eſt bien rare, on n'
jouït pas long-tems; & la meilleure pr
caution qu'on puiſſe avoir pour n'y e
trer pas, c'eſt de ſonger que preſque to
les Religieux y demeurent à regret,
en ſortent quand il leur eſt poſſible av
joye.

Je ſouhaiterois que nous euſſions d
ſocietés établies, où les honnêtes-gens
pûſſent retirer commodément, après avo
rendu au public tout le ſervice qu'ils
toient capables de lui rendre. Quand i
y ſeroient entrés par le ſoin de leur ſalu
par le degoût du monde, ou par un deſ
de repos, qui ſuccederoit aux diverſ
agitations de la fortune, ils pourroie
goûter la joye d'une retraite pieuſe, &
plaiſir innocent d'une honnête & agré
ble Converſation: mais dans ce lieu d
repos je ne voudrois d'autres Régles q
celles du Chriſtianiſme, qui ſont reçû
g

énéralement par tout. En effet, nous
ons aſſez de maux à ſouffrir, & de pé-
hés à commettre, ſans que de nouvelles
onſtitutions faſſent naître de nouveaux
urmens & de nouveaux crimes. C'eſt
ne folie de chercher loin des Cours une
traite où vous aviez plus de peine à vi-
e, & plus de facilité à vous damner que
ns le commerce des hommes.

Je hai l'auſtérité de ces gens, qui pour
onner au devoir plus d'étenduë, ne laiſ-
nt rien à la bonne volonté. Ils tour-
nt tout à la néceſſité d'obéïr, ſans au-
e raiſon que d'exercer toûjours nôtre
béïſſance, que de ce qu'ils ſe plaiſent à
uïr toûjours de leur pouvoir. Or je
aime pas l'aſſujettiſſement à leur fantai-
; je voudrois ſeulement de la docilité
our une bonne & ſage diſcretion. Il n'eſt
s juſte que le peu de liberté que ſauve
Nature des loix de la Politique & de cel-
s de la Religion, vienne à ſe perdre tout
fait dans les Conſtitutions de ces nou-
aux Légiſlateurs; & que des perſonnes
ui entrent dans le Couvent par l'idée de
douceur & du repos, n'y rencontrent
e de la ſervitude & de la douleur.

Pour moi, je m'y paſſerois volontiers

des choſes délicieuſes, à un âge où le go
des délices eſt preſque perdu: mais je vo
drois toutes mes commodités dans un te
où le ſentiment devient plus délicat po
ce qui nous bleſſe, à meſure qu'il devie
moins exquis pour ce qui nous plaît,
moins tendre pour ce qui nous touc
Ces commodités deſirables à la vieilleſ
doivent être auſſi éloignées de l'abond
ce qui fait l'embarras, que du beſoin q
fait ſentir la néceſſité. Et pour vous e
pliquer plus nettement ma penſée; je vo
drois dans un Couvent une frugalité pr
pre & bien entenduë, où l'on ne r
garderoit point Dieu comme un Di
chagrin, qui défend les choſes agréabl
parce qu'elles plaiſent; mais où rien n
plairoit à des eſprits bien faits, que ce q
eſt juſte ou tout à fait innocent.

A la Priſon de Monſieur Fouque
Monſieur le Maréchal de Clerembaut
voit la tête remplie de ces imaginatio
de Retraite. „ Que l'on vivroit heureu
„ *me diſoit-il*, en quelque Societé,
„ l'on ôteroit à la fortune la juriſdicti
„ qu'elle a ſur nous! Nous lui ſacrifion
„ à cette fortune, nos biens, nôtre r
„ pos, nos années, peut-être inutilemen

& ſi nous venons à poſſeder ſes faveurs, nous en payons une courte jouïſſance, quelquefois de nôtre liberté, quelquefois de nôtre vie. Mais quand nos grandeurs dureroient autant que nous, elles finiront du moins avec nous-mêmes. Et qu'ont fait des leurs ces grands favoris, qui n'ont jamais vû interrompre le cours de leur fortune? Ne ſemblent-ils pas n'avoir aquis tant de gloire, & amaſſé tant de biens, que pour ſe préparer le tourment de ne ſavoir ni les quitter, ni les retenir? " C'étoit-là ſes entiens ordinaires un mois durant que is avec lui; & ce Courtiſan agréable, ont la converſation faiſoit la joye la plus élicate de ſes amis, ſe laiſſoit poſſeder enement à ces ſortes de penſées, quelfois judicieuſes, toûjours triſtes.

J'avouë qu'il y a des tems où rien n'eſt ſage que de ſe retirer: mais tout perſuadé que j'en ſuis, je me remets de ma Retraite à la Nature, beaucoup plus qu'à la Raiſon. C'eſt par ſes mouvemens qu'au milieu du monde je me retire aujourd'hui du monde même. J'en ſuis encore pour ce qui me plaît: j'en ſuis dehors pour ce qui m'incommode. Chaque

jour, je me dérobe aux connoiſſances q
me fatiguent, & aux converſations q
m'ennuyent: chaque jour je cherche u
doux Commerce avec mes amis, & fa
mes délices les plus cheres de la délicat
ſe de leur entretien.

De la façon que je vis, ce n'eſt ni u
Societé pleine, ni une Retraite entiere
c'eſt me réduire innocemment à ce q
m'accommode le plus. Dégoûté du v
ce comme trop groſſier, & bleſſé de
pratique de la vertu comme trop rude, j
me fais d'innocentes douceurs qui co
viennent au repos de la Vieilleſſe, &
qui ſont juſtement ſenſibles à proportio
de ce que je puis encore agréablemen
ſentir.

Lors que nous approchons du fatal monument
La nature ſe plaît à vivre innocemment;
Et la même autrefois qui dérégloit la vie,
D'un doux & ſaint repos nous inſpire l'envie.
Il n'eſt plus de beaux jours
Quand il n'eſt plus d'amours:
Mais nôtre eſprit défait de ſon ardeur premiere,
Garde pour ſon couchant une douce lumiere,
Qui nous fait oublier la plus vive ſaiſon
Par les derniers plaiſirs que donne la raiſon.

ENTRETIEN

De deux Dames avec une Religieuſe mal ſatisfaite de ſa condition.

UNE DAME.

CONTEZ-NOUS un peu vôtre ſort:
Que fait-on dans le Monaſtére?
Madame & moi ſouhaitons fort
D'en apprendre tout le myſtére.

LA RELIGIEUSE.

Sans égard au teint précieux
D'une beauté jeune & fleurie,
Celle qui ſe fonëtte le mieux.
De l'Abbeſſe eſt la plus chérie.
L'Eſprit eſt un mérite auprès d'elle odieux;
Qui n'eſt pas imbécille y paſſe pour impie:
Un Directeur tendre & pieux
Avec une dévote amie,
Sur les autres impérieux
Veut exercer ſa tyrannie;
Nôtre Chœur eſt faſtidieux,
J'en hai la fade mélodie:
Nôtre Repas pernicieux,
La ſeule faim nous y convie;

Car le troupeau religieux,
Qui ſouvent jeûne & toûjours prie;
Prend un appétit furieux
Et de tous mets ſe raſſaſie.
Un Prêcheur ignorant & vieux
Avec grande cérémonie
Touſſe, crache, leve les yeux,
Et puis fait à la compagnie
Un long Sermon fort ennuyeux
Dont il faut qu'on le remercie.
Après que le bon Pere a diſcouru des Cieux
Nous chantons Vêpres & Complie;
Et le Salut fait les adieux
De nôtre méchante harmonie.
Suit le Soupé délicieux
D'une pomme cruë ou rôtie,
Puis un ſommeil peu gracieux
Me tient au lit mal endormie,
Attendant l'ordre injurieux,
Qui m'en fait faire une ſortie
Par un tems froid & pluvieux:
Enfin je me trouve aſſervie
A tant de peines en ces lieux,
Qu'il me faut aſpirer par force à l'autre vie.
Heureuſe eſt une bonne Sœur
Que cette eſperance a charmée!
Mais il faut plaindre le malheur
Où tombe une pauvre enfermée,
Qui ne goûte point la douceur

Qu'apporte une ſi belle idée.
C'eſt un entretien aſſez doux
A la plus prude, à la plus ſage
ſonger quelquefois que la mort d'un époux
Rompt les liens du mariage:
Il n'en eſt pas ainſi chez nous;
Le mari qui nous tient en cage
Eſt éternel, & hors des coups
ui ſavent procurer le bonheur du veuvage.

LA DAME.

n verité, ma Sœur, vos murmures ſont grands,
c'eſt-là tout le mal qu'ont les Religieuſes:
eus traitez vôtre époux comme on fait les tyrans;
t vos plaintes ſur tout ſont fort injurieuſes.
e Ciel nous a donné des états differens,
ais nous n'en ſommes pas pour cela plus heureu-
ſes:
e chagrin des maris, l'embarras des enfans;
es infidélités aux pauvres amoureuſes
e qui les ſots deſirs ont été trop conſtans;
'un amour emporté les ſuites trop fâcheuſes,
'un autre mieux conduit les égards trop gênans;
es tendres mouvemens des ames vertueuſes
touffés avec peine & toûjours renaiſſans;
e luxe des habits en quelques ſomptueuſes
ont le crédit ſe perd avec tous les marchands;
a paſſion du jeu dans les néceſſiteuſes;
e tourment qu'on ſe donne à diſputer des rangs;
ne fiére hauteur que les impérieuſes

Oppoſent vainement à la faveur du tems;
Un bas attachement, des foibleſſes honteuſes
Qui ne ſervent de rien à l'interêt des gens;
Le malheur du ſuccès pour les ambitieuſes
Dont les cœurs elevés ſont trop entreprenans;
L'inquiet mouvement qui perd des intrigueuſes
Pour ſe mêler de tout avec trop peu de ſens;
Voila, ma chere Sœur, nos voluptés flâteuſes:
Du Monde, qui vous plaît, voila les doux préſens
Voila ce grand bonheur qui vous rend envieuſes.

LA RELIGIEUSE.

Ce lieu que mille fois j'ai nommé ma priſon
Sera vôtre Retraite aſſez-tôt que je penſe;
Car celle qui ſe voit dans l'arriere-ſaiſon
Pourra faire l'expérience
Des Régles de nôtre Maiſon
Avec beaucoup de bienſéance.

L'AUTRE DAME.

A vous entendre diſcourir,
Trop heureux eſt le ſort des autres;
Vous aimeriez, ma Sœur, à danſer, à courir,
Nous aimerions en paix des jours comme les vôtres:
Mais à ſon propre état chacun ſe doit tenir;
Gardons nôtre embarras, dites vos Patenôtres:
La ſageſſe eſt de bien ſouffrir.
Vous vos chagrins, & nous les nôtres.

Ecou

Ecoutez vos devoirs, plûtôt que vos raiſons;
Ayons plus de vertus chez nous que d'oraiſons:
Des maux qu'un Dieu ſouffrit ayez toûjours l'image;
Imitez-le dans ſes douleurs;
Des biens que Dieu nous fait faiſons un bon uſage;
Imitons-le dans ſes faveurs.
Vaincre de nos Amours la douce violence,
Ne permettre à nos cœurs que de juſtes deſirs,
Un repos innocent, & d'honnêtes plaiſirs,
C'eſt pour nous aſſez de ſouffrance:
L'ordre nous coûte des ſoûpirs;
Une bonne conduite eſt nôtre penitence.

LA RELIGIEUSE.

Je ſens ranimer ma langueur
Par vos diſcours pleins de ſageſſe,
Et ſi vous étiez mon Abbeſſe,
Rien n'égaleroit ma ferveur.

A la premiere Dame.

Pour vous, Madame la conteuſe
De tant de malheurs differens,
Ou faites chez vous la pleureuſe,
Ou ſoyez avec nous penitente ceans.

LET-

LETTRE
DE MONSIEUR
DE LA FONTAINE
A MONSIEUR
DE BONREPAUX,

A Londres (1).

JE ne croyois pas, Monſieur, que les Négociations & les Traités vous laiſſaſſent penſer à moi. J'en ſuis auſſi fier que ſi l'on m'avoit érigé une Statuë ſur le ſommet du Mont Parnaſſe. Pour me revancher de cet honneur, je vous place ci ma mémoire auprès de deux Dames qui me feront oublier les Traités & les Négociations, & peut-être les Rois auſſi. Je voudrois que vous viſſiez préſentement Madame Hervart; on ne parle non plus chez

(1) On a crû devoir mettre ici cette LETTRE, parce qu'elle ſert à l'intelligence de celles qui ſuivent.

hez elle ni de vapeurs, ni de toux, que ces ennemies du genre humain s'en étoient allées dans un autre monde. Cependant leur regne eſt encore de celui-ci. Il n'y a que Madame Hervart qui les ait congédiées pour toûjours. Au lieu d'hôteſſes ſi mal plaiſantes, elle a retenu la gayeté & les graces, & mille autres jolies choſes que vous pouvez bien vous imaginer. Je me contente de voir ces deux Dames. Elles adouciſſent l'abſence de celles de la ruë Saint-Honoré, qui veritablement nous négligent un peu; je n'ai oſé dire qu'elles nous négligent un peu trop. Monſieur de Barillon ſe peut ſouvenir que ce ſont de telles enchanteſſes, qu'elles faiſoient paſſer du vin médiocre, & une aumelette au lard, pour du nectar & de l'ambroſie. Nous penſions nous être repûs d'ambroſie, & nous ſoûtenions que Jupiter avoit mangé l'aumelette au lard. Ce tems-là n'eſt plus. Les graces de la ruë Saint-Honoré nous négligent. Ce ſont des ingrates, à qui nous préſentions plus d'encens qu'elles ne vouloient. Par ma foi, Monſieur, je crains que l'encens ne ſe moiſiſſe au Temple. La Divinité qu'on y venoit adorer, en écarte

te tantôt un mortel & tantôt un autre & ſe moque du demeurant; ſans conſide rer ni le Comte, ni le Marquis; auſſi pe le Duc.

Tros Rutuluſve fuat, nulla diſcrimine habebo:

Voilà la Deviſe. Il nous eſt revenu d Montpelier une des premieres de la tro pe; mais je ne voi pas que nous en ſ yons plus forts. Toute perſuaſive qu'el eſt, & par ſon langage & par ſes manie res, elle ne relevera pas le parti. Vou êtes un de ceux qui ont le plus de ſujc de la loüer. Nous ſavons, Monſieur qu'elle vous écrivit il y a huit jours. Auſ je n'ai rien à vous mander de ſa ſanté, ſi non qu'elle continuë d'être bonne, à un rhûme près, que même cette Dame n'eſ point fâchée d'avoir; car je tâche de lu perſuader qu'on ne ſubſiſte que par le rhûmes, & je croi que j'en viendrai à l fin à bout. Autrefois je vous aurois écri une Lettre qui n'auroit été pleine que de ſes loüanges: non qu'elle ſe ſouciât d'être loüée; elle le ſouffroit ſeulement, & ce n'étoit pas une choſe pour laquelle elle eût un ſi grand mépris. Cela eſt changé.

i vû le tems qu'Iris (& c'étoit l'âge d'or
Pour nous autres gens du bas monde)
i vû, dis-je, le tems qu'Iris goûtoit encor,
on cet encens commun dont le Parnaſſe abonde;
Il fut toûjours, au ſentiment d'Iris,
D'une odeur importune ou plate;
Mais la loüange délicate
Avoit auprès d'elle ſon prix.
le traite aujourd'hui cet art de bagatelle;
l'endort, & s'il faut parler de bonne foi,
L'Eloge & les vers ſont pour elle,
Ce que maints Sermons ſont pour moi.
uſſe pû m'exprimer de quelque autre maniere;
is puis que me voilà tombé ſur la matiere,
and le diſcours eſt froid, dormez-vous pas auſſi?
Tout homme ſage en uſe ainſi;
arante beaux Eſprits (1) certifiront ceci:
ous ſommes tout autant; qui dormons comme d'autres
x Ouvrages d'autrui; quelquefois même aux nôtres.
Que cela ſoit dit entre nous.
ons ſur cet endroit; ſi j'étendois la choſe,
vous endormirois, & ma Lettre pour vous,
Deviendroit en vers comme en proſe,
Ce que maints Sermons ſont pour tous.

J'en demeurerai donc-là pour ce qui regarde la Dame qui vous écrivit il y a huit

J'ai

(1) Meſſieurs de l'ACADEMIE FRANÇOISE.

huit jours. Je reviens à Madame H
vart, dont je voudrois bien auſſi
écrire quelque choſe en vers. Pour
il lui faut donner un nom de Parn
Comme j'y ſuis le parain de pluſieurs
les, je veux & entens qu'à l'avenir Ma
me Hervart s'appelle Silvie dans tous
domaines que je poſſede ſur le dou
Mont, & pour commencer,

C'eſt un plaiſir de voir Silvie:
Mais n'eſperez pas que mes vers
Peignent tant de charmes divers;
J'en aurois pour toute ma vie.
S'il prenoit à quelqu'un envie
D'aimer ce chef-d'œuvre des cieux,
Ce quelqu'un, fût-il Roi des Cieux,
En auroit pour toute ſa vie.
Vôtre ame en eſt encor ravie:
J'en ſuis ſûr: & dis quelquefois,
„ Jamais cette beauté divine
„ N'affranchit un cœur de ſes loix:
„ Nôtre Intendant de la Marine (1).
„ A beau courir chez les Anglois;
„ Puis qu'une fois il l'a ſervie,
„ Qu'il aille & vienne à ſes Emplois,
„ Il en a pour toute ſa vie.
Que cette ardeur, où nous convie

(1) Monſieur de Bontepaux.

Un objet ſi rare & ſi doux,
Ne ſoit de nulle autre ſuivie,
C'eſt un ſort commun pour nous tous;
Mais je m'étonne de l'époux,
Il en a pour toute ſa vie.

J'ai tort de dire que *je m'en étonne*, il
udroit au contraire s'étonner que cela ne
t pas ainſi. Comment ceſſeroit-il d'ai-
e une femme ſouverainement jolie,
mplaiſante, d'humeur égale, d'un eſ-
it doux, & qui l'aime de tout ſon cœur?
ous voyez bien que toutes ces choſes ſe
ncontrant dans un ſeul ſujet, doivent
évaloir à la qualité d'Epouſe. J'ai tant
plaiſir à en parler, que je reprendrai
ne autre fois la matiere. Que Madame
ervart ne prétende pas en être quitte.
Je devrois finir par l'Article de ces
eux Dames. Il faut pourtant que je
ous mande, Monſieur, en quel état eſt
Chambre des Philoſophes (1). Ils ſont
its, & embelliſſent tous les jours. J'y
oint un autre ornement qui ne vous
plaira pas, ſi vous leur faites l'honneur
de

(1) Monſieur de La Fontaine avoit fait jetter en
orie de terre tous les plus grands Philoſophes de
Antiquité, qui faiſoient l'ornement de ſa Chambre.

de les venir voir, avec ceux de vos am
qui doivent être de la partie.

Mes Philoſophes cuits, j'ai voulu que Socrate
Et Saint-Diez, mon fidele Achate,
Et de la gent porte-écarlate
Hervart tout l'ornement, avec le beau Berger
Verger (1),
Puſſent avoir quelque Muſique
Dans le ſéjour Philoſophique.
Vous vous moquez de mon deſſein:
J'ai cependant un Claveſſin.
Un Claveſſin chez moi! ce meuble vous étonne
Que direz-vous ſi je vous donne
Une Cloris de qui la voix
Y joindra ſes ſons quelquefois?
La Cloris eſt jolie, & jeune, & ſa perſonne
Pourroit bien ramener l'Amour
Au philoſophique ſéjour.
Je l'en avois banni; ſi Cloris le ramene,
Elle aura chanſons pour chanſons.
Mes vers exprimeront la douceur de ſes ſons.
Qu'elle ait à mon égard le cœur d'une inhu
maine,
Je ne m'en plaindrai point, n'étant bon deſtr
mais
Qu'à chanter les Cloris, & les laiſſer en paix.
Vous autres Chevaliers, tenterez l'avanture,
Mai

(1) L'Abbé Verger.

Mais de la mettre à fin, fût-ce le beau Berger (1)
Qu'Oenone eut autrefois le pouvoir d'engager,
Ce n'eſt pas choſe qui ſoit ſûre.

J'allois fermer cette Lettre quand j'ai reçu celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; & ce que je dis au commencement n'eſt qu'une Réponſe à quelque choſe qui me concerne dans la vôtre à Madame de La Sabliere. Si j'euſſe vû le témoignage ſi ample d'un ſouvenir à quoi je ne m'attendois pas, j'aurois pouſſé bien plus loin la figure & l'étonnement; ou peut-être que je me ſerois tenu à une proteſtation toute ſimple, qu'il ne me pouvoit rien arriver de plus agréable que ce que vous m'avez écrit de Windſor. Il y a pluſieurs choſes conſiderables, entre autres vos deux Anacreons, Monſieur de Saint-Evremond, & Monſieur Waller, en qui l'imagination & l'amour ne finiſſent point. Quoi! être Amoureux & bon Poëte à quatre-vingts-deux ans! Je n'eſpere pas du Ciel tant de faveurs: c'eſt du *Ciel* dont il eſt fait mention au Pays des Fables que je veux parler; car celui que l'on prêche à préſent en France veut que

(1) Pâris.

que je renonce aux Cloris, à Bacchus, à Apollon, trois Divinités que vous recommandez dans la vôtre. Je conlierai tout cela le moins mal & le plong-tems qu'il me ſera poſſible, & peêtre que vous me donnerez quelque bexpédient pour le faire, vous qui travalez à concilier des Interêts oppoſés, qui en ſavez ſi bien les moyens. J'ai tentendu dire de bien de Monſieur Walleque ſon approbation me comble de joS'il arrive que ces vers-ci ayent le boheur de vous plaire (ils lui plairont pconſéquent) je ne me donnerois pas poun autre ; & continuerai encore quelqannées de ſuivre Cloris, & Bacchus, Apollon, & ce qui s'enſuit ; avec la moderation requiſe, cela s'entend

Au reſte, Monſieur, n'admirez-vopoint Madame de Bouillon, qui porte joye par tout? Ne trouvez-vous pas q!'Angleterre a de l'obligation au mauvagénie, qui ſe mêle de tems en tems daffaires de cette Princeſſe? Sans lui ce cmat ne l'auroit point vûë ; & c'eſt uplaiſir de la voir, diſputant, grondanjoüant, & parlant de tout avec tant d'eprit, que l'on ne ſauroit s'en imagi-

vantage. Si elle avoit été du tems des yens, on auroit déifié une quatriéme ace pour l'amour d'elle. Je veux lui crire, & invoquer pour cela Monſieur Valler. Mais qui eſt le Philoſophe qu'ela mené en ce Pays-là? La deſcription ue vous me faites de cette Riviere, ſur s bords de laquelle on va ſe promener, près qu'on a ſacrifié long-tems au ſomeil ; cette vie mêlée de Philoſophie, Amour, & de Vin, ſont auſſi d'un Poë, & vous ne le penſiez peut-être pas re. La fin de vôtre Lettre, où vous tes que Monſieur Waller, & Monſieur Saint-Evremond ne ſont contens, que arce qu'ils ne connoiſſent pas nos deux anes, me charme. Auſſi je trouve cela rès-galant, & le ferai valoir dès que l'ocaſion s'en préſentera. Sur tout je ſuivrai ôtre conſeil, qui m'exhorte de vous atndre à Paris, où vous reviendrez auſſiôt que les affaires le permettront. Monieur Heſſein a la fievre, qui lui a duré ontinuë pendant trois ou quatre jours, puis a ceſſé ; puis il eſt venu un redoulement que nous ne croyons pas dangeeux. Il avoit été ſaigné trois fois juſques u jour d'hier. Je ne ſai pas ſi depuis on

y aura ajoûté une quatriéme ſaignée. n'y a nul mauvais accident dans ſa maladie. Je ne doute point que les Hervarts & le Saint-Diez ne faſſent leur devoir de vous écrire. Ce ſeront des Lettres de bon en droit, & ſi bon que je n'en ſai qu'un qui ſe puiſſe dire meilleur. Je vous le ſouhaite. Cependant, Monſieur, faites-moi toûjours l'honneur de m'aimer, & croyez que je ſuis, *&c.*

A Paris le 31. *d'Août* 168-

LETTRE
DE MONSIEUR
DE LA FONTAINE,
A MADAME LA DUCHESSE
DE BOUILLON.

MADAME,

Nous commençons ici de murmurer contre les Anglois, de ce qu'ils vous retiennent ſi long-tems. Je ſuis d'avis qu'ils vous rendent à la France avant la fin de l'Automne, & qu'en échange nous leur donnions deux ou trois Iſles dans l'Ocean. S'il ne s'agiſſoit que de ma ſatisfaction, je leur cederois tout l'Ocean même; mais peut-être avons-nous plus de ſujet de nous plaindre de Madame vôtre Sœur, que de l'Angleterre. On ne quitte pas Madame la Ducheſſe Mazarin comme l'on voudroit. Vous êtes toutes deux environnées de ce qui fait oublier le reſte du monde, c'eſt-à-dire, d'enchantemens, & de graces de toutes ſortes.

Moins d'Amours, de Ris & de Jeux,
Cortége de Venus, ſollicitoient pour elle,
Dans ce differend ſi fameux,
Où l'on déclara la plus belle
La Déeſſe des agrémens.
Celle aux yeux bleux, celle aux bras blancs,
Furent au Tribunal par Mercure conduites:
Chacune étala ſes talens.
Si le même debat renaiſſoit en nos tems,
Le procès auroit d'autres ſuites,
Et vous & vôtre Sœur emporteriez le prix
Sur les Clientes de Pâris.
Tous les Citoyens d'Amathonte
Auroient beau parler pour Cypris,

Car vous avez ſelon mon conte,
Plus d'Amours, de Jeux, & de Ris.
Vous excellez en mille choſes,
Vous portez en tous lieux la joye & les plaiſirs:
Allez en des climats inconnus aux Zephirs,
Les champs ſe vêtiront de roſes.
Mais comme aucun bonheur n'eſt conſtant dans ſon cours,
Quelques noirs aquilons troublent de ſi beaux jours.
C'eſt-là que vous ſavez témoigner du courage,
Vous envoyez au vent ce fâcheux ſouvenir:
Vous avez cent ſecrets pour combattre l'orage,
Que n'en aviez-vous un qui le fût prévenir!

On m'a mandé que Vôtre Alteſſe étoit admirée de tous les Anglois, & pour l'eſprit, & pour les manieres, & pour mille qualités qui ſe ſont trouvées de leur goût. Cela vous eſt d'autant plus glorieux, que les Anglois ne ſont pas de fort grands admirateurs: je me ſuis ſeulement apperçu qu'ils connoiſſent le vrai mérite, & en ſont touchés.

Vôtre Philoſophe a été bien étonné, quand on lui a dit que Deſcartes n'étoit pas l'Inventeur de ce Syſtême que nous appellons la *Machine des Animaux*; & qu'un

qu'un Eſpagnol l'avoit prévenu (1). Cependant quand on ne lui en auroit point apporté de preuves, je ne laiſſerois pas de le croire, & ne ſai que les Eſpagnols qui pûſſent bâtir un Château tel que celui-là. Tous les jours je découvre ainſi quelque Opinion de Deſcartes, répanduë de côté & d'autre dans les Ouvrages des Anciens, comme celle-ci; qu'il n'y a point de *Couleurs* au monde. Ce ne ſont que de differens effets de la lumiere ſur de differentes ſuperficies. Adieu les lis, & les roſes de nos Amintes. Il n'y a ni peau blanche, ni cheveux noirs; nôtre paſſion n'a pour fondement qu'un corps ſans couleur: & après cela, je ferai des vers pour la principale beauté des Femmes?

Ceux qui ne ſeront pas ſuffiſamment informés de ce que ſait Vôtre Alteſſe, & de ce qu'elle voudroit ſavoir, ſans ſe donner d'autre peine que d'en entendre parler à table, me croiront peu judicieux de vous entretenir ainſi de Philoſophie; mais je leur apprens que toutes ſortes de ſujets vous conviennent, auſſi bien que tou-

(1) Voyez le DICTIONAIRE de Mr. Bayle à l'Article PEREIRA.

toutes ſortes de Livres, pourvû qu'ils ſoient bons.

Nul Auteur de renom n'eſt ignoré de vous,
L'accès leur eſt permis à tous.
Pendant qu'on lit leurs vers vos chiens ont beau ſe battre,
Vous mettez le Hola en écoutant l'Auteur;
Vous égalez ce Dictateur,
Qui dictoit tout d'un tems à quatre.

C'étoit, ce me ſemble, Jule Céſar. Il faiſoit à la fois quatre Dépêches ſur quatre matieres differentes. Vous ne lui devez rien de ce côté-là; & il me ſouvient qu'un matin vous liſant des vers, je vous trouvai en même tems attentive à ma lecture, & à trois querelles d'Animaux. Il eſt vrai qu'ils étoient ſur le point de s'étrangler. *Jupiter le Conciliateur* n'y auroit fait œuvre. Qu'on juge par là, Madame, juſqu'où vôtre Imagination peut aller, quand il n'y a rien qui la détourne. Vous jugez de mille ſortes d'Ouvrages, & en jugez bien:

Vous ſavez diſpenſer à propos vôtre eſtime;
Le pathétique, le ſublime,
Le ſérieux, & le plaiſant,

Tour à tour vous vont amuſant.
Tout vous duit, l'Hiſtoire & la Fable,
Proſe & Vers, Latin & François:
Par Jupiter je ne connois
Rien pour nous de ſi ſouhaitable.
Parmi ceux qu'admet à ſa Cour,
Celle qui des Anglois embellit le ſéjour,
Partageant avec vous tout l'Empire d'Amour,
Anacreon & les gens de ſa ſorte,
Comme Waller, Saint-Evremond, & moi,
Ne ſe feront jamais fermer la porte.
Qui n'admettroit Anacreon chez ſoi?
Qui banniroit Waller & la Fontaine?
Tous deux ſont vieux, Saint-Evremond auſſi;
Mais verrez-vous aux bords de l'Hippocrene,
Gens moins ridés dans leurs vers que ceux-ci?
Le mal eſt que l'on veut ici
De plus ſévéres Moraliſtes:
Anacreon s'y tait devant les Janſeniſtes.
Encor que leurs leçons me ſemblent un peu triſtes,
Vous devez priſer ces Auteurs,
Pleins d'eſprit, & bons diſputeurs.
Vous en ſavez goûter de plus d'une maniere:
Les Sophocles du tems, & l'Illuſtre Moliere,
Vous donnent toûjours lieu d'agiter quelque point;
Sur quoi ne diſputez-vous point?

A propos d'Anacreon, j'ai preſque en vie d'évoquer ſon Ombre; mais je penſ qu'il vaudroit mieux le reſſuſciter tout-à fait. Je m'en irai pour cela trouver un Gymnoſophiſte de ceux qu'alla voir Apol lonius Tyaneus. Il apprit tant de choſe d'eux, qu'il reſſuſcita une jeune fille. Je reſſuſciterai un vieux Poëte. Vous & Madame Mazarin nous raſſemblerez. Nous nous rencontrerons en Angleterre. Monſieur Waller, Monſieur de Saint-Evremond, le vieux Grec, & moi. Croyez-vous, Madame, qu'on pût trouver quatre Poëtes mieux aſſortis?

Il nous feroit beau voir parmi de jeunes gens
Inſpirer le plaiſir, la triſteſſe combattre,
Et de fleurs couronnés ainſi que le printems,
Faire trois cens ans à nous quatre.

Après une entrevûë comme celle-là, & que j'aurai renvoyé Anacreon aux Champs Eliſées, je vous demanderai mon audience de congé. Il faudra que je voye auparavant cinq ou ſix Anglois, & autant d'Angloiſes, (les Angloiſes ſont bonnes à voir, à ce que l'on dit.) Je ferai ſouvenir nôtre Ambaſſadeur, de la Ruë Neuve des

des Petits-Champs, & de la dévotion que j'ai toûjours euë pour lui. Je le prierai, & Monſieur de Bonrepaux, de me charger de quelques Dépêches. Ce ſont à peu près toutes les affaires, que je puis avoir en Angleterre. J'avois fait auſſi deſſein de convertir Madame Hervart, Madame de Gouvernet, & Madame Eland, parce que ce ſont des perſonnes que j'honore; mais on m'a dit que je ne trouverois pas les ſujets encore aſſez diſpoſés. Or je ne ſuis ton, non plus que *Perrin Dendin* (1), que quand les parties ſont laſſes de conteſter. Une choſe que je ſouhaiterois avant toutes, ce ſeroit que l'on me procurât l'honneur de faire la révérence au Monarque; mais je ne l'oſerois eſperer. C'eſt un Prince qui mérite qu'on paſſe la mer afin de le voir, tant il a de qualités convenables à un Souverain, & de veritable paſſion pour la Gloire. Il n'y en a pas beaucoup qui y tendent, quoi que tous le dûſſent faire en ces places-là.

Ce n'eſt pas un vain phantôme
Que la gloire & la grandeur;
Et Stuart en ſon Royaume

(1) Voyez Rabelais, Livre III. Chap. 39.

Y court avec plus d'ardeur,
Qu'un Amant à ſa Maîtreſſe.
Ennemi de la molleſſe,
Il gouverne ſon Etat
En habile Potentat.
De cette haute ſcience
L'Original eſt en France;
Jamais on n'a vû de Roi
Qui ſût mieux ſe rendre Maître;
Fort ſouvent juſques à l'être
Encore ailleurs que chez ſoi.
L'art eſt beau, mais toutes têtes
N'ont pas droit de l'exercer:
Louis a ſû s'y tracer
Un chemin par ſes Conquêtes.
On trouvera ſes leçons,
Chez ceux qui feront l'Hiſtoire:
J'en laiſſe à d'autres la gloire,
Et reviens à mes moutons.

Ces Moutons, Madame, c'eſt Vôt
Alteſſe, & Madame Mazarin. Ce ſer
ici le lieu de faire auſſi ſon Eloge, a
de le joindre au vôtre : mais comme c
ſortes d'Eloges ſont une matiere un p
délicate, je croi qu'il vaut mieux que
m'en abſtienne. Vous vivez en Sœu
cependant il faut éviter la comparaiſon.

L

or ſe peut partager, mais non pas la louange;
plus grand Orateur, quand ce ſeroit un Ange;
contenteroit pas en ſemblables deſſeins,
ux Belles, deux Héros, deux Auteurs, ni deux
Saints.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

RE'PONSE
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,
A LA LETTRE
DE MONSIEUR
DE LA FONTAINE,
A MADAME
LA DUCHESSE DE BOUILLON.

SI vous étiez auſſi touché du Mérite de Madame de Bouillon, que nous en ſommes charmés, vous l'auriez accompagnée en Angletetre, où vous euſſiez

trouvé des Dames qui vous connoiſſe
autant par vos Ouvrages, que vous ét
connu de Madame de la Sabliere, p
vôtre commerce & vôtre entretien. E
les n'ont pas eu le plaiſir de vous voi
qu'elles ſouhaitoient fort : mais elles e
celui de lire une Lettre aſſez galante
aſſez ingénieuſe, pour donner de la jalo
ſie à Voiture, s'il vivoit encore. Madam
de Bouillon, Madame Mazarin, & Mo
ſieur l'Ambaſſadeur, ont voulu que j
fiſſe une eſpece de Réponſe. L'entrepri
eſt difficile ; je ne laiſſerai pas de m
mettre en état de leur obéïr.

Je ne parlerai point des Rois;
Ce ſont des Dieux vivans que j'adore en ſilence
Loués à nôtre goût, & non pas à leur choix,
Ils mépriſent nôtre éloquence.
Dire de leur valeur ce qu'on a dit cent fois
Du mérite paſſé de quelqu'autre vaillance;
Donner un tour antique à de nouveaux exploits
C'eſt des vertus du tems ôter la connoiſſance.
J'aime à leur plaire en reſpectant leurs droits,
Rendant toûjours à leur puiſſance,
A leurs volontés, à leurs loix,
Une parfaite obéïſſance.
Sans moi leur gloire a ſû paſſer les mers,
Sans moi leur juſte renommée

Par toute la terre eſt ſemée :
Ils n'ont que faire de mes vers.

Madame de Bouillon ſe paſſeroit bien de ma Proſe, après avoir lû le bel Eloge que vous lui avez envoyé. Je dirai pourtant qu'elle a des graces qui ſe répandent ſur tout ce qu'elle fait, & ſur tout ce qu'elle dit; qu'elle n'a pas moins d'aquis que de naturel; de ſavoir que d'agrément. En des conteſtations aſſez ordinaires, elle diſpute toûjours avec eſprit; ſouvent, à ma honte, avec raiſon; mais une raiſon animée qui paroît de la paſſion aux connoiſſeurs médiocres, & que les délicats même auroient peine à diſtinguer de la colere dans une perſonne moins aimable.

Je paſſerai le chapitre de Madame Mazarin, comme celui des Rois, dans le ſilence d'une ſecrete adoration. Travaillez, Monſieur, tout grand Poëte que vous êtes; travaillez à vous former une belle idée; & malgré l'effort de vôtre eſprit, vous ſerez honteux de ce que vous aurez imaginé, quand vous verrez une perſonne ſi admirable.

Ouvrages de la fantaiſie,
Fictions de la Poëſie,
Dans vos chef-d'œuvres inventés,
Vous n'avez rien d'égal à ſes moindres beautés.
Loin d'ici figures uſées,
Loin, comparaiſons mépriſées:
Ce ſeroit embellir la lumiere des cieux,
Que de la comparer à l'éclat de ſes yeux.
Belle Greque, fameuſe Héléne,
Ne quittez point les triſtes bords
Où regne vôtre Ombre hautaine;
Vous êtes moins mal chez les morts;
Vous ne ſouffrez pas tant de peine
Que vous en ſouffririez à voir tous les tréſors
Que nature, d'une main pleine,
A répandu ſur ce beau corps.
Quand le ciel vous rendroit vôtre forme premiere,
Que vos yeux aujourd'hui reverroient la lumiere,
A quoi vous ſerviroient & ces yeux & ce jour,
Qu'à vous en faire voir qui donnent plus d'amour
Vous paſſez vôtre tems, en vos demeures ſombres
A conter aux nouvelles ombres,
Amours, Avantures, Combats;
A les entretenir là bas
De la vieille Guerre de Troye,
Qui ſert d'amuſement au défaut de la joye.
Mais ici que trouveriez-vous
Qui n'excitât vôtre courroux?
Vous verriez devant vous des charmes,

Ma

aîtres de nos ſoûpirs & de nos tendres larmes:
Vous verriez fumer leurs autels
De l'encens de tous les mortels;
Tandis que morne & ſolitaire,
L'ame triſte, l'eſprit confus,
Vous vous ſauveriez chez Homére
t paſſeriez les nuits avec nos Voſſius,
A chercher dans un Commentaire
os mérites paſſés, qu'on ne connoîtroit plus.
Belle Greque, fameuſe Héléne,
Ne quittez pas les triſtes bords
Où regne vôtre Ombre hautaine;
out regne eſt bon, & fût-ce chez les morts.
Et vous, beautés, qu'on louë en ſon abſence,
Attraits nouveaux, doux & tendres appas,
Qu'on peut aimer où Mazarin n'eſt pas,
Empêchez-la de revenir en France:
Par tous moyens traverſez ſon retour;
Jeunes beautés, tremblez au Nom d'Hortence:
i la mort d'un Epoux la rend à vôtre Cour,
ous ne ſoûtiendrez pas un moment ſa préſence.
Mais à quoi bon tout ce diſcours
Que vous avez fait ſur Héléne,
COMBATS, AVANTURES, AMOURS,
Ces TRISTES BORDS, & cette OMBRE HAUTAINE?
Sans vous donner excuſe ni détours,
Je vous dirai, Monſieur de la Fontaine,
Que tels propos vous ſembleroient bien courts,

Si

Si tel Objet animoit vôtre veine.
La régle gêne, on ne la garde plus,
On joint Héléne au docte Voſſius,
Comme ſouvent, de loiſir, ſans affaires,
On fait *dicter à quatre* Secretaires.
Les premieres beautés ont droit au merveilleux;
La baſſe Verité ſe tient indigne d'elles:
Il faut de l'Incroyable, il faut du Fabuleux,
Pour les Héros, & pour les Belles.

La ſolidité de Monſieur l'Ambaſſade l'a rendu aſſez indifferent pour les louanges qu'on lui donne: mais quelque gueur qu'il tienne à ſon mérite, quelq ſévére qu'il ſoit à lui-même, il ne la pas d'être touché ſecretement de ce q vous avez écrit pour lui. Je voudrois q ma Lettre fût aſſez heureuſe pour avoir même ſuccès auprès de vous.

Vous poſſedez tout le bon-ſens
Qui ſert à conſoler des maux de la vieilleſſe:
Vous avez plus de feu que n'ont les jeunes gens.
Eux, moins que vous de goût & de juſteſſe.

Après avoir parlé de vôtre Eſprit, faut dire quelque choſe de vôtre M rale.

S'accommoder aux ordres du deſtin;
Aux plus heureux ne porter point d'envie;
Du faux eſprit que prend un libertin,
Avec le tems, connoître la folie;
Et dans les Vers, Jeu, Muſique, bon Vin,
Paſſer en paix une innocente vie;
C'eſt le moyen d'en reculer la fin.

Monſieur Waller, dont nous regrettons la perte, a pouſſé la vigueur de eſprit juſqu'à l'âge de quatre-vingts-deux ns (1):

Et dans la douleur que m'apporte
Ce triſte & malheureux trépas,
dirois en pleurant que toute Muſe eſt morte,
Si la vôtre ne vivoit pas.
vous, nouvel Orphée, ô vous de qui la veine
eut charmer des Enfers la noire Souveraine,
t le Dieu ſon époux, ſi terrible, dit-on,
Daignez, tout puiſſant la Fontaine,
Des lieux obſcurs, où nôtre ſort nous mene,
Tirer Waller au lieu d'Anacréon.

Mais il n'eſt permis de demander ces ortes de ſoulagemens qu'en Poëſie; on it qu'aucun mérite n'exemte les hommes

(1) Monſieur Waller mourut le 31. d'Octobre S'1687.

mes de la néceſſité de mourir, & que
vertu d'aucun charme, aucune priere
aucuns regrets, ne peuvent les rend
au Monde, quand ils en ſont une fo
ſortie.

Si la bonté des mœurs, la beauté du génie,
Pouvoient ſauver quelqu'un de cette tyrannie,
Que la Mort exerce ſur tous;
Waller, vous ſeriez parmi nous
Arbitre délicat, en toute compagnie,
Des plaiſirs les plus doux.

Je paſſe de mes regrets pour la Muſ
de Monſieur Waller, à des ſouhaits pou
la vôtre.

Que plus long-tems vôtre Muſe agréable
Donne au public ſes Ouvrages galans!
Que tout chez vous puiſſe être CONTE &
FABLE,
Hors le ſecret de vivre heureux cent ans!

Il ne ſeroit pas raiſonnable que je fiſſ
tant de vœux pour les autres, ſans en fai
re quelqu'un pour moi.

Puiſſe de la beauté le plus parfait modelle.
A mes vers, à mes ſoins, laiſſer leurs foibles droit

Qu

l'avantage heureux de vivre ſous ſes loix.
Me tienne lieu de mérite auprès d'elle!
le feu de ſes yeux m'inſpire les eſprits
depuis ſi longtems m'ont conſervé la vie!
ne ſecrete ardeur anime mes Ecrits!
me ſerviroit-il de parler d'autre envie?
Où ceſſe l'amoureux deſir
ut que la raiſon nous ſerve de plaiſir.

REPONSE
DE MONSIEUR
E LA FONTAINE,
A MONSIEUR
SAINT-EVREMOND.

NI vos leçons, ni celles des neuf Sœurs,
N'ont ſû charmer la douleur qui m'accable:
uffre un mal qui réſiſte aux douceurs
e ſaurois rien penſer d'agréable.
t Rhumatiſme, invention du Diable,
impotent & de corps & d'eſprit;
a falu, pour forger cet Ecrit,
dormir ſur la tombe d'Orphée;
je dors moins que ne fait un proſcrit,

Moi,

Moi, dont l'Orphée étoit le Dieu Morphée.
Si me faut-il répondre à vos beaux Vers,
A vôtre Proſe, & galante & polie.
Deux Déïtés par leurs charmes divers,
Ont d'agrémens vôtre Lettre remplie:
Si celle-ci n'eſt autant accomplie,
Nul ne s'en doit étonner à mon ſens;
Le mal me tient, Hortence vous amuſe;
Cette Déeſſe, outre tous vos ta'ens,
Vous eſt encor une dixiéme Muſe:
Les neuf m'ont dit adieu juſqu'au printems.

Voila, Monſieur, ce qui m'a empêché de vous remercier auſſi-tôt que je devois, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Moins je méritois une Lettre ſi obligeante, plus j'en dois être reconnoiſſant. Vous me louëz de mes Vers & de ma Morale, & cela de bonne grace que la morale a fort à ſouffrir, je veux dire la modeſtie.

L'Eloge qui vient de vous,
Eſt glorieux & bien doux:
Tout le monde vous propoſe
Pour modelle aux bons Auteurs;
Vos beaux Ouvrages ſont cauſe,
Que j'ai ſû plaire aux neuf Sœurs.
Cauſe en partie, & non toute;

Car vous voulez bien ſans doute,
Que j'y joigne les Ecrits
D'aucuns de nos beaux eſprits.
J'ai profité dans Voiture,
Et Marot par ſa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens:
Je ne ſai qui fût ſon Maître;
Que ce ſoit qui le peut être,
Vous êtes tous trois les miens.

J'oubliois Maître François (1), dont je dis encore le Diſciple, auſſi bien que celui de Maître Vincent, & celui de Maître Clement. Voila bien des Maîtres pour un Ecolier de mon âge. Comme je ne ſuis pas fort ſavant en certain art de raillerie où vous excellez, je prétens en aller prendre de vous des leçons ſur les bords de l'Hippocrene; (bien entendu qu'il y ait des bouteilles qui rafraîchiſſent.) Nous ſerons entourés de Nymphes & de Nourriſſons du Parnaſſe, qui recueilliront ſur leurs tablettes les moindres choſes que vous direz. Je les voi d'ici qui apprennent dans vôtre école à juger de tout avec pénétration & avec fineſſe.

Vous poſſedez cette Science;
Vos Jugemens en ſont les regles & les loix;

(1) Rabelais.

Ou-

Outre certains Ecrits que j'adore en ſilence,
Comme vous adorez Hortence & les deux Ro

Au même endroit, où vous dites q
vous voulez rendre un culte ſecret à
trois Puiſſances, auſſi bien à Mada
Mazarin qu'aux deux Princes; vous
faites ſon Portrait en diſant qu'il eſt i
poſſible de le bien faire, & en me do
nant la liberté de me figurer des Beau
& des Graces à ma fantaiſie. Si j'ent
prens d'y toucher, vous défiez en f
nom la Verité & la Fable, & tout
que l'Imagination peut fournir d'idées
gréables & propres à enchanter. Je v
ferois mal ma cour, ſi je me laiſſois reb
ter par de telles difficultés. Il faut v
repréſenter vôtre Héroïne autant que l'
peut. Ce projet eſt un peu vaſte pour
génie auſſi borné que le mien. L'ent
priſe vous conviendroit mieux qu'à m
que l'on a crû juſqu'ici ne ſavoir repr
ſenter que des Animaux. Toutefois a
de vous plaire, & pour rendre ce P
trait le plus approchant qu'il ſera po
ble, j'ai parcouru le Pays des Muſes,
n'y ai trouvé en effet que de vieilles expr
ſions que vous dites que l'on mépri

e là j'ai paſſé au Pays des Graces, où
ſuis tombé dans le même inconve-
ient. Les Jeux & les Ris ſont encore
s galanteries rebattuës, que vous con-
oiſſez beaucoup mieux que je ne fais.
inſi le mieux que je puiſſe faire eſt de
re tout ſimplement que rien ne manque
vôtre Héroïne de ce qui plaît, & de ce
i plaît un peu trop.

Que vous dirai-je davantage?
Hortence eut du Ciel en partage
Grace, la Beauté, l'Eſprit; ce n'eſt pas tout:
s qualités du Cœur; ce n'eſt pas tout encore:
ur mille autres appas le monde entier l'adore,
Depuis l'un juſqu'à l'autre bout.
Angleterre en ce point le diſpute à la France:
tre Héroïne rend nos deux peuples rivaux:
O vous, le chef de ſes dévots,
De ſes dévots à toute outrance,
Faites-nous l'Eloge d'Hortence!
ourrois en charger le Dieu du double Mont,
Mais j'aime mieux Saint-Evremond.

Que direz-vous d'un deſſein qui m'eſt
nu dans l'eſprit? Puis que vous voulez
e la Gloire de Madame Mazarin rem-
iſſe tout l'Univers, & que je voudrois

que

que celle de Madame de Bouillon allâ au de-là; ne dormons ni vous, ni moi que nous n'ayons mis à fin une ſi belle entrepriſe. Faiſons-nous *Chevaliers de la Table Ronde*; auſſi bien eſt-ce en Angleterre que cette Chevalerie a commencé. Nous aurons deux Tentes en nôtre équipage, & au haut de ces deux Tentes les deux Portraits des Divinités que nous adorons.

Au paſſage d'un Pont, ou ſur le bord d'un Bois,
Nos Hérauts publieront ce Ban à haute voix:
MARIANE ſans pair, HORTENCE ſans ſeconde,
Veulent les Cœurs de tout le monde.
Si vous en êtes crû, le parti le plus fort
Panchera du côté d'Hortence;
Si l'on m'en croit auſſi, Mariane d'abord
Doit faire incliner la balance.'
Hortence ou Mariane, il faut y venir tous;
Je n'en ſai point de ſi profane
Qui d'Hortence, évitant les coups,
Ne cede à ceux de Mariane.
Il nous faudra prier Monſieur l'Ambaſſadeur
Que ſans égard à nôtre ardeur,
Il faſſe le partage; à moins que des deux Belles
Il ne puiſſe accorder les droits,
Lui dont l'eſprit foiſonne en adreſſes nouvelles
Pour accorder ceux des deux Rois.

Nous attendrons le retour des feuilles, & celui de ma ſanté; autrement il me faudroit chercher en litiere les Avantures. On m'appelleroit le *Chevalier du Rhumatiſme*; Nom qui, ce me ſemble, ne convient guere à un Chevalier errant. Autrefois que toutes ſaiſons m'étoient bonnes, je me ſerois embarqué ſans raiſonner.

Rien ne m'eût fait ſouffrir, & je crains toute choſe;
En ce point ſeulement je reſſemble à l'Amour:
Vous ſavez qu'à ſa Mere il ſe plaignit un jour
Du pli d'une feuille de Roſe.
Ce pli l'avoit bleſſé, par quels cris forcenés
Auroit-il exprimé ſa plainte,
Si de mon Rhumatiſme il eût ſenti l'atteinte?
Il eût été puni de ceux qu'il a donnés.

C'eſt dommage que Monſieur Waller nous ait quittés, il auroit été du voyage. Je ne devrois peut-être pas le faire entrer dans une Lettre auſſi peu ſerieuſe que celle-ci. Je croi toutefois être obligé de vous rendre compte de ce qui lui eſt arrivé au de-là du Fleuve d'Oubli. Vous regarderez cela comme un Songe, & c'en peut être un; cependant la choſe m'eſt de-

demeurée dans l'eſprit comme je vais vous la dire.

Les beaux Eſprits, les Sages, les Amans,
Sont en débat dans les Champs Eliſées :
Ils veulent tous en leurs Départemens
Waller pour hôte, Ombre de mœurs aiſées.
Pluton leur dit, *J'ai vos raiſons peſées,*
Cet Homme ſût en quatre Arts exceller,
Amour, & Vers, Sageſſe, & Beau-parler;
Lequel d'eux tous l'aura dans ſon Domaine?
„ Sire Pluton, vous voila bien en peine
„ S'il poſſedoit ces quatre Arts en effet,
„ Celui d'Amour, c'eſt choſe toute claire,
„ C'eſt un métier qui les autres fait faire.

J'en reviens à ce que vous dites de m
Morale, & ſuis fort aiſe que vous ayez
de moi l'opinion que vous en avez. Je
ne ſuis pas moins ennemi que vous, d
faux air d'Eſprit que prend un Libertin
Quiconque l'affectera, je lui donnerai l
palme du ridicule.

Rien ne m'engage à faire un Livre;
Mais la raiſon m'oblige à vivre
En ſage citoyen de ce vaſte Univers;
Citoyen qui voyant un Monde ſi divers,
Rend à ſon auteur les hommages

Q

Que méritent de tels ouvrages.
Ce devoir aquitté, les beaux Vers, les doux ſons;
Il eſt vrai, ſont peu néceſſaires;
Mais qui dira qu'ils ſoient contraires
A ces éternelles leçons?
On peut goûter la joye en diverſes façons;
Au ſein de ſes amis répandre mille choſes,
Et recherchant de tout les effets & les cauſes;
A table, au bord d'un bois, le long d'un clair ruiſ-
seau,
Raiſonner avec eux ſur le Bon, ſur le Beau;
Pourvû que ce dernier ſe traite à la legere,
Et que la Nymphe ou la Bergere
N'occupe nôtre eſprit & nos yeux qu'en paſſant:
Le chemin du cœur eſt gliſſant;
Sage Saint-Evremond, le mieux eſt de m'en taire;
Et ſur tout n'être plus Chroniqueur de Cythére,
Logeant dans mes Vers les Cloris,
Quand on les chaſſe de Paris.
On va faire embarquer ces belles,
Elles s'en vont peupler l'Amerique d'Amours (1):
Que maint Auteur puiſſe avec elles,
Paſſer la Ligne pour toûjours.
Ce ſeroit un heureux paſſage!
Ah! ſi tu les ſuivois, tourment qu'à mes vieux jours
L'hiver de nos climats promet pour appanage!
Triſte

(1) Dans le tems que Mr. de la Fontaine écrivit cette LETTRE, on fit enlever à Paris un grand nombre de courtiſanes, qu'on envoya peupler l'Amerique.

Triſte fils de Saturne, hôte obſtiné d'un lieu,
Rhûmatiſme, va-t-en. Suis-je ton heritage?
Suis-je un Prélat? Croi-moi, conſens à nôtre
Adieu:
Déloge enfin, ou dis que tu veux être cauſe
Que mes Vers comme toi deviennent mal-plaiſans:
S'il ne tient qu'à ce point bien-tôt l'effort des ans,
Fera ſans ton ſecours cette métamorphoſe;
De bonne heure il faudra s'y reſoudre ſans toi.
Sage Saint-Evremond, vous vous moquez de moi
De bonne heure! eſt-ce un mot qui me convienne
encore!
A moi qui tant de fois ai vû naître l'aurore,
Et de qui les ſoleils ſe vont précipitant
Vers le moment fatal que je voi qui m'attend?

Madame de la Sabliere ſe tient extrémement honorée de ce que vous vous êtes ſouvenu d'elle, & m'a prié de vous en remercier. J'eſpere que cela me tiendra lieu de recommendation auprès de vous, & que j'en obtiendrai plus aiſément l'honneur de vôtre Amitié. Je vous la demande, Monſieur, & vous prie de croire que perſonne n'eſt plus veritablement que moi, Vôtre, *&c.*

A Paris ce 18. *Decembre* 168

SU

SUR LA MORT
DE Mr. LE MARECHAL
DE CREQUI (1).

CREQUI, dont le mérite eût pour nous tant de charmes,
Dont la valeur faiſoit l'ordinaire entretien;
Honneur des Lettres & des Armes;
Contre nos ennemis le plus ferme ſoûtien;
Et pour eux un ſujet d'éternelles allarmes:
De tant de qualités il ne te reſte rien;
CREQUI, nos ſoûpirs & nos larmes,
Nos regrets aujourd'hui ſont ton unique bien.

LETTRE
A Monsieur ***,

JE n'ai jamais vû de Queſtion agitée ſi long-tems, & ſi fortement que celle de l'HONNEUR, & de la RAISON l'a été chez Madame Mazarin; & ce qu'il y a eu

(1) Le Maréchal de Crequi mourut en 1687.

eu de merveilleux, c'eſt que les Diſputans ont paſſé l'un & l'autre dans le parti de leur adverſaire ſans y penſer.

Monſieur de Villiers, le tenant de l'*Honneur* & de la *Raiſon* (1), a ſoûtenu ſon ſentiment avec tant d'ardeur & de vehemence, qu'il ſembloit favoriſer les paſſions par ſes mouvemens propres. Madame Mazarin qui faiſoit l'office de l'aſſaillant, attaquoit les ennemis jurés des plaiſirs avec tant de ſang froid, qu'elle ſembloit être dans l'interêt de la *Raiſon*. Elle ne laiſſoit pas de demander à Monſieur de Villiers ce que c'étoit que l'Honneur & la Raison: Monſieur de Villiers répondoit que c'étoit aſſez pour lui qu'il y eût telles choſes dans le monde, ſans qu'il eût beſoin de les définir. Il ne laiſſa pas d'apporter quelques Définitions un peu vagues; & comme il voyoit que la Compagnie ne s'en contentoit pas trop, il alloit paſſer aux exemples, quand la Muſique vint à propos pour finir la contention, & appaiſer des eſprits, qui commençoient plus que raiſonnablement à s'échauffer. LES

(1) Mr. Villiers, un des Receveurs de l'Echiquier, tournoit toujours la converſation ſur l'*Honneur*, & ſur la *Raiſon*.

LES NOCES D'ISABELLE:

Scene en Muſique.

UN VIEUX POETE, UN JEUNE MUSICIEN, ISABELLE, MILONIO.

LE POETE *à* Isabelle.

ON vous trouve belle,
Chacun vous le dit,
Mais être cruelle,
Nourrie à Madrit,
C'eſt, Dame Iſabelle,
Choſe aſſez nouvelle,
Qui ſur mon eſprit
A peu de crédit.

Les Violons répetent l'Air entier.

Le Musicien.

Chaſſons de nôtre ame
L'amoureux tourment:
Heureuſe une Dame,
Heureux un Amant,

Qui donne à ſa flâme
Prompt contentement!

Les Violons repetent l'Air entier.

ISABELLE.

Que dure en nôtre ame
L'amoureux tourment;
Heureuſe une Dame,
Heureux un Amant,
Qui garde ſa flâme
Eternellement!

Les Flutes.

LE POETE.

Bien que chaque jour un Rhume me mette
En Vieillard caduc proche du trépas;
J'eſpere au braſier de l'Eſpagnolette,
Aux feux ſoûterrains, au fond des appas,
Que je trouverai la vigueur ſecrete,
Qu'un plus jeune ailleurs ne trouveroit pas.

LE MUSICIEN.

Avant que de tenter la douteuſe carriere
Tu devrois imiter les dévots Amadis,
En faiſant au ciel ta priere
Comme ces Preux faiſoient au tems jadis.

LE POETE.

Pourquoi d'inutiles paroles
Irois-je fatiguer les cieux?

Avec

Avec les Dames Eſpagnoles
Il n'eſt gens ni foibles, ni vieux.

LE MUSICIEN.

Si la vertu de tes paroles
N'obtient un Miracle des cieux;
Avec tes Dames Eſpagnoles
Tu ſeras bien foible & bien vieux.

UN TRIO.

Voix, Inſtrumens,
Agréable Harmonie,
De nos ſons differens
Soit la douceur unie.

ISABELLE.

Faites que nos tendres accens
Expriment bien nos deſirs innocens.

LE POETE.

Jeunes & vieux chantons tous qu'une Belle
Née à Madrid doit être moins cruelle:
Que chacun tâche à flater ſes deſirs
Par des Amours, des Jeux, & des Plaiſirs.

Les Violons.

ISABELLE.

L'Eſpagnolette
N'eſt point Coquette:

C'eſt flater en vain ſes deſirs,
Que d'en eſperer des plaiſirs.

Les Flutes.

LE POETE & LE MUSICIEN *enſemble.*

L'Eſpagnolette
N'eſt point Coquette;
Mais ſans trop flater nos deſirs
Nous en eſperons des plaiſirs.

Les Violons.

UN TRIO.

Non, non, c'eſt flater vos deſirs
Que d'en eſperer des plaiſirs:
Non, non, non, non, c'eſt flater vos deſirs
Que d'en eſperer des plaiſirs.

ISABELLE.

Que Don Milonio s'apprête;
Sans lui point d'amoureuſe fête:
Pour trouver un moment ſi doux
Il faut devenir mon Epoux.

MILONIO.

Parlez, Vieillard; parlez, Paiſible (1),
Goûterez-vous un bonheur ſi ſenſible?

LE POETE.

Je veux bien lui donner ma foi.

L

(1) Fameux Muſicien.

LE MUSICIEN.

Je veux bien vivre ſous ſa loi.

MILONIO.

Et pour vous, Madame Iſabelle?

ISABELLE.

Autant que je pourrai je leur ſerai fidelle.

LE POETE & LE MUSICIEN *enſemble.*

Dépêchez-vous, le tems ſe pert.

MILONIO.

Conjungo vos tout le Concert,
Et dure à jamais l'Alliance
Entre la Caſtille & la France.

LE CHOEUR.

Et dure à jamais l'alliance
Entre la Caſtille & la France.

ISABELLE.

Que d'Epoux à Londre, à Paris,
Pluralité ſoit établie:
Pour venger les Femmes d'Aſie
Ayons ici des Serrails de Maris.

LE CHOEUR.

Chantons tous aux Nôces d'Iſabelle
Choſe nouvelle!
Chantons tous,

Pluralité d'Epoux.
Le Vieillard fournira tous les jours
Oilles, perdrix, & vin nouveau pour elle;
Paiſible aura ſoin des amours
Pour ſervir à toute heure la belle.

Les Violons & les Voix.

LES MARIE'S & LA MARIE'E.

Pour jamais uniſſons nos vœux,
Et conſervons de ſi beaux nœuds.

Les Violons & les Hautbois.

LE CHOEUR.

Chantons tous aux Nôces d'Iſabelle,
Choſe nouvelle!
Chantons tous,
Pluralité d'Epoux.

LES MARIE'S & LA MARIE'E.

Pour jamais uniſſons nos vœux,
Et conſervons de ſi beaux nœuds.

A

MADAME LA DUCHESSE

DE BOUILLON,

Sur ſon Départ d'Angleterre.

VOus nous avez ſauvé les larmes
Qu'on répand aux triſtes Adieux;
Mais le ſouvenir de vos charmes
Tous les jours en coûte à nos yeux.
Monſieur l'Ambaſſadeur (1) a bien voulu paroître
Capable de ce déplaiſir,
Quand les ſoins de ſervir ſon maître
De pouvoir s'affliger lui laiſſoient le loiſir.
Monſieur de Bonrepaux a loué le mérite
De vôtre réſolution,
Et parle hautement à la Cour, en viſite,
Du brio de vôtre action.
Un Héros tout à vous, & ſur mer, & ſur terre (2),
Retourne glorieux d'avoir eu dans ſon ſein
La confiance d'un deſſein,
Qui ſentoit la ruſe de guerre.

(1) Monſieur de Barillon.
(2) Le Marquis de Miremont.

Tel ſur qui vous avez, dites-vous, le cœur net (1)
A fait cent & cent vœux pour vôtre heureux
paſſage;
Pour ſes propres périls il garde ſon courage,
De vos moindres dangers il paroît inquiet.
La belle & dolente Ducheſſe (2).
Porte dans le Jeu ſa langueur,
Et nous découvre la triſteſſe
Que vôtre promt départ a laiſſé dans ſon cœur.
Là par amuſement tentant une fortune
Qui l'attire en public, en ſecret l'importune;
Là voyant des Metteurs l'étrange emportement,
Réveuſe elle s'attache à vôtre éloignement,
Et malgré qu'elle en ait, la douleur & les larmes
Qu'elle voudroit cacher, embelliſſent ſes charmes.
Dans un état ſi languiſſant
Elle empoche quelques guinées
Du Jeu prudemment détournées,
Pour ſe donner entiere à l'ennui qu'elle ſent.
Helas! que ne peut point l'amitié ſur une ame!
Elle ſe retire à l'inſtant;
Je connois vôtre cœur, Madame,
Vous en feriez pour elle autant.
Ce n'eſt plus que condoleance,
Mademoiſelle (3) s'attendrit,
Et fait paſſer pour impudence
L'air libre de quiconque rit.

(1) Le Comte de Roye.
(2) Madame Mazarin.
(3) Mademoiſelle Beverweert.

La douleur fait la bienſéance,
Le ton lugubre eſt en crédit;
Par tout on pleure vôtre abſence,
Hors chez les Banquiers, où l'on dit
Qu'il paroît beaucoup de conſtance.
Le Ponte ici déconcerté
Va demandant à tout le monde,
Si l'appui des Metteurs s'eſt enfin abſenté:
N'aurons-nous plus, dit-il, d'autorité qui gronde
Un Tailleur inſolent prêt à nous deſoler;
Et, ſi nous le volons, qui fierement réponde,
Et ſoûtienne les Droits qu'a le Ponte à voler?
Dix femmes, comme échos, répétent à la ronde
ſoûtenant les Droits qu'a le Ponte à voler.
Le ſpectateur oiſif, & ſterile en guinées,
Attendant du ſouper le deſiré moment,
Se joint à ces infortunées,
Heureux de pouvoir dire un mot impunément;
Que nos Joueurs d'Echets les ames condamnées
A rêver éternellement,
Que leur profond ſilence ont été détournées;
Et tous les corps unis ont crié hautement,
Qu'elle revienne promptement.
Je me reſſens de la miſere
Où les Pontes ſont deſtinés,
Monſieur Mata me deſeſpere;
Madame, au nom de Dieu, Madame, revenez;

JUGEMENT
SUR LES TROIS
RELATIONS DE SIAM
ET SUR LE
LIVRE DE CONFUCIUS
A Mr. LE FEVRE (1)

J'Ai lû avec ſoin les trois Relations de Siam, que vous m'avez envoyées, & voici le Jugement que je fais de les Auteurs.

Monſieur le Chevalier de Chamont (2) nous apprend peu de choſe des Nations qu'il a vûës. Occupé de ſon caractére, il n'a pû contenter ſa curioſité dans le voyage, ni ſatisfaire la nôtre à

(1) Mr. le Fêvre a ſû joindre aux lumieres d'un habile & judicieux Medecin, toutes les qualités d'un galant homme.

(2) Relation *de l'Ambaſſade de M. de Chamont à la Cour du Roi de Siam*, &c; imprimée en 1686.

retour : mais quiconque aſpire à l'honneur de l'Ambaſſade, ne ſauroit apprendre de perſonne mieux que de lui, la hauteur & l'exactitude qu'on doit avoir aux moindres Cérémonies.

Le Pere Tachard (3) a les talens de Miſſionnaire pour toutes ſortes de Religions ; capable de planter la Foi des Orientaux dans l'Europe, comme celle des Européens dans l'Orient ; auſſi propre à faire des Talapoins à Paris, que des Jeſuites à Siam.

Monſieur l'Abbé de Choisi (4) m'ennuye fort avec ſon Journal de vents & de routes ; mais les Lettres où il parle de lui me réjouïſſent. Je ſuis ravi de le voir ſe faire Prêtre, pour avoir l'occupation de dire la Meſſe dans l'inutilité où il ſe trouve ſur le vaiſſeau. Il écrit naturellement ; & à lui rendre juſtice il n'y a point de Voyageur moins entêté qu'il eſt du faux merveilleux. Il n'eſt pas fâché de paroître ſur un grand Elephant ; de ſe trouver devant le Roi avec Monſieur l'Am-

(3) Voyage *de Siam des Peres Jeſuites envoyez par le Roi aux Indes & à la Chine*, &c; publié en 1686.

(4) Journal *du Voyage de Siam*, imprimé en 1686.

l'Ambaſſadeur, & Monſieur l'Evêqu
d'entretenir en particulier Monſieur Co
tance: mais il n'en juge pas la ſympho
de ce Pays-là moins déteſtable; la C
médie Chinoiſe, & l'Opera Siamois,
l'en accommodent pas mieux; il n'
trouve pas la Peinture meilleure que
Muſique. Pour les Rafraîchiſſemens
pour les Regales; poules, canards, c
chons, ris éternel: choſe triſte au go
de Monſieur l'Abbé, malgré l'eſprit
mortification que lui donne ſa conditi
nouvelle.

Le Tonquin & la Cochinchine ſo
peu de choſe, ces Royaumes-là ont beſo
d'être embellis par des imaginations amou
reuſes de merveilles étrangeres. J'ai paſ
de ces Relations au Livre de CONFU
CIUS (1), le plus ennuyeux Moral q
j'aye jamais lû. Ses Sentences ſont a
deſſous des *Quatrains* de Pibrac, où il e
intelligible: au deſſus de *l'Apocalypſe*, où
eſt obſcur.

(1) CONFUCIUS *Sinarum Philoſophus, ſive Scientia Sinica Latine expoſita*, &c; publié par le Pe
xe Couplet en 1687.

(2) C

LETTRE
Mr. JUSTEL.

QUOI QUE vous ayiez reſolu de n'acheter jamais de Livres, je vous conſeille de faire la dépenſe de celui d'Orobio Juif célébre, & de Monſieur Limborch Chrétien ſavant (2). On n'a rien lû de plus fort, de plus ſpirituel, de plus profond ſur cette matiere. Monſieur Gaulmin (3) auroit dit ſur Limborch,

Si Pergama dextrâ
Defendi poſſent, etiam hac defenſa fuiſſent:

je dirai ſur Orobio,

Si Pergama dextrâ
Everti poſſent, etiam hac everſa fuiſſent.

Vous aurez bien-tôt la Relation du
ere Magaillans, attenduë impatiemment
par

LET

(2) Ce Livre eſt intitulé DE VERITATE *chriſtianæ Religionis amica Collatio cum erudito Ju*. Voyez la BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE Tom VII pag. 289.

(3) Maître des Requêtes. Voyez mes REMARQUES ſur le COLOMESIANA.

par les amateurs de merveilles étrangere
Ces Meſſieurs trouveront à ſe conſol
des verités ſimples & ſenſées du Pe
Couplet (1), dans les exagerations du Pe
tugais, plus entêté du merveilleux, qu'
taché ſévérement au véritable. Ils verro
dans ce Livre curieux les douze Excelle
ces de la Chine, à l'exemple des dou
Excellences de Portugal, que l'Auteur
bien voulu donner aux Chinois (2).

Quel Pays que cette Chine, à ce q
j'ai appris du ſincere & judicieux Pe
Couplet (3)! Point de blé à Pekin, poi
de vin dans tout l'Empire, point d'h
le d'olive, point de beurre, point d'h
tres! On y trouve de la Peinture ſa
ombre, de la Muſique ſans parties, d
Palais de bois ſans architecture; bea
coup de Sciences perduës, à ce qu'
dit; une ignorance preſque de tou
choſes, à ce qu'on voit; un Alphabet
ſoixa

(1) Le Pere Couplet publia en 1688, l'H
TOIRE *d'une Dame Chrétienne de la Chine, où*
occaſion, les uſages de ces Peuples, l'établiſſement
la Religion &c. *ſont expliquez.*

(2) Le Pere Magaillans, Jeſuite Portugais, m
à la Chine en 1677, laiſſa un Manuſcrit, int
lé, LES *douze Excellences de la Chine*, qui a
traduit du Portugais en François, & publiée à

ixante mille lettres; une Langue toute
monoſyllabes. Il n'y auroit point de
Géometrie, point d'Aſtronomie, ſi le
zéle des Converſions n'y faiſoit aller des
Jeſuites, qui doivent la Tolerance de nó-
re Religion, après la grace de Dieu,
u Calendrier & aux Almanacs. Vous
oyez qu'il manque bien des choſes à ce
Pays ſi renommé: mais en recompenſe
la Morale y eſt bonne, la Politique ex-
cellente, le Peuple innombrable, les Su-
jets obéïſſans, & le plus grand des Em-
pereurs moderé.

A Mr. LE COMTE DE GRAMMONT (4).

A Ce fameux Evenement
Pour témoigner l'excès de ſon contentement;

La
is en 1688. ſous le titre de NOUVELLE *Relation*
de la Chine, contenant la deſcription des particularitez
les plus conſiderables de ce grand Empire.

(3) Mr. de Saint-Evremond avoit vû le Pere
Couplet en Angleterre.

(4) Monſieur le Duc d'Orleans l'avoit envoyé en
gleterre en 1688, pour complimenter le Roi ſur
la Naiſſance du Prince de Galles.

La Cour de France nous envoye
Celui même qui fait ſa joye:
Lui, qui chaſſe pleurs & ſoûpirs
Dans un vrai ſujet de triſteſſe,
Et qui dans les tems d'allegreſſe
Augmente encore les plaiſirs.
Il eſt vrai que ſon enjoûment
Auprès de l'Archiduc n'eut pas beaucoup à faire;
Le bon Prince rioit fort difficilement:
Une gravité trop ſévere,
Eſtimoit médiocrement,
Le mérite agréable, & le talent de plaire.
Comte, vous n'aurez point d'Archiduc en ces lieux:
Le goût délicat de la Reine
Vous eſt un gage précieux,
Que tous vos agrémens ſeront connus ſans peine.
Ajoûtons aux talens de Cour,
D'avoir couru toute la terre;
Donné trente étés à la guerre,
Et quarante hivers à l'amour.
Faut-il un Gouverneur? on a l'experience;
Faut-il un Envoyé; l'on a la ſuffiſance;
Et ſans nous amuſer en diſcours ſuperflus,
Le Miniſtre ſuccede au Héros qui n'eſt plus.
Celui qui ſe plaiſoit au tumulte des armes;
Qu'on voyoit intrépide au milieu des allarmes;
Comme tout change avec le tems,
Laiſſe aller le Roi dans ſes camps;
Et l'attend au retour pour lui parler d'affaire,

Quand

Quand il eſt néceſſaire.
Je ne reconnois plus la martiale ardeur
De ſon héroïque génie;
Nonce, Miniſtre, Ambaſſadeur,
Sont aujourd'hui ſa compagnie.

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

JE vous ſupplie de m'excuſer, Madame, ſi je ne me trouve point au Repas où vous me faites l'honneur de me convier; un infirme ne doit pas être ſouffert dans la compagnie des gens qui ſe portent bien. Je m'en abſtiendrai donc par la juſtice que je me fais, & que vous avez la bonté de ne me pas faire. Mon infirmité eſt aſſez connuë; la ſanté de vos autres Conviés ne l'eſt pas moins: je commencerai par l'heureuſe conſtitution de Monſieur l'Ambaſſadeur (1).

Mon-

(1) Monſieur de Barillon.

Monſieur l'Ambaſſadeur a la ſanté d'athlete,
Habitude pleine & parfaite,
Selon nôtre Hippocrate à craindre quelquefois;
Cependant il pourra ſe paſſer d'Eſculape,
Un auſtere diſcours des Herbes de la Trape,
Servira de diéte une ou deux fois le mois (1).

Malgré cette rude bataille
Que nature eſſuye en la Taille,
Canaple (2) a conſervé ſon viſage fleuri;
Sa vigueur n'eſt pas redoutable,
Mais il eſt aſſez agréable,
Pour allarmer encore un timide mari.
Comte (3), galant, époux & pere même,
Qui poſſedez dans un degré ſuprême
Plus de talens & de perfections
Qu'il n'en faudroit pour vingt conditions;
Aimable Comte, à qui les deſtinées
Laiſſent l'humeur des plus jeunes années,
Que tenez-vous de l'arriere-ſaiſon
Qu'un peu plus d'ordre, un peu plus de raiſon?
Vous retenez de vôtre premier âge
Un tendre cœur qu'aiſément on engage;
Vous retenez une ardeur pour le Jeu,
A quoi l'Amour oppoſe en vain ſon feu;

(1) Voyez vers la fin du V. Tome, le BILLET *Mr. Silveſtre*, qui commence: *Deux de vos Amis* &c.
(2) Le Marquis de Canaples.
(3) Le Comte de Grammont.

uis que Morin a les ſoins & les veilles,
ue refuſez à Dames ſans pareilles,
'eſt aſſez fait pour le jeu, pour l'amour;
t l'eſprit mûr mérite bien ſon tour.
e tems en tems certain air de ſageſſe
u'un Politique auroit en ſa vieilleſſe,
n entretien ſerieux ou enſé,
ontre le fruit de vôtre âge avancé:
mon Héros demandoit davantage
ue d'être Amant, d'être Joueur, & Sage;
Ajoûtons-y l'*Original*,
Qui n'aura jamais ſon égal;
Ajoûtons-y la noble *Vie*
Tant admirée & peu ſuivie (1);
Afin qu'on trouve ramaſſés
Eloges préſens & paſſés.

Vous l'entendez ſans qu'on la nomme;
elle que je veux dire en diſant *la Beauté*;
ais expreſſion n'eut moins d'obſcurité;
eſt l'honneur de la France, & la gloire de Rome.
La Beauté qu'avec tant de ſoin
Jadis la nature a formée,
Eut pour réſiſter au beſoin
Lors qu'elle ſeroit allarmée,
ne raiſon exquiſe & par tout eſtimée:
Tout philoſophe en ſeroit le témoin;
Du plus ſavant & du plus ſage,

Cet-

r) Voyez le Tome II. page 395; & le Tom. III. pag.

Cette raiſon confondroit le diſcours,
Mais elle trahit ſon uſage
En faiſant naître nos amours.
Au parti des appas l'infidele s'engage,
Plaît comme eux & charme toûjours.

Pour l'illuſtre Mademoiſelle (1),
Vertueuſe & ſpirituelle,
(Concert que l'on voit rarement)
Elle fait mon étonnement,
Son jeu n'eſt pas une foibleſſe:
Par le moyen du Paroli,
Elle ſauve le cœur d'une folle tendreſſe,
Dont il pourroit être rempli,
Et l'ame de l'ennui d'une longue ſageſſe.
Le pauvre corps enſeveli
Dans ſa vertueuſe pareſſe,
Deſcendroit promtement au noir Fleuve d'Oub
Si l'eſprit quelquefois n'égayoit la ſageſſe,
Par la Paix & le Paroli,

Jadis la Greque & la Romaine
S'amuſoient à filer la laine;
On ne file plus aujourd'hui;
C'eſt amour, jeu, repas, ou bien mortel ennui

J'ai commencé ma Lettre par des ex
ſes de ne me trouver point à vôtre re
je la finis, Madame, par de très-hum
remercimens de l'honneur que vous
vez fait de m'y convier.

(1) Mademoiſelle de Beverweert,

LE POUVOIR DES CHARMES DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

DEMANDEZ-VOUS à quel uſage
Hortence aime à porter des Fleurs?
C'eſt pour effacer leurs couleurs
Par celles de ſon beau viſage.
Le Teint de nos jeunes Philis
N'oſe expoſer roſes, ni lis;
Les plus beaux yeux baiſſés de honte
Trouvent un feu qui les ſurmonte:
L'étude des ajuſtemens,
La richeſſe des ornemens,
L'artifice de la parure,
Tout ſe perd, ou ſe défigure
Auprès de ſes Charmes puiſſans;
ont le vrai naturel eſt maître de nos ſens.
! qu'il nous coûte cher de la trouver ſi belle!
us perdons le plaiſir de la diverſité;
n'eſt plus pour nos cœurs d'impreſſion nouvelle
trop d'attachement à la même beauté;
On ne ſauroit plus aimer qu'elle;
De ce Charme une fois goûté
L'habitude continuelle
Devient une neceſſité.

Quand la Dévotion a ſon ame tentée
Par ſa triſte douceur de ſes dolens appas,
Et que l'eſprit du Ciel enfin l'a dégoûtée
Des plaiſirs naturels que l'on trouve ici bas;
On la ſuivroit au Monaſtere,
Avec elle on prendroit la haire;
Et ce qui doit être compté
Pour le grand coup d'autorité,
Miremont auroit de la joye
De renoncer à la Savoye (1),
A ſa Suite, à toute ſa Cour,
Pour lui temoigner ſon amour.
Par mille endroits cette beauté nous frape:
Qui n'oſeroit en Amant s'attendrir (2)
Parle en Dévot des herbes de la Trape,
Dont avec elle il voudroit ſe nourrir.
Quelqu'un ſans murmure & ſans plainte
Souffre ſa douloureuſe atteinte;
L'autre impétueux en diſcours
La maudit & l'aime toûjours.
Tel à qui ſes beaux yeux feront toûjours la gue
Se cache autant qu'il peut ſa ſecrete langueur,
Et ſe prend à l'air d'Angleterre
Des maux dont la ſource eſt au cœur (3).
Son propre ſexe y rencontre ſa peine;
Une orgueilleuſe liberté
Qui ſe moquoit de toute chaîne
A ſoûmis enfin ſa fierté.

Qu'a

(1) Egliſe, que Charles II. donna, en 1661, aux teſtans François, à Londres, dans le vieux Palais de Savoye.

Qu'avez-vous fait, Mademoiſelle (4),
De ce cœur jadis ſi rebelle?
A la honte de la Raiſon
Qui vous avoit ſi bien ſervie,
Vous éprouvez la tyrannie
Du charme impérieux qui nous tient en priſon:
Vainement à ſes yeux j'oppoſe ma tiedeſſe
Eſperant que mon cœur en ſera défendu;
„ Helas! me dit-elle ſans ceſſe,
„ N'ai-je pas aſſez combattu?
Puis que celui de Lot aujourd'hui s'eſt rendu
C'eſt en vain que pour vous la Raiſon s'intereſſe,

(2) Monſieur de Baril'on.
(3) Le Marquis de Saiſſac.
(4) Mademoiſelle de Beverweert.

LETTRE

A MONSIEUR

DE LA BASTIDE (1)

Nequicquam Deus abſcidit
Prudens oceano diſſociabili
Terras, ſi tamen impia
Non tangenda rates tranſiliunt vada (2).

IL n'eſt pas poſſible, Monſieur, q
mieux expliquer la Queſtion que vo
l'avez expliquée; mais il paroît que vo
la décidez plûtôt par rapport au gé
d'Horace, que par les vrayes notio
qu'on peut avoir de la choſe dont il s
git. Croyez-vous que ſi Malherbe av
ſouhaité à quelqu'un de ſes Amis un he
reux Paſſage de Caen à Londres, il
eu d'autre objet que la Mer qui ſépare
France de l'Angleterre? Il auroit pû s
ten

(1) Mr. de La Baſtide eſt connu par ſa RE'PO
SE à Mr. l'Evêque de Meaux, par ſa Reviſion
PSAUMES de Marot & de Beze, & par quelq
autres Ouvrages. Il ſortit de France en 1687,
mourut à Londres le 15. de Mars 1704.

(2) Ho

ndre poëtiquement ſur les tempêtes,
les goufres, les bancs; ſur toutes ſortes
d'écueils; mais toûjours par rapport au
trajet que ſon Ami auroit eu à faire.

Le Génie moderne qu'une nature
moins élevée a laiſſé dans la dépendance
de l'ordre & de la raiſon; ce Génie n'au-
roit pas la hardieſſe de s'élever tout d'un
coup à la Création du Monde, & à la
ſéparation de la Terre d'avec les Eaux.
En effet il n'eſt pas beſoin d'aller aux
Indes pour ſe noyer, & ſoixante lieuës
de Mer auroient ſuffi pour animer Malher-
be contre l'Inventeur de la Navigation.

Je vous parle en homme qui n'a que
les vûës baſſes & communes. Pour vous,
Monſieur, qui connoiſſez Horace parfai-
tement (3), vous pouvez croire que ſes
enthouſiaſmes le mettoient en droit de
quitter ſi bruſquement la *moitié de ſon a-*
me (4), & de paſſer de la tendreſſe de ſon
Amour au merveilleux d'une ſeconde
GENESE. A parler ſérieuſement, ſi
quel-

(2) Horat. ODAR. *Lib. I. Od.* 3.
(3) Mr. de La Baſtide avoit traduit en François
ques ODES d'Horace, & entr'autres celle dont
parle ici.
(4) C'eſt ainſi qu'Horace appelle Virgile.

quelque chose me fait souffrir vôtre opinion, c'est que celui qui retourne à la *Guerre des Géants* n'a guere plus de chemin faire pour aller à la *Création de l'Univers*.

Toutes choses considerées, je me trompe, ou les deux sentimens sont supportables : celui de Monsieur de Barillon plus naturel vient d'un bon-sens qui juge des choses par elles-mêmes ; & le vôtre est peut-être assez conforme au goût d'Horace, qui se détourne de son sujet fort aisément. La beauté de son génie lui donne un privilege pour des hardiesses heureuses, pour de nobles extravagances que nôtre imagination gênée par un scrupule de justesse ne se permet pas. Mais quelque sens qu'on veuille donner aux paroles d'Horace, son ODE est également belle & extraordinaire : je pense qu'on n'a jamais vû à aucun Poëte un cœur si tendre, & un esprit si libre dans le même tems.

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

C'Est un service bien douteux
Que celui de Vôtre Excellence!
Daniel & La Forêt chassés comme peteux
Nous en font voir l'expérience,
Et montrent en vain l'air piteux
De leur malheureuse innocence.
Par sa grande fidelité
La Douairiere est bien peu regardée;
Peut être moins recommandée
Par sa Catholique bonté:
Par où donc est-elle gardée?
D'où peut venir sa sûreté?
C'est pour souffrir d'être grondée
Avec toute docilité.
Belle au teint noir, du soleil si cherie
Qu'elle confondroit la beauté
De la blonde la plus fleurie
Par sa brune vivacité;
Pour avoir manqué de soupleſſe,
N'avoir pas soûmis son esprit
Aux volontés de sa Maîtresse,
Va reporter son cœur aux amans de Madrid;
De l'humide froideur du climat qu'elle laisse.
Peu satisfaite, à ce qu'on dit,

Tirons de ce discours un avis salutaire;
En nos états divers puis qu'il faut la servir,
Valets, Amis, Amans, apprenons que bien faire
Auprès d'elle vaut moins que savoir bien souffrir.

SUR UN PORTRAIT DE St. ANTOINE, *fait par Gérard.*

SONNET.

IL est bien beau, ce Moine frais tondu;
Point sec de jeûne, aussi peu morfondu:
Tel qu'un devot & très-amoureux Moine
Etre convient, tel est le bon Antoine.

Tout mâle appas, tout attrait feminin,
Céde aux beaux yeux de nôtre Mazarine:
Après cela, je n'en fais pas le fin,
J'aime sur tout ce Chanteur de Matine.

Voyez son teint, voyez comme ses yeux
Parlent d'amour, aussi bien que des Cieux!
Le voulez vous à la Chambre, à l'Eglise;

Vous en serez en tous lieux enchanté:
Fût il jamais, ôtez la non-comprise,
Fût il jamais de si grande beauté!

Fin du quatriéme Tome.

TA

TABLE

des Matieres principales contenues dans le quatriéme Tome.

On a mis une *n.* pour marquer que le Chiffre suivant se rapporte aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.

A.

Académie Françoise, quels droits elle a sur nôtre Langue. 2. *& suiv.*
Achille, sa ferocité condamnée. 329. son Caractere. 330
Adoration du Sacrement, ne devroit pas être un obstacle à la Réunion des Protestans. 153
Agamemnon, son Caractere. 328, 329
Agesilas, pourquoi il avoit si peu de penchant pour les Femmes. 123, 124
Alcibiade, avoit peu d'amour pour le beau sexe, & pourquoi. 123, 124.
Alexandre le Grand, Caractere de son Esprit & de sa Valeur. 14, 15. D'où vient qu'il avoit si peu d'attachement pour les femmes. 123, 124. Il aimoit trop les loüanges. 362
Ami, Caractere d'un veritable Ami. 130, 362. Il faut user de beaucoup de discernement dans le choix de ses Amis. 132, 133. Differentes especes d'Amis incommodes & dangereux. 133, 134. Le trop grand nombre d'Amis est à charge. 138
Amitié, espece d'Amitié dangereuse. 130, 131. Comment se doit former l'Amitié. 132. Idée chimerique qu'on se fait de l'Amitié, 134, 135 Caractere de la veritable Amitié. 136. *& suiv.* Combien l'Amitié est recommandée par le Philoso-

phes & les Honnêtes-gens. 137
Amour, ce que c'est. 135. Si les Poëtes ont eû raison de dire qu'il étoit aveugle. *là-même*. Combien nous serions ridicules si nous faisions l'amour comme les Anciens. 100 Maximes sur l'amour. 179, 180. Si l'amour des Vieilles-gens doit être condamné. 240. L'amour est très-propre à nous inspirer de la Dévotion. 305
Anciens, Eloge de leurs Ouvrages. 325. L'usage que nous en devons faire. 99, 100
Aristote, Caractere de ses Ouvrages. 13
Arria, sa Mort heroïque. *n.* 166
Athées, qui sont les plus grands Athées. 214
Auguste, pourquoi il se laissa gouverner par Livie. 128

B.

Bacon, quelle sorte de gens il regardoit comme les plus grands Athées. 214. Maxime d'Epicure qu'il admiroit. 340
Balzac, Defauts de son Stile. 4
Banier (le Baron de) tué en duel par le Prince Philippe de Savoye. *n.* 207. Madame Mazarin est inconsolable de sa mort. 207 *& suiv.*
Bassette, Passion de Madame Mazarin pour la Bassette 160. *& suiv.* 287 *& suiv.* Portrait des Joueurs de Bassette de la Banque de Madame Mazarin. 164, 165
Bernier, va en Angleterre. *n.* 323. doutoit dans sa vieillesse des choses qu'il avoit crû les plus assurées. 396
Beverweert, son Eloge. 42. *& suiv.* 482. Sa Passion pour la Bassette 165
Boheme (Elisabeth Stuart Reine de) son triste sort. 219
Boisset, Eloge de ses Airs. 227
Bossuet (Jaques-Benigne) Evêque de Condom, comment les Reformés auroient dû recevoir son *Exposition de la Foi Catholique.* 154
Bouche, Charmes d'une belle Bouche, 401. *& suiv.*
Bouillon (la Duchesse de) son Caractere. 432, 433. Son eloge. 435, 436. 469. *& suiv.*
Bourbon (le Connêtable de) son éloge. 315
Bourdaloüe (le Pere) a fait l'*Oraison Funébre* du Prince de Condé. *n.* 361. sa Mort. *là même.*
Buckingham (le Duc de) raillé sur sa prodigalité. 81. Sa Comedie intitulée *The Rehearsal*, *n.* 64
Bussi d'Amboise, son éloge. 37. Sa Mort tragique. *n. là-même.*

C.

Campagne, Comment on y peut passer agréablement le tems. 364
Cantique des Cantiques, s'il faut y chercher un sens mystique. 125. Pour qui Salomon l'a composé. 126
Castelnelhor (le Comte de) son Eloge. *n.* 66
Catalina, son Caractere. 16, 17
Caton d'Utique, ses Manieres étoient grossieres & rustiques. 8. Est son propre Tyran. 314
César, ses bonnes & ses mauvaises qualités. 18. Aima également les deux Sexes. 124. Pardonna à Caton. 314
Charles Quint, Caractere de son Esprit & de sa Conduite. 21. *& suiv.* voulut assister à ses Funerailles. 259
Charles II. Roi d'Angleterre, fait demander en Mariage Hortence Mancini Niece du Cardinal Mazarin. 261. Son Eloge 322. *& suiv.* Comment il se sauva après la Bataille de Worcester. *n.* 322, 323. Ceremoniel qu'il fait observer à l'Ambassadeur de Maroc. *n.* 167. sa Mort. *n.* 321
Chaumont (le Chevalier de) Jugement sur la *Relation* de son Ambassade à la Cour de Siam. 472, 473
Chine, combien il y manque de bonnes choses. 476, 477

Choisi (l'Abbé de) Jugement sur sa Relation d Siam. 473, 4
Ciceron, cité au sujet d'Epicure. *n.* 3
Clerembaut (le Maréchal de) idées qu'il avoit sur Retraite. 416, 4
Coëffèteau, ses Metaphores outrées.
Cœur, ses égaremens. 134. *& suiv.* De quelle natu sont les Amours & les Amitiés fondées sur le cœu *là mêm*
Cohon, Evêque de Nismes, son stile fleuri n'avoit force, ni solidité.
Comparaisons, sont trop fréquentes dans les Poëm Epiques. 331, 332. Ont plus de ressemblance e tr'elles, qu'avec les choses comparées. 332. N'en belissent pas toûjours les sujets. 333, 334. so présentement usées. 321. Combien il est diffici d'y réussir. 442, 4
Condé (le Prince de) son Eloge. 317. 360. *& sui* se retire à Chantilli. 294. Combien cette retra lui est glorieuse. 305. sa Mort. *n.* 3
Confucius, Jugement sur ce Philosophe Chino 4
Controverses, aigrissent les Esprits. 155. Leur inutil 358. *& su*
Controversistes, Combien leur travail est inutile. 3
Convens, Description vive des inconveniens qui trouvent dans les Convens. 193. *& suiv.* 410. *suiv.* Un honnête homme ne doit pas s'y mett 413. Idée d'une Societé preferable à celle d Convens. 414, 415. D'où viennent les plus gra desordres des Convens.
Conversions, ce que l'on sent dans la plûpart des Co versions. 304, 305. Comment se sont faites Conversions des Protestants en France. 3
Corneille (Pierre) court risque de perdre sa rép tation à la Représentation d'une de ses meilleu Pieces. 2
Couplet (le Pere) son éloge. 4

Cré

Créance, Desordre prodigieux que la diversité de Créance a produit. 151
Crequi (le Maréchal de) bat les Allemands. 108. regrets sur sa mort. 461
Crosis (Mademoiselle) son éloge. *n.* 76, 77

D.

Dery, jeune Garçon qui chantoit fort joliment, on lui conseille de se faire Eunuque. 292. *& suiv.*
Despreaux (Boileau) quite la Poësie pour se jetter dans l'Histoire. 98. Maltraite Madame Mazarin, dans un Sonnet contre Mr le Duc de Nevers. 245. a bien sû profiter de la Raison des Anciens. *n.* 35
Dévotes, divers Caracteres des Dévotes. 309, 310
Dévotion, Ce qu'on appelle Dévotion n'est souvent qu'une vapeur de Rate. 224. Maximes sur la Dévotion. 180. 181. La Devotion est le dernier de nos Amours, & pourquoi. 303. Comment elle se forme. 85. 304. *& suiv.* 308. *& suiv.* Elle demande moins de lumiere que de soûmission à la volonté de Dieu. 312. Deux ecueils à éviter dans la Dévotion. *Là-même.*
Dévots n'ont pas toûjours une foi vive & assûrée. 85, 86. avantages des veritables Dévots. 298. Il y a des Dévots qui aiment Dieu sans le bien croire. 301, 302. Caractere des Dévots du Siecle. 265
Dieux, Combien ils étoient necessaires dans les Poëmes des Anciens. 326, 327. Ils y font tout. 327. On leur donne le ministere des actions les plus méchantes. 338, 339. Avantage qu'Epicure en a tiré. 340. Avec quelle précaution on devroit les faire entrer dans les Ouvrages. 340, 341
Discernement, Moyen d'avoir un bon discernement. 232, 233

Dou-

Douvre (Mylord) ſa Maiſon de Chively. *n.*
Dragons, ſans le miniſtere des Dragons la Religio
Réformée ſubſiſteroit encore en France. 358, 35

E.

Emilie, juſtifiée ſur la Conſpiration où elle ſ
entrer Cinna. 57 *& ſuiv.*
Enclos (Mademoiſelle de l') ſon Eloge. 142. *& ſuiv.*
Enfans, ce qu'il faut juger de l'Arrêt que l'on
en France pour obliger les Enfans de faire cho
d'une Religion à l'age de ſept ans. 15
Epicure, pourquoi il a ôté aux Dieux l'adminiſtratio
des choſes du Monde. 340. a crû que le Souve
rain Bien conſiſtoit dans la Volupté. 388. Il n'e
pas facile de ſavoir ce qu'il entendoit par cet
Volupté, & pourquoi. 389. Il a eu des ennem
& des partiſans, mais leurs ſentimens ſont égale
ment outrés. 389. *& ſuiv.* Ce qui a pû donne
occaſion à des jugemens ſi oppoſés. 393, 39
Juſte idée de ſa Morale. 393. *& ſuiv.*
Eſprit vaſte, voyez *Vaſte*.
Eſtrées (le Maréchal d') ſe marie à l'âge de 91 An
n. 128, 129. Ses liaiſons avec Mr. de Senecter
13
Eunuques, Avantages des Eunuques. 293, 29
Evremond (Saint) Idée qu'il avoit de ſes Vers. 11
111. Caractere de ſon Amitié. 130. Se veut ret
rer du Monde. 238. Dans quelle vûe il aimoit
commerce des belles Femmes. 240 N'avoit p
été fort dévot dans ſa Jeuneſſe. 248. Eſt accu
d'Indifference, & pourquoi. *n.* 250. Eſt mécon
tent de Madame Mazarin. 233 *& ſuiv.* 255.
ſuiv. 376. *& ſuiv.* Comment il s'entretenoit que
quefois avec cette Ducheſſe. 317. *& ſuiv.* Dan
quelle ſituation d'eſprit il vivoit en Angleterr
347, 348. 355. 417. 418. Ce qu'il penſoit ſur l
plaiſirs des Champs. 364, 365. Il étoit quelqu
ſu

fois maltraité de Madame Mazarin, & pourquoi. 365. *& ſuiv.* Ouvrage de Saraſin qu'on lui attribuë. 387. 388

F.

Femmes, d'où vient le peu d'attachement que les grands hommes de l'Antiquité avoient pour elles 124. *& ſuiv.* Ce que c'eſt que l'Enfer des Femmes. *n.* 142, 143
Fevre (le) célébre Medecin de Londres, ſon éloge. *n.* 472
Feux de joie, envoyées en Amerique. *n.* 459
Filleul, très-bon Acteur. 227
Foi, Dieu ſeul peut nous donner une Foi ſûre & veritable. 302
Fontaine (de la) ſon éloge. 444. Idée de ſa Morale. 448, 449. 458, 459
Fontenelle, le cas que Madame Mazarin faiſoit de ſes *Entretiens ſur la Pluralité des mondes. n.* 366, 367
France, le bon & le mauvais Gout, le vrai & le faux Eſprit y ont regné tour à tour. 225, 226. Exemples de cela. 226, 227. Quelle en eſt la cauſe. 227, 228. La Multitude y étouffe le petit nombre de Connoiſſeurs. 229. La Raiſon eſt aſſez rare en France; mais quand elle s'y trouve, il n'y en a pas de plus pure dans l'Univers. *là-même.*
François, quoique leur Génie ordinaire paroiſſe aſſez médiocre, ceux qui ſe diſtinguent parmi eux ſont capables de produire les plus belles choſes. 225. Les François ne ſont pas toûjours de juſtes eſtimateurs du mérite des Hommes, & des Ouvrages d'Eſprit. 226 227. Se laiſſent trop entrainer au charme de la Nouveauté. 228. Leur Caprice a quelque choſe de ſi noble que les Etrangers renoncent à leur Bon-ſens pour s'y ſoûmettre. 229. Avantage que les François tirent de cette pré-

prévention. 229, 230. Les Etrangers connoiſſent mieux le prix de nos Ouvrages que nous-mêmes. 2

G.

Gaumin, idée de ſa Religion. 47
Grammont (le Comte de) ſon éloge. 477, 478, 480, 481
Goût, Comment on peut avoir le Goût exquis, en matiere d'Eſprit. 232, 23
Grands-Hommes, les plus grands Hommes de l'Antiquité ont eû peu d'attachement pour les Femmes, & pourquoi. 123, 12
Guiche (le Comte de) ſon ajuſtement ridicule. 39

H.

Harvey (Madame) Sœur de Mylord Montaigu. *n.* 247
Heinſius (Nicolas) combien il avoit lû de Livres pour faire ſes *Notes* ſur Ovide. *n.* 357
Heywood (Thomas) Caractere de ſes Tragedies. *n.* 170
Homere, Il a plus ſongé à peindre la Nature telle qu'il la voyoit, qu'à faire des Heros fort accomplis. 330. Comment il feroit un Poëme Epique, s'il vivoit préſentement. 355. Son élevation & ſes autres belles Qualités n'empêchent pas de reconnoitre le faux Caractere de ſes Dieux. 344
Horace, critique d'une de ſes Odes. 48. Son éloge. 4
Hypocrites, ſont de grands Athées. 214

I.

Jaques II. Roi d'Angleterre, Eloge de ſon Gouvernement. 348, 349, 441, 442
Jeſuites, à quoi ils ſont redevables de la Tolerance qu'on a pour eux à la Chine. 477
Ima-

Images, ſont utiles & neceſſaires dans les Egliſes pour entretenir la dévotion. 146. *& ſuiv.*
Impie, combien un vieil Impie eſt haïſſable. 306
Induſtrie, tient lieu de mérite en France. 227, 228
Innocent XI. Eloge de ce Pape. 96. 103
Interim, ce que c'eſt. *n.* 22.
Italiens, leur Muſique préferée ironiquement à celle des François. 352. *& ſuiv.*
Jurieu, pourquoi il croit les Myſtéres de l'Evangile. *n.* 300, 301.
Juſtel (Henri) ſon Eloge. *n.* 144. Avec quel regret il ſe voyoit obligé de vivre hors de France. 145

L.

Langue Latine, en quel tems elle a été dans ſa perfection. 2
Langue Françoiſe, par qui elle a été miſe dans ſa perfection. 4
Leontium, Eleve d'Epicure. *n.* 392, 393
Leti (Gregorio) ſon Hiſtoire de Sixte-Quint. 162
Limborch, éloge de ſon Livre ſur la Verité de la Religion Chrétienne. 475
Louis XIV. ſon éloge. 106. *& ſuiv.* 442
Louvigny (le Comte de) ſa beauté. 40, 41
Louvoy (le Marquis de) la part qu'il a euë aux Converſions des Réformés en France. 359
Lucain, avec combien de juſteſſe il a exprimé le Caractere de ſes Heros. 345, 346
Luigi, Fameux Muſicien, le cas qu'il faiſoit des Airs de Boiſſet. 227
Lulli, ſon Eloge, & ſon Caractere. 374. *& ſuiv.*

M.

Magaillans (le Pere) Jugement ſur ſa Relation de la Chine. 475, 476
Malherbe, divers Jugemens qu'on en a fait en France en divers tems. 226, 227
Ma-

Manieres, nos Manieres ſont très-differentes de celles des Anciens. 100, 10
Maroc (Hamet ben Hamet ben Haddu Attar, Ambaſſadeur du Roi de) ſon Eloge. *n.* 166, 16
Marquemont (Denis Simon de) Archevêque de Lion & Ambaſſadeur à Rome, ſon Caractere 24, 2
Mazarin (le Cardinal) ſon avarice. 316. Marie ſa Niece avec le Duc de la Meilleraye. *n.* 96. 26 Une faute de cette nature efface ſes plus belles Qualités. 263. Comment il peut être excuſé 264, 265. Comparé avec le Cardinal de Richelieu. 3
Mazarin (le Duc) Combien il étoit à plaindre d'avoir épouſé la Niéce du Cardinal. 264, 265. Se livre aux Dévots du ſiecle. 265. Fait couvrir de Nudités, & mutiler des Statuës. *là même.* Diſſipe les Biens immenſes que ſa Femme lui avoit apporté. *là-même.* Ennemi du Bon-ſens, & plein de Fanatiſme. 267. Prétend que les Procès ſont de Droit divin. 38
Mazarin (Hortence Mancini Ducheſſe de) ſa Naiſſance. 260 Eſt demandée en mariage par Charles II. Roi d'Angleterre. 261. Pourquoi le Cardinal la donna au Duc de la Meilleraye. *n.* 96 262. Eſt tyraniſée par les mauvais traitemens de ſon Mari, & pouſſée à bout par ſes Viſions prophetiques. 266, 267. Forcée enfin de le quiter, elle ſacrifie toutes ſes Richeſſes à ſa Liberté & à ſa Raiſon. 268, 269. Combien cette reſolution lui eſt glorieuſe. *là-même.* Va en Italie. 270. Repaſſe en France. 271. Se retire à Chamberi où elle demeure trois ans. 271, 272. Forme le deſſein d'aller en Angleterre. 273, 274. Paſſe en Hollande. 275. Arrive en Angleterre. 276. Combien elle y eſt admirée. 277. Agrémens qu'on trouvoit chez elle. 278. *& ſuiv.* Tombe dangereuſement malade. 280. Sa ſanté ſe rétablit. 281. On lui

lui retient en France ſes Pierreries. 36. Son Eloge. 68. *& ſuiv.* On lui demande un baiſer. 113. *& ſuiv.* Fait imprimer un petit Ouvrage de Mr. de St. Evremond. *n.* 123 Pendant les ſix premieres années qu'elle demeura en Angleterre, elle avoit beaucoup de paſſion pour les Sciences & les Ouvrages d'Eſprit. 160. *& ſuiv.* Elle donne enſuite dans les fureurs de la Baſſete. 161. Quelque préjudiciable que lui fut cette Paſſion, elle n'a jamais pû détruire ſes charmes. 168. *& ſuiv.* Sa beauté l'emporte ſur celle des plus belles femmes qu'il y ait jamais eû. 184. *& ſuiv.* Forme le deſſein d'aller en Eſpagne dans le même Convent où étoit la Connêtable ſa Sœur. 190. N'étoit pas aſſez convaincuë de l'Exiſtence d'un Dieu. 191. *& ſuiv.* Devint inconſolable de la mort de ſon Amant. 207. *& ſuiv.* Eſt mécontente de Mr. de St. Evremond. 233. *& ſuiv.* Trompoit quelquefois Mr. de St. Evremond à l'Hombre. 247. *& ſuiv.* aimoit à le railler. 251. *& ſuiv.* 318, 319. 365, 366. Souhaite de ſavoir ce qu'on dira d'elle après ſa mort. *n.* 258, 259. Qui eſt l'Auteur de ſes *Memoires n.* 260. Devient paſſionnée pour la lecture des *Amadis.* 283. *& ſuiv.* Coupe l'oreille de ſon Aumonier. *n.* 296, 297. Admiroit les *Entretiens ſur la Pluralité des Mondes* de Mr. de Fontenelle. *n* 366, 367. Son éloge. 445. *& ſuiv.* 455. 481.
Medicis (Marie de) Combien elle fut malheureuſe. 219
Melos (le Comte de) ſon éloge. 42. *n.* 49. 50 61
Merveilleux, ce que c'eſt que le Merveilleux des Poëmes des Anciens. 337. *& ſuiv.*
Milon, Aumonier de la Ducheſſe Mazarin, comment traité par cette Dame. 296, 297
Modene (Marie de) Reine d'Angleterre, ſon Eloge. 349. *& ſuiv.*
Monaſteres, d'où viennent les deſordres des Monaſteres.

naſteres. 8
Mondori Comedien, meurt pour avoir fait trop d'efforts à une Repréſentation de la *Mariane*. *n.* 131
Monſoreau (le Comte de) fait aſſaſſiner Buſſi d'Amboiſe. *n* 36, 37
Montfleuri, Comedien, cauſe de ſa mort. *n.* 131
Morin, Fameux Joueur de Baſſete, ſon Caractere. 171. *& ſuiv.* 290, 291. 367. *& ſuiv.*

N.

Nereſe, ſon Galimatias. *n.*

O.

Oreſte, fameux exemple d'amitié, ce qu'il en faut juger. 130, 131
Ornemens, combien les Ornemens des Prêtres & des Egliſes ſont neceſſaires. 14

P.

Pape, la Populace de Londres le brûle tous les ans. 103
Parure, Combien la parure fait tort aux beautés du premier ordre. 33. *& ſuiv.*
Patru, ſon éloge. *n.* 35
Peres, Variations des Peres ſur le Culte des Images. 147. ſur le Dogme de la Réalité. 151
Philippe (le Prince) de Savoye, en danger de perdre ſes Benefices. 216, 217
Poëmes des Anciens, ne doivent pas toûjours nous ſervir de Regle. 325. *& ſuiv.* Leur Merveilleux comparé avec celui de la Chevalerie errante. 338. Le Caractere du Poëme ne rectifie pas celui de l'Impieté & de la Folie. 343
Poëſie, en quel ſens elle eſt le Langage des Dieux. 342. 346. ſes Regles doivent changer ſelon les tems. 100. 334, 335. *& ſuiv.*
Poëtes, Pourquoi on a dit qu'il n'y avoit rien de plus fou que les Poëtes. 342, 343. Comment les Poëtes de l'Antiquité peuvent être préférés aux Théologiens & aux Philoſophes de ce tems-là. 345
Portugal, (Louiſe-Françoiſe de Guſman, Reine de) raiſons qui l'empêcherent de ſe faire Religieuſe. 413, 414
Poules, Réflexion ſur les Poules de Madame Mazarin. 176
Precieuſe, Caractere d'une Precieuſe. 130. *& ſuiv.*
Prince, reſpect qu'on doit avoir pour la Religion du Prince. 156
Proteſtans, on devroit les tolerer. 151
Prude, ſon Caractere. 139. *& ſuiv.*
Pyrrhus, ſon Caractere. 16

R.

Racine, paſſe de la Poëſie à l'Hiſtoire. 98. Maltraite la Ducheſſe Mazarin. 245. s'eſt bien ſervi de la Raiſon des Anciens. *n.* 35
Real (l'Abbé de Saint-) Eloge de ſon Hiſtoire de *Don Carlos*. 55. Eſt Auteur des *Memoires* de la Ducheſſe Mazarin. *n.* 260, 261
Réalité, les Peres ne conviennent pas entr'eux ſur le Dogme de la Réalité. 151. La Réalité des Calviniſtes n'eſt pas moins difficile à comprendre que celle des Catholiques. 152
Régime, ſon utilité. 178, 179. Comment doit être ménagé. *là-même.*
Religieuſes, plaintes d'une Religieuſe mal ſatisfaite de ſa condition. 419. *& ſuiv.*
Religion, ce n'eſt pas la Raiſon qui nous fait changer de Religion. 86. La Morale eſt la plus ſûre partie de la Religion. 87. Il ſeroit à ſouhaiter que la Religion eût plus ou moins de pouvoir ſur le Genre humain. 297. Ses Avantages pour les

les veritables Dévots. 298. Effets qu'elle produ dans l'esprit des autres. 299. Jugement que fa le Public de ces deux sortes de personnes. 29 300. Liens qui attachent un Homme à la Re gion où il a été élevé. 157. Egards que l'on do avoir pour la Religion de son Pays. 15
Religion Catholique, dans quel Pays on pourroit trouver dans sa pureté. 15
Religion Réformée, comment a été détruite en Fra ce. 3
Religion du Prince, Voyez, *Prince*.
Retraite, raisons qui portent les vieilles gens à so pirer pour la Retraite. 406. Idée d'une Retrait raisonnable. 414. Voyez *Convens*.
Rets (Jean François-Paul de Gondi, Cardinal de divers jugemens qu'on fit sur sa Retraite. 3
Richelieu (le Cardinal de) ses bonnes qualités. 2. *& suiv.* Ses défauts. 29. *& suiv.* Comparé ave le Cardinal Mazarin. 3
Roche-Guilhen (Mademoiselle de la) son Eloge. 4
Rodogune, Tragedie de Corneille, défenduë. 5 *& sui*
Ruvigny (le Marquis de) ses liaisons avec Mr. d Turenne. 13
Ruz (Madame du) envoyée en Angleterre par Duc Mazarin, pour engager la Duchesse sa Fem me à se retirer dans un Convent. *n.* 210,21

S.

Sacrement, Adoration du Sacrement; voyez, *A doration*.
Sage, Le Sage peut s'abandonner impunément l'amour des femmes, & pourquoi. 12
Salomon, son attachement pour les femmes. 12 Les aima differemment selon ses differens age 125. *& suiv.* Si on a eû raison de blâmer sa con duite, à cet égard-là. 127, 1
Santé, Maximes pour conserver la santé. 177, 178
Saraſin, un de ses Ouvrages atribué à Mr. de St. Evremond. 387. *n.* 388
Savans, leurs vaines Occupations. 358. *& suiv.* Sterilité de leur Génie pour le commerce des honnêtes gens. 358
Saumarés, Doyen de Windsor. *n.* 372
Savoye (la) Eglise des Protestants François à Londres, pourquoi ainsi nommée. *n.* 484
Scipion, dans quel sens il doit être loué de sa Continence. 123, 124
Sermons, combien certains Sermons sont propres à faire dormir. 427
Shakespear, Poëte tragique Anglois, sa Mort *n.* 169
Senecterre (Monsieur de) se marie sur ses vieux jours. 128. Ce qu'il disoit pour se justifier auprès de ceux qui le blâmoient. 129. Son amitié pour le Maréchal d Estrées. 132
Simon (Richard) avoit dessein de faire imprimer à Londres son *Histoire Critique du Nouveau Testament*. 161, 162
Soissons (le Comte de) desordre qui seroit arrivé en France, s'il n'avoit pas été tué à la bataille de Sedan. 31
Sylla. sa Dictature lui étoit à charge. 315. Il s'en démet. *là-même*.
Syphax, pourquoi il s'abandonna aux volontés de Sophonisbe. 128

T.

Tachard (le Pere) ses talents de Missionnaire pour toutes sortes de Religions. 473
Temperament, Combien la diversité des Temperamens a de part aux divers sentimens qu'ont les hommes sur la Religion. 86
Ténébres, ce que c'est que les *Leçons de Ténébres*. *n.* 211, 212

Theophile, divers jugemens qu'on a fait en France de ſes Poëſies. 226
Thomond (Henri O Brian, Comte de) grand Parieur aux Combats des Coqs. 169
Tolerance, les Catholiques & les Proteſtans devroient ſe l'accorder reciproquement. 151
Trape (l'Abbaye de la) ce qu'on doit penſer des auſterités de la Trape. 114. Le Duc de Mazarin auroit dû s'y retirer. 96
Turenne (le Vicomte de) comment il comparoit les vûes du Cardinal de Richelieu avec celles du Cardinal Mazarin. 32. Son Amitié pour Mr. de Ruvigny. 132

V.

Vaſte, quelle eſt la veritable ſignification de ce Mot. 6. *& ſuiv.* Dans quel ſens on peut dire qu'un Homme a l'*Eſprit vaſte*. 11. *& ſuiv.*
Verdure, Vers contre la Verdure qu'on met aux Cheminées en Angleterre. 379
Vice, ce qui fait ordinairement quitter le Vice. 303. *& ſuiv.* Deux impreſſions differentes qu'il fait ſur nous. 304
Vie de l'Homme, à combien de malheurs elle eſt ſujette. 313. *& ſuiv.*
Vieillard, Caractere d'un Vieillard. 231
Vieilles gens, s'il leur eſt permis d'être amoureux. 240 Quelles Femmes ſont les plus propres pour leur Commerce. 70. *& ſuiv.* Ce qui déplait en eux. 408, 409. moyen de le corriger. 410. il leur eſt naturel de tomber dans la Dévotion. 411, 412
Vieilleſſe, ce qu'elle eſt par raport aux Femmes. *n.* 142, 143
Virgile, Beauté de ſon *Eneïde*. 344. Ne ſauroit cacher le peu de merite d'Enée. *là-même*. En quoi il eſt inferieur à Lucain. 346
Voſſius (Iſaac) Raillé ſur ſon entêtement pour la Chine, & pour la grandeur de l'ancienne Rome. 161, 385

W.

Waller, ſon eloge. 431, 432. 449, 450. 458. ſa mort. *n.* 449
Wrangel, Général des Troupes Suedoiſes. 108
Wurts, comment il concevoit qu'on pouvoit accorder les differens des Chrétiens ſur la Religion. 86

Y.

Yeux, malheurs cauſés dans le monde par de beaux yeux. 401

FIN.

2.5 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

2.0 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

1.5 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

PM-MGP
METRIC GENERAL PURPOSE TARGET
PHOTOGRAPHIC

200 mm

150 mm

100 mm

A3

A4

A5

1.0 mm

1.5 mm

2.0 mm

2.5 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

PRECISION℠ RESOLUTION TARGETS

PIONEERS IN METHYLENE BLUE TESTING SINCE 1974

MICRO-D INTERNATIONAL

3308 - 134th STREET WEST, BURNSVILLE, MN 55337 USA
TEL: 612 895 8699 FAX 612 895 8688

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

4.5 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

3.5 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

3.0 mm

END OF REEL

PLEASE REWIND

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY
PRESERVATION MICROFILMING SERVICE